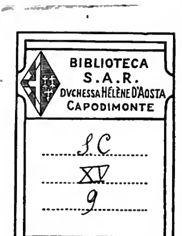



GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AN DM
EX LIBRIS
MCMV





HISTOIRE ANCIENNE.

TOME DIXIÉME.



HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS.
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

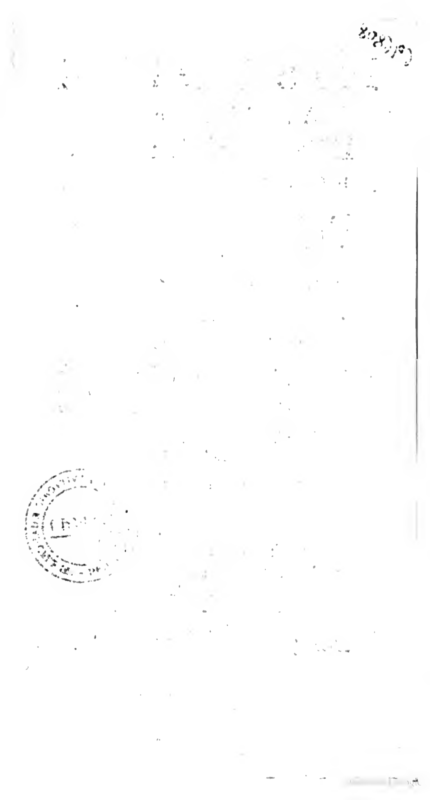
TOME DIXIÉME.

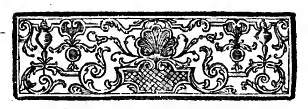
Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE
saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.





LIVRE VINGTIÉME.

FIN DE

L'HISTOIRE

DE

SYRACUSE.



CE VINGTIÉME Livre contient la fin de l'hiſtoire de Syracuſe. Il peut ſe diviſer en trois parties. La premiére renferme le long régne d'Hiéron II. La ſeconde, le court régne d'Hiéronyme ſon petit-fils, les troubles de Syracuſe qui en furent la ſuite, le ſiége & la priſe de cette ville par Marcellus. La troiſiéme enfin, un précis abrégé de l'hiſtoire de Syracuſe, avec quelques réflexions ſur le gouvernement & le caractére des Syracuſains, & ſur Archiméde.

ARTICLE PREMIER.

§. I.

Hiéron, second du nom, est choisi pour Capitaine Général à Syracuse, & bientôt après nommé Roi. Il fait alliance avec les Romains au commencement de la première guerre Punique.

An. M. 3700.
Av. J.C. 304.
Justin. lib. 23. cap. 4.

HIÉRON II. descendoit de la famille de Gélon, qui avoit autrefois régné à Syracuse. Comme sa mere étoit d'une condition servile, Hiérocle son pere, selon la barbare coutume de ces tems-là, le fit exposer peu de tems après sa naissance, croiant que cet enfant deshonoroit la noblesse de sa race. Si l'on en croit le récit fabuleux de Justin, des abeilles le nourrirent pendant plusieurs jours. L'Oracle ayant déclaré que cet événement singulier étoit un présage assuré de sa future grandeur, Hiérocle le fit reporter à son logis, & l'éleva avec tous les soins possibles.

L'enfant tira de cette éducation tout le fruit qu'on en pouvoit attendre. Il se distingua dans la suite entre tous ses égaux par son adresse dans tous les exercices militaires, &

par ſon courage dans les combats. Il mérita l'eſtime de Pyrrhus, & reçut de ſa main pluſieurs récompenſes. Il étoit beau de viſage, d'une grande taille, & d'une complexion robuſte. Il [a] faiſoit paroître beaucoup de douceur & d'honnêteté dans les converſations, de juſtice dans le maniement des affaires, de modération dans le commandement : de ſorte qu'il ne lui manquoit que la qualité de Roi, en aiant déja toutes les vertus.

La diſſenſion s'étant miſe entre les citoiens de Syracuſe & leurs troupes, celles-ci, qui étoient dans le voiſinage, élevérent Artémidore & Hiéron au ſouverain commandement, ce qui renfermoit toute l'autorité civile & militaire. Le dernier étoit alors âgé de trente ans, mais d'une prudence & d'une maturité qui annonçoit un grand Roi. Honoré du commandement, il entra dans la ville par le moien de quelques amis, & aiant ſû gagner ceux qui étoient d'un parti contraire, & qui ne cherchoient qu'à brouiller, il ſe conduiſit avec tant de

An.M. 3729.
Av.J.C. 275.
Polyb. lib. 1. pag. 8. 9.

a In alloquio blandus, in negotio juſtus, in imperio moderatus : prorſus ut nihil ei regium deeſſe, præter regnum, videretur. *Juſtin.*

ſageſſe & de grandeur d'ame, que les Syracuſains, quoique très mécontens de la liberté que s'étoient donné les ſoldats de faire une élection qui n'étoit pas de leur compétence, ne laiſſérent pas de lui conférer d'un conſentement unanime le titre & le pouvoir de ſouverain Commandant.

Dès ſes premiéres démarches, il fut aiſé de juger que le nouveau Magiſtrat aſpiroit à quelque choſe de plus qu'à cette charge. En effet, voiant qu'à peine les troupes étoient ſorties de la ville, que Syracuſe étoit troublée par des eſprits ſéditieux & amateurs de la nouveauté, il ſentit de quelle importance il étoit qu'en ſon abſence, & en celle de l'armée, il pût compter ſur quelqu'un qui retînt la bourgeoiſie dans le devoir. Leptine lui parut fort propre pour ce miniſtére. Il avoit beaucoup de gens dévoués à ſes intérêts, & un grand crédit auprès du peuple. Hiéron ſe l'attacha pour toujours en épouſant ſa fille, & par cette même alliance il aſſura la tranquillité publique pour les tems où il ſeroit obligé de s'éloigner de Syracuſe, & de marcher à la tête des armées.

Un autre coup de politique bien

plus hardi, mais bien moins légitime, le mit en sureté & en repos pour toujours. Il avoit tout à craindre de la part des soldats étrangers, esprits remuans & mal intentionnés, sans respect pour leurs Commandans, sans affection pour un Etat dont ils ne faisoient point partie, uniquement occupés du desir de dominer ou d'amasser de l'argent, & toujours préparés à la revolte; qui aiant été assez hardis pour s'arroger par l'élection des Magistrats un droit qui ne leur appartenoit point, étoient capables, sur le moindre mécontentement, de tout entreprendre contre lui-même. Il comprit aisément qu'il n'en seroit jamais le maître, parce qu'ils étoient trop bien unis; que s'il entreprenoit de punir les plus coupables, leur châtiment ne manqueroit pas d'irriter le reste; & que l'unique moien de faire cesser les troubles, étoit d'exterminer entiérement cette milice factieuse, dont la licence & l'esprit de rebellion ne pouvoit que corrompre les autres, & les porter à de pernicieux excès. Trompé par un faux zéle & un amour aveugle du bien public, & touché vivement aussi par la vûe des dangers ausquels il seroit

exposé à tout moment, il crut devoir en venir, pour le salut de la patrie & pour sa propre sureté, à cette dure & fâcheuse extrémité, qui étoit contraire à son caractére aussibien qu'à l'équité, mais qui lui parut nécessaire dans la conjoncture présente. Il se mit donc en campagne sous prétexte d'attaquer les * Mamertins. Quand il fut arrivé à la vûe des ennemis, il partagea son armée en deux: posta d'un côté les soldats qui étoient Syracusains, & de l'autre ceux qui ne l'étoient pas. Il se mit à la tête des premiers comme pour faire une attaque, & laissa les autres exposés aux Mamertins qui les taillérent tous en piéces : après quoi il retourna tranquillement à Syracuse avec les troupes de la ville.

L'armée ainsi purgée de tout ce qui pouvoit y causer des troubles & des séditions, il leva par lui-même un nombre suffisant de nouvelles troupes, & remplit ensuite paisiblement les devoirs de sa charge. Les Mamertins, fiers de leurs premiers succès, se répandant dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes Syracusai-

* *C'étoient des bandes originaires de Campanie, qu'Agathocle avoit prises à sa solde, & qui ensuite s'étoient emparées de Messine, après en avoir égorgé les principaux habitans.*

nes, qu'il avoit bien armées & bien aguerries, & leur livra bataille dans la plaine de Myle. Une grande partie des ennemis resta sur la place, & les Généraux furent faits prisonniers. A son retour, il fut déclaré Roi par tous les citoiens de Syracuse, & ensuite par tous les Alliés. Il s'étoit passé sept ans depuis qu'il avoit été élevé à la suprême Magistrature. An. M. 3716. Av. J. C. 268.

Il seroit difficile de justifier la maniere dont il y monta. Soit qu'il eût mis lui-même les soldats étrangers en mouvement, ce qui paroît assez vraisemblable; soit qu'il se fût prété simplement à leur zêle, c'étoit une infidélité criminelle contre sa patrie & contre l'autorité publique, à laquelle il donnoit une mortelle atteinte par son exemple. Il est vrai que l'irrégularité de son entrée dans les Charges fut un peu corrigée par le consentement que le peuple & les alliés y donnérent après coup. Mais peut-on dire que, dans de telles conjonctures, ce consentement fût parfaitement libre? Pour son élection à la roiauté, elle n'eut rien de forcé. Si son ambition secrette y eut quelque part, cette faute fut bien réparée par la maniere sage & desintéressée dont

il s'y conduisit pendant la longue durée de son régne & de sa vie.

La perte de la bataille dont nous avons parlé, dérangea entiérement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, ausquels ils livrérent leur citadelle : les autres résolurent d'abandonner la ville aux Romains, & les firent prier de venir à leur secours. C'est ce qui donna lieu à la premiere guerre Punique, comme je l'ai exposé ailleurs.

Dans l'histoire des Carthaginois.

Frontin. Stratag. lib. 1. 6. p. 4.

Appius Claudius Consul se mit en mer pour aller au secours des Mamertins. Ne pouvant passer le détroit de Messine occupé par les Carthaginois, il fit mine d'abandonner cette entreprise, & de retourner du côté de Rome avec tout ce qu'il avoit de troupes de débarquement. Sur cette nouvelle, les ennemis qui bloquoient Messine du côté de la mer, s'étant retirés comme s'il n'y avoit plus rien à craindre, Appius revira de bord, & passa sans danger.

Polyb. lib. 1. p. 10. 11.

Les Mamertins aiant, partie par menaces, partie par surprise, chassé de la Citadelle l'Officier qui y commandoit de la part des Carthaginois, appellérent Appius, & lui ouvrirent les por-

tes de la ville. Peu de tems après les Carthaginois en formérent le siége, & firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ses troupes aux leurs. Le Consul Romain prit le parti de donner bataille, & attaqua premiérement les Syracusains. Le combat fut rude. Hiéron montra tout le courage possible, mais ne put résister à la valeur des Romains, & fut obligé de céder, & de se retirer à Syracuse. Claudius aiant remporté une semblable victoire sur les Carthaginois, se vit maître de la campagne, s'avança jusqu'à Syracuse, & songea même à l'assiéger.

La nouvelle des heureux succès d'Appius dans la Sicile étant arrivée à Rome, y répandit une grande joie. Pour en profiter, on crut devoir faire de nouveaux efforts. Les deux Consuls qu'on venoit de nommer, Manius-Otacilius & Manius-Valérius, eurent ordre de passer en Sicile. A leur arrivée, plusieurs villes des Carthaginois & des Syracusains se rendirent à discrétion.

An. M. 3741.
Av. J.C. 263.
Polyb. lib. 1. p. 15. 16.

La consternation de la Sicile, jointe au nombre & à la force des Légions Romaines, fit concevoir à Hiéron quel seroit le succès de la guerre qui

commençoit. Ce Prince reconnut qu'il pouvoit compter ſur une amitié plus fidéle & plus conſtante de la part des Romains. Il ſavoit que les Carthaginois n'avoient pas renoncé au deſſein qu'ils avoient formé anciennement d'envahir toute la Sicile ; & , s'ils ſe rendoient maîtres de Meſſine, il ſentoit bien que ſa puiſſance ne tiendroit à rien avec des voiſins ſi dangereux & ſi redoutables. Il ne vit point d'autre expédient pour conſerver ſon roiaume, que de laiſſer les Carthaginois aux priſes avec les Romains, bien aſſuré que la guerre ſeroit longue & opiniâtre entre ces deux Républiques égales en force, & que tant qu'elles ſeroient aux mains, il n'avoit point à craindre d'être opprimé ni par l'une ni par l'autre. Il envoya donc aux Conſuls des Ambaſſadeurs, pour traiter de paix & d'alliance. On n'eut garde de refuſer leurs offres. On craignoit trop que les Carthaginois tenant la mer ne fermaſſent tous les paſſages pour les vivres: crainte d'autant mieux fondée, que les premiéres troupes qui avoient traverſé le détroit, avoient beaucoup ſouffert de la diſette. Une alliance avec Hiéron mettoit de ce

côté-là les Légions en fureté. On y donna d'abord les mains. Les conditions furent que le Roi rendroit aux Romains fans rançon ce qu'il avoit fait fur eux de prifonniers, & qu'il leur paieroit cent talens d'argent. *Cent mille écus.*

Depuis ce tems, Hiéron ne vit plus la guerre dans fes Etats. Il n'y prit d'autre part que d'envoier dans l'occafion des fecours aux Romains. Du refte il régna en Roi qui ne cherche & n'ambitionne que l'eftime & l'amour de fes fujets. Jamais Prince ne s'eft rendu plus recommandable, & n'a joui plus long-tems des fruits de fa fageffe & de fa prudence. Pendant plus de cinquante ans qu'il vécut après avoir été nommé Roi, tout étant en feu autour de lui par les cruelles guerres que fe firent les deux plus puiffans peuples du monde, il fut affez prudent &affez heureuxpour n'en être que fimple fpectateur, & pour entendre feulement les bruit des armes qui ébranloit toutes les régions voifines, fe confervant lui & fon peuple dans une paix profonde.

Les Romains fentirent en plus d'une occafion pendant la premiere guerre Punique, & fur tout dans le fiége d'A- *Polyb. p. 18.*

grigente qui en fut comme l'ouverture, de quel ſecours étoit pour eux l'alliance faite avec Hiéron, qui leur fournit abondamment des vivres dans des tems, où l'armée Romaine, ſans lui auroit été expoſée à une extrême diſette.

L'intervalle entre la fin de la premiere guerre Punique & le commencement de la ſeconde, qui eſt environ de vingt-cinq ans, fut pour Hiéron un tems de paix & de tranquillité, pendant lequel il eſt peu parlé des actions de ce Prince.

AN. M. 3763. AV. J.C. 241. *Polyb. lib. 1. p. 84.*

Polybe ſeulement nous apprend que les Carthaginois, dans la fâcheuſe guerre qu'ils eurent à eſſuier contre les Etrangers ou Mercénaires, qui fut appellée la guerre d'Afrique, ſe voiant extrêmement preſſés, eurent recours à leurs Alliés, & ſurtout au Roi Hiéron, qui leur accorda tout ce qu'ils demandoient de lui. Ce Prince comprit que pour ſe maintenir en Sicile, il étoit de ſon intérêt que les Carthaginois euſſent le deſſus dans cette guerre, de peur que, ſi les Etrangers qui avoient déja remporté pluſieurs avantages contre les Carthaginois, venoient à prévaloir entiére-

ment, ils ne trouvassent plus d'obstacles à leurs projets, & qu'ils ne songeassent à porter leurs armes victorieuses dans la Sicile. Peutêtre aussi, comme il étoit excellent politique, crut-il devoir se tenir en garde contre la trop grande puissance des Romains, qui seroient devenus maîtres absolus, si les Carthaginois eussent succombé dans la guerre contre les révoltés.

Hiéron ne s'appliqua, pendant ce long intervalle de paix, qu'à rendre ses sujets heureux, & à réparer les maux que l'injuste gouvernement d'Agathocle qui l'avoit précédé de quelques années, & les discordes intestines qui en furent la suite, leur avoient causés : digne occupation d'un Roi. Il y avoit dans le caractére des Syracusains de la légéreté & de l'inconstance, qui leur faisoit prendre souvent des partis excessifs & violens: mais dans le fonds ils avoient de la douceur & de l'équité, & n'étoient point ennemis d'une soumission juste & raisonnable. La preuve en est que, lorsqu'on les gouvernoit avec modération & sagesse, comme fit Timoléon, ils respectoient l'autorité des loix & des Magistrats, & leur obéissoient avec joie.

Hiéron, dès qu'il étoit entré en charge, & qu'on lui eut confié la premiére magistrature, avoit montré combien il détestoit la malheureuse politique des Tyrans, qui regardant les citoiens comme leurs ennemis, ne songeoient qu'à les affoiblir & à les intimider, & donnoient toute leur confiance aux soldats étrangers dont ils étoient toujours environnés. Il commença par mettre les armes entre les mains des citoiens, les forma avec soin aux exercices de la guerre, & les emploia préférablement à tous les autres.

§. II.

Régne pacifique d'Hiéron. Il favorise particuliérement l'Agriculture. Il profite de l'habileté d'Archiméde son parent, qui lui fait construire une infinité de machines propres pour la défense d'une place. Il meurt, fort âgé, & fort regretté des peuples.

QUAND Hiéron fut arrivé à la souveraine autorité, sa grande application fut de bien persuader à ses sujets, moins par des paroles que par sa conduite, qu'il étoit infiniment éloigné de vouloir donner la moindre at-

teinte ni à leurs biens, ni à leur liberté. Il ſongea, non à s'en faire craindre, mais à s'en faire aimer. Il ſe regarda moins comme leur maître, que comme leur protecteur & leur pere. Avant ſon régne, l'Etat avoit été partagé en deux factions, celle des citoiens & celle des ſoldats, dont les différends, ſoutenus de part & d'autre avec beaucoup d'animoſité, avoient cauſé des maux infinis. Il s'appliqua à en éteindre tous les reſtes, & à arracher des eſprits juſqu'aux moindres ſemences de diviſion & de meſintelligence. Il paroît qu'il y réuſſit merveilleuſement, puiſque pendant un régne de plus de cinquante ans on ne voit point qu'aucune ſédition ni aucune révolte ſe ſoit élevée à Syracuſe, & en ait troublé le repos.

Ce qui contribua ſans doute le plus à conſerver cette tranquillité, fut le ſoin particulier que prit Hiéron de tenir ſes ſujets fort occupés ; de bannir de ſes Etats l'oiſiveté & la fainéantiſe, mere de tous les vices, & ſource ordinaire des ſéditions ; d'entretenir & d'augmenter la fertilité naturelle du pays, & de mettre en honneur l'Agriculture, ce qu'il regardoit comme

un moien sûr de rendre ses peuples heureux & de répandre l'abondance dans son roiaume. En effet, la culture des terres, outre qu'elle occupe & met en mouvement une infinité de mains, qui sans cela demeureroient oisives & engourdies, attire dans un pays, par la traite des grains, les richesses des peuples voisins, & les fait couler dans les maisons des particuliers par un commerce qui se renouvelle tous les ans, & qui est le fruit légitime de leur travail & de leur industrie. C'est ici, & l'on ne peut trop le répéter, un des principaux soins d'un sage gouvernement & une des parties les plus essentielles d'une bonne & saine politique, mais qui malheureusement est trop négligée.

Hiéron s'y appliqua entiérement. Il ne jugea pas indigne de la roiauté d'étudier par lui même & d'approfondir toutes les régles de l'Agriculture. Il se donna même la peine de composer sur cette matiere des Livres, dont la perte doit être bien regrettée. Mais il envisagea cet objet d'une maniére encore plus digne d'un Roi. Le blé faisoit la principale richesse du pays, & le fonds le plus assuré des

Plin. lib. 18. cap. 3.

revenus du Prince. Il crut donc que c'étoit là une affaire capitale, qui demandoit toute ſon application & tous ſes ſoins. Pour établir un bon ordre dans ce commerce, pour aſſurer & rendre heureuſe la condition des Laboureurs qui compoſoient la plus nombreuſe partie de l'Etat, pour fixer les droits du Prince qui en tiroit ſon principal revenu, pour obvier aux déſordres qui pourroient s'y gliſſer, & pour prévenir les injuſtes vexations qu'on s'efforceroit peutêtre dans la ſuite d'y introduire, Hiéron fit des réglemens ſi ſages, ſi raiſonnables, ſi pleins d'équité, ſi conformes en même tems aux intérêts du peuple & à ceux du Prince, qu'ils devinrent comme le Code du pays, & furent toujours obſervés inviolablement comme une loi ſacrée, non ſeulement ſous ſon régne, mais dans tous les tems qui ſuivirent. Quand les Romains eurent réduit ſous leur pouvoir la ville & les Etats de Syracuſe, il ne lui impoſerent point de nouveaux tributs, & [a] voulurent que toutes choſes fuſſent toujours réglées ſelon *les loix d'Hiéron*, afin que

a Decumas lege Hieronica ſemper vendendas cenſuerunt, ut iis jucundior eſſet muneris illius

les Syracufains, en changeant de maître, euffent la confolation de ne point changer de réglement, & de fe voir conduits encore en quelque forte par un Prince dont le nom feul leur étoit toujours fort cher, & leur rendoit ces loix infiniment refpectables.

J'ai dit qu'en Sicile le blé faifoit un des principaux revenus du Prince : on lui en paioit la dixme, c'eft-à-dire la dixiéme partie. Ainfi il avoit intérêt que le pays fût bien cultivé, que toutes les terres fuffent mifes en valeur, & qu'elles raportaffent beaucoup, puifque fon revenu augmentoit à proportion de la fertilité des terres. Ceux qui ramaffoient cette dixme pour le Prince, laquelle lui étoit payée en nature & non en argent, s'appelloient *Decumani*, comme qui diroit *Fermiers des Dixmes*. Hiéron, dans les réglemens qu'il fit fur ce fujet, ne négligea pas fes intérêts, & cela eft d'un Prince fage & économe. Il favoit qu'il eft toujours à craindre que les gens de la campagne, qui regardent fouvent comme un joug infupportable les impôts les plus légitimes & les plus mo-

functio, fi ejus Regis, qui Siculis cariffimus fuit, non folùm inftituta, commutato imperio, verùm etiam nomen remaneret. *Cic. Orat. in Verr. de frum.* n. 1. 5.

dérés, ne soient tentés de frauder les droits du Prince. Pour leur épargner cette tentation, il [a] prit des précautions si justes & si exactes, que, soit que le blé fût encore en épi, ou dans l'aire pour être battu, ou qu'il fût serré dans les greniers, ou qu'on en fît le transport, il n'étoit pas possible au Laboureur d'en rien détourner, ni de frauder le Fermier d'un seul grain, sans s'exposer à une très grande punition. C'est Cicéron qui entre dans ce détail. Mais il ajoute aussitôt qu'Hiéron avoit pris les mêmes précautions contre l'avidité des Fermiers, à qui il n'étoit pas possible non plus de rien extorquer des Laboureurs au-delà de la dixme. Il paroit qu'Hiéron ne vouloit pas que, sous quelque prétexte que ce fût, on tirât les Laboureurs de leur demeure. En effet, dit Cicéron en invectivant contre Verrès qui les fatiguoit par de fréquens & de pénibles voiages, il est bien triste & bien fâcheux de tirer de pauvres Labou- *Cic. Ibid. n. 14.*

a Hieronica lex omnibus custodiis subjectum aratorem decumano tradit, ut neque in segetibus, neque in areis, neque in horreis, neque in amovendo, neque in asportando frumento, grano uno posset arator, sine maximâ pœnâ, fraudare decumanum. *Cic. Verr. de frum. n. 20.*

reurs de leur campagne à la ville, de leur charrue au barreau, du soin de cultiver les terres à celui de pourfui-
Ibid. n. 26. vre un procès. *Miferum atque iniquum, ex agro homines traduci in forum, ab aratro ad fubfellia, ab ufu rerum ruflicarum ad infolitam litem atque judicium.* Et d'ailleurs peuvent-ils fe flater, quelque bon droit qu'ils aient, qu'on leur rendra juftice au préjudice des Fermiers? *Judicio ut arator decumanum perfequatur!*

Eft-il un plus grand éloge d'un Roi, que ce que l'on voit ici? Hiéron pouvoit entreprendre des guerres, car il ne manquoit pas de courage; gagner des batailles, faire des conquêtes, étendre les bornes de fes Etats. A ces conditions il pafferoit pour un Héros dans l'efprit de la plupart des hommes. De combien d'impôts auroit-il falu charger les peuples! Combien de Laboureurs auroit-il falu arracher de leurs terres! Combien de fang en auroit-il couté pour remporter ces victoires! Et de quelle utilité euffent-elles été pour l'Etat? Hiéron qui favoit en quoi confifte la folide gloire, mit la fienne à gouverner fagement fon peuple, & à le rendre heureux. Au lieu

de conquérir de nouveaux pays par la force des armes, il chercha à multiplier le ſien en quelque ſorte par la culture des terres, en les rendant plus fertiles qu'elles n'étoient, & à multiplier réellement ſon peuple, ce qui fait la véritable force & la véritable richeſſe d'un Etat, & qui ne peut manquer d'arriver quand les gens de la campagne tirent un fruit raiſonnable de leur travail.

Ce fut dans la ſeconde guerre Punique qu'Hiéron donna des preuves éclatantes de ſon attachement aux Romains. Dès qu'il eut apprit l'arrivée d'Annibal dans l'Italie, il alla avec ſa flote toute équipée au-devant de Tib. Sempronius qui étoit arrivé à Meſſine, pour offrir ſes ſervices au Conſul, & l'aſſurer que dans l'âge avancé où il étoit, il feroit paroître le même zêle pour les intérêts du peuple Romain, qu'il avoit montré autrefois encore tout jeune dans la premiere guerre contre les Carthaginois. Il ſe chargea de fournir gratuitement du blé & des habits aux Légions du Conſul, & aux troupes des Alliés. Sur la nouvelle qu'on reçut dans le moment de l'avantage remporté par la flote Romaine ſur

An.M.3786. Av. J.C. 218. *Liv. lib.* 21. *n.* 50. 51.

celle des Carthaginois, le Conſul remercia le Roi de ſes offres avantageuſes, & n'en fit point alors d'uſage.

Liv. lib. 22. n. 37. & 38. La fidélité inviolable d'Hiéron pour les Romains, qui eſt ſon caractére le plus marqué, parut encore avec plus d'éclat après leur défaite près du Lac de Thraſyméne. Ils avoient déja perdu trois batailles contre Annibal, toutes plus malheureuſes & plus ſanglantes les unes que les autres. Hiéron, dans cette triſte conjoncture, envoia au port d'Oſtie une flote chargée de vivres. Les Ambaſſadeurs de Syracuſe, aiant été introduits dans le Sénat, dirent : » Qu'Hiéron » leur maître avoit été auſſi vivement touché de la derniere diſgrace qui leur étoit arrivée, que » ſi elle lui eût été propre & perſonnelle. Que quoiqu'il ſût bien que » la grandeur du peuple Romain étoit » preſque plus admirable dans les » tems d'adverſité que dans les heureux ſuccès, il leur avoit envoié » tous les ſecours qu'on pouvoit attendre de bons & fidéles Alliés, & » qu'il prioit inſtamment le Sénat de » vouloir bien les accepter. Que préalablement à tout ils apportoient une

» Victoire * d'or de trois cens vingt livres pesant : qu'ils daignassent la recevoir comme un augure favorable, & comme un gage des vœux que le Roi faisoit pour leur prospérité. Qu'ils avoient aussi voituré avec eux trois cens mille boisseaux de froment, & deux cens mille d'orge; & que, si le peuple Romain en désiroit une plus grande quantité, Hiéron en feroit transporter autant qu'ils voudroient, & dans les lieux qu'ils désigneroient. Qu'il savoit que le peuple Romain n'emploioit dans ses armées que des Citoiens & des Alliés : mais qu'il avoit vû dans leur camp des étrangers armés à la légére. Que par cette raison il leur avoit envoié mille hommes, tant archers que frondeurs, afin qu'ils pussent les opposer aux Baléares & aux Maures de l'armée d'Annibal ». Ils ajoutoient à ce secours un conseil fort salutaire, qui étoit, » Que le Préteur qui viendroit commander en Sicile, fît passer une flote en Afrique, afin de susciter des affaires aux Carthaginois dans leur propre pays, & de les mettre hors d'état par cette diversion, d'envoier des secours à Annibal.

* Victoriam auream pondo trecentùm vigenti. *Liv.*

Le Sénat répondit aux Ambaſſadeurs du Roi en des termes fort obligeans & fort honorables : » Qu'Hiéron agiſſoit » en Prince très généreux, & en Allié » très fidéle ; que depuis qu'il avoit » contracté alliance avec les Romains, » ſon attachement pour eux s'étoit » toujours ſoutenu ſans aucune inter-« ruption ; enfin qu'en tout tems & » en tout lieu il les avoit puiſſam-» ment & magnifiquement ſecourus. » Que le peuple Romain étoit ſenſible » comme il le devoit à une telle géné-» roſité. Que quelques villes d'Italie » avoient déja préſenté de l'or au peu-» ple Romain, qui, après avoir mar-» qué ſa reconnoiſſance, n'avoit pas » cru devoir l'accepter. Que la Vic-» toire étoit d'un augure trop favora-» ble, pour ne pas la recevoir. Qu'il » la placeroit dans le Capitole, c'eſt-» à-dire dans le temple du grand Ju-» piter, afin qu'elle s'y établît une » demeure ſtable & permanente. « On remit aux Conſuls tout le blé & l'orge dont la flote étoit chargée, avec les archers & les frondeurs.

Valére [a] Maxime fait remarquer ici

a Trecenta millia modiûm tritici, & ducenta millia hordei, aurique ducenta & quadraginta

la

la noble & prudente libéralité d'Hiéron, d'abord dans le généreux dessein qu'il forme de faire aux Romains un présent qui montoit à trois cens vingt livres pesant d'or ; puis dans l'industrieuse précaution qu'il prend pour prévenir & empêcher leur refus. Il ne leur offre point cet or en espéces monnoiées, il connoissoit trop pour cela l'extrême délicatesse du peuple Romain ; mais sous la figure d'une Victoire, qu'ils n'oseroient pas refuser à cause du bon augure qu'elle sembloit porter avec elle.

Il est beau de voir un Prince, dont les Etats étoient situés comme l'étoit Syracuse par raport à Carthage, de qui elle avoit tout à craindre, dans des conjonctures où Rome paroissoit près de sa ruine, lui demeurer constamment fidéle, & se déclarer hautement pour ses intérêts, malgré tous les dangers auxquels l'exposoit une démarche si hardie. Une politique plus prudente, pour parler le langage or-

pondo urbi nostræ muneri misit. Neque ignarus verecundiæ majorum nostrorum, quòd nollet accipere, in habitum id victoriæ formavit, ut vos religione motos, munificentia sua uti cogeret : voluntate mittendi priùs, iterum providentia cavendi ne remitteretur, liberalis. *Val. Max. lib. 4. cap. 8.*

dinaire, auroit peutêtre attendu le succès d'une nouvelle action, & ne se feroit pas si fort hâtée de se déclarer sans nécessité, & avec un danger extrême. De tels exemples sont d'autant plus estimables, qu'ils sont rares, & presque inouis.

Je ne sai pourtant, si, en bonne politique même, Hiéron ne devoit pas se conduire comme il fit. Le plus grand de tous les malheurs pour Syracuse, étoit que les Carthaginois abbatîssent ou même affoiblîssent trop les Romains. Elle auroit été d'abord opprimée par Carthage, située vis-à-vis, & à qui elle convenoit pour affermir son commerce, pour s'assurer l'empire de la mer, pour s'établir solidement dans la Sicile, & s'emparer de l'Ile entiére. Il eût donc été imprudent de laisser succomber ces Alliés, & de les abandonner lâchement aux Carthaginois, qui par cet abandon forcé, n'en seroient pas devenus meilleurs amis des Syracusains. C'étoit un coup décisif d'accourir promtement au secours des Romains : & puisque Syracuse périssoit nécessairement après Rome, il faloit tout risquer pour sauver Rome, ou périr avec elle.

Si les faits que nous a conservé l'histoire d'un régne si long & si heureux, sont en petit nombre, ils ne nous en donnent pas moins grande idée de ce Prince, & nous doivent faire extrêmement regretter de n'avoir pas un récit détaillé de ses actions.

La somme de cent talens (cent mille écus) qu'il envoia aux Rhodiens, & les présens qu'il leur fit après ce grand tremblement de terre qui avoit ravagé leur île, & renversé leur Colosse, sont des marques illustres de sa libéralité & de sa magnificence. La modestie qui accompagna ses présens, en releve infiniment le prix. Il fit élever dans la place publique des Rhodiens deux statues, qui représentoient le peuple de Syracuse mettant une couronne sur la tête du peuple de Rhodes : comme si, dit Polybe, Hiéron, après avoir fait de si magnifiques présens aux Rhodiens, loin d'en tirer vanité, eût cru leur demeurer lui-même redevable. En effet, un Roi qui fait du bien à des étrangers, est avantageusement récompensé de sa libéralité par le plaisir qu'elle lui cause à lui-même, & par la gloire qu'elle lui procure. Polyb. l. 5. p. 429.

On a une Idyle de Théocrite, (c'eſt la XVI) qui porte le nom du Roi dont nous parlons, où ce Poéte ſemble reprocher tacitement à ce Prince de mal payer les vers qu'on faiſoit à ſon honneur. Mais la maniére baſſe dont il mandie en quelque ſorte une récompenſe pour les vers qu'il médite, donne lieu de juger que le reproche d'avarice tombe bien plus juſtement ſur le Poéte, que ſur le Prince, connu & recommandable, comme nous venons de le voir, par ſes libéralités.

Plut. in Marcell. pag. 305. 306.

C'eſt au bon goût & à l'attention ſinguliére d'Hiéron pour tout ce qui concernoit le bien public, que Syracuſe fut redevable de ces étonnantes machines de guerre, dont nous verrons bientôt qu'elle fit un ſi grand uſage, lorſqu'elle fut aſſiégée par les Romains. Quoique ce Prince parût tout occupé des ſoins de la paix & de l'intérieur du roiaume, il ne négligeoit point ceux de la guerre, perſuadé que le plus ſûr moien de conſerver la tranquillité de ſes Etats étoit de ſe tenir toujours prêt à faire la guerre aux voiſins injuſtes qui tenteroient de la troubler. Il ſut profiter de l'avantage qu'il

avoit de posséder dans ses Etats le plus savant Géométre qui fût dans l'univers : on voit bien que je veux parler du fameux Archiméde. Il étoit illustre, non seulement par sa grande habileté dans la Géométrie, mais par sa naissance, puisqu'il étoit parent d'Hiéron. Uniquement sensible aux plaisirs de l'esprit, & plein de dégoût pour le tumulte des affaires & du gouvernement, il s'étoit livré tout entier à l'étude d'une science, dont les spéculations sublimes sur des vérités purement intelligibles & spirituelles, & tout-à-fait séparées de la matiére, ont un attrait pour les Savans du premier ordre, qui ne leur laisse presque pas la liberté de s'appliquer à aucun autre objet.

Hiéron eut pourtant assez de pouvoir sur Archiméde, pour l'engager à descendre de ces hautes spéculations à l'exercice de cette méchanique qui dépend de la main, mais qui est conduite par l'esprit. Il le pressoit sans cesse de ne pas toujours donner l'essor à son Art vers des objets immatériels & abstraits, de le rabaisser sur les choses sensibles & corporelles, & de rendre ses raisonnemens en quelque

façon plus évidens & plus palpables au commun des hommes, en les mélant par l'expérience avec les choses d'usage.

Archiméde entretenoit souvent le Roi, qui l'écoutoit toujours avec une grande attention & un extrême plaisir. Un jour qu'il lui expliquoit les merveilleux effets des forces mouvantes, il s'appliqua à lui démontrer, *Qu'avec une force donnée on pouvoit remuer quelque fardeau que ce fût.* S'applaudissant ensuite de la force de sa démonstration, il osa se vanter que s'il avoit une autre Terre que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à sa fantaisie en passant dans l'autre. Le Roi, étonné & ravi, le pria d'exécuter lui-même sa proposition en remuant quelque grand fardeau avec une petite force.

Archiméde se met en devoir de satisfaire la juste & raisonnable curiosité de son parent & de son ami. Il choisit une des galéres qui étoient dans le port, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail & à force d'hommes, y fait mettre sa charge ordinaire, & par dessus sa charge autant d'hommes qu'elle en peut tenir. Ensuite, se met-

tant à quelque diſtance, aſſis à ſon aiſe, ſans travail, ſans le moindre effort, en remuant ſeulement de la main, le bout d'une machine à pluſieurs cordes & poulies qu'il avoit préparée, il ramena la galére à lui par terre auſſi doucement & auſſi uniment, que ſi elle n'eût fait que fendre les flots.

Le Roi, à la vûe d'un ſi prodigieux effet des forces mouvantes, étoit tout hors de lui, & jugeant par cet eſſai de la puiſſance de cet Art, il pria inſtamment Archiméde de lui faire pluſieurs ſortes de machines & de batteries pour les ſiéges & pour les aſſauts, tant pour la défenſe que pour l'attaque des places.

On demande quelquefois ſi les ſublimes connoiſſances dont nous parlons conviennent à un Roi, & ſi l'étude des Arts & des Sciences doit faire partie de l'éducation d'un jeune Prince. Ce que nous liſons ici en montre l'utilité. Si le Roi Hiéron eût été ſans goût & ſans curioſité, & qu'il ne ſe fût occupé que de ſes plaiſirs, Archiméde ſeroit demeuré tranquille dans ſon cabinet, & toutes ſes rares connoiſſances n'auroient été d'aucune utilité pour ſes ſujets. Combien de tréſors de ſcience demeurent enſevelis

dans les ténébres, & enfouis pour ainsi dire en terre, parce que les Princes ne font aucun cas des Savans,& les regardent comme des hommes inutiles à l'Etat. Mais lorsque, dans leur jeunesse, ils ont pris une légére teinture des Arts & des Sciences, car c'est où se doit borner l'étude des Princes sur ce point, ils font cas de ceux qui s'y distinguent, ils s'entretiennent quelquefois avec eux, ils les mettent en honneur, & par cette glorieuse protection ils donnent lieu à de précieuses découvertes, dont l'Etat se ressent utilement. Syracuse eut cette obligation à son Roi; & ce fut sans doute l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue: car il fut élevé avec grand soin.

Ce qui a été dit jusqu'ici d'Archiméde, & bien plus encore ce qui sera bientôt dit de ces admirables machines de guerre qui seront emploiées au siége de Syracuse, montre quel tort on auroit de mépriser ces sciences sublimes & spéculatives, qui ne s'occupent que de raports abstraits & d'idées simples. Il est vrai que toutes les spéculations de Géométrie pure ou d'Algébre ne s'appliquent pas à des choses utiles. Mais il est vrai aussi que la plupart de

celles qui ne s'y appliquent pas, conduisent ou tiennent à celles qui s'y appliquent. Elles peuvent paroître infructueuses tant qu'elles ne sortent point, pour ainsi dire, de ce monde intellectuel: mais les Mathématiques mixtes qui descendent à la matiére, & qui considérent les mouvemens des Astres, la parfaite connoissance de la navigation, l'art de raprocher les objets éloignés par le moyen du Télescope, l'augmentation des Forces mouvantes, la justesse & l'exactitude du nivellement, & d'autres pareils objets, deviennent d'un commerce plus accessible, & se familiarisent en quelque sorte avec le vulgaire. Le travail d'Archiméde fut lontems obscur, & peut-être méprisé, parce qu'il se renfermoit dans de simples & de stériles spéculations. Devoit-on conclure delà qu'il étoit inutile & infructueux? C'est de ce fonds même de connoissances ensevelies jusques-là dans les ténébres que partirent tout d'un coup de vives lumiéres, & de merveilleuses découvertes, brillantes dès leur naissance d'une utilité sensible & palpable, qui fit l'étonnement & le désespoir des Romains qui assiégeoient la ville.

Hiéron étoit grand & magnifique en tout, dans la construction des palais, des arsenaux, des temples. Il fit bâtir un nombre infini de vaisseaux de toutes sortes de grandeur pour le transport des blés, commerce qui faisoit presque seul toute la richesse

Athen. l. 5. p. 206-209. de l'Ile. On parle d'une galére bâtie par son ordre sous la direction d'Archiméde, qui a été l'un des plus fameux bâtimens de l'antiquité. On fut un an entier à le construire. Hiéron passoit lui-même les journées entiéres parmi les ouvriers, pour les animer par sa présence.

Le navire étoit à vingt rangs de rames. Cette masse énorme fut affermie de tous côtés avec de gros clous de cuivre, qui pesoient dix livres & plus.

Le dedans avoit trois coridors : dont le plus bas conduisoit au fond de cale, où l'on descendoit par des dégrés ; un autre conduisoit aux appartemens : le premier & le plus haut menoit au logement des soldats.

Au coridor du milieu, on trouvoit à droite & à gauche des appartemens au nombre de trente, dans chacun desquels il y avoit quatre lits pour des hommes. L'appartement des patrons

& des matelots avoit quinze lits, & trois salles à manger, dans la derniére desquelles, qui étoit à la poupe, on faisoit la cuisine. Tous les pavés de ces appartemens étoient composés de petites piéces raportées de différentes couleurs, où étoit représentée l'Iliade d'Homére. Les planchers, les fenêtres, & tout le reste, étoient travaillés avec un art merveilleux, & embellis de toutes sortes d'ornemens.

Au plus haut coridor, il y avoit un Gymnase, c'est-à-dire un lieu d'exercice, & des promenades proportionnées à la grandeur du navire. On voyoit là des jardins & des plantes de toute espéce, d'un arrangement merveilleux. Des tuiaux, les uns de terre cuite, les autres de plomb, portoient l'eau tout autour pour les arroser. On y voioit outre cela des berceaux de lierre blanc & de vigne, dont les racines étoient dans de grands tonneaux pleins de terre. Ces tonneaux étoient arrosés de la même maniére que les jardins. Les berceaux faisoient ombre aux promenades.

Ensuite on trouvoit l'appartement de Vénus à trois lits, dont le pavé étoit composé d'agates, & d'autres

pierres précieuses les plus belles qu'on avoit pû trouver dans l'Ile. Les murailles & le toit étoient de bois de Cyprès. Les fenêtres étoient ornées d'ivoire, de peintures, & de petites statues. Dans un autre appartement il y avoit une bibliothéque, au haut de laquelle en dehors on avoit placé un quadran solaire.

Il y avoit aussi un appartement à trois lits pour le bain, où se voioient trois grandes chaudiéres d'airain, & une baignoire faite d'une seule pierre de différentes couleurs. La baignoire contenoit deux cens cinquante pintes. A la proue étoit un grand réservoir d'eau, qui contenoit cent mille pintes.

Tout autour du navire on voioit en dehors des Atlas de six coudées (neuf piés) de haut, qui soutenoient les hauts bords : ces Atlas étoient à une égale distance les uns des autres. Le navire étoit orné tout autour de peintures. On y voioit huit tours proportionnées à sa grosseur : deux à la poupe, deux d'égale grandeur à la proue, & quatre au milieu du vaisseau. Sur ces tours étoient des parapets, par lesquels on pouvoit jetter des pierres sur les vaisseaux ennemis

qui auroient trop approché. Chaque tour étoit gardée par quatre jeunes hommes armés de pied en cap, & par deux archers. Tout le dedans des tours étoit plein de pierres & de traits.

Sur le bord du vaiſſeau bien plancheié étoit une eſpéce de rempart, ſur lequel étoit une machine à jetter des pierres, faite par Archiméde: elle jettoit une pierre du poids de trois cens livres, & une fléche de douze coudées (dix-huit piés) à la diſtance d'une ſtade, c'eſt-à-dire à cent vingt-cinq pas de là.

Le navire avoit trois mâts, à chacun deſquels étoient deux machines chargées de pierres. Là étoient auſſi des crocs & des maſſes de plomb, pour jetter ſur ceux qui approchoient. Tout le navire étoit environné d'un rempart de fer, pour empêcher ceux qui voudroient venir à l'abordage. Tout autour du navire étoient diſpoſés des corbeaux de fer, qui étant lancés par des machines, accrochoient les vaiſſeaux des ennemis & les approchoient du navire, d'où on les pouvoit accabler facilement. Sur chacun des bords ſe tenoient ſoixante jeunes hommes armés de pied en cap: il y en

avoit tout autant autour des mâts & des machines à jetter des pierres.

Quoique la sentine fût extrêmement profonde, un seul homme la vuidoit avec une machine à vis, inventée par Archiméde. Archiméde, Poéte Athénien, fit une épigramme sur ce superbe navire. Il en fut bien paié. Hiéron lui envoia en récompense mille *medimnes* de blé, & les fit conduire jusqu'au port de Pyrée. Le medimne, selon le P. Montfauçon, est une mesure de six setiers. Cette épigramme est parvenue jusqu'à nous. On connoissoit alors le prix des vers à Syracuse.

Hiéron ayant appris qu'il n'y avoit point de port en Sicile qui pût contenir ce vaisseau, hors quelques-uns où il ne pouvoit être sans péril, résolut d'en faire présent au Roi * Ptolémée, & de l'envoier à Alexandrie. Il y avoit alors disette de blé dans toute l'Egypte.

Plusieurs autres vaisseaux de charge de moindre grandeur accompagnoient ce grand navire. On mit dans ces vaisseaux soixante mille muids de blé, dix mille grands vases de terre pleins

* *Il y a lieu de croire que c'étoit Ptolémée Philadelphe.*

de poiſſon ſalé, vingt mille quintaux peſant de chair ſalée, & vingt autres mille grands fardeaux de différentes hardes, ſans comprendre les vivres pour tout l'équipage.

Pour éviter une trop grande longueur, j'ai retranché quelques parties de la deſcription qu'Athénée nous a laiſſé de ce grand navire. Je ſouhaiterois que pour nous en donner une plus juſte idée, il en eût marqué préciſément toutes les dimenſions. Un mot auſſi ajouté ſur les rangs de rames, auroit éclairci & décidé une queſtion qui demeurera toujours obſcure & douteuſe.

La fidélité d'Hiéron fut miſe à une épreuve bien rude après la ſanglante défaite des Romains à la bataille de Cannes, qui fut ſuivie de la défection preſque générale de leurs Alliés. Mais le ravage même de ſes terres par les troupes Carthaginoiſes que leur flote y avoit débarquées, ne fut pas capable de l'ébranler. Il eut ſeulement la douleur de voir que la contagion du mauvais exemple avoit pénétré juſques dans ſa famille. Il avoit un fils nommé Gélon, qui épouſa Néréide fille de Pyrrhus, dont il eut pluſieurs

Liv. lib. 25. n. 30.

enfans, & entr'autres Hiéronyme, duquel il sera bientôt parlé. Gélon, méprisant la vieillesse de son Pere, & ne faisant plus cas de l'alliance des Romains depuis leur derniére disgrace à Cannes, s'étoit déclaré ouvertement pour les Carthaginois. Il armoit déja la multitude, & sollicitoit les Alliés de Syracuse à se joindre à lui; & [a] peutêtre auroit-il causé du trouble dans la Sicile, si une mort promte & imprévûe n'avoit rompu ses mesures. Elle survint si à propos, qu'elle laissa quelque soupçon, que le pere l'avoit avancée. Il ne survécut pas lontems à son fils, & mourut à l'âge de quatre-vingts dix ans, infiniment regretté des peuples. Il avoit régné cinquante-quatre ans.

An. M. 3789.
Av. J.C. 215.

ARTICLE SECOND.

§. I.

Hiéronyme, petit-fils d'Hiéron, lui succéde, & le fait regretter par ses vices & par ses cruautés. Il est tué dans une conspiration. Meurtre funeste des

a Movissetque in Sicilia res, nisi mors, adeo opportuna, ut patrem quoque suspicione adsperrgeret, armantem eum multitudinem, sollicitantemque socios, absumpsisset. *Liv.*

Princesses. Hippocrate & Epicyde s'emparent de l'autorité à Syracuse, & se déclarent pour les Carthaginois, comme l'avoit fait Hiéronyme.

LA MORT d'Hiéron causa de grandes révolutions dans la Sicile. Le roiaume étoit tombé entre les mains d'Hiéronyme son petit-fils : jeune [a] Prince incapable d'user sagement de la liberté, loin de pouvoir résister à la séduction de la puissance souveraine. La crainte qu'avoit Hiéron que le bon état où il laissoit son roiaume ne changeât bientôt sous un Roi enfant, lui fit naître la pensée & le désir de rendre la liberté aux Syracusains. Mais ses deux filles s'opposérent de tout leur crédit à ce dessein, dans l'espérance que le jeune Prince n'auroit que le titre de Roi, & qu'elles en auroient toute l'autorité avec leurs maris Andranodore & Zoïppe, qui tiendroient le premier rang entre ses Tuteurs. Il [b] n'étoit pas aisé à un vieillard nonagénaire, de tenir contre les caresses &

Liv. lib. 24. n. 47.

a Puerum, vix dum libertatem, ne dum dominationem, modicè laturum. *Liv.*

b Non facile erat nonagesimum jam agenti annum, circumsesso dies noctesque muliebribus blanditiis, liberare animum, & convertere ad publicam privata curam. *Liv.*

les artifices de ces deux femmes qui l'obsédoient jour & nuit, de conserver la liberté de son esprit au milieu de leurs insinuations pressantes & assidues, & de sacrifier avec courage l'intérêt de sa famille à celui du public.

Pour prévenir, autant qu'il lui étoit possible, les maux qu'il prévoioit, il lui nomma quinze Tuteurs qui devoient former son Conseil, & les pria instamment en mourant de ne jamais se départir de l'alliance avec les Romains à laquelle il avoit été inviolablement attaché pendant cinquante ans, & d'apprendre au jeune Prince leur pupille à marcher sur ses traces, & à suivre les principes dans lesquels il avoit été élevé jusques-là.

Le Roi étant mort après ces dispositions, les Tuteurs qu'il avoit nommés à son petit-fils, convoquérent aussitôt l'assemblée, présentérent le jeune Prince au peuple, & firent lecture du testament. Un petit nombre de gens, apostés exprès pour y applaudir, battirent des mains, & jettérent des cris de joie. Tout le reste, dans une consternation égale à celle d'une famille à qui la mort vient d'enlever un bon pere, garda un morne

ſilence, qui marquoit aſſez & leur douleur de la perte qu'ils venoient de faire, & leurs craintes pour l'avenir. On [a] fit enſuite ſes funérailles, qui furent plus honorées par les regrets & les larmes de ſes ſujets, que par les ſoins & le reſpect de ſes proches pour ſa mémoire.

Le premier ſoin d'Andranodore fut d'écarter tous les autres Tuteurs, en diſant hautement que le Prince étoit en âge de gouverner par lui-même.

Il avoit alors près de quinze ans. Ainſi ſe démettant le premier de la Tutelle qui lui étoit commune avec pluſieurs Collégues, il réunit dans ſa ſeule perſonne tout leur pouvoir. Les diſpoſitions les plus ſages des Princes mourans ſont ſouvent peu reſpectées après leur mort, & rarement exécutées.

Le [b] meilleur Prince du monde, & le plus modéré, ſuccédant à un Roi auſſi chéri de ſes ſujets que l'avoit été

a Funus fit regium, magis amore civium & caritate, quàm curâ ſuorum, celebre. *Liv.*

b Vix quidem ulli bono moderatoque regi facilis erat favor apud Syracuſanos, ſuccedenti tantæ caritati Hieronis. Verùm enim verò Hieronymus, velut ſuis vitiis deſiderabilem efficere vellet avum, primo ſtatim conſpectu, omnia quàm diſparia eſſent, oſtendit. *Liv.*

Hiéron, auroit eu bien de la peine à les consoler de la perte qu'ils venoient de faire. Mais, comme si Hiéronyme eût cherché par ses vices à le faire encore plus regretter, il ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il fit connoitre combien toutes choses étoient changées. Ni le Roi Hiéron, ni Gélon son fils, pendant tant d'années, ne s'étoient jamais distingués des autres citoiens par leur habillement, ni par aucun ornement qui sentît le faste. Ici l'on vit paroître tout d'un coup Hiéronyme revétu de pourpre, le front ceint du diadéme, environné d'une troupe de Gardes armés. Quelquefois même il affectoit d'imiter Denys le Tyran, en sortant comme lui du palais sur un char attelé de quatre chevaux blancs. Tout [a] le reste répondoit à cet équipage : un mépris marqué de tout le monde, des oreilles fiéres & dédaigneuses, une affectation à ne dire que des choses désobligeantes, un abord difficile, & qui

a Hunc tam superbum apparatum habitumque convenientes sequebantur, contemptus omnium hominum, superbæ aures, contumeliosa dicta; rarò aditus, non alienis modò, sed tutoribus etiam; libidines novæ, inhumana crudelitas. *Liv.*

le rendoit presque inaccessible, non seulement aux étrangers, mais à ses Tuteurs même; un rafinement pour trouver de nouvelles débauches, une cruauté qui alloit jusqu'à éteindre en lui tout sentiment d'humanité. Ce caractére odieux du jeune Roi jetta une si grande fraieur dans les esprits, que quelques-uns de ses Tuteurs, pour se dérober à sa cruauté, se donnérent eux-mêmes la mort, ou se condannérent à un exil volontaire.

Trois hommes seulement, Andranodore & Zoïppe tous deux gendres d'Hiéron, & un certain Thrason, avoient les entrées plus libres auprès du jeune Roi. Il les écoutoit peu sur tout le reste : mais comme les deux premiers étoient ouvertement déclarés pour les Carthaginois, & le troisiéme pour les Romains, cette différence de sentimens, & les disputes souvent très vives qui en étoient la suite attiroient sur eux l'attention du Prince.

Il arriva, à peu près dans ce tems là, qu'on découvrit une conjuration contre la vie d'Hiéronyme. On dénonça un des principaux conjurés, nommé Théodote. Appliqué à la

question, il avoua le crime pour lui-même : mais la violence des supplices les plus cruels ne fut pas capable de lui faire trahir ses complices. Enfin, comme s'il eût cédé à la force des tourmens, il chargea les meilleurs amis du Roi quoiqu'innocens, entre lesquels il nomma Thrason, comme le chef de toute l'entreprise, ajoutant qu'ils n'auroient eu garde de s'y engager, s'ils n'avoient eu à leur tête un homme de son crédit. La chaleur que celui-ci avoit toujours fait paroître pour la cause des Romains, rendit l'indice vraisemblable. Ainsi il fut puni de mort. Aucun des complices, pendant qu'on faisoit souffrir la torture à leur compagnon, ne prit la fuite, ou ne se cacha : tant ils comptoient sur le courage & sur la fidélité de Théodote, & tant celui-ci avoit de force pour tenir ce secret caché.

La mort de Thrason, qui seul étoit le lien & le nœud de l'alliance avec les Romains, laissa le champ libre aux partisans des Carthaginois. Hiéronyme envoia des Ambassadeurs à Annibal ; qui lui envoia à son tour un jeune Carthaginois d'illustre naissance, nommé Annibal comme lui, avec

Hippocrate & Epicyde, natifs de Carthage, mais originaires de Syracuse par leur pere. Après le Traité conclu avec Hiéronyme, le jeune Officier retourna vers son Général : les deux autres demeurérent auprès du Roi avec la permission d'Annibal. Les conditions du Traité étoient, qu'après qu'ils auroient chassé les Romains de la Sicile, sur quoi ils comptoient certainement, le fleuve Himéra qui partage presque toute l'Ile, sépareroit la province des Carthaginois de son roiaume. Hiéronyme, enflé des louanges de ses flateurs, demanda même, quelque tems après, qu'on lui cédât toute la Sicile, laissant aux Carthaginois pour leur part l'Italie. La proposition parut folle & téméraire, mais Annibal y fit peu d'attention, ne songeant qu'à tirer le jeune Roi du parti des Romains.

Sur le premier bruit de ce Traité, Appius Préteur de Sicile envoya des Ambassadeurs à Hiéronyme, pour renouveller l'alliance que les Romains avoient eu avec son aieul. Ce Prince orgueilleux les reçut avec beaucoup de mépris, leur demandant d'un ton railleur & insultant, ce qui s'étoit

paſſé à la journée de Cannes : que les Ambaſſadeurs d'Annibal en racontoient des choſes incroiables : qu'il étoit bien aiſe d'en ſavoir la vérité par leur bouche, afin de ſe déterminer ſur le choix de ſes Alliés. Les Romains lui répondirent qu'ils reviendroient vers lui, qnand il auroit appris à recevoir ſérieuſement des Ambaſſadeurs: &, après l'avoir averti plutôt que prié, de ne point changer témérairement de parti, ils ſe retirérent.

Enfin ſa cruauté, & les autres vices auxquels il ſe livroit aveuglément, lui attirérent une fin malheureuſe. Ceux qui avoient formé la conſpiration dont il a été parlé, ſuivirent leur plan, & aiant trouvé une occaſion favorable d'exécuter leur entrepriſe, le tuérent dans un voiage qu'il faiſoit de Syracuſe au pays & dans la ville des Léontins.

On voit ici ſenſiblement la différence qu'il y a entre un Roi & un Tyran, & que ce ne ſont point les gardes & les armes qui mettent un Prince en ſureté, mais l'affection des ſujets. Hiéron, perſuadé que ceux qui ont dans les mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours ſe gouverner

gouverner eux-mêmes par les loix, se conduisoit de telle sorte qu'on pouvoit dire que c'étoit la Loi, & non Hiéron, qui régnoit. Il ne se croioit riche & puissant que pour faire du bien, & pour rendre les autres heureux. Il n'avoit pas besoin de se précautionner pour la sureté de sa vie: il avoit toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples, & Syracuse ne craignoit rien tant que de le perdre. Aussi sa mort fut pleurée comme celle du pere commun de l'Etat. Les bouches, & encore plus les cœurs, lontems après, étoient remplis de son nom, & ne cessoient de bénir sa mémoire. Hiéronyme au contraire, qui n'avoit d'autre régle que la violence, qui regardoit tous les autres hommes comme nés uniquement pour lui, qui se piquoit de commander non à des sujets mais à des esclaves, menoit la vie du monde la plus triste, si c'est vivre que de passer ses jours dans des fraieurs continuelles. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui. Ceux qui approchoient le plus près de sa personne, étoient les plus exposés à ses soupçons & à sa cruauté;

& ils crurent ne pouvoir mettre leur vie en fureté qu'en finiſſant la ſienne. Voilà où ſe termina un régne très court, mais rempli de déſordres, d'injuſtices, & de violences.

An. M. 3790. Av. J.C. 214. *Liv. lib. 24. n. 21. 35.* Appius, qui prévoioit les ſuites de cette mort, donna avis de tout au Sénat, & prit toutes les précautions néceſſaires pour conſerver la partie de la Sicile qui appartenoit aux Romains. Ceux-ci, de leur côté, voiant qu'il s'élevoit dans la Sicile une guerre qui pouvoit devenir importante, y firent paſſer Marcellus, qui avoit été nommé Conſul avec Fabius au commencement de la cinquiéme année de la ſeconde guerre Punique, & qui s'étoit rendu ſi illuſtre par les ſuccès qu'il avoit eus contre Annibal.

Au moment qu'Hiéronyme fut tué, les ſoldats, moins par affection que par un certain reſpect naturel pour les Rois, ſongérent d'abord à venger ſa mort ſur les Conjurés. Mais le doux nom de la liberté dont on les flata, l'eſpérance qu'on leur donna de leur diſtribuer l'argent du Tyran & de leur paier une meilleure ſolde, & le récit de ſes crimes affreux & de ſes honteuſes débauches, tout cela appaiſa

leur premiére chaleur, & changea tellement leurs dispositions, qu'ils laissérent sans sépulture le corps de ce Prince, dont ils venoient de témoigner un si vif regret quelques momens auparavant.

Dès qu'on eut appris à Syracuse la mort d'Hiéronyme, Andranodore s'empara de l'Ile qui étoit une des parties de la ville, de la Citadelle, & d'autres endroits propres à s'y défendre, & il y mit de bonnes garnisons. Théodote & Sosis, chefs de la conspiration, aiant laissé leurs complices à l'armée pour contenir les soldats, arrivérent à la ville bientôt après. Ils se rendirent maîtres du quartier d'Achradine, où en montrant au peuple la robe sanglante du Tyran avec son diadême, & l'exhortant à prendre les armes pour défendre sa liberté, ils se virent bientôt à la tête d'une nombreuse multitude.

Toute la ville étoit en confusion. Le lendemain à la pointe du jour, tout le peuple, tant armé que sans armes, accourt à l'Achradine où se tenoit le Sénat, qui depuis la mort d'Hiéron n'avoit été ni assemblé, ni consulté sur aucune affaire. Polyéne,

l'un des Sénateurs, parla au peuple avec beaucoup de liberté & de modération. Il leur représenta, » que connoissant par expérience les indignités & les miséres de la servitude, » ils en étoient vivement frapés. Mais » que pour ce qui est des maux que la » discorde civile entraîne après elle, » ils en avoient plutôt entendu parler à leurs peres, qu'ils n'en étoient » instruits par eux mêmes. Qu'il les » louoit d'avoir pris promtement les » armes : & qu'il les loueroit encore » davantage, s'ils ne s'en servoient » que dans la derniére nécessité. Que » pour le présent, il étoit d'avis d'envoier des Députés à Andranodore, » pour lui déclarer qu'il eût à se soumettre au Sénat, à ouvrir les portes de l'Ile, & à en retirer sa garnison. Que s'il persistoit dans son » usurpation, il faloit le traiter plus » rigoureusement encore qu'on n'avoit » fait Hiéronyme.

Cette ambassade fit d'abord impression sur son esprit, soit qu'il conservât encore quelque respect pour le Sénat, & qu'il fût touché du consentement général des citoiens; soit que la partie de l'Ile la mieux fortifiée, qui

li avoit été enlevée par trahison & livrée aux Syracusains, lui donnât de l'inquiétude. Mais [a] sa femme Dénarate, fille d'Hiéron, Princesse fiére & ambitieuse, l'aiant tiré à part, le fit souvenir de cette parole célébre de Denys le Tyran, » *Qu'il ne faloit » point descendre du trône, qu'on n'en » fût arraché par les piés.* Qu'on pou» voit en un moment renoncer à une » grande fortune, mais qu'il en cou» toit beaucoup de tems & de peine » pour y parvenir. Qu'il devoit donc » tâcher de gagner du tems ; &, pen» dant qu'il amuseroit le Sénat par » des réponses ambigues, négocier » sous main avec les soldats qui étoient » à Léonce, qu'il lui seroit aisé de » s'attacher par l'appas des trésors du » Roi dont il étoit en possession.

Andranodore ne rejetta pas entiérement ces conseils, & ne crut pas devoir aussi les suivre sans réserve. Il prit un milieu. Il promit de se soumettre au Sénat, en attendant que

a Sed evocatum eum ab legatis Demarata uxor, filia Hieronis, inflata adhuc regiis animis ac muliebri spiritu, admonet sæpe usurpatæ Dionysii tyranni vocis, qua, pedibus tractum, non insidentem equo, relinquere tyrannidem dixerit debere.

l'occasion devînt plus favorable ; & le lendemain, aiant ouvert les portes de l'Ile dès le matin, il se rendit à l'Achradine; & là, après s'être excusé devant le peuple de son délai & de sa résistance sur la crainte qu'il avoit eue qu'on ne l'enveloppât, comme oncle du Tyran, dans sa punition, il déclara qu'il venoit remettre sa personne & ses intérêts entre les mains du Sénat. Puis se tournant vers les meurtriers du Tyran, & apostrophant Théodote & Sosis : » Vous avez, leur dit-il, fait une mé» morable action. Mais, croiez-moi, » votre gloire n'est que commencée, » & n'est point encore parvenue à son » comble. Si vous ne songez à établir » la paix & la concorde parmi les » citoiens, la République court grand » risque d'expirer & de périr dans le » moment même qu'elle commence à » gouter les doux fruits de la liberté. « Après ce discours, il mit à leurs piés les clés de l'Ile & des trésors du Roi. La joie se répandit dans toute la ville, & les temples furent remplis pendant tout ce jour d'une foule infinie de peuple, qui alloit remercier les dieux de cet heureux changement.

Le jour suivant, le Sénat s'étant

aſſemblé ſelon l'ancienne coutume, on créa des Magiſtrats, parmi leſquels on nomma Andranodore des premiers, avec Théodote & Soſis, & quelques autres Conjurés qui étoient abſens

D'un autre côté, Hippocrate & Epicyde qu'Hiéronyme avoit envoiés à la tête d'un corps de deux mille hommes, pour tenter d'exciter du trouble dans les villes qui tenoient pour les Romains, ſe voiant, à la nouvelle de la mort du Tyran, abandonnés des ſoldats qu'ils commandoient, s'en revinrent à Syracuſe, où ils demandérent une eſcorte pour retourner ſurement auprès d'Annibal, n'aiant plus rien à faire en Sicile depuis la mort de celui à qui ce Général les avoit envoiés. On n'étoit pas fâché de ſe délivrer de ces deux étrangers, dont l'eſprit étoit inquiet & remuant, & qui avoient beaucoup d'expérience dans la guerre. Il eſt dans la plupart des affaires un moment déciſif, qui ne revient point quand on l'a manqué. La négligence qu'on apporta à régler le tems de leur départ, leur donna lieu de s'inſinuer dans l'eſprit des ſoldats qui les eſtimoient à cauſe de leur habileté, & de les indiſpoſer contre le

Sénat & contre les citoiens les mieux intentionnés.

Andranodore, à qui l'ambition de sa femme ne donnoit point de repos, & qui jusques-là avoit usé de dissimulation pour mieux couvrir ses desseins, croiant qu'il étoit tems de les faire éclore, conspira avec Thémiste gendre de Gélon pour s'emparer de la roiauté. Il communiqua ses vûes à un Comédien, nommé Ariston, pour qui il n'avoit rien de caché. Cette profession n'avoit rien de deshonorant chez les Grecs, & étoit exercée par des gens d'une condition honnête. Ariston, se croiant obligé, comme il l'étoit en effet, de sacrifier son ami à sa patrie, découvrit la conspiration. Andranodore & Thémiste sont tués aussitôt par l'ordre des autres Magistrats en entrant dans le Sénat. Le peuple se souléve, & menace de venger leur mort. Mais on l'effraie, en jettant les cadavres des deux conjurés hors du Sénat. Puis on l'instruit de leurs mauvais desseins ausquels on attribue tous les maux de la Sicile, plutôt qu'à la méchanceté d'Hiéronyme, qui n'étant qu'un enfant ne s'étoit conduit que par leurs conseils. On fait remarquer

que ses Tuteurs & ses Maîtres avoient régné sous son nom. Qu'ils auroient dû être exterminés avant Hiéronyme, ou du moins avec lui. Que l'impunité les avoit poussés à de nouveaux crimes, & les avoit portés à aspirer à la tyrannie. Que n'aiant pu y réussir par la force, ils avoient emploié la dissimulation & la perfidie. Qu'on n'avoit pu vaincre à force de graces & de faveurs la mauvaise volonté d'Andranodore, en le nommant à la premiére Magistrature parmi les Libérateurs de la patrie, lui qui étoit l'ennemi déclaré de la liberté. Qu'au reste, cette ambition de régner leur avoit été inspirée par les Princesses du sang roial qu'ils avoient épousées, l'une fille d'Hiéron, & l'autre fille de Gélon.

A cette parole, il s'éléve un cri de toute l'assemblée qu'il n'en faut laisser vivre aucune, & qu'il faut exterminer entiérement la race des Tyrans, sans qu'il en reste de trace. Tel est le caractére de la multitude : ou elle se

a Hæc natura multitudinis est; aut servit humiliter, aut superbè dominatur : Libertatem, quæ media est, nec spernere modicè, nec habere sciunt. Et non fermè desunt irarum indulgentes ministri, qui avidos atque intemperantes plebeiorum animos ad sanguinem & cædes irritent. *Liv.*

livre bassement à l'esclavage, ou elle domine avec insolence. Mais par raport à la liberté, qui tient le milieu entre ces deux excès, elle ne sait ni s'en passer, ni en user : & il ne se trouve que trop de flateurs, toujours prêts à entrer dans ses passions, à enflammer sa colére, & à la pousser aux derniéres violences & aux plus barbares cruautés ; à quoi elle n'est déja que trop portée par elle-même. C'est ce qui arriva pour lors. Sur la requête des Magistrats, qui fut presque plutôt acceptée que proposée, on ordonna que la race roiale seroit entiérement détruite.

On tue d'abord Démarate fille d'Hiéron, & Harmonie fille de Gélon, mariées, la premiére à Andranodore, & la seconde à Thémiste. De là on va à la maison d'Héraclée femme de Zoïppe, qui aiant été envoié en Ambassade vers Ptolémée roi d'Egypte, y étoit resté volontairement en exil pour ne pas être témoin des maux de sa patrie. Avertie qu'on alloit venir à elle, cette infortunée Princesse s'étoit réfugiée avec ses deux filles dans le lieu le plus retiré de sa maison vers ses dieux pénates. Là, quand les assassins furent

arrivés, les cheveux épars, le visage baigné de larmes, & dans l'état le plus propre à exciter la compassion, elle les conjura d'une voix tremblante & entrecoupée de soupirs, au nom d'Hiéron son pere, & de son frere Gélon, » de ne pas envéloper une » Princesse innocente dans le crime & » dans les malheurs d'Hiéronyme. » Elle leur représenta qu'elle n'avoit » tiré d'autre fruit du régne de ce » Prince, que l'exil de son mari. Que » n'aiant point eu de part à la fortu- » ne ni aux desseins criminels de sa » sœur Démarate, elle n'en devoit » point avoir à son châtiment. Que » pouvoit-on craindre au reste ou » d'elle-même dans l'état d'abandon » & presque de viduité où elle étoit » réduite, ou de ses filles malheu- » reuses orfelines sans appui & sans » crédit? Que si la race roiale étoit » devenue si odieuse qu'on ne pût » en souffrir la vûe à Syracuse, on » pouvoit les reléguer à Alexandrie, » & rejoindre la femme à son mari, » les filles à leur pere. « Quand elle les vit inflexibles à ses remontrances, oubliant ce qui la regardoit, elle les pria de vouloir au moins sauver la

vie aux Princeſſes ſes filles, toutes deux d'un âge qui inſpire la compaſſion aux ennemis les plus tranſportés de fureur. Elle ne gagna rien ſur l'eſprit de ces barbares. L'aiant arrachée comme d'entre les bras de ſes dieux pénates, ils la percérent de coups ſous les yeux de ſes deux filles; & les égorgérent auſſitôt elles-mêmes, déja teintes & couvertes du ſang de leur mere. Ce qu'il y eut de plus triſte dans leur deſtinée, c'eſt qu'immédiatement après leur mort, il vint un ordre du peuple qui leur ſauvoit la vie.

De la compaſſion le peuple paſſa en un moment à des ſentimens de colére & de fureur contre ceux qui avoient ſi fort preſſé l'exécution, ſans laiſſer le lieu à la réflexion ni au repentir. Il demande qu'on nomme des Magiſtrats en la place d'Andranodore & de Thémiſte. On héſite lontems ſur ce choix. Enfin quelqu'un de la foule du peuple nomme au hazard Epicyde, un autre nomme auſſitôt Hippocrate. Ces deux hommes ſont demandés avec tant d'ardeur par la multitude compoſée de citoiens & de ſoldats, que le Sénat ne peut empêcher qu'ils ne ſoient créés.

Les nouveaux Magiſtrats ne découvrirent pas d'abord le deſſein qu'ils avoient de remettre Syracuſe dans les intérêts d'Annibal. Mais ils voioient avec peine les démarches qu'on avoit déja faites avant qu'ils fuſſent en charge. Car, auſſitôt après le rétabliſſement de la liberté, on avoit envoié des Ambaſſadeurs à Appius, pour propoſer le renouvellement de l'alliance qu'Hiéronyme avoit rompue. Celui-ci les avoit adreſſés à Marcellus, qui venoit d'arriver en Sicile avec une autorité ſupérieure à la ſienne. Marcellus en envoia à ſon tour aux Magiſtrats de Syracuſe, pour traiter de la paix.

Ils trouvérent en y arrivant, l'état des choſes bien changé. Hippocrate & Epicyde, d'abord par de ſourdes menées, puis par des plaintes ouvertes avoient inſpiré à tout le monde une grande averſion pour les Romains, en faiſant entendre qu'on ſongeoit à leur livrer Syracuſe. La vûe d'Appius, qui s'étoit approché de l'entrée du port avec ſes vaiſſeaux pour encourager ceux du parti Romain, fortifia de nouveau ces ſoupçons & ces accuſations, de ſorte que la multitude

courut tumultuairement pour empécher les Romains de mettre pié à terre, ſuppoſé qu'ils en euſſent le deſſein.

Dans ce trouble & cette confuſion, on jugea à propos de convoquer l'aſſemblée du peuple. Les avis y étant fort partagés, & la chaleur des diſputes faiſant craindre quelque ſédition, Apollonide, un des principaux du Sénat, tint un diſcours fort convenable à l'état préſent des affaires. » Il fit » voir que jamais ville n'avoit été plus » près ou de ſa perte ou de ſon ſalut, » que l'étoit actuellement Syracuſe. » Que ſi tous, d'un conſentement una- » nime, ſe rangeoient ou du côté des » Romains, ou de celui des Carthagi- » nois, leur état ſeroit heureux. Que » s'ils ſe partageoient de ſentimens, » la guerre ne ſeroit ni plus vive ni » plus dangereuſe entre les Romains » & les Carthaginois, qu'entre les » Syracuſains mêmes diviſés les uns » contre les autres, chaque parti de- » vant avoir dans l'enceinte des mê- » mes murailles, ſes troupes, ſes ar- » mées, & ſes Généraux. Qu'il faloit » donc travailler uniquement à con- » venir tous enſemble, & à ſe réunir : » & que de ſavoir laquelle des deux

» alliances étoit la plûs utile, ce n'é- » toit pas maintenant la question la » plus importante. Qu'au reste, pour » le choix des alliés, l'autorité d'Hié- » ron sembloit devoir l'emporter sur » celle d'Hiéronyme, que l'amitié » des Romains, connue par une heu- » reuse expérience de cinquante an- » nées, paroissoit préférable à celle » des Carthaginois, sur laquelle on » ne pouvoit trop compter pour le » présent, & dont on s'étoit trouvé » fort mal par le passé. « Il ajoutoit un dernier motif qui n'étoit pas indifférent : » c'est qu'en se déclarant » contre les Romains, ils auroient » dans le moment la guerre sur les » bras ; au lieu que, de la part de » Carthage, le danger étoit plus » éloigné.

Moins ce discours parut passionné, plûs il eut d'effet. On voulût avoir l'avis des différens Corps de l'Etat, & l'on pria les principaux Officiers des troupes tant dans la ville qu'étrangers, de conférer ensemble. L'affaire fut discutée lontems & avec beaucoup de vivacité. Enfin, comme on ne voioit pas de moien présent de soutenir la guerre contre les Romains, on con-

clut à la paix, & on leur envoia des Ambaſſadeurs pour terminer l'affaire.

Peu de jours après cette réſolution priſe, les Léontins envoiérent demander du ſecours à Syracuſe, pour défendre leurs frontiéres. Cette députation parut venir fort à propos, pour décharger la ville d'une multitude inquiéte & turbulente, & pour éloigner leurs Chefs non moins dangereux. On fit partir quatre mille hommes ſous le commandement d'Hippocrate, dont on étoit bien aiſe de ſe défaire, & qui ne fut pas fâché lui-même de cette occaſion qu'on lui donnoit de brouiller. Car il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il pilla les frontiéres de la province Romaine, & tailla en piéces une troupe qu'Appius avoit envoiée pour les défendre. Marcellus ſe plaint aux Syracuſains de cet acte d'hoſtilité, & demande qu'on chaſſe de la Sicile cet étranger avec ſon frere Epicyde, qui s'étant venu rendre en même tems dans la ville des Léontins, tâchoit d'en brouiller les habitans avec ceux de Syracuſe, en les exhortant à ſe mettre en liberté auſſi bien que les Syracuſains. La ville des Léontins étoit de la dépendance de Syracuſe : mais

elle prétendoit ici secouer le joug, & agir indépendamment des Syracusains, comme une ville pleinement libre. Lors donc que ceux de Syracuse envoiérent aux Léontins faire des plaintes des hostilités commises contre les Romains, & demander qu'on chassât les deux freres Carthaginois qui en étoient les auteurs, les Léontins leur répondirent qu'ils ne les avoient pas chargés de faire la paix pour eux avec les Romains.

Les Députés de Syracuse raportérent à Marcellus cette réponse des Léontins dont ils ne disposoient plus, lui laissant la liberté de leur déclarer la guerre, sans que cela portât aucun préjudice au Traité qu'ils avoient fait ensemble. Il marcha aussitôt contre Léonce, dont il se rendit maître à la premiére attaque. Hippocrate & Epicyde prirent la fuite. On fit main basse sur tout ce qui se trouva de déserteurs, dont le nombre montoit bien à deux mille : mais, depuis que la ville fut prise, on ne toucha à aucun des Léontins ni des autres soldats ; on leur rendit même tout ce qui leur appartenoit, à l'exception de ce que le premier tumulte d'une ville prise d'assaut avoit fait périr.

Huit mille hommes, que les Magiſtrats de Syracuſe envoioient au ſecours de Marcellus, rencontrent en chemin un homme, qui leur fait un récit infidéle de ce qui s'eſt paſſé à la priſe de Léonce, exagérant, par une malice affectée, la cruauté des Romains, qu'il aſſuroit, contre la vérité, avoir fait paſſer au fil de l'épée tous les habitans; auſſibien que les troupes qui y avoient été envoiées de Syracuſe.

Ce menſonge artificieux, qu'ils n'approfondirent point autrement, leur donne de la compaſſion pour leurs compagnons. Ils témoignérent leur indignation par leur murmure. Hippocrate & Epicyde, qui étoient déja connus de ces troupes, ſe préſentent à elles précisément dans ce moment de trouble & de tumulte, & prennent le parti de ſe mettre ſous leur protection, n'aiant point d'autre reſſource. Ils ſont reçus avec joie & applaudiſſement. Le bruit ſe porte juſqu'à la queue de l'armée, où étoient les Commandans Dioméne & Soſis. Ceux-ci apprennent la cauſe du tumulte, accourent, blâment les ſoldats d'avoir reçu au milieu d'eux Hippocrate &

Epicyde ennemis de la patrie, & ordonnent qu'on les arrête & qu'on les lie. Les soldats s'y opposent avec de grandes menaces. Ces deux Généraux envoient à Syracuse, pour informer le Sénat de ce qui se passe.

Cependant l'armée s'avance vers Mégare, & rencontre sur sa route un homme aposté par Hippocrate, & chargé d'une lettre qui paroissoit être écrite par les Magistrats de Syracuse à Marcellus. Ils le louoient du carnage qu'il avoit fait à Léonce, & l'exhortoient à faire le même traitement à tous les soldats mercénaires, pour rendre enfin la liberté à Syracuse. La lecture de cette Lettre supposée souléve les mercénaires, dont ce corps étoit presque entiérement composé. Ils veulent se jetter sur le peu de Syracusains qui s'y trouvent. Hippocrate & Epicyde empéchent cette violence, non par un sentiment de miséricorde, ou d'humanité, mais pour ne pas perdre entiérement l'espérance qu'ils avoient de rentrer dans Syracuse. Ils y envoient un homme qu'ils avoient gagné, qui y raconte le pillage de Léonce conformément à leur premier récit. Ces bruits sont écoutés favora-

blement de la multidude, qui s'écrie qu'il faut fermer les portes aux Romains. Hippocrate & Epicyde arrivent cependant auprès de la ville, dans laquelle ils entrent moitié par force, moitié par les intelligences qu'ils y avoient. Ils tuent les Magistrats, & s'emparent de la ville. Le lendemain les esclaves font affranchis, les prisonniers délivrés, & dans une assemblée tumultuaire Hippocrate & Epicyde mis dans les premiéres places. Syracuse ainsi, après un court raion de liberté, retomba dans son ancienne servitude.

§. II.

Le Consul Marcellus forme le siége de Syracuse. Les pertes considérables d'hommes & de vaisseaux, causées par les terribles machines d'Archiméde, obligent Marcellus à changer le siége en blocus. Enfin il prend la ville par le moien des intelligences qu'il y avoit. Mort d'Archiméde, tué par un soldat qui ne le connoissoit point.

An.M. 3790. Av.J.C. 214. Liv. lib. 24. n. 33. 34. Plut in Marc. p. 305-307.

LES CHOSES étant en cet état, Marcellus crut devoir quitter le pays des Léontins, pour s'avancer vers Syracuse. Lorsqu'il en fut assez proche,

Il envoia des Députés pour faire savoir aux habitans qu'il venoit pour rendre la liberté aux Syracusains, & non pour leur faire la guerre. On ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Epicyde & Hippocrate allérent au-devant d'eux, & aiant entendu leurs propositions, répondirent fiérement que si les Romains songeoient à mettre le siége devant leur ville, ils s'apercevroient bientôt qu'autre chose étoit d'attaquer Syracuse & d'attaquer Léonce. Marcellus se détermina donc à faire l'attaque de la ville par terre & par mer: par terre du côté de l'Hexapyle, par mer du côté de l'Achradine, dont les murs sont baignés par les flots de la mer.

Polyb. lib. 8. p. 515-518.

On peut consulter la description de Syracuse dans le Tome troisiéme.

Il laissa le commandement des troupes de terre à Appius, & se réserva celui de la flote. Elle étoit composée de soixante galéres à cinq rangs de rames, qui étoient pleines d'hommes armés d'arcs, de frondes & de dards, pour nettoier les murailles. Il y en avoit un grand nombre d'autres, chargées de toutes sortes de machines propres à l'attaque des places.

Les Romains montant à l'assaut par deux endroits, la consternation

régnoit dans Syracuſe, par la crainte où l'on étoit de ne pouvoir rien oppoſer à une ſi terrible puiſſance, & à de ſi grands efforts. En effet, il auroit été impoſſible d'y réſiſter, ſans un ſeul homme, dont la merveilleuſe induſtrie tint lieu de tout à Syracuſe : c'étoit Archiméde. Il avoit pris ſoin de garnir les murs de tout ce qui étoit néceſſaire pour une bonne défenſe. Dès qu'il eut commencé à faire jouer du côté de la terre ſes machines, elles décochérent contre l'infanterie toutes ſortes de traits, & des pierres d'une peſanteur énorme, qui voloient avec tant de bruit, de roideur, & de rapidité, que rien ne pouvant ſoutenir ce choc, elles renverſoient & écraſoient tous ceux qu'elles rencontroient, & jettoient dans tous les rangs un déſordre horrible.

Marcellus ne réuſſiſſoit pas mieux du côté de la mer. Archiméde avoit diſpoſé des machines pour lancer des traits à quelque diſtance que ce fût. Quoique les ennemis fuſſent encore loin de la ville, il les atteignit avec des baliſtes & des catapultes plus grandes & plus bandées. Quand les traits paſſoient au-delà, il en avoit de plus

petites & proportionnées à la distance : ce qui causoit une si grande confusion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre.

Ce n'étoient pas là les plus grands dangers. Archiméde avoit placé derriére les murailles de hautes & fortes machines, qui faisant tomber tout d'un coup sur les galéres de grosses poutres chargées au bout d'un poids immense, les abymoient dans les flots. Outre cela il faisoit partir une main de fer attachée à une chaîne, par laquelle celui qui gouvernoit la machine, aiant attrapé la proue d'un vaisseau, & l'élevant en l'air par le moien du contrepoids qui retomboit au dedans des murailles, dressoit le vaisseau sur la poupe, & le tenoit quelque tems en cet état : puis lâchant la chaîne par le moien d'un moulinet ou d'une poulie, le laissoit retomber de tout son poids ou sur la proue, ou sur le côté, & souvent le submergeoit entiérement. D'autres fois les machines ramenant le vaisseau vers la terre avec des cordages & des crocs, après l'avoir fait pirouetter lontems, le brisoient & le fracassoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient

de deſſous les murailles, & écraſoient ainſi tous ceux qui étoient deſſus. A tout moment des galéres enlevées & ſuſpendues en l'air tournoiant avec rapidité, préſentoient un ſpectacle affreux, & retombant dans la mer avec tout leur équipage y étoient abymées.

Marcellus avoit préparé à grands frais des machines appellées *Sambuques*, à cauſe de la reſſemblance qu'elles avoient avec l'inſtrument de muſique qui portoit ce nom. Il avoit deſtiné pour cet effet huit galéres à cinq rangs, d'un côté deſquelles on avoit ôté les rames, aux unes à droite, & aux autres à gauche, & qu'on avoit jointes enſemble deux à deux par les côtés où il n'y avoit point de rames. La machine conſiſtoit dans une échelle, de la largeur de quatre piés, laquelle dreſſée étoit auſſi haute que les murailles. On la couchoit de ſon long ſur les côtés des deux galéres jointes enſemble, de ſorte qu'elle paſſoit de beaucoup les éperons; & au haut des mâts de ces galéres on mettoit des poulies & des cordes. Quand on devoit la mettre en œuvre, on attachoit les cordes à l'extrémité de la machine,

machine, & des gens de dessus la poupe l'élevoient par le moien des poulies : d'autres sur la proue aidoient aussi à l'élever avec des leviers. Ensuite les galéres étant poussées au pié de la muraille, on y appliquoit ces machines. C'est, sans doute, ce que nous appellons un pont-levis. Le pont de la Sambuque s'abbattoit, & servoit aux assiégeans pour passer sur le mur des assiégés.

Cette machine n'eut pas l'effet qu'on en avoit attendu. Comme elle étoit encore assez loin des murailles, Archiméde lâcha contre elle un gros rocher de dix * quintaux ; après celui-là un second ; & un moment après un troisiéme : qui tous la heurtant avec un sifflement & un tonnerre épouvantable, renversérent & brisérent ses appuis, & donnérent une telle secousse aux galéres qui la soutenoient, qu'elles se lâchérent & se séparérent.

Marcellus, presque rebuté & poussé à bout, se retira avec ses galéres le plus diligemment qu'il lui fut pos-

* *Le quintal, que les Grecs appelloient ταλάντον, étoit de plusieurs sortes. Le moindre étoit de cent vingt-cinq livres, il montoit jusqu'à plus de douze cens.*

ſible, & envoia donner ordre à ſes troupes de terre d'en faire autant. En même tems il aſſembla un Conſeil de guerre, où il fut réſolu que dès le lendemain, avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles. On eſpéroit, par ce moien, ſe mettre à l'abri des machines, qui par le défaut d'une diſtance proportionnée à leur force, n'auroient plus aſſez de jeu.

Mais Archiméde avoit pourvû à tout. Il avoit préparé de longue main, comme nous l'avons déja obſervé, des machines qui portoient à toute ſorte de diſtance, quantité de traits proportionnés, & des bouts de poutres qui étant fort courts demandoient moins de tems pour les ajuſter, & on tiroit plus ſouvent. D'ailleurs il avoit fait aux murailles fort près-à-près des trous, (c'eſt ce qu'on appelle des meurtriéres) où il avoit placé des * Scorpions, qui, n'aiant pas beaucoup de portée, bleſſoient ceux qui approchoient, & n'en étoient point apperçus.

* *Les Scorpions étoient des machines, des eſpeces d'arbalêtes, dont les Anciens ſe ſervoient pour lancer des traits & des pierres.*

Quand les Romains eurent donc gagné le pié des murailles, penſant y être bien à couvert, ils ſe trouvérent encore en butte à une infinité de traits, ou accablés de pierres qui tomboient d'en haut ſur leurs têtes, n'y aiant endroit de la muraille qui ne fit pleuvoir inceſſamment ſur eux une grêle mortelle qui tomboit à plomb. Cela les obligea de ſe retirer en arriére. Mais ils ne furent pas plutôt éloignés, que voila de nouveaux traits lancés ſur eux dans leur retraite, de ſorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, & que preſque toutes leurs galéres furent froiſſées ou fracaſſées, ſans qu'ils puſſent rendre le moindre mal à leurs ennemis. Car Archiméde avoit placé la plupart de ſes machines à couvert derriére les murailles, de maniére que les Romains accablés d'une infinité de coups ſans voir ni le lieu ni la main d'où ils partoient, ſembloient proprement, dit Plutarque, ſe battre contre les dieux.

Marcellus, quoique pouſſé à bout, & ne ſachant qu'oppoſer à ces machines qu'Archiméde dreſſoit contre lui, ne laiſſoit pas d'en faire des plaiſanteries. » Ne ceſſerons-nous pas, di-

» ſoit-il à ſes Ouvriers & à ſes In-
» génieurs, de faire la guerre à ce
» Briarée de Géométre, qui maltraite
» ainſi mes galéres & mes ſambuques ?
» Il ſurpaſſe infiniment les Géans à
» cent mains dont nous parle la fable,
» tant il lance de traits tout d'un coup
» contre nous. « Marcellus avoit raiſon de s'en prendre au ſeul Archiméde. Car véritablement tous les Syracuſains n'étoient que comme le corps des machines & des batteries de ce grand Géométre ; & lui, il étoit ſeul l'ame qui faiſoit mouvoir & agir tous ces reſſorts. Car toutes les autres armes demeuroient oiſives : il n'y avoit que celles d'Archiméde dont la ville ſe ſervît alors & pour la défenſe & pour l'attaque.

Enſin Marcellus voiant les Romains ſi effraiés, que s'ils appercevoient ſeulement ſur la muraille une petite corde, ou la moindre piéce de bois, ils prenoient d'abord la fuite, criant qu'Archiméde alloit lâcher contr'eux quelque effroiable machine;il renonça à l'eſpérance de la pouvoir prendre en y faiſant bréche, ceſſa toutes les attaques, & laiſſa achever ce ſiége au tems en le changeant en blocus. L'u-

nique reſſource que les Romains crurent qu'il leur reſtoit, fut de réduire par la faim le peuple nombreux qui étoit dans la ville, en coupant tous les vivres qui pouvoient leur venir ſoit par terre, ſoit par mer. Pendant huit mois qu'ils battirent la ville, il n'y eut ſorte de ſtratagêmes que l'on n'inventât, ni d'actions de valeur que l'on ne fît à l'aſſaut près que l'on n'oſa plus jamais tenter. Tant un ſeul homme, & une ſeule ſcience, ont de force dans quelques occaſions, quand on ſait les emploier à propos. Otez de Syracuſe un ſeul vieillard, la priſe de la ville eſt immanquable avec toutes les forces qu'ont les Romains : ſa préſence ſeule arréte & déconcerte tous leurs deſſeins.

On voit ici, je ne puis trop le répéter, quel intérêt ont les Princes de protéger les arts, de favoriſer les gens de lettres, d'animer les Académies des Sciences par des diſtinctions d'honneur & par des récompenſes ſolides, qui ne ruinent & n'appauvriſſent jamais un Etat. Je mets ici à part la naiſſance & la nobleſſe d'Archiméde : ce n'eſt pas à elle qu'il étoit redevable de ſon heureux génie ni de ſa profonde

ſcience. Je ne le regarde que comme un Savant, comme un habile Géométre. Quelle perte eût-ce été pour Syracuſe, ſi, pour épargner quelque dépenſe & quelque penſion, on eût laiſſé un tel homme dans l'inaction & dans l'obſcurité! Hiéron n'eut garde de ſe conduire de la ſorte. Il connut tout le mérite de notre Géométre: & c'en eſt un grand pour les Princes de connoitre celui des autres. Il le mit en honneur, il en fit uſage, & n'attendit pas pour cela que le beſoin & la néceſſité l'y forçaſſent; il auroit été alors trop tard. Par une ſage prévoiance, vrai caractére d'un grand Roi & d'un grand Miniſtre, [a] il prépara, dans le ſein même de la paix, tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir un ſiége, & pour faire la guerre avec ſuccès, quoiqu'alors il n'y eût aucune apparence qu'on dût rien craindre de la part des Romains, avec leſquels Syracuſe étoit liée d'une amitié étroite. Auſſi vit-on, dans un moment, ſortir comme de terre une foule incroiable de machines de toute eſpéce & de toute grandeur, dont la vûe ſeule étoit capable de jetter le trouble & l'épouvante dans des armées.

a In pace, ut ſapiens, aptarit idonea bello. *Horat.*

Il en eſt, parmi ces machines, dont on peut à peine concevoir l'effet, & dont on ſeroit tenté de révoquer en doute la réalité, s'il étoit permis de douter du témoignage d'Écrivains, tels par exemple que Polybe, Auteur preſque contemporain, & qui écrivoit ſur des mémoires tout récens, & qui étoient entre les mains de tout le monde. Mais quel moien de ſe refuſer au conſentement uniforme des Hiſtoriens Grecs & Romains, amis & ennemis, ſur des faits dont des armées entiéres furent témoins & ſentirent les effets, & qui influérent ſi fort dans les événemens de la guerre ? Ce qui ſe pratiqua dans ce ſiége de Syracuſe, marque juſqu'où les Anciens avoient porté le génie, & l'art de faire ou de ſoutenir des ſiéges. Notre artillerie, qui imite ſi parfaitement le tonnerre, ne fait pas plus d'effet que les machines d'Archiméde, ſi même elle en fait autant.

On parle d'un miroir ardent, par le moien duquel Archiméde brûla une partie de la flote Romaine. L'invention ſeroit rare. Nul Auteur ancien n'en parle : c'eſt une tradition moderne, qui n'a nul fondement.

Les miroirs ardens étoient connus de l'antiquité ; mais non de cette sorte, qui paroit même impraticable.

An.M. 3791. Av. J.C. 213. *Liv. lib.* 24. *n.* 35. 36.

Après que Marcellus eut résolu de bloquer simplement Syracuse, il laissa Appius devant la place avec les deux tiers de l'armée, & avec le reste il s'avança dans l'Ile, où il fit rentrer quelques villes dans le parti des Romains.

Dans ce même tems Himilcon, Général des Carthaginois, arriva dans la Sicile avec une grande armée, dans l'espérance de la reconquérir, & d'en chasser les Romains.

Hippocrate sortit de Syracuse avec dix mille hommes de pié, & cinq cens chevaux pour l'aller joindre, afin de faire la guerre de concert contre Marcellus. Epicyde resta dans la ville pour y commander pendant le blocus.

Les flotes des deux peuples parurent en même tems sur les côtes de la Sicile : mais celle des Carthaginois se voiant plus foible que l'autre, n'osa pas hazarder un combat, & reprit bientôt la route de Carthage.

Marcellus avoit demeuré huit mois devant Syracuse avec Appius,

ſelon Polybe : & c'eſt là que ſe termine l'année de ſon Conſulat. Tite-Live place dans cette année les expéditions de Marcellus dans la Sicile, & ſa victoire ſur Hippocrate, qui tombent néceſſairement dans la ſeconde année du ſiége. Et réellement Tite-Live n'a rien raporté du tout de cette ſeconde année, parce qu'il avoit attribué à la premiére ce qui s'eſt paſſé dans celle-ci. Car il eſt contre toute vraiſemblance qu'il ne s'y ſoit rien fait. Cette conjecture eſt de Mr. Crevier Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Beauvais, qui donne une nouvelle édition de Tite-Live avec des remarques, dont je ſuis perſuadé que le public ſera très content. Le premier Tome de cette édition paroit depuis quelques mois. On y trouve à la tête une longue Préface qui mérite d'être lue.

Marcellus emploia donc une bonne partie de la ſeconde année du ſiége à diverſes expéditions qu'il fit en Sicile. En revenant d'Agrigente, ſur laquelle il avoit fait une tentative inutile, il rencontra l'armée d'Hippocrate qu'il battit, & lui tua plus de huit mille hommes. Cet avantage retint dans le

devoir ceux qui songeoient déja à se ranger du côté des Carthaginois. Après avoir remporté cette victoire, il retourna devant Syracuse : & aiant fait partir pour Rome Appius, qui alloit y demander le Consulat, il mit en sa place Q. Crispinus.

An. M. 3792. Av. J. C. 212. *Liv. lib. 25. n. 23-31. Plut. in Marcel. pag. 308. 309.*

Au commencement de la troisiéme campagne, Marcellus desespérant presque absolument de pouvoir prendre Syracuse, soit par force, parce qu'Archiméde lui opposoit toujours des obstacles invincibles; soit par famine, parce que la flote Carthaginoise, qui étoit revenue plus nombreuse qu'auparavant, y faisoit entrer librement des convois, délibéra s'il demeureroit devant Syracuse, pour presser le siége, ou s'il tourneroit ses efforts du côté d'Agrigente. Mais, avant que de prendre un dernier parti, il voulut essaier s'il ne pourroit point se rendre maître de Syracuse par quelque intelligence secrette. Il avoit dans son camp plusieurs Syracusains, qui y étoient venus chercher un asyle au commencement des troubles. Un esclave de l'un d'entr'eux ménagea secrettement une intrigue, où entrérent jusqu'à quatre-vingts

des principaux de la ville, qui venoient par troupes le trouver dans ſon camp cachés dans des barques ſous des filets de pêcheurs. Le complot étoit près de réuſſir, lorſqu'un certain Attale, de dépit de n'y avoir pas été admis, le découvrit à Epicyde, qui fit mourir tous les conjurés.

Cette entrepriſe échouée de la ſorte, jetta Marcellus dans un nouvel embarras. Rien ne ſe préſentoit à ſon eſprit que la douleur & la honte de lever un ſiége, après y avoir conſumé tant de tems, & fait de ſi grandes pertes tant d'hommes que de vaiſſeaux. Un événement fortuit lui offrit une nouvelle reſſource, & fit renaître ſon eſpérance. Des vaiſſeaux Romains avoient pris un certain Damippus qu'Epicyde envoioit pour négocier avec Philippe Roi de Macédoine. Les Syracuſains témoignérent beaucoup de déſir de le racheter, & Marcellus ne s'en éloigna pas. On convint d'un endroit auprès du port Trogile pour y tenir les conférences ſur la rançon du priſonnier. Comme on y alla pluſieurs fois, un ſoldat Romain s'étant aviſé de conſidérer de près le mur avec attention, après

en avoir compté les pierres, avoir examiné à vûe d'œil la mesure de chacune, & avoir supputé par estimation la hauteur du mur, il le trouva beaucoup plus bas qu'on ne le croioit, & conclut qu'avec de médiocres échelles on pouvoit facilement monter dessus. Sans perdre de tems, il fit raport de tout à Marcellus. Toute la sagesse n'est pas toujours dans la tête du Général : un simple soldat peut lui donner de bonnes ouvertures. Marcellus ne négligea pas cet avis, & s'en assura par ses propres yeux. Aiant fait préparer des échelles, il prit l'occasion d'une fête qu'on célébroit trois jours de suite à Syracuse en l'honneur de Diane, & pendant laquelle les habitans s'abandonnoient à la joie & à la bonne chere. A l'heure de la nuit, où il conjectura que les Syracusains, après avoir fait la débauche, commenceroient à s'endormir, il fait avancer doucement un corps de mille soldats d'élite vers les murs avec des échelles. Quand les premiers furent arrivés au haut sans bruit & sans tumulte, d'autres les suivirent, la hardiesse des premiers donnant du courage aux seconds. Les mille soldats,

profitant du repos des ennemis qui étoient ou ivres, ou endormis, eurent bientôt escaladé le mur. Aiant enfoncé la porte de l'Hexapyle, les troupes s'emparérent de la partie de la ville appellée Epipole.

Il ne s'agissoit plus pour lors de tromper les ennemis, mais de les effraier. Les Syracusains, éveillés par le bruit, commençoient à se troubler, & à se mettre en mouvement. Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes, ce qui jetta une telle épouvante & une si grande fraieur dans les cœurs, que tout le monde prenoit la fuite, croiant qu'il ne restoit pas un seul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il restoit pourtant la plus forte & la plus belle partie, appellée Achradine, qui n'étoit pas prise, parce qu'elle avoit ses murailles séparées du reste de la ville.

Marcellus, dès la pointe du jour, étoit entré dans la * Ville-neuve, & dans le quartier appellé Tyque. Epicyde, aiant assemblé promtement

* *La Ville-neuve, ou Néapolis, étoit Epipole, qui dans les derniers tems, avoit été comprise dans la ville, & environnée de murailles.*

quelques troupes qu'il avoit dans l'Ile qui joignoit l'Achradine, marcha contre Marcellus : mais le trouvant plus fort & mieux accompagné qu'il n'avoit cru, après une légére escarmouche, il se renferma dans l'Achradine.

Tous les Capitaines & les Officiers qui étoient autour de Marcellus, le félicitoient de ce grand bonheur. Pour lui, quand il eut considéré de dessus la hauteur la beauté & la grandeur de cette ville, on dit qu'il versa quelques larmes, & s'attendrit sur le triste sort qu'elle alloit éprouver. Il rappelloit dans son esprit deux flotes puissantes des Athéniens coulées à fond autrefois devant cette ville, deux nombreuses armées taillées en piéces avec les deux illustres Généraux qui les commandoient : tant de guerres soutenues avec tant de courage contre les Carthaginois, tant de Tyrans fameux, & de puissans Rois : Hiéron surtout, dont la mémoire étoit encore toute récente, qui s'étoit signalé par tant de vertus roiales, & encore plus par les services importans qu'il avoit rendus au peuple Romain, dont les intérêts lui avoient toujours été aussi chers que les siens. Touché par ce

ſouvenir, il crut, avant que d'attaquer l'Achradine, devoir envoier vers les aſſiégés, pour les exhorter à ſe rendre volontairement, & à prévenir la ruine de leur ville. Ses remontrances & ſes exhortations furent inutiles.

Alors, pour ne point être inquiété par ſes derriéres, il attaqua un Fort, nommé Euryéle, qui étoit au bout de la Ville-neuve, & qui commandoit toute la campagne du côté de la terre. Après l'avoir emporté, & y avoir mis une bonne garniſon, il tourna tous ſes efforts contre l'Achradine.

Sur ces entrefaites arrivent Hippocrate & Himilcon. Le premier, avec les Siciliens, aiant placé & fortifié ſon camp près du grand port, & donné le ſignal à ceux qui occupoient l'Achradine, attaque le vieux camp des Romains, où commandoit Criſpinus; & Epicyde fait en même tems une ſortie ſur les poſtes de Marcellus. Aucune de ces deux entrepriſes ne réuſſit. Hippocrate fut vigoureuſement repouſſé par Criſpinus, qui le ſuivit juſques dans ſes retranchemens; & Marcellus obligea Epicyde à ſe renfermer dans l'Achradine.

Comme on étoit alors en automne,

il survint une peste, qui fit de grands ravages dans la ville, & encore plus dans les camps des Romains & des Carthaginois. D'abord le mal étoit médiocre, & n'étoit causé que par le mauvais air & la saison. Ensuite la communication avec les malades, & les soins même que l'on en prenoit, répandirent la contagion : d'où il arrivoit que les uns, négligés & absolument abandonnés, mouroient par la violence du mal ; les autres recevoient des secours qui devenoient funestes à tous ceux qui les approchoient. La mort, & la vûe de ceux que l'on ensevelissoit, offroient continuellement aux yeux un triste spectacle. On n'entendoit de tous côtés jour & nuit que des pleurs & des gémissemens. Enfin l'accoutumance au mal avoit tellement endurci les esprits & étoufé tout sentiment de compassion, que non seulement on ne pleuroit plus les morts, mais qu'on les laissoit sans sépulture. Ce n'étoit par-tout que cadavres, exposés à la vûe des malades qui attendoient un pareil sort. Les Carthaginois en souffrirent beaucoup plus que les autres. Comme ils n'avoient point de retraite, ils périrent

presque tous avec leurs Généraux Hippocrate & Himilcon. Marcellus, dès le commencement de la maladie, avoit fait passer ses soldats dans la ville, où les toits & l'ombre les soulagérent beaucoup : il ne laissa pas néanmoins d'en perdre un assez grand nombre.

Cependant Bomilcar, Commandant de la flote Carthaginoise, qui avoit fait un second voiage à Carthage pour en amener un nouveau secours, revint avec cent trente navires, & sept cens vaisseaux de charge. Les vents contraires l'empéchérent de doubler le cap Pachyne. Epicyde, qui craignoit que, si ces vents continuoient, cette flote rebutée ne s'en retournât en Afrique, laisse l'Achradine aux Généraux des troupes mercénaires, va trouver Bomilcar, & lui persuade de tenter la fortune d'un combat naval, dès que le tems le permettra. Marcellus voiant que les troupes des Siciliens grossissoient tous les jours, & que s'il attendoit, & qu'il se laissât enfermer dans Syracuse, il seroit fort pressé en même tems & du côté de la terre & du côté de la mer, résolut, quoique

plus foible en vaisseaux, de s'opposer au passage de la flote Carthaginoise. Dès que les vents furent tombés, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap. Mais comme il vit les vaisseaux Romains venir à lui en bel ordre, tout d'un coup, on ne sait pourquoi, il prit la fuite, envoia ordre aux vaisseaux de charge de regagner l'Afrique, & se retira à Tarente. Epicyde, déchu d'une si grande espérance, & n'osant rentrer dans une ville déja à moitié prise, fit voile vers Agrigente, plutôt dans le dessein d'y attendre le succès du siége, que pour faire de là aucun mouvement.

Quand on eut appris dans le camp des Siciliens, qu'Epicyde étoit sorti de Syracuse, & que les Carthaginois avoient quitté la Sicile, ils envoiérent des Députés à Marcellus, après avoir pressenti la disposition des assiégés, pour traiter des conditions ausquelles Syracuse lui seroit rendue. On convint assez unanimement de part & d'autre, que ce qui avoit appartenu aux Rois appartiendroit aux Romains : qu'on conserveroit tout le reste aux Siciliens avec leur liberté

& leurs loix. Après ces préliminaires, ils demandérent d'entrer en conférence avec ceux qu'Epicyde avoit chargés du Gouvernement pendant son absence. Ils leur dirent, que l'armée les avoit envoiés vers Marcellus, & vers les habitans de Syracuse, afin que tous les Siciliens, tant ceux qui se trouvoient dans la ville, que ceux qui étoient dehors, eussent le même sort, & qu'il n'y eût aucune convention particuliére. Aiant eu permission d'entrer dans la ville, & de parler à leurs proches & à leurs amis, après leur avoir exposé de quoi ils étoient déja convenus avec Marcellus, en leur donnant assurance qu'on leur conserveroit la vie, ils leur persuadérent de commencer par l'ôter aux trois Gouverneurs qu'Epicyde avoit laissés à sa place : ce qui fut exécuté sur le champ.

Pour lors aiant convoqué l'assemblée du peuple, ils représentérent » que quelques maux qu'ils eussent » soufferts jusques-là, & qu'ils souffrissent encore, ils n'en devoient » pas accuser la fortune, puisqu'il ne » dépendoit que d'eux d'y mettre fin. » Que si les Romains avoient entre-

» pris le siége de Syracuse, c'étoit
» par affection pour les Syracusains,
» & non par haine. Que ce n'étoit
» qu'après avoir appris l'oppression
» où les tenoient Hippocrate & Epi-
» cyde, ces ambitieux Satellites d'An-
» nibal, qui l'étoient ensuite devenus
» d'Hiéronyme, qu'ils avoient pris
» les armes, & commencé le siége
» de la ville, non pour la ruiner,
» mais pour détruire ses Tyrans. Mais
» depuis qu'Hippocrate étoit mort,
» qu'Epicyde n'étoit plus à Syracuse,
» que ses Lieutenans avoient été tués,
» que les Carthaginois avoient été
» dépossédés de la Sicile tant par
» terre que par mer, quelle raison
» maintenant pourroient avoir les
» Romains de ne pas vouloir con-
» server Syracuse, précisément com-
» me si Hiéron, exemple unique de
» fidélité à leur égard, étoit encore
» vivant? Que ni la ville, ni les
» habitans, n'avoient rien à craindre
» que d'eux-mêmes, s'ils laissoient
» passer l'occasion de rentrer en ami-
» tié avec les Romains. Que jamais
» ils n'en auroient une si favorable
» que dans le moment présent, où
» ils venoient d'être délivrés de la

» violente domination de leurs Ty-
» rans; & que le premier uſage de leur
» liberté, devoit être le retour à leur
» devoir.

Ce diſcours fut parfaitement bien reçu de tout le monde. On jugea pourtant à propos de créer de nouveaux Magiſtrats, avant que de nommer des Députés ; & ceux-ci furent tirés du nombre des premiers. Celui qui portoit la parole en leur nom ; & qui étoit uniquement chargé de faire tous les efforts poſſibles pour obtenir que Syracuſe ne fût point détruite, s'adreſſant à Marcellus, lui dit : » Ce n'eſt point le peuple Sy-
» racuſain qui d'abord a rompu l'al-
» liance avec vous, & vous a déclaré
» la guerre, mais Hiéronyme moins
» coupable encore envers Rome,
» qu'envers ſa patrie : & enſuite,
» quand la paix fut rétablie par ſa
» mort, ce ne fut encore aucun Syra-
» cuſain qui la troubla, mais les Sa-
» tellites du Tyran, Hippocrate &
» Epicyde. Ce ſont eux qui vous ont
» fait la guerre, après nous avoir ré-
» duits en captivité, ſoit par la vio-
» lence, ſoit par la ruſe & la perfidie :
» & l'on ne peut point dire que nous

» ayions eu aucun tems de liberté, » qui n'ait été un tems de paix avec » vous. Maintenant, dès que nous » sommes devenus nos maîtres par » la mort de ceux qui tenoient Syra- » cuse dans l'oppression, nous venons » dans le moment même vous livrer » nos armes, nos personnes, nos mu- » railles, & notre ville, déterminés à » ne refuser aucune des conditions » qu'il vous plaira nous imposer. Au » reste, continua-t-il s'adressant tou- jours à Marcellus, » il s'agit ici au- » tant de votre intérêt que du nôtre. » Les dieux vous ont accordé la » gloire d'avoir pris la plus belle & » la plus illustre ville qui soit parmi » les Grecs. Tout ce que nous avons » jamais fait de mémorable soit par » terre soit par mer, accroît à votre » triomphe, & en reléve le prix. La » renommée n'est pas un garant assez » fidéle pour faire connoitre la gran- » deur & la force de la ville que vous » avez prise : la postérité n'en pourra » bien juger que par ses yeux mêmes. » Il faut qu'à tous ceux qui aborde- » ront ici, de quelque côté de l'uni- » vers qu'ils viennent, on montre » tantôt les trophées que nous avons

» remportés sur les Athéniens & les
» Carthaginois, tantôt ceux que vous
» avez remportés sur nous ; & que
» Syracuse, mise pour toujours sous
» la protection des Marcellus, soit
» un monument perpétuel & subsis-
» tant du courage & de la clémence
» de celui qui l'aura prise & conser-
» vée. Il ne seroit pas juste que le
» souvenir d'Hiéronyme fît plus d'im-
» pression sur vos esprits que celui
» d'Hiéron. Celui-ci a été votre ami
» bien plus lontems, que l'autre vo-
» tre ennemi. Vous avez ressenti, qu'il
» me soit permis de le dire, les effets
» de l'amitié d'Hiéron : mais les folles
» entreprises d'Hiéronyme ne sont re-
» tombées que sur lui.

La difficulté n'étoit pas d'obtenir de Marcellus ce qu'ils demandoient, mais de conserver la tranquillité & le concert entre eux dans la ville. Les transfuges, persuadés qu'on les livroit aux Romains, inspirérent la même crainte aux soldats étrangers. Aiant donc pris les uns & les autres subitement les armes pendant que les Députés étoient encore dans le camp de Marcellus, ils commencent par égorger les Magistrats nouvellement

élus, & courant de tous côtés dans la ville font main-basse sur ceux qu'ils rencontrent, & pillent tout ce qui tombe sous leurs mains. Pour ne point être sans chefs, ils nomment six Officiers, trois pour commander dans l'Achradine; & trois dans l'Ile. Le tumulte étant enfin appaisé, les soldats étrangers reconnurent par tout ce qu'ils apprirent qui s'étoit conclu avec les Romains, que leur cause étoit toute séparée de celle des transfuges. Dans le moment arrivent les Députés qu'on avoit envoiés à Marcellus, qui achevent de les détromper.

Parmi ceux qui commandoient dans Syracuse, il y avoit un Espagnol, nommé Méric: on trouva le moien de le gagner. Il livra de nuit la porte qui étoit près de la fontaine d'Aréthuse, & reçut les soldats que Marcellus y envoia. Le lendemain au point du jour, Marcellus fit une fausse attaque à l'Achradine, pour attirer de ce côté-là toutes les forces de la Citadelle & de l'Ile qui y étoit jointe, & afin de faciliter à quelques vaisseaux qu'il avoit préparés le moien de jetter des troupes dans l'Ile qui seroit dégarnie. Tout réussit comme il l'avoit projetté.

Les

Les soldats, que ces vaisseaux jettérent dans l'Ile, trouvant les postes presque tous dégarnis, & les portes par lesquelles étoient sortis les soldats de la Citadelle pour aller contre Marcellus encore ouvertes, s'en emparérent après un léger combat. Marcellus, averti qu'il étoit maître de l'Ile, & d'un quartier de l'Achradine, & que Méric avec le corps qu'il commandoit s'étoit joint à ses troupes, fait sonner la retraite, afin que les richesses des Rois ne fussent point pillées. Elles ne montoient pas si haut qu'on le pensoit.

Les déserteurs s'étant échapés, & on leur avoit laissé exprès la sortie libre, les Syracusains ouvrirent à Marcellus toutes les portes de l'Achradine, & lui envoiérent des Députés, qui avoient ordre de ne lui demander autre chose sinon qu'il lui plût de leur conserver la vie à eux & à leurs enfans. Marcellus aiant assemblé son Conseil & quelques Syracusains qui étoient dans son camp, répondit à ces Députés en leur présence, » Qu'Hiéron, pendant cinquante ans, n'avoit » pas fait plus de bien au peuple Romain, que ceux qui depuis quelques

» années étoient maîtres de Syracuſe » n'avoient voulu lui faire de mal: » mais que leur mauvaiſe volonté » étoit retombée ſur eux, & qu'ils s'é- » toient punis eux-mêmes du viole- » ment des Traités d'une maniére plus » cruelle que n'auroient ſouhaité les » Romains. Qu'il tenoit Syracuſe aſſié- » gée depuis trois ans, non afin que le » peuple Romain la réduisît en eſcla- » vage, mais pour empécher que des » Chefs de transfuges ne la tinſſent » dans l'oppreſſion. Qu'il avoit eſſuié » beaucoup de fatigues & de dangers » pendant un ſi long ſiége: mais qu'il » s'en croioit avantageuſement dé- » dommagé par la gloire d'avoir pris » cette ville, & par le plaiſir de l'avoir » ſauvée de la ruine entiére qu'elle » ſembloit mériter. « Après avoir mis des gardes au Tréſor, & placé auſſi des ſauve-gardes dans les maiſons des Syracuſains qui s'étoient retirés dans ſon camp, il abandonna la ville au pillage. On prétend que les richeſſes qui furent pillées à ce ſac de Syracuſe, ſurpaſſérent celles qu'on eût pu eſpérer de la priſe de Carthage.

Un funeſte accident troubla la joie de Marcellus, & lui cauſa une ſenſible

douleur. Archiméde, dans le tems que tout étoit en mouvement à Syracuse, enfermé dans son cabinet comme un homme d'un autre monde qui ne prend point de part à ce qui se passe dans celui-ci, étoit appliqué à considérer quelque figure de géométrie, & il donnoit à cette contemplation, non seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit, de maniére qu'il n'avoit entendu ni le tumulte des Romains qui couroient partout, ni le bruit de la ville prise. Tout d'un coup un soldat se présente à lui, & lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus. Archiméde le prie d'attendre un moment, jusqu'à ce que son problême fût résolu, & qu'il en eût fait la démonstration. Le soldat qui ne se soucioit ni de son problême, ni de sa démonstration, irrité de ce délai, tire son épée, & le tue. Marcellus fut vivement affligé, quand il apprit la nouvelle de sa mort. Ne pouvant lui rendre la vie comme il l'auroit souhaité, il s'appliqua autant qu'il fut en lui, à honorer sa mémoire. Il fit une recherche exacte de tous ses parens, les traita avec distinction, & leur accorda des priviléges particuliers. Pour Archiméde, il

fit célébrer ses funérailles avec soin, & lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes qui s'étoient le plus distingués à Syracuse.

ARTICLE TROISIÉME.

§. I. *Tombeau d'Archiméde découvert par Cicéron.*

ARCHIMÈDE, par son testament, avoit prié ses parens & ses amis de mettre après sa mort sur son tombeau pour toute épitaphe un Cylindre circonscript à une Sphére, c'est-à-dire à un globe, à une figure Sphérique ; & de marquer au bas le raport qu'ont entr'eux ces deux solides, le contenant & le contenu. Il auroit pu remplir les bases de la colonne de son tombeau de bas reliefs, où toute l'histoire du siége de Syracuse auroit été sculptée, & où il auroit paru comme un Jupiter foudroiant les Romains. Mais il estimoit infiniment plus une découverte, une démonstration géométrique, que toutes les machines si célébres qu'il avoit inventées. Aussi aima-t-il mieux se faire honneur auprès de la postérité de la découverte qu'il avoit faite du raport de la Sphére au Cylindre de

même base & de même hauteur, qui est comme deux à trois.

Les Syracusains, si passionnés autrefois pour les sciences, ne conservérent pas lontems l'estime & la reconnoissance qu'ils devoient à un homme qui avoit fait tant d'honneur à leur ville. Moins de cent quarante ans après, Archiméde étoit déja si parfaitement oublié de ses citoiens malgré les grands services qu'il leur avoit rendus, qu'ils nioient qu'il fût enterré à Syracuse. C'est Cicéron qui nous apprend cette particularité.

Dans le tems qu'il étoit Questeur en Sicile, la curiosité le porta à chercher le tombeau d'Archiméde: curiosité digne d'un homme d'esprit comme Cicéron, & qui mérite d'être imitée par ceux qui voiagent. Les Syracusains lui soutenoient que sa recherche seroit inutile, & qu'ils n'avoient point chez eux ce monument. Leur ignorance fit pitié à Cicéron, & ne servit qu'à allumer encore davantage le désir qu'il avoit de faire cette découverte. Enfin, après plusieurs recherches, il aperçut hors de la porte de la ville qui regardoit Agragas, parmi un grand nombre de tombeaux qui étoient en cet

Cic. Tusc. Quæst. lib. 5. n. 64 - 66.

Agrigente.

endroit-là, une colonne preſque entiérement couverte de ronces & d'épines, & il entrevit la figure d'une Sphére & d'un Cylindre. Ceux qui ont quelque goût pour les antiquités, jugent aiſément quelle fut la joie de Cicéron. Il s'écria qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit. On fit nettoier la place avec des faulx, on s'ouvrit un paſſage juſqu'à la colonne, & l'on y vit l'inſcription qui paroiſſoit encore, quoique la moitié des lignes fût effacée par le tems. Ainſi, [a] dit Cicéron en terminant ce récit, la plus grande ville de Gréce, & qui anciennement avoit été la plus floriſſante par l'étude des Lettres, n'eût pas connu le tréſor qu'elle poſſédoit, ſi un homme né dans un pays qu'elle regardoit preſque comme barbare, un Arpinate, n'eût été lui découvrir le tombeau d'un de ſes citoiens, ſi diſtingué par la juſteſſe & par la pénétration de ſon eſprit.

On eſt obligé à Cicéron de nous avoir laiſſé cet élégant & curieux récit : mais on ne lui pardonne pas aiſément la maniére mépriſante dont il y

a Ita nobiliſſima Græciæ civitas, quondam verò etiam doctiſſima, ſui civis unius acutiſſimi monumentum ignoraſſet, niſi ab homine Arpinate didiciſſet.

parle d'abord d'Archiméde. C'est au commencement, où voulant opposer à la vie malheureuse de Denys le tyran le bonheur d'une vie modérée & pleine de sagesse, il dit : » Je [a] ne com» parerai point la vie d'un Platon & » d'un Architas, personnages con» sommés en doctrine & en sagesse, » avec celle de Denys, la plus affreuse, » la plus remplie de misére, & la plus » détestable que l'on puisse imaginer. » J'aurai recours à un homme de la » même ville que lui, UN HOMME OB» SCUR, qui a vécu plusieurs années » après lui. Je le tirerai de sa * pous» siére, & je le ferai paroître sur la » Scéne, & le compas à la main. « Je ne parle point de la naissance d'Archiméde : sa grandeur est d'un autre ordre. Mais le plus grand Géométre de l'antiquité, dont les sublimes découvertes ont été dans tous les tems l'objet de l'admiration des connoisseurs, devoit-il être traité par Cicéron d'homme obscur & de néant, comme

* *Il parle de la poussiére géométrique.*

a Non ergo jam cum hujus vita, qua tetrius, miserius, detestabilius excogitare nihil possum, Platonis aut Architæ vitam comparabo, doctorum hominum & planè sapientium. Ex eadem urbe HUMILEM HOMUNCIONEM à pulvere & radio excitabo, qui multis annis post fuit, Archimedem.

si c'étoit un simple ouvrier, emploié à fabriquer des machines, si ce n'est peutêtre que dans l'esprit des Romains, chez qui l'estime & le goût de la Géométrie & de ces sciences spéculatives n'a jamais bien pénétré, on n'estimât rien de grand que ce qui a raport au gouvernement des hommes & à la politique.

Virgil. Orabunt causas meliùs, cœlique meatus
Describent radio, & surgentia sidera dicent :
Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, Tom. II. C'est la réflexion de M. l'Abbé Fraguier dans la petite dissertation qu'il a laissée sur ce récit de Cicéron.

§. II.

Précis de l'histoire de Syracuse.

L'ILE de Sicile, avec la plus grande partie de cette longueur de l'Italie qui s'étend entre les deux mers, composoit ce que l'on appelloit la Grande Gréce, par opposition à la Gréce proprement dite, qui avoit peuplé de ses Colonies tous ces pays-là.

Syracuse étoit la ville la plus considérable de la Sicile, & l'une des plus puissantes de toute la Gréce. Elle fut AN. M. 3295. fondée par Architas Corinthien la

3e année de l'Olympiade XVII.

Les deux premiers siécles de son histoire sont fort obscurs, & je les passe sous silence. Elle ne commence à être bien connue que depuis le régne de Gélon, & elle fournit dans la suite de grands événemens pendant l'espace de plus de deux cens ans. On y voit pendant tout ce tems-là une alternative continuelle de servitude sous les Tyrans & de liberté sous un gouvernement populaire, jusqu'à ce que Syracuse soit enfin soumise aux Romains, & fasse partie de leur Empire. An. M. 3520.

J'ai traité tous ces événemens, excepté le dernier, chacun dans leur tems. Mais comme ils sont coupés en différens morceaux, & répandus en différens Livres, j'ai cru devoir les réunir ici sous un même point de vûe pour en faire mieux sentir la suite & la liaison, en les montrant en gros, & indiquant les endroits où ils sont exposés avec une juste étendue.

GELON.

Les Carthaginois, de concert avec Xerxès, aiant attaqué les Grecs qui habitoient dans la Sicile pendant que ce Prince faisoit une irruption dans la Gréce, Gélon, qui s'étoit ren-

du maître de Syracuſe, remporta une célébre victoire contre les Carthaginois le jour même du combat des Thermopyles. Ils avoient pour Général Amilcar, qui périt dans le combat. Les Hiſtoriens parlent diverſement de ſa mort ; & c'eſt ce qui m'a fait tomber dans une contradiction. Car d'un côté je ſuppoſe avec Diodore de Sicile, qu'il fut tué par les Siciliens dans le combat ; & de l'autre je marque après Hérodote, que pour ne point ſurvivre à ſa honte, il ſe précipita lui-même dans le bucher, où il avoit immolé pluſieurs victimes humaines.

Dans l'hiſtoire des Carthaginois.

An. M. 3525. Gélon au retour de ſa victoire, ſe rendit à l'aſſemblée ſans armes & ſans gardes, pour y rendre compte au peuple de ſa conduite. Il fut choiſi pour Roi d'une commune voix. Il régna pendant cinq ou ſix ans, uniquement occupé du ſoin de rendre ſes peuples heureux. Hiſtoire ancienne, Tome I. pag. 256, &c. Tom. III. p. 472, &c.

HIERON I.

An. M. 3532. HIERON, l'aîné des freres de Gélon, lui ſuccéda. Le commencement de ſon régne fut fort louable. Simonide & Pindare le célébrérent à l'envi par leurs vers. La fin n'y répon-

dit pas. Il régna onze ans. Tome III. page 483, &c.

THRASIBULE.

THRASIBULE ſon frere lui ſuccéda. Il ſe rendit odieux à tous ſes ſujets par ſes vices & par ſa cruauté. Ils le chaſſérent du trône & de la ville après un an de régne. Ibid. pag. 492. AN.M. 3543.

Tems de liberté.

DEPUIS ſa retraite, Syracuſe & toute la Sicile jouirent de leur liberté pendant l'eſpace de près de ſoixante ans. AN.M. 3544.

On établit une fête annuelle pour célébrer le jour du rétabliſſement de la liberté.

Syracuſe attaquée par les Athéniens. AN.M. 3588.

PENDANT cet intervalle, les Athéniens, animés par les vives exhortations d'Alcibiade, portérent leurs armes contre Syracuſe: c'étoit la ſeiziéme année de la guerre du Péloponnéſe. On ſait combien cette entrepriſe devint funeſte pour les Athéniens. Tom. III. p. 654, &c.

DENYS L'ANCIEN.

LE REGNE de ce Prince fut célébre par ſa longue durée, qui fut de trente-huit ans, & encore plus par les événemens extraordinaires qui l'accompagnérent. Tom. I. p. 266, &c. Tom. V. p. 186, &c. AN.M. 3598.

DENYS LE JEUNE.

AN. M. 3632. DENYS, fils de l'Ancien, lui succéde. Il forme une liaison particuliére & a de fréquentes conversations avec Platon, que Dion, proche parent de Denys, avoit engagé de venir à sa Cour. Il ne profita pas lontems des sages avis de ce Philosophe, & s'abandonna bientôt à tous les vices & à tous les excès qui accompagnent la Tyrannie.

AN. M. 3644. Assiégé par Dion, il se sauve de la Citadelle, & se retire en Italie.

AN. M. 3646. Rares qualités de Dion. Il est assassiné par Callippe dans sa propre maison.

AN. M. 3647. Treize mois après la mort de Dion, Hipparinus, frere de Denys le Jeune, chasse Callippe de Syracuse, & s'y établit. Pendant les deux ans de son régne, la Sicile est agitée de grands mouvemens.

AN. M. 3654. Denys le Jeune, profitant de ces troubles, remonte sur le trône, dix ans après l'avoir quitté.

AN. M. 3657. Enfin, forcé par Timoléon, il se retire à Corinthe. Tom. I. p. 279, &c. Tome V. pag. 78, &c.

Tems de liberté.

AN. M. 3658. TIMOLÉON rend la liberté à Syracuse. Il y passe le reste de sa vie dans un glorieux loisir, chéri & honoré de

tous les citoiens & de tous les étrangers. Tome V. pag. 383.

Cet intervalle de liberté ne dura pas lontems.

AGATHOCLE.

AGATHOCLE s'empara bientôt de la Tyrannie à Syracuſe. T. I. p. 287, &c. AN. M. 3685.

Il y exerce des cruautés inouies.

Il forme un des deſſeins les plus hardis, dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire, porte la guerre dans l'Afrique, s'y rend maître des places les plus fortes, & ravage tout le pays.

Après divers événemens, il périt d'une maniére miſérable. Il avoit régné environ vingt-huit ans.

Tems de liberté.

SYRACUSE reſpira pendant quelque tems, & goûta avec plaiſir la douceur de la liberté. AN. M. 3715.

Mais elle eut beaucoup à ſouffrir de la part des Carthaginois, qui troubloient ſon repos par des guerres continuelles.

Elle appella à ſon ſecours Pyrrhus. Les rapides ſuccès qu'eurent d'abord ſes armes, lui donnérent de grandes eſpérances, qui s'évanouirent bientôt. Pyrrhus, par ſa promte retraite, la replongea dans de nouveaux mal- AN. M. 3726.

heurs. Tome I. pag. 305. Tome VII. pag. 430, &c.

HIERON II.

ELLE ne fut tranquille & heureuse que sous le régne d'Hiéron II. qui fut très long, & presque toujours pacifique.

HIERONYME.

A peine régna-t il un an. Sa mort fut suivie de grands troubles, & de la prise de Syracuse par Marcellus.

Après la prise de cette ville, ce qui se passe dans la Sicile jusqu'à son entiére réduction est peu mémorable. Il y eut encore quelques restes de guerre de la part des partisans de la Tyrannie, & des Carthaginois qui en étoient les protecteurs: mais ces guerres n'eurent point de suite, & Rome se trouva bientôt maîtresse absolue de toute la Sicile. La moitié de cette Ile étoit devenue province Romaine depuis le Traité qui termina la premiére guerre Punique. Par ce Traité, la Sicile fut divisée en deux parts, dont l'une resta aux Romains, & l'autre continua d'être gouvernée par Hiéron; & cette partie, depuis que Syracuse se fut rendue, passa aussi dans leur domaine.

§. III. *Réflexions sur le gouvernement & le caractère des Syracusains.*

PAR LA PRISE de Syracuse, la Sicile entiére devint une province du peuple Romain : mais elle ne fut pas traitée, comme le furent depuis les Espagnols & les Carthaginois, à qui l'on imposa un certain tribut pour être comme le prix de la victoire, & la peine des vaincus : *quasi victoriæ præmium, ac pœna belli.* La [a] Sicile, en se soumettant au peuple Romain, conserva tous ses droits anciens & toutes ses coutumes, & lui obéit aux mêmes conditions qu'elle avoit obéi à ses Rois. Et elle méritoit bien certainement ce privilége & cette distinction. Elle étoit la premiére de toutes les nations étrangéres qui eût fait amitié & alliance avec les Romains : la premiére conquête qu'ils eussent eu la gloire de faire hors de l'Italie : la pre- *Cic. in Verr. de frum. n. 13.*

a Siciliæ civitates sic in amicitiam fidemque recepimus, ut eodem jure essent, quo fuissent; eadem conditione populo R. parerent, qua suis antea paruissent. *Cic. ibid.*

b Omnium nationum exterarum princeps Sicilia se ad amicitiam fidemque populi R. applicuit : prima omnium, id quod ornamentum imperii est, provincia est appellata : prima docuit majores nostros, quàm præclarum esset exteris gentibus imperare. . . Itaque majoribus nostris in

miére enfin qui leur eût fait éprouver la douceur de commander à des peuples étrangers. La plupart des villes dont elle étoit remplie avoient marqué pour les Romains un attachement, une fidélité, une affection qui étoient sans exemple. Elle fut pour eux depuis comme un dégré pour passer en Afrique, & Rome n'auroit pas pu abbattre si facilement la puissance formidable de Carthage, si la Sicile ne lui avoit servi de grenier abondant pour les vivres, & de retraite sûre pour ses flotes. Aussi, après la prise & la ruine de Carthage, Scipion l'Africain se crut-il obligé d'enrichir les villes de Sicile d'un grand nombre d'excellens tableaux & de statues précieuses, afin qu'un peuple qui s'intéressoit si vivement à la victoire du peuple Romain, en sentît les fruits, & en conservât chez lui d'illustres monumens.

La Sicile auroit été heureuse d'être gouvernée par les Romains, si elle

Africam ex hac provincia gradus imperii factus est. Neque enim tam facilè opes Carthaginis tantæ concidissent, nisi illud & rei frumentariæ subsidium, & receptaculum classibus nostris pateret. Quare P. Africanus, Carthagine deleta Siculorum urbes signis monumentisque pulcherrimis exornavit: ut, quos victoria populi R. lætari arbitrabatur, apud eos monumenta victoriæ plurima collocaret. *Cic. Verr. 3. n. 2. 3.*

avoit toujours eu des Magiſtrats tels que Cicéron, auſſi inſtruits que lui des obligations de la Magiſtrature, & auſſi attentifs à s'en acquitter. Il eſt beau de l'entendre lui-même s'expliquer ſur ce ſujet. C'eſt en défendant la Sicile contre Verrès.

Après avoir pris les dieux à témoin de la ſincérité des ſentimens qu'il va expoſer : » Dans tous les emplois, » dit-il, dont le peuple Romain m'a » honoré juſqu'ici, j'ai cru être en- » gagé par les liens les plus ſacrés de » la religion à en remplir dignement » tous les devoirs. Lorſqu'on m'a fait » Queſteur, j'ai regardé cette dignité, » non comme un préſent dont on me » gratifioit, mais comme un dépôt » que l'on confioit à ma vigilance & » à ma fidélité. Quand depuis on m'a

a O dii immortales... Ita mihi meam voluntatem ſpemque reliquæ vitæ veſtra populique Romani exiſtimatio comprobet, ut ego, quos adhuc mihi magiſtratus populus Romanus mandavit, ſic eos accepi, ut me omnium officiorum obſtringi religione arbitrarer. Ita Quæſtor ſum factus, ut mihi honorem illum non tam datum quàm creditum ac commiſſum putarem. Sic obtinui quæſturam in provincia, ut omnium oculos in me unum conjectos arbitrarer : ut me quæſturamque meam quaſi in aliquo orbis terræ theatro verſari exiſtimarem; ut omnia ſemper, quæ jucunda videntur eſſe, non modò his extraordinariis cupiditatibus, ſed etiam ipſi naturæ ac neceſſitati denegarem. Nunc ſum deſignatus ædilis..

» envoié gérer la Questure dans la Sicile, je me suis imaginé que tous les yeux étant tournés sur moi, ma personne & ma Questure alloient être exposées sur un grand théâtre à la vûe de tous les peuples, à qui j'étois donné en spectacle ; & dans cette pensée je me suis interdit, non seulement les plaisirs criminels qu'entraînent les grandes passions, mais ceux même qui sont les plus légitimes, & qui paroissent les plus nécessaires. On vient de me désigner Edile. J'atteste les dieux que je sens tout le poids de cette charge, & que quelque honorable qu'elle me paroisse, elle ne me cause pas tant de joie & de plaisir, que de soins & d'inquiétudes, dans le desir que j'ai de faire connoitre qu'elle ne m'a pas été donnée au hazard ou par nécessité, mais confiée par choix & avec discernement.

Il s'en faut bien que tous les Gou-

Ita mihi deos omnes propitios esse velim, ut tametsi mihi jucundissimus est honos populi, tamen nequaquam tantum capio voluptatis, quantum sollicitudinis & laboris, ut hæc ipsa ædilitas, non quia necesse fuit alicui candidato data, sed quia sic oportuerit rectè collocata, & judicio populi digno in loco posita esse videatur. *Cic. Verr. 7. n 35-37.*

verneurs Romains fuſſent de ce caractére, & la Sicile, plus que toute autre province, éprouva, comme [a] quelques lignes après Cicéron le reproche à Verrès, qu'ils étoient preſque tous comme autant de Tyrans, qui ne ſe croioient armés de faiſceaux & de haches, ni revétus de l'autorité de l'Empire Romain, que pour exercer impunément dans la province un brigandage ouvert, & pour forcer toutes les barriéres de la juſtice & de la pudeur; en ſorte que perſonne ne pût mettre en ſureté contre leur violence ni ſes biens, ni ſa maiſon, ni ſa vie, ni même ſon honneur.

SYRACUSE, par tout ce que nous en avons vû, a dû nous paroitre comme un théâtre où il s'eſt paſſé des ſcénes bien différentes, mais bien étranges: ou plutôt comme une mer, quelquefois calme & tranquille, mais le plus ſouvent agitée par des vents & des orages, toujours prets à la bouleverſer de

a Nunquam tibi venit in mentem, non tibi idcirco faſces, & ſecures, & tantam imperii vim tantamque ornamentorum omnium dignitatem datam, ut earum rerum vi & auctoritate omnia repagula juris, pudoris, & officii perfringeres; ut omnium bona prædam tuam duceres; nullius res tuta, nullius domus clauſa, nullius vita ſepta, nullius pudicitia munita contra tuam cupiditatem & audaciam poſſet eſſe. Ibid. n. 39.

fond en comble. Nous n'avons vû dans aucune autre République des révolutions ſi ſubites, ſi fréquentes, ſi violentes, ſi diverſifiées. Maîtriſée dans un tems par les Tyrans les plus cruels, gouvernée dans un autre par les Rois les plus ſages; tantôt livrée au caprice d'une populace ſans joug & ſans frein, tantôt docile & parfaitement ſoumiſe à l'autorité des loix & à l'empire de la raiſon, elle paſſe alternativement de l'eſclavage le plus dur à la liberté la plus douce, d'une eſpéce de convulſions & de mouvemens phrénétiques à une conduite ſage, tranquille, modérée. Le lecteur ſe rappelle aiſément dans la mémoire, d'un côté les deux Denys pere & fils, Agathocle, Hiéronyme, devenus par leur cruauté l'objet de la haine & de l'exécration publique; de l'autre Gélon, Dion, Timoléon, les deux Hiéron, tant l'ancien que le nouveau, univerſellement chéris & reſpectés des peuples.

A quoi attribuer des extrémités ſi oppoſées, & des alternatives ſi contraires? Je ne doute point que la légéreté & l'inconſtance des Syracuſains, qui étoit leur caractére dominant, n'y eût

beaucoup de part : mais je ſuis perſuadé que ce qui y contribuoit le plus, étoit la forme même du gouvernement mêlé d'Ariſtocratie & de Démocratie, c'eſt-à-dire partagé entre le Sénat ou les anciens & le peuple. Comme il n'y avoit à Syracuſe aucun contrepoids pour maintenir ces deux Corps dans un juſte équilibre, quand l'autorité panchoit un peu plus d'un côté que d'un autre, le gouvernement ſe tournoit auſſitôt ou en une Tyrannie violente & cruelle, ou en une liberté effrénée, ſans meſure, & ſans régle. Alors la confuſion ſubite de tous les ordres de l'Etat facilitoit aux plus ambitieux des citoiens le chemin au pouvoir ſouverain ; que les uns, pour captiver la bienveillance de leurs concitoiens & leur adoucir le joug, exerçoient avec douceur & ſageſſe, avec équité, avec des maniéres populaires : & que d'autres, nés moins vertueux, portoient aux derniers excès du deſpotiſme le plus abſolu & le plus cruel, ſous prétexte de ſe maintenir dans leur uſurpation contre les entrepriſes de leurs citoiens, leſquels, jaloux de leur liberté, ſe permettoient toutes les trahiſons & tous les crimes pour la recouvrer.

D'autres raiſons encore rendoient le gouvernement de Syracuſe difficile, & par là donnoient lieu aux fréquens changemens qui y arrivoient. Cette ville n'oublioit point qu'elle avoit remporté plus d'une fois de ſignalées victoires contre la redoutable puiſſance de l'Afrique,& qu'elle avoit porté ſes conquêtes & la terreur de ſes armes juſques ſous les ramparts de Carthage, comme depuis contre les Athéniens. La haute idée que ſes flotes & ſes troupes nombreuſes lui donnoient de ſa puiſſance maritime, fit que du tems de l'irruption des Perſes dans la Gréce, elle prétendit s'égaler à Athénes, ou partager du moins avec elle l'empire de la mer.

D'ailleurs les richeſſes, ſuite naturelle du commerce, avoient rendu les Syracuſains fiers, hautains, impérieux, & en même tems les avoient plongés dans la molleſſe, en leur inſpirant du dégoût pour toute fatigue & toute application. Ils ſe livroient pour l'ordinaire aveuglément à leurs Orateurs,qui avoient pris ſur eux un pouvoir abſolu. Il faloit, pour obéir, qu'ils fuſſent ou flatés,ou gourmandés.

Ils avoient naturellement un fonds

d'équité, de bonté, de douceur: & cependant entraînés par les discours séditieux des harangueurs, ils se portoient aux derniéres violences & aux cruautés les plus excessives, dont ils se repentoient un moment après.

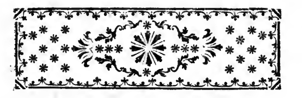
Quand ils étoient abandonnés à eux-mêmes, leur liberté, qui pour lors ne connoissoit plus de bornes, dégénéroit bientôt en caprice, en fougue, en violence, je pourrois même dire en phrénésie. Au contraire, quand on étoit venu à bout de les réduire sous le joug, ils devenoient lâches, timides, soumis, rampans jusqu'à la servilité. Mais, comme cet état étoit violent, & directement opposé au caractére & au naturel de la nation Grecque, née & nourrie dans la liberté dont le sentiment n'étoit point éteint en eux, mais simplement endormi; ils se réveilloient de tems en tems de ce sommeil léthargique, rompoient leurs chaînes, & s'en servoient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour assommer ces maîtres injustes qui les avoient mis aux fers.

Pour peu que l'on fasse attention sur toute la suite de l'histoire des Syracusains, on voit aisément (comme

Galba depuis l'a dit des Romains) qu'ils [a] n'étoient point capables de porter ni une liberté entiére, ni une entiére ſervitude. Ainſi l'habileté & la politique de ceux qui les gouvernoient conſiſtoit à faire prendre au peuple un ſage milieu entre ces deux extrémités ; en paroiſſant le laiſſer maître des réſolutions, & ne ſe réſerver que le ſoin de lui en montrer l'utilité & de lui en faciliter l'exécution. Et c'eſt à quoi réuſſirent merveilleuſement les Magiſtrats & les Rois dont j'ai parlé, ſous le gouvernement deſquels les Syracuſains furent toujours tranquilles & paiſibles, obéiſſans au Prince, & parfaitement ſoumis aux loix. C'eſt ce qui me fait conclure que les troubles & les révolutions de Syracuſe arrivoient moins par la légéreté du peuple, que par la faute de ceux qui les gouvernoient, à qui manquoit l'art de manier les eſprits & de gagner les cœurs, qui eſt proprement la ſcience des Rois & de tous ceux qui commandent.

a Imperaturus es hominibus, qui nec totam ſervitutem pati poſſunt, nec totam libertatem. *Tacit. Hiſt. lib. 1. cap. 16.*

LIVRE



LIVRE VINGT ET UNIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

CE LIVRE renferme deux Articles : dont le premier contient l'hiſtoire de Mithridate Roi de Pont ; le ſecond, les régnes de Ptolémée Auléte & de la fameuſe Cléopatre en Egypte, où ſe termine l'Hiſtoire Grecque.

ARTICLE PREMIER.

CET ARTICLE comprend l'eſpace de ſoixante ans, qui eſt le tems qu'a duré le régne de Mithridate ; & trois ans par dela : depuis l'an du Monde 3880 juſqu'à l'an 3943.

§. I.

Mithridate, âgé de douze ans, monte sur le trône de Pont. Il s'empare de la Cappadoce & de la Bithynie, en aiant chassé les Rois. Les Romains les rétablissent. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avoit de Romains & d'Italiens dans l'Asie Mineure. Première guerre des Romains contre Mithridate, qui s'étoit rendu maître de l'Asie Mineure & de la Gréce, & avoit pris Athénes. Sylla est chargé de cette guerre. Il assiége & reprend Athénes. Il gagne trois grandes batailles contre les Généraux de Mithridate. Il accorde la paix à ce Prince la quatriéme année de la guerre. Bibliothéque d'Athénes, où se trouvoient les ouvrages d'Aristote. Sylla la fait porter à Rome.

MITHRIDATE Roi de Pont, dont je commence à raporter l'histoire, & qui s'est rendu si célébre par la guerre qu'il soutint contre les Romains pendant près de trente ans, avoit pour surnom Eupator. Il étoit d'une maison qui avoit donné une longue suite de Rois au roiaume de Pont. Le pre-

mier fut, selon quelques Historiens, Artabaze, un des sept Princes qui tuérent les Mages, & mirent la Couronne de Perse sur la tête de Darius fils d'Hystaspe, qui lui donna pour récompense la Souveraineté de Pont. Mais, outre qu'entre les sept Perses on ne trouve point d'Artabaze, plusieurs raisons font croire que le Prince dont nous parlons étoit fils de Darius, le même qui est nommé Artabazane, qui fut le concurrent de Xerxès pour le trône de Perse, & qui fut fait roi de Pont ou par son pere, ou par son frere, pour le consoler de la préférence donnée à Xerxès sur lui. Sa postérité a joui de ce royaume pendant dix-sept générations. Mithridate Eupator, dont il s'agit ici, étoit le seiziéme.

Il n'avoit que douze ans, quand il commença à régner. Son pere, avant que de mourir, l'avoit nommé pour son successeur, & lui avoit donné sa mere pour Tutrice, qui devoit gouverner conjointement avec lui. Il commença son régne par faire mourir sa mere & son frere; & la suite ne répondit que trop à ce commencement. On ne sait rien des premié-

An. M. 3880. Av. J.C. 124.

Memnon. in Excerptis Photii, cap. 32.

Appian. in Mithrid. pag. 177. & 178.

res années de ſon régne, ſi ce n'eſt qu'un des Généraux Romains, qu'il avoit corrompu à force d'argent, lui aiant cédé en propre la Phrygie, & lui en aiant fait prendre poſſeſſion, elle lui fut, bientôt après, ôtée par les Romains, ce qui commença à l'indiſpoſer contr'eux.

An. M. 3913. Av. J. C. 91. Juſtin. l. 38. cap. 1. & 2. Strab. l. 12. pag. 540. Plut. in Sylla, p. 453. Appian. in Mithrid. pag. 176.

Ariarathe roi de Cappadoce étant mort, Mithridate, qui l'avoit fait aſſaſſiner, tua ſon fils aîné, chaſſa le ſecond qui mourut de chagrin, s'empara de la Cappadoce, & y mit un de ſes enfans encore jeune, à qui il donna le nom d'Ariarathe, ſous la tutelle & la régence d'un nommé Gordius. Nicoméde, roi de Bithynie, qui appréhenda que cet aggrandiſſement de Mithridate ne le mît en état d'engloutir auſſi avec le tems ſon domaine, s'aviſa de faire d'un jeune homme, qui lui parut propre à jouer ce perſonnage, un troiſiéme fils d'Ariarathe. Il engagea Laodice, qu'il avoit épouſée depuis la mort de ſon premier mari, à le reconnoitre; & il l'envoia à Rome pour aider & ſoutenir par ſa préſence la demande de ce prétendu fils, qu'elle y avoit mené avec elle. La cauſe aiant été expoſée

au Sénat, les deux parties furent condannées; & l'on fit un Décret, qui accordoit aux Cappadociens la liberté. Mais ils dirent qu'ils ne pouvoient pas se passer d'un Roi. Le Sénat leur permit d'en choisir un, tel qu'il leur plairoit. Ils choisirent Ariobarzane, homme de qualité de leur nation. Sylla, qui sortoit de Préture, fut chargé de la commission de l'établir sur le trône. Ce fut là le prétexte qu'on prit pour cette expédition: mais le véritable sujet étoit de réprimer les entreprises de Mithridate, dont la puissance, qui prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens, faisoit ombrage aux Romains. Sylla exécuta sa commission l'année suivante, & après avoir défait bon nombre de Cappadociens, & un plus grand nombre encore d'Arméniens qui étoient venus à leur secours, il chassa Gordius avec le prétendu Ariarathe, & mit à sa place Ariobarzane.

AN.M.3914. AV. J. C. 90.

Pendant que Sylla étoit campé sur le bord de l'Euphrate, un Parthe, nommé Orobaze, député du Roi Arsace, arriva dans son camp, pour demander de faire alliance & amitié avec les Romains. Sylla, pour le re-

C'étoit Mithridate II.

cevoir à son audience, fit mettre dans sa tente trois siéges, un pour Ariobarzane qui étoit présent, l'autre pour Orobaze, & celui du milieu pour lui. Dans la suite, le Roi des Parthes, irrité contre son Député de ce qu'il avoit souffert cet orgueil Romain, le fit mourir. C'est ici la premiére fois que les Parthes ont quelque commerce avec les Romains.

Mithridate n'osa pas s'opposer alors à l'établissement d'Ariobarzane; mais, dissimulant le chagrin que lui donna cette conduite des Romains, il résolut de prendre son tems pour en tirer vengeance. En attendant il songea à se fortifier par de bonnes alliances; & commença par Tigrane roi d'Arménie, qui étoit un Prince très puissant. L'Arménie avoit d'abord appartenu aux Perses; puis étoit passée sous la domination des Macédoniens; & enfin, après la mort d'Alexandre, avoit fait partie du roiaume de Syrie. Sous Antiochus le Grand, deux de ses Généraux, Artaxius & Zadriadrès, s'établirent, avec la permission du Prince, dans cette province, dont apparemment ils étoient Gouverneurs. Après la défaite d'An-

Strab. l. 11. pag. 531. 532.

tiochus, ils s'attachérent aux Romains, qui les reconnurent pour Rois. Ils avoient partagé l'Arménie en deux parties. Tigrane, dont il est ici parlé, descendoit d'Artaxius. Il s'empara de l'Arménie entiére, soumit par les armes plusieurs des pays voisins, & forma ainsi un roiaume très puissant. Mithridate lui donna en mariage sa fille Cléopatre, & l'engagea à entrer dans son projet contre les Romains; jusques-là qu'ils réglérent, que Mithridate auroit pour sa part les villes & les pays dont on feroit la conquête, & Tigrane les personnes avec tous les effets qui se peuvent transporter.

La premiére entreprise & le premier acte d'hostilité fut, que Tigrane dépouilla Ariobarzane de la Cappadoce dont les Romains l'avoient mis en possession, & y rétablit Ariarathe fils de Mithridate. Nicoméde, roi de Bithynie, étant venu à mourir dans ce tems-là, son fils aîné, appellé aussi Nicoméde, devoit naturellement lui succéder; & en effet il fut déclaré Roi. Mais Mithridate suscita contre lui son frere cadet nommé Socrate, lequel, à main armée, le chassa du AN. M. 3915. AV. J. C. 89.

trône. Les deux Rois dépouillés se rendirent à Rome pour implorer le secours du Sénat, qui résolut leur rétablissement, & envoia Manius Aquilius & M. Altinus * pour faire exécuter son Décret.

* Grævius voudroit lire *M. Atilius.*

Ils furent rétablis tous deux. Les Romains les exhortérent à faire des irruptions sur les terres de Mithridate, en leur promettant du secours: mais ils n'osérent ni l'un ni l'autre attaquer un Prince si voisin & si puissant. A la fin cependant, Nicoméde, pressé également & par les Ambassadeurs mêmes à qui il avoit promis de grosses sommes pour son rétablissement, & par ses créanciers, citoiens Romains établis dans l'Asie, qui lui en avoient prété de fort considérables pour le même effet, ne put résister plus lontems à leurs instances réitérées. Il fit des courses sur les terres de Mithridate, ravagea tout le plat pays jusqu'à la ville d'Amastris, & revint chez lui chargé de butin, qui l'aida à paier une partie de ses dettes.

Mithridate n'ignoroit pas par le conseil de qui Nicoméde avoit fait cette irruption sur ses terres. Il au-

roit pu facilement la repouſſer, aiant un bon nombre de troupes toutes prêtes: mais il ne fit aucun mouvement. Il étoit bien aiſe de mettre les Romains dans leur tort, & d'avoir un juſte ſujet de leur déclarer la guerre. Il commença par des remontrances, qu'il fit faire à leurs Généraux & à leurs Ambaſſadeurs. Pélopidas étoit à la tête de l'Ambaſſade. Il ſe plaignit des différentes atteintes que les Romains avoient données à l'alliance contractée entr'eux & Mithridate, & en particulier de la protection qu'ils accordoient à Nicoméde ſon ennemi déclaré. Les Ambaſſadeurs de celui-ci répliquérent, & firent auſſi de leur côté des plaintes contre Mithridate. Les Romains, qui ne vouloient pas encore ſe déclarer ouvertement, leur donnérent une réponſe vague, en marquant que l'intention du peuple Romain étoit que Mithridate & Nicoméde ne ſe fiſſent aucun tort l'un à l'autre.

Mithridate, que cette réponſe ne ſatisfit point, fit marcher incontinent ſes troupes contre la Cappadoce, en chaſſa de nouveau Ariobarzane, & mit ſur ſon trône Ariarathe ſon fils

qu'il y avoit déja placé auparavant. Il envoia en même tems ſes Ambaſſadeurs vers les Généraux Romains, pour leur faire ſon apologie en même tems & renouveller ſes plaintes contr'eux. Pélopidas leur déclara que ſon Maître vouloit bien que le peuple Romain en fût arbitre, & dit qu'il avoit déja envoié ſes Ambaſſadeurs à Rome. Il les exhorta à ne rien entreprendre avant que d'avoir reçu les ordres du Sénat, & à ne pas engager témérairement une guerre qui pouvoit avoir de funeſtes ſuites. Au reſte il leur marqua que Mithridate, en cas qu'on refuſât de lui rendre juſtice, étoit en état de ſe la faire lui-même. Les Romains, choqués d'une déclaration ſi fiére, lui répondirent, que Mithridate eût à faire ſortir ſes troupes de Cappadoce, & qu'il ne s'aviſât plus d'inquiéter Nicoméde, ni Ariobarzane. Ils commandérent à Pélopidas de ſortir dans le moment même du camp, avec défenſe d'y revenir, à moins que ſon Maître n'obéît. Les autres Ambaſſadeurs ne furent pas mieux reçus à Rome.

La rupture pour lors éclata, & les Généraux Romains n'attendirent pas

qu'il leur vînt des ordres du peuple Romain, ou du Sénat. C'eſt ce que Mithridate demandoit. Dans le deſſein où il étoit depuis lontems de ſe déclarer contre les Romains, il avoit fait pluſieurs alliances, & avoit engagé pluſieurs peuples dans ſes intérêts. On comptoit dans ſes troupes juſqu'à vingt-deux nations de vingt-deux langues différentes que Mithridate parloit toutes avec facilité. Son armée étoit compoſée de deux cens cinquante mille hommes d'infanterie, & de quarante mille chevaux, ſans compter cent trente chariots armés en guerre; & ſa flote de quatre cens vaiſſeaux.

Avant que de former aucune entrepriſe, il crut devoir y préparer ſes troupes, & il leur fit un * long diſcours pour les animer contre les Romains. » Il leur repréſente qu'il ne » s'agit pas d'examiner ſi l'on fera la » paix ou la guerre : que les Romains, » en les attaquant les premiers, ne » laiſſent aucun lieu à la délibération. *Juſtin. l. 38. cap. 3-7.*

* *J'ai extrêmement abrégé ce diſcours que Juſtin rapporte tout entier, tel qu'il étoit dans Trogue Pompée, dont il n'eſt que l'abbréviateur. Ce diſcours peut ſervir à nous faire connoitre le ſtile de cet excellent Hiſtorien, & doit nous en faire bien regretter la perte.*

» Qu'il s'agit de combattre & de » vaincre. Qu'il compte fur un fuc- » cès heureux, fi fes foldats font pa- » roitre le même courage qu'ils ont » déja montré en tant d'occafions, » & tout récemment encore contre » ces mêmes ennemis, qu'ils ont mis » en fuite & taillés en piéces dans la » Bithynie & dans la Cappadoce. » Que l'on ne pouvoit pas defirer » une occafion plus favorable que » celle qui fe préfentoit, pendant » que les Marfes infeftoient & rava- » geoient le cœur même de l'Italie, » que Rome étoit déchirée par les » guerres civiles, qu'une armée in- » nombrable de Cimbres fortis de » Germanie inondoit toute l'Italie. » Que le tems étoit venu d'humilier » l'orgueil de ces fiers Républicains » qui en vouloient à la majefté » Roiale, & qui avoient juré d'abbat- » tre tous les trônes de l'univers. » Qu'au [a] refte la guerre que les fol- » dats alloient commencer, étoit bien » différente de celle qu'ils avoient » foutenue avec tant de courage dans

a Nunc fe diverfam belli conditionem ingredi. Nam neque cœlo Afiæ effe temperatius aliud, nec folo fertilius, nec urbium multitudine amœnius; magnamque temporis partem, non ut

» les affreux déserts & dans les régions » glacées de la Scythie. Qu'il les me» noit dans le pays du monde le plus » fertile & le plus tempéré, rempli » de villes riches & opulentes qui » sembloient leur offrir un butin tout » préparé. Que l'Asie, livrée en proie » à l'avarice insatiable des Proconsuls, » à l'impitoiable dureté des Traitans, » à l'injustice criante des Juges, avoit » en horreur le nom Romain, & les » attendoit comme ses libérateurs. » Qu'ils le suivissent, non tant à une » guerre, qu'à une victoire & à une » proie assurée. « L'armée répondit à ce discours par des cris de joie universels, & par des protestations réitérées de service & de fidélité.

Les Romains avoient formé trois armées des troupes qu'ils avoient en différens endroits de l'Asie Mineure.

militiam, sed ut festum diem acturos, bello dubium facili magis an uberi... tantumque se avida expectat Asia, ut etiam vocibus vocet: adeo illis odium Romanorum incussit rapacitas Proconsulum, sectio * publicanorum, calumniæ litium. *Justin.*

* Sectio publicanorum, *signifie proprement les ventes forcées des biens de ceux qui ne paiant pas les impôts & les tailles que l'on exigeoit d'eux, voioient leurs meubles & leurs biens enlevés par les publicains pour le paiement.* Calumniæ litium, *sont les chicanes injustes, qui servoient de prétexte pour envahir les biens des riches, soit à l'occasion des impôts, soit sous quelque autre couleur.*

La premiére étoit commandée par L. Caſſius, qui avoit le gouvernement de la province de Pergame : la ſeconde par Manius Aquilius : la troiſiéme par Q. Oppius Proconſul, qui avoit pour province la Pamphylie. Chacune étoit de quarante mille hommes, en y comprenant la cavalerie. Outre ces troupes, Nicoméde avoit cinquante mille hommes de pié, & ſix mille chevaux. Ils commencérent la guerre, comme je l'ai déja dit, ſans attendre des ordres de Rome, & la firent avec tant de négligence & ſi peu de conduite, qu'ils furent tous trois battus en différentes occaſions, & leurs armées ruinées. Aquilius & Oppius furent même faits priſonniers, & traités avec toutes ſortes d'inſultes. Mithridate regardant Aquilius comme le principal auteur de la guerre, lui fit ſouffrir les derniers outrages. Il le fit paſſer en revûe devant les troupes, & le donna en ſpectacle aux peuples monté ſur un âne, l'obligeant de crier à haute voix qu'il étoit Manius Aquilius. D'autres fois il le faiſoit marcher à pié les mains garotées avec une chaîne attaché à un cheval qui le traînoit. Enfin il lui fit couler dans

la bouche du plomb fondu, & le fit périr au milieu des tourmens. C'étoient ceux de Mityléne qui le lui avoient livré par une lâche trahison, dans le tems même qu'il étoit malade, & qu'il s'étoit retiré chez eux pour y rétablir sa santé.

Mithridate, qui vouloit, gagner les cœurs par une réputation de clémence, renvoia chez eux tous les Grecs qu'il avoit fait prisonniers, & leur fournit même des vivres pour faire le voiage. Cette action de bonté lui ouvrit toutes les portes des villes. On venoit de toutes parts à sa rencontre avec des cris de joie. On le combloit de louanges. On l'appelloit le conservateur, le pere des peuples, le libérateur de l'Asie, & on lui donnoit tous les noms par lesquels on désigne Bacchus, qu'il méritoit à juste titre : car il passoit pour le Prince de son tems qui bûvoit davantage, & qui portoit mieux le vin ; qualité dont il se vantoit avec complaisance, & qu'il croioit lui faire beaucoup d'honneur.

Diod. in Excerpt. Vales. p. 401. Athen. l. 5. p. 213. Cic. Orat. pro Flacco, n. 60.

Plut. Sympos. l. 1. p. 624.

Le fruit de ces premiéres victoires fut la conquête de la Bithynie entiére d'où Nicoméde fut chassé ; de la Phrygie & de la Mysie, provinces ré-

centes des Romains ; de la Lycie, de la Pamphylie, de la Paphlagonie, & de plusieurs autres provinces.

Aiant trouvé à Stratonicée Monime, jeune fille d'une rare beauté, il l'attacha à sa suite.

AN. M. 3916. AV. J. C. 88. *Appian. pag.* 185. *Cic. in Orat. pro lege Manil. n.* 7.

Mithridate considérant que les Romains, & en général tous les Italiens, qui se trouvoient pour diverses affaires dans l'Asie Mineure, y ménageoient sourdement des intrigues fort contraires à ses intérêts, envoia, d'Ephése où il étoit, des ordres secrets à tous les Gouverneurs des provinces, & aux Magistrats des villes de toute l'Asie Mineure, [a] d'en faire un massacre général en un même jour qu'il leur marqua. Les femmes, les enfans, les domestiques étoient compris dans le nombre des proscrits. Il y avoit défense de donner la sépulture à ceux qui auroient été tués. Leurs biens devoient être confisqués au profit du Roi & des meurtriers. On condanna à une grosse amende ceux qui enseveliroient les morts, ou qui cacheroient les vivans. Il y avoit une

a Is uno die, tota Asia, tot in civitatibus, uno nuntio atque una litterarum significatione, cives Romanos necandos trucidandosque denotavit. *Cic.*

récompense pour quiconque découvriroit ceux qui étoient cachés. On accordoit la liberté aux esclaves qui égorgeroient leurs maîtres : on remettoit aux débiteurs qui tueroient leurs créanciers la moitié de leurs dettes. Le simple récit de cet affreux détail fait frémir d'horreur. Quelle fut donc la désolation dans toutes ces provinces, quand cet ordre barbare s'y exécuta ! Il y eut quatre-vingts mille Romains ou Italiens égorgés dans cette boucherie. Quelques-uns même en font monter le nombre à près d'une fois autant.

Informé qu'il y avoit à Cos un grand trésor, il y envoia des gens qui s'en saisirent. C'étoit Cléopatre reine d'Egypte qui l'y avoit mis en dépôt, quand elle ouvrit la guerre dans la Phénicie contre son fils Lathyre. Outre ce trésor, il y trouva encore huit cens talens (huit cens mille écus) que les Juifs de l'Asie Mineure y avoient mis aussi en dépôt, quand ils virent qu'on y étoit menacé de la guerre. *App. p. 186. Joseph. Antiq. XIV. 12.*

Tous ceux qui avoient pu se sauver du carnage général de l'Asie, s'étoient réfugiés à Rhodes, qui les reçut avec *App. pag. 186-188. Diod. in Excerpt. p. 402.*

joie, & leur ouvrit un aſyle qui les mit en ſureté. Mithridate en forma inutilement le ſiége, qu'il fut bientôt obligé de lever, après avoir couru riſque d'être pris lui-même dans un combat naval où il perdit pluſieurs de ſes vaiſſeaux.

Plut. in Sylla, p. 458 461. Appian. in Mithrid. pag. 186-197.

Après s'être rendu maître de l'Aſie Mineure, Mithridate envoia en Gréce Archélaüs, l'un de ſes Généraux, avec une armée de ſix vingts mille hommes. Ce Général prit Athénes, & la choiſit pour ſa réſidence, donnant de cette ville tous les ordres pour la guerre de ce côté-là; & pendant le ſéjour qu'il y fit, il engagea dans les intérêts de ſon Maître la plupart des villes & des Etats de la Gréce. Il avoit ſoumis par force Délos qui s'étoit révoltée contre les Athéniens, l'avoit remiſe ſous leur pouvoir, & leur avoit envoié le Tréſor ſacré qu'on gardoit dans cette île par Ariſtion, à qui il donna deux mille hommes pour la garde de cet argent. Ariſtion étoit un Athénien, Philoſophe de la ſecte d'Epicure. Il ſe ſervit des deux mille hommes qu'il avoit ſous ſon commandement pour s'emparer de toute l'autorité à Athénes, où il exerça une

cruelle tyrannie, faisant mourir plusieurs des citoiens, ou les livrant à Mithridate, sous prétexte qu'ils étoient de la faction Romaine.

Voila en quel état Sylla trouva les affaires, quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate. Il partit promtement pour se rendre en Gréce, avec cinq légions, quelques cohortes, & quelque cavalerie. Cependant Mithridate étoit demeuré à Pergame, où il distribuoit à ses amis des richesses, des gouvernemens, & d'autres récompenses. AN.M. 3917. AV.J.C. 87.

A l'arrivée de Sylla, toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, à l'exception d'Athénes, qui réduite sous le joug du Tyran Aristion, fut obligée malgré elle de résister. Le Général Romain étant entré dans l'Attique, divisa ses troupes en deux corps, dont il envoia l'un pour assiéger Aristion dans la ville d'Athénes, & lui avec l'autre alla droit au port de Pirée qui faisoit comme une seconde ville, où Archélaüs s'étoit enfermé, comptant sur la force de la place, dont les murailles étoient hautes presque de quarante coudées, (soixante piés,) toutes de pierres de taille. En effet

c'étoit un grand ouvrage que Periclès avoit fait faire au tems de la guerre du Péloponnése, lorſque toute l'eſpérance de la victoire ne conſiſtant que dans ce port, il l'avoit fortifié autant qu'il lui avoit été poſſible.

La hauteur des murailles n'étonna point Sylla. Il emploia toutes ſortes de machines pour les battre, & donna aſſaut ſur aſſaut. S'il eût voulu attendre un peu de tems, il prenoit ſans coup férir la haute ville, que la famine avoit réduite à la derniére extrémité. Mais preſſé de retourner à Rome, & craignant les changemens qui pouvoient arriver, il n'épargnoit ni dangers, ni combats, ni dépenſes, pour hâter la fin de cette guerre. Sans compter tout le reſte de l'appareil & de l'équipage de guerre, il y avoit pour le ſeul ſervice des machines vingt mille mulets qui travailloient ſans relâche. Le bois étant venu à lui manquer à cauſe de la grande conſommation qu'il en faiſoit pour ſes machines, qui étoient ſouvent briſées & ruinées par les fardeaux énormes qu'elles portoient, ou brulées par les feux des ennemis, il n'épargna pas les Bois ſacrés. Il coupa les belles

allées de l'Académie, & celles du Lycée, qui étoient les plus beaux parcs qu'il y eût dans les fauxbourgs, & qui avoient les plus beaux arbres. Il fit abbattre les hautes murailles qui joignoient le port avec la ville, pour en faire servir les ruines à hausser les terrasses.

Comme il avoit besoin de beaucoup d'argent pour cette guerre, & qu'il cherchoit à s'attacher les soldats, & à les animer par de grandes largesses, il eut recours aux Trésors inviolables des temples, & fit venir tant d'Epidaure que d'Olympie les plus beaux & les plus précieux dons qui y avoient été consacrés. Il écrivit aux Amphictyons assemblés à Delphes, » Qu'ils feroient sagement de » lui envoier les trésors du dieu, » parce qu'ils seroient plus surement » entre ses mains; ou que, s'il étoit » obligé de s'en servir, il en rendroit » la valeur après la guerre. « Et en même tems il envoia à Delphes un de ses amis, nommé Caphis, qui étoit de la Phocide, pour recevoir tous ces trésors au poids.

Caphis arrivé à Delphes n'osoit par respect toucher à ces dons qui étoient

sacrés, & se mit à pleurer en présence des Amphictyons sur la nécessité qui lui étoit imposée. Sur cela, quelqu'un des assistans aiant dit qu'il entendoit du fond du Sanctuaire le son de la Lyre d'Apollon, Caphis, soit qu'il le crût véritablement, soit qu'il voulût profiter de cette occasion pour jetter une terreur religieuse dans l'esprit de Sylla, lui écrivit ce qui venoit d'arriver. Sylla se moquant de sa simplicité, lui répondit, » Qu'il s'étonnoit comment il n'avoit pas compris que le chant est un signe de joie, & nullement une marque de colére & d'indignation: qu'il n'avoit donc qu'à prendre hardiment les trésors, bien sûr que le dieu les voioit prendre avec plaisir, & qu'il les donnoit lui-même.

Plutarque, à cette occasion, fait remarquer la différence qu'il y avoit entre les anciens Généraux Romains, & ceux du tems dont il parle ici. Les premiers, que leur mérite seul avoit élevés aux charges, & qui n'y cherchoient autre chose que le bien public, savoient se faire obéir & respecter des soldats, sans emploier pour cela des voies basses & indignes. Ils

commandoient des troupes ſages, diſciplinées, & bien inſtruites à exécuter ſans réplique & ſans délai les ordres de leurs Chefs. Véritablement [a] Rois, dit Plutarque, par la grandeur & la nobleſſe de leurs ſentimens, mais ſimples & modeſtes particuliers par leur train & toute leur dépenſe, ils ne faiſoient dans leurs charges d'autres frais à l'Etat, que les frais néceſſaires & raiſonnables, eſtimant qu'il étoit plus honteux à un Capitaine de flater ſes ſoldats, que de craindre ſes ennemis. Les choſes étoient bien changées dans le tems dont nous parlons. Les Généraux Romains, dévorés d'ambition & perdus de luxe, étoient obligés de ſe rendre eſclaves de leurs ſoldats, & d'acheter leurs ſervices par des largeſſes capables de ſatisfaire leur avidité, & ſouvent par la tolérance & l'impunité des plus grands crimes.

Sylla, effectivement, étoit toujours dans un beſoin extrême d'argent, pour contenter ſes troupes; & alors, plus que jamais, pour achever le ſiége auquel il s'étoit engagé, & dont

[a] Αὐτοί τε ταῖς ψυχαῖς | εὐτελεῖς ὄντες βασιλικοί, ἢ ταῖς δαπάναις |

le succès lui paroissoit d'une extrême importance pour son honneur, & même pour sa sureté. Il vouloit ôter à Mithridate la seule ville qui lui restoit dans la Gréce, & qui empéchant les Romains de passer en Asie, faisoit échouer toute espérance de la victoire, & obligeoit Sylla de revenir honteusement en Italie, où il auroit trouvé d'autres ennemis plus terribles, Marius & sa faction. D'ailleurs il étoit vivement blessé des railleries piquantes que le Tyran Aristion lançoit tous les jours contre lui, & contre Métella sa femme.

Il n'est pas aisé de dire laquelle de l'attaque ou de la défense fut plus vive, & poussée avec plus de vigueur: car de part & d'autre on fit paroitre un courage & une constance incroiables. Les sorties étoient fréquentes, & accompagnées de combats presque dans les formes, où le carnage étoit grand, & la perte ordinairement assez égale des deux côtés. Les assiégés n'auroient point été en état de se défendre si vigoureusement, s'ils n'avoient reçu par mer à différentes reprises des renforts considérables.

Ce qui leur nuisit le plus, fut la

trahiſon ſecrette de deux eſclaves Athéniens qui étoient dans le Pirée. Ces eſclaves, ſoit qu'ils fuſſent affectionnés au parti des Romains, ſoit qu'ils vouluſſent pourvoir à leur ſureté en cas que la place fût priſe, écrivoient ſur des balles de plomb tout ce qui ſe paſſoit au dedans, & les jettoient aux Romains à coups de fronde. Ainſi quelque ſages meſures que prît Archélaüs qui défendoit le Pirée, pendant qu'Ariſtion commandoit dans la Ville, rien ne lui réuſſiſſoit. Il réſolut de faire une ſortie générale : les traîtres tirérent une balle de plomb, où l'on trouva cet avertiſſement : *Demain, à une telle heure, l'infanterie tombera ſur vos travaux, & la Cavalerie attaquera votre camp.* Sylla fit dreſſer des embuches, & repouſſa les aſſiégés avec perte. Ils devoient faire paſſer de nuit un convoi de vivres dans la ville qui manquoit de tout. Sur un pareil avis, le convoi fut enlevé.

Malgré tous ces contretems les Athéniens ſe défendoient comme des lions. Ils trouvoient le moien de bruler la plupart des machines dreſſées contre leurs murailles; ou arrivant par

des mines fouterraines jufques fous d'autres machines, & creufant la terre qui les foutenoit, ils les renverfoient & les brifoient.

Les Romains, de leur côté, ne montroient pas moins de vigueur. Par le moien de pareilles mines ils pénétroient jufques fous le mur, & creufant auffi la terre, ils foutenoient les fondemens par des étançons de bois, où enfuite ils mettoient le feu avec quantité de poix, d'étoupe, & de fouffre. Quand ces étançons furent brulés, un grand pan de muraille tomba avec un fracas horrible, & ouvrit une large bréche, par où les Romains montérent à l'affaut. Le combat dura lontems avec même ardeur de part & d'autre, mais enfin les Romains furent obligés de fe retirer. Le lendemain ils recommencérent l'attaque. Les affiégés avoient conftruit pendant la nuit un nouveau mur en forme de croiffant à la place de celui qui étoit tombé, & il ne fut pas poffible aux Romains de le forcer.

Sylla, rebuté par une défenfe fi opiniâtre, réfolut de ne plus faire donner d'affaut au Pirée, & fe réduifit à prendre cette place par la famine. La ville,

d'un autre côté, étoit réduite aux derniers abois. On y avoit vendu le boiſſeau d'orge juſqu'à mille dragmes. (cinq cens livres.) On y mangeoit non ſeulement les herbes & les racines qu'on trouvoit autour de la Citadelle, mais la chair des chevaux, & le cuir même des ſouliers, qu'on faiſoit bouillir. Au milieu de cette miſére publique, le Tyran paſſoit les jours & les nuits en débauche. Les Sénateurs & les Prêtres allérent ſe jetter à ſes piés pour le conjurer d'avoir pitié de la ville, & d'obtenir une capitulation de Sylla: il les écarta à coups de traits, & les chaſſa de ſa préſence.

Ce ne fut qu'à la derniére extrémité qu'il fit demander une ſurſéance d'armes, & qu'il envoia des Députés à Sylla. Comme ces Députés ne lui faiſoient aucune propoſition ni aucune demande qui allât au fait, & qu'ils ne ceſſoient de louer & d'exalter Théſée, Eumolpe, & les exploits des Athéniens contre les Médes ; Sylla ennuié, les interrompant, leur dit : » Meſſieurs » les Harangueurs, retournez-vous-» en, & gardez pour vous ces beaux » diſcours de Rhétorique. Car, pour » moi, je n'ai pas été envoié à Athé-

» nes pour y apprendre vos antiques
» prouesses, mais pour châtier des
» révoltés.

Pendant cette audience, quelques espions étant entrés dans la ville, entendirent par hazard des vieillards qui s'entretenoient dans le Céramique, & qui blâmoient extrêmement le Tyran de ce qu'il ne gardoit pas un certain endroit de la muraille, qui étoit le seul par lequel les ennemis pouvoient facilement escalader la ville. A leur retour dans le camp, ils firent raport à Sylla de ce qu'ils avoient entendu. Le pourparler avoit été sans succès. Sylla ne négligea point l'avis qu'on lui avoit donné. Dès la nuit suivante il alla lui-même reconnoitre les lieux, & voiant en effet que la muraille étoit accessible, il y fit appliquer les échelles, commença l'attaque par cet endroit, & s'étant rendu maître du mur après une foible résistance, entra dans la ville. Il ne voulut pas qu'on y mît le feu, mais il la livra au pillage des soldats, qui trouvérent en beaucoup de maisons de la chair humaine que l'on avoit fait cuire pour manger. Le carnage fut horrible. Le lendemain il fit vendre tous les

Place publique d'Athénes.

esclaves à l'encan, & déclara qu'il laissoit la liberté à tous ceux des citoiens qui avoient échapé à l'épée du soldat : ils étoient en petit nombre. Le jour même il assiégea la Citadelle, où Aristion, & ceux qui s'y étoient réfugiés, furent bientôt tellement pressés de la soif & de la faim, qu'ils furent contraints de se rendre. Le Tyran, ses gardes, & tous ceux qui avoient eu quelque charge sous sa tyrannie, furent mis à mort.

Peu de jours après Sylla se rendit maître du Pirée, & brula toutes ses fortifications ; sur tout l'arsenal, qui avoit été bâti par Philon célébre Architecte, & qui étoit un ouvrage merveilleux. Archélaüs, par le moien de sa flote, s'étoit retiré à Munichia, autre port de l'Attique.

AN.M. 3918. AV. J. C. 86. *Plut. in Sylla, pag.* 461-466. *Appian.* p. 196-203.

L'année que nous commençons fut fatale aux armes de Mithridate. Taxile, l'un de ses Généraux, arriva en Gréce de Thrace & de Macédoine avec une armée de cent mille hommes de pié, de dix mille chevaux, & de quatre-vingts-dix chariots armés de faulx. Archélaüs frere de ce Général étoit alors dans le port de Munichia, & ne vouloit ni s'éloigner de la mer,

ni en venir à un combat avec les Romains : mais il cherchoit à traîner la guerre en longueur, & à leur couper les vivres. C'étoit un parti fort sage ; car Sylla commençoit à en manquer ; de sorte que la famine l'obligea de quitter l'Attique, & de passer dans les plaines fertiles de Béotie, où Hortensius le joignit. Leurs troupes étant réunies, ils s'emparérent au milieu de la plaine d'Elatée d'une éminence très fertile, couverte d'arbres, & au pié de laquelle couloit un ruisseau. Quand ils eurent formé leur camp, les ennemis découvrirent à l'œil leur petit nombre : ils n'avoient pas en effet plus de quinze mille hommes de pié, & quinze cens chevaux. C'est ce qui porta les Généraux de l'armée d'Archélaüs à le presser vivement d'en venir à une action. Ils n'arrachérent son consentement qu'avec peine. Ils se mettent aussitôt en mouvement, & couvrent toute la plaine de chevaux, de chariots, & de troupes qui étoient sans nombre. Car les deux freres s'étant réunis, avoient une armée formidable. Le bruit & les cris de tant de nations & de tant de milliers d'hommes qui se préparoient au combat, la pompe

& la magnificence de leur appareil, tout étoit terrible. La lueur de leurs armes ſuperbement enrichies d'or & d'argent, & les vives couleurs de leurs cottes d'armes Médoiſes & Scytiques, mélées avec l'éclat de l'airain & du fer, jettoient comme des éclairs, qui, en éblouiſſant la vûe, rempliſſoient l'ame d'effroi.

Les Romains, ſaiſis d'épouvante, ſe tenoient renfermés dans leurs retranchemens. Sylla ne pouvant, par ſes diſcours & par ſes remontrances, guérir leur fraieur, & ne voulant pas les forcer à combattre dans le découragement où il les voioit, étoit obligé de ſe tenir en repos, & de ſouffrir, quoique très impatiemment, les bravades & les riſées inſultantes des Barbares. Ils conçurent en conſéquence un ſi grand mépris pour lui, qu'ils ne gardoient plus aucune diſcipline. Il y en avoit très peu qui reſtaſſent dans leurs retranchemens: tous les autres, attirés par le déſir du pillage, ſe débandoient par grandes troupes, & s'écartoient conſidérablement, juſqu'à s'éloigner du camp de pluſieurs journées. Ils pillérent & ruinérent quelques villes du voiſinage.

Sylla étoit au dernier déſeſpoir de voir ainſi périr à ſes yeux ces villes alliées, faute de pouvoir donner un combat. Il s'aviſa enfin d'un ſtratagême, qui fut de ne donner aucun repos à ſes troupes, & de les faire travailler ſans ceſſe à détourner les eaux du Céphiſe, petite riviére auprès de laquelle ils étoient campés, & à creuſer de grands foſſés, ſous prétexte de les mettre plus en ſureté, mais en effet afin que rebutés d'une ſi grande fatigue, ils préféraſſent à ce travail le haſard d'une bataille. Sa ruſe lui réuſſit. Après avoir travaillé ſans relâche pendant trois jours, comme Sylla paſſoit à ſon ordinaire pour viſiter les travaux, ils ſe mirent tous à lui crier qu'il les menât aux ennemis. Sylla ſe fit beaucoup prier, & ne ſe rendit pas d'abord : mais voiant que leur ardeur augmentoit, il leur fit prendre leurs armes, & les fit marcher vers l'ennemi.

La bataille ſe donna près de Chéronée. Les ennemis s'étoient emparés avec un gros corps de troupes d'un lieu fort avantageux, nommé Thurium : c'étoit une croupe de montagne fort rude, qui s'étendoit ſur le

flanc gauche des Romains, & qui étoit très propre à les tenir en échec. Deux hommes de Chéronée vinrent trouver Sylla, & lui promirent de chasser les ennemis de ce poste, s'il vouloit leur donner un petit nombre de soldats choisis : il les leur donna. Cependant il mit son armée en bataille, & partagea sa cavalerie à ses deux ailes, prenant pour lui la droite, & donnant la gauche à Muréna. Galba & Hortensius ses Lieutenans formoient une seconde ligne. Hortensius, commandant la gauche de cette seconde ligne, soutenoit Muréna ; pendant que Galba qui commandoit la droite de cette même ligne, soutenoit Sylla. Les Barbares commençoient déja à déploier leur cavalerie & leur infanterie légére, & à les étendre par un long circuit pour venir envelopper cette seconde ligne.

Dans ce moment, les deux hommes de Chéronée, aiant gagné avec leur petite troupe commandée par Hirtius la cime de Thurium sans que les ennemis s'en apperçussent, se montrérent tout à coup. Les Barbares effraiés & troublés, prirent aussitôt la fuite. Se poussant les uns les autres

fur le penchant de la montagne, ils fe précipitoient devant l'ennemi qui fondoit fur eux de deffus le côteau, & les chaffoit l'épée dans les reins, de forte qu'il périt environ trois mille hommes fur la montagne. De ceux qui fe fauvérent, les uns tombérent entre les mains de Muréna qui venoit de fe former en bataille, & qui aiant marché à leur rencontre, leur coupa le chemin, & en fit un grand carnage : les autres, qui s'empreffoient de regagner le camp, fe jettérent pêle-mêle fur le corps de bataille de leurs troupes, & s'y précipitérent avec tant de confufion, qu'ils y répandirent le trouble & la fraieur, & firent perdre par là à leurs Généraux un tems confidérable pour rétablir l'ordre, ce qui fut une des principales caufes de leur défaite.

Sylla, profitant de ce défordre, marcha contr'eux fi vivement, que franchiffant avec une extrême rapidité l'efpace qui féparoit les deux armées, il empécha l'action des chariots armés de faulx. Ces chariots ne tirent leur force que de la longueur de leur courfe, qui donne l'impétuofité & la roideur à leur mouvement ;

au lieu qu'un eſpace trop court, & qui ne leur ouvre pas de carriére, les rend inutiles & ſans action. C'eſt ce que les Barbares éprouvérent en cette occaſion. Les premiers chariots partirent ſi lâchement, & donnérent ſi mollement, que les Romains les repouſſant ſans peine avec grand bruit & de grandes riſées, en demandoient d'autres, comme cela ſe pratiquoit ordinairement à Rome, par raport aux chars qui couroient dans le Cirque.

Après que les chariots eurent été écartés, les deux corps de bataille ſe choquent. Les Barbares préſentent leurs longues piques, & ſe tiennent bien ſerrés leurs boucliers joints, afin qu'on ne puiſſe les rompre; & les Romains jettent bas leurs épieux, & l'épée à la main, ils écartent les piques des ennemis pour pouvoir les joindre eux-mêmes, & les charger avec furie. Ce qui augmentoit leur animoſité, c'eſt qu'ils voioient au premier rang quinze mille eſclaves, que les Généraux du Roi leur avoient débauchés en leur promettant la liberté, & qu'ils avoient placés avec l'infanterie peſamment armée. Ces

esclaves eurent tant de fermeté & d'audace, qu'ils soutinrent le choc de l'infanterie Romaine sans branler. Leurs bataillons étoient si profonds & si serrés, que les Romains ne purent ni les entr'ouvrir ni les faire reculer, jusqu'à ce que l'infanterie légére, qui étoit à la seconde ligne, les eût mis en désordre à force de traits qu'elle leur lançoit, & à force de pierres qu'elle jettoit avec des frondes, & qu'elle les eût contraint de plier.

Archélaüs ayant fait avancer son aile droite pour enveloper la gauche des Romains, Hortensius mena les troupes qu'il avoit avec lui pour le prendre lui-même en flanc. Ce que voiant Archélaüs, il fit promtement tourner tête à deux mille chevaux qu'il amenoit. Hortensius, qui alloit être accablé par ce gros corps de cavalerie, se retira peu à peu vers la montagne, se sentant trop éloigné du corps de bataille, & sur le point d'être envelopé. Sylla, avec la partie de son aile droite, qui n'avoit pas encore combattu, marcha à son secours. A la poussiére que ces troupes élevérent, Archélaüs jugea ce qui en étoit. Laissant donc là Hortensius, il tourna

vers l'endroit d'où Sylla venoit de partir, eſpérant d'avoir bon marché de cette aile droite qu'il trouveroit ſans Chef.

En même tems Taxile mene contre Muréna ſes fantaſſins armés de boucliers d'airain : de ſorte que des deux côtés il s'éleve de grands cris, qui font retentir toutes les montagnes voiſines. A ce bruit Sylla s'arrête, ne ſachant de quel côté il devoit plutôt courir. Enfin il jugea qu'il étoit plus expédient de retourner au poſte qu'il avoit quitté, & d'aller ſoutenir ſon aile droite. Il envoia donc Hortenſius au ſecours de Muréna avec quatre cohortes ; & prenant la cinquiéme avec lui, il vola à ſon aile droite, qu'il trouva attachée au combat contre Archélaüs avec un égal avantage. Mais, dès qu'il parut, cette aile, ranimée par la préſence de ſon Général, renverſa les troupes d'Archélaüs, les mit en déroute, & les pourſuivit vivement pendant un aſſez long eſpace.

Les Chalcaſpides.

Après ce grand ſuccès, ſans perdre un moment, il marche au ſecours de Muréna. Trouvant qu'il avoit auſſi vaincu de ſon côté, & défait Taxile, il ſe joignit à lui, & ils pourſuivirent

ensemble les fuiards. Il y eut un grand nombre de Barbares tués dans la plaine, & un plus grand nombre qui furent taillés en piéces pendant qu'ils couroient pour gagner leur camp : de sorte que de tant de milliers d'hommes, il ne s'en sauva que dix mille, qui s'enfuirent à la ville de Chalcis. Sylla, dans ses Mémoires, avoit écrit que de son côté il ne manqua que quatorze hommes ; & que même de ces quatorze, il en revint deux sur le soir.

An. M. 3919.
Av. J. C. 85.
Pour célébrer une si grande victoire, il donna à Thébes des Jeux de Musique, & fit venir des villes Grecques voisines les Juges pour distribuer les prix, car il avoit une haine implacable contre les Thébains. Il leur ôta même la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Apollon Pythien, & à Jupiter Olympien, ordonnant que de leurs revenus on remplaceroit tout l'argent qu'il avoit enlevé de leurs temples.

Ces Jeux étoient à peine finis, qu'il apprit que L. Valérius Flaccus, qui étoit du parti contraire, (car c'étoit alors le plus grand feu des divisions de Marius & de Sylla) avoit été nommé

Conful, & qu'il traverfoit déja la mer d'Ionie avec une armée, en apparence contre Mithridate, & en effet contre lui-même. C'eft pourquoi, fans différer, il fe mit en marche vers la Theffalie, comme pour aller au-devant de lui. Mais étant arrivé à la ville de Mélitée, il lui vint de tous côtés des nouvelles, que tous les lieux qu'il venoit de laiffer derriére, étoient faccagés par une autre armée du Roi, plus forte & plus nombreufe que la premiére. Car Dorylaüs, arrivé à Chalcis avec une groffe flote, fur laquelle il menoit quatre-vingts mille hommes de débarquement les mieux équipés, les plus aguerris, & les plus difciplinés qui fuffent dans toute l'armée de Mithridate, s'étoit jetté dans la Béotie, & s'étoit emparé de tout le pays, pour attirer Sylla à une bataille. Archélaüs vouloit l'en détourner, lui expliquant le détail de la bataille qu'il venoit de perdre : mais fes avis & fes remontrances furent inutiles. Il reconnut bientôt que le confeil qu'on lui avoit donné, étoit fage & bien fenfé.

Ville de la Phthiotide en Theffalie.

Il choifit la plaine d'Orchoméne pour y donner la bataille. Sylla fit

creuſer des foſſés de côté & d'autre dans la plaine, pour ôter aux ennemis l'avantage de cette campagne ouverte, & propre à faire agir la cavalerie, & pour les éloigner vers les marais. Les Barbares coururent à toute bride ſur les travailleurs, les diſſipérent, & mirent en fuite les troupes qui les ſoutenoient. Sylla voiant cette déroute, deſcendit promtement de cheval; & ſaiſiſſant une de ſes enſeignes, il pouſſa aux ennemis à travers les fuiards, à qui il crioit: *Pour moi, Romains, il m'eſt glorieux de mourir ici. Mais vous, quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre Général, ſouvenez-vous de répondre que c'eſt à Orchoméne.* Ils ne purent ſouffrir ces reproches, & retournérent à la charge avec tant de furie, qu'ils firent tourner le dos aux troupes d'Archélaüs. Les Barbares revinrent en meilleur ordre qu'auparavant, & furent encore repouſſés avec une plus grande perte.

Le lendemain, à la pointe du jour, Sylla ramena ſes troupes vers le camp ennemi pour continuer ſes tranchées; & tombant ſur ceux qui étoient ſortis pour eſcarmoucher, & pour chaſſer

les travailleurs, il les chargea ſi rudement, qu'il les mit en fuite. Ceux-ci jettérent l'effroi parmi ceux qui étoient reſtés dans le camp, de ſorte que perſonne n'oſant plus y demeurer pour le défendre, Sylla y entra pêle-mêle avec les fuiards, & s'en rendit maître. Dans un moment les marais furent rougis de ſang, & le lac rempli de morts. Les ennemis perdirent dans ces différentes attaques une grande partie de leurs troupes. Archélaüs demeura lontems caché dans les marais, & ſe ſauva enfin à Chalcis.

La nouvelle de toutes ces défaites jetta Mithridate dans une grande conſternation. Cependant, comme ce Prince étoit d'un caractére fécond en reſſources, il ne perdit point courage, & ſongea à réparer ces pertes en faiſant de nouvelles levées. Mais dans la crainte que ces mauvais ſuccès ne donnaſſent lieu à quelque révolte ou à quelque conſpiration contre ſa perſonne, comme cela étoit déja arrivé, il prit la barbare précaution de faire mourir tous ceux qui lui étoient ſuſpects, ſans épargner même les meilleurs de ſes amis.

Plut. in Sylla, pag. 466-468. Id. in Lucul. p. 493. Appian. p. 204-210.

Il ne fut pas plus heureux lui-même en Asie, que ses Généraux ne l'avoient été dans la Gréce. Fimbria, qui y commandoit une armée Romaine, battit le reste de ses meilleures troupes. Il poursuivit les fuiards jusques aux portes de Pergame où résidoit Mithridate, & l'obligea d'en sortir lui-même, & de se retirer à Pitane, place maritime de la Troade. Fimbria l'y poursuivit, & investit la place par terre. Mais, comme il n'avoit pas de flote pour en faire autant par mer, il envoia vers Luculle qui croisoit avec la flote Romaine dans les mers du voisinage, & lui fit représenter qu'il pouvoit s'acquérir une gloire éternelle en se saisissant de la personne de Mithridate qui ne pouvoit lui échaper, & terminer heureusement une guerre si importante. Fimbria & Luculle étoient de deux partis opposés. Ce dernier ne voulut point se méler des affaires de l'autre. Ainsi Mithridate se sauva par mer à Mityléne, & se tira d'entre les mains des Romains. Faute qui leur couta bien cher, & qui n'est pas rare dans les Etats, où la mésintelligence régne entre les Ministres & les Généraux d'armée, & leur fait négliger le

bien public, de peur de contribuer à la gloire de leurs rivaux!

Luculle, dans la suite, battit deux fois la flote de Mithridate, & remporta sur lui deux grandes victoires. Ces [a] heureux succès étonnérent d'autant plus, qu'on ne s'attendoit point que Luculle dût se distinguer par des exploits militaires. Il avoit passé sa jeunesse dans les exercices du barreau; & pendant sa questure en Asie, la Province avoit toujours été en paix. Mais un génie heureux comme le sien, n'eut pas besoin d'être instruit par l'expérience qui ne s'acquiert point par des leçons, & coute ordinairement bien des années. Il y suppléa en quelque sorte, emploiant tout le tems de son voiage & de sa navigation, partie à faire des questions aux gens habiles

a Ad Mithridaticum bellum missus à Senatu, non modò opinionem vicit omnium quæ de virtute ejus erat, sed etiam gloriam superiorum. Idque eò fuit mirabilius, quòd ab eo laus imperatoria non admodum expectabatur, qui adolescentiam in forensi opera, quæsturæ diuturnum tempus, Murena bellum in Ponto gerente, in Asiæ pace consumpserat. Sed incredibilis quædam ingenii magnitudo non desideravit indocilem usûs disciplinam. Itaque cùm totum iter & navigationem consumpsisset partim in percontando à peritis, partim in rebus gestis legendis: in Asiam factus Imperator venit, cùm esset Roma profectus rei militaris rudis. *Cic. Academ. Quæst. lib.* 4. *n.* 2.

dans le métier de la guerre, partie à s'inſtruire lui-même par la lecture de l'hiſtoire. Auſſi arriva-t-il en Aſie Général tout formé, lui qui étoit parti de Rome avec une connoiſſance médiocre de l'art militaire. Que nos jeunes Guerriers y faſſent bien attention : voila comme ſe forment les grands hommes.

Pendant que Sylla remportoit de grands avantages dans la Gréce, la faction qui lui étoit contraire, & qui pour lors étoit toute-puiſſante à Rome, l'avoit fait déclarer ennemi de la République. Cinna & Carbon traitoient les plus gens de bien & les perſonnes les plus conſidérables avec toute ſorte d'injuſtice & de cruauté. La plupart, pour fuir cette tyrannie inſupportable, prirent le parti de ſe retirer dans le camp de Sylla, comme dans un port de ſalut; tellement qu'en peu de tems Sylla eut autour de lui comme une eſpéce de Sénat. Sa femme Métella s'étant dérobée à grande peine avec ſes enfans, vint lui apprendre que ſes ennemis avoient brulé ſa maiſon & ſes terres, & le pria d'aller ſecourir promtement ceux qui étoient reſtés dans Rome, & qui alloient en-

core être les victimes de cette fureur.

Sylla ſe trouva fort embarraſſé. D'un côté, le pitoiable état où ſa patrie étoit réduite, le portoit à marcher promtement à ſon ſecours: de l'autre, il ne pouvoit ſe réſoudre à laiſſer imparfaite, par ſon départ, une auſſi grande & auſſi importante affaire que la guerre de Mithridate. Comme il étoit dans ce cruel embarras, arriva auprès de lui un Marchand, qui venoit lui parler en ſecret de la part du Général Archélaüs, & lui donner quelque eſpérance d'accommodement. Il fut ſi ravi de l'entendre, qu'il ſe hâta d'aller s'aboucher avec ce Général.

Leur entrevûe ſe paſſa ſur le rivage de la mer, près de la petite ville de Délium. Archélaüs, qui n'ignoroit pas de quelle importance il étoit à Sylla de pouvoir repaſſer en Italie, lui propoſa d'unir ſes intérêts avec ceux de Mithridate, & que ſon Maître lui fourniroit de l'argent, des troupes, & des vaiſſeaux, pour faire la guerre à Cinna, & au parti de Marius.

Sylla, ſans paroître d'abord offenſé de pareilles propoſitions, l'exhorta de ſon côté à ſe retirer de la ſervitude où il vivoit ſous un Prince impérieux

& cruel. Il lui proposa de prendre le titre de Roi dans son Gouvernement, & il lui offrit de lui faire donner la qualité d'allié & d'ami du peuple Romain, s'il vouloit lui livrer la flote de Mithridate dont il avoit le commandement. Archélaüs rejetta avec indignation une pareille proposition, & témoigna même au Général des Romains combien il se sentoit offensé qu'il l'eût cru capable d'une telle trahison. Alors Sylla, prenant cet air de grandeur & de dignité qui étoit si naturel aux Romains: » Si, n'étant qu'un » esclave, lui dit-il, & tout au plus » l'Officier d'un Roi barbare, tu re» gardes comme une lâcheté de quit» ter le service de ton Maître, com» ment as-tu été assez hardi pour pro» poser d'abandonner les intérêts de » la République, à un Romain tel » que moi ? Crois-tu que les choses » soient égales entre nous ? As-tu ou» blié mes victoires ? Ne te souviens» tu plus que tu es ce même Arché» laüs que j'ai défait dans deux batail» les, & que j'ai forcé dans la dernié» re d'aller se cacher dans les marais » d'Orchoméne ?

Archélaüs, déconcerté par une ré-

ponse si fiére, ne se soutint plus dans la suite de la négociation. Sylla s'en rendit le maître, & donnant la loi en victorieux, il proposa les conditions suivantes : » Que Mithridate renonce- » roit à l'Asie & à la Paphlagonie ; » Qu'il restitueroit la Bithynie à Nico- » méde, & la Cappadoce à Ariobarza- » ne; Qu'il paieroit aux Romains pour » les frais de la guerre deux mille ta- » lens, (six millions) & qu'il leur li- » vreroit soixante-dix galéres armées » avec tout leur équipage; & que Syl- » la de son côté, assureroit à Mithri- » date le reste de ses Etats, & le feroit » déclarer ami & allié du peuple Ro- » main. « Archélaüs parut agréer ces conditions, & dépécha sur le champ un courier à Mithridate pour les lui communiquer. Sylla partit pour l'Hellespont, menant avec lui Archélaüs, à qui il faisoit beaucoup d'honneur.

Il reçut à Larisse les Ambassadeurs de Mithridate, qui venoient lui déclarer que leur Maître acceptoit & ratifioit tous les autres articles du Traité ; mais qu'il le prioit de ne lui pas ôter la Paphlagonie ; & que pour celui des soixante-dix galéres, il ne pouvoit en aucune façon le passer.

Sylla, choqué de ce refus, leur répondit d'un ton de colére : » Que dites-» vous ? Quoi, Mithridate veut rete-» nir la Paphlagonie, & refuse de re-» mettre les vaisseaux que je lui ai de-» mandés, lui de qui j'attendois des » remerciemens à genoux, si je lui lais-» sois seulement la main dont il a égor-» gé cent mille Romains ? Il changera » de langage, quand je serai passé en » Asie. Présentement, au milieu de sa » Cour à Pergame, qu'il fasse là tran-» quillement ses projets pour une guer-» re qu'il n'a pas vûe. « Telle étoit la fierté de Sylla, qui en même tems faisoit entendre à Mithridate, que s'il s'étoit trouvé en personne aux batailles qui s'étoient données, il ne parleroit pas de la sorte.

Les Ambassadeurs effraiés de cette réponse, ne répliquérent pas une seule parole. Archélaüs tâcha d'adoucir Sylla, & lui promit de faire consentir Mithridate à tous ces articles. Il partit pour cet effet ; & Sylla de son côté, après avoir fait le dégât dans le pays, retourna dans la Macédoine.
An.M. 3920. Archélaüs de retour, le joignit près
Av. J. C. 84. de la ville de Philippe, & lui raporta que Mithridate accepteroit les conditions

tions propoſées, mais qu'il deſiroit ardemment d'avoir avec lui une conférence. Ce qui lui faiſoit ſouhaiter cette entrevûe, c'étoit la crainte de Fimbria, qui, aiant tué Flaccus dont il a été parlé plus haut, & s'étant mis à la tête de l'armée de ce Conſul, s'avançoit à grandes journées contre Mithridate; ce fut ce qui détermina ce Prince à faire amitié avec Sylla. L'entrevûe ſe fit à Dardane, dans la Troade. Mithridate avoit avec lui deux cens galéres, vingt mille hommes de pié, ſix mille chevaux, & bon nombre de chariots armés de faulx: & Sylla n'étoit accompagné que de quatre cohortes, & de deux cens chevaux. Mithridate étant allé au devant de lui, & lui tendant la main, Sylla lui demanda s'il acceptoit les conditions propoſées. Comme le Roi gardoit le ſilence, Sylla continuant, lui dit, » Mais ne ſavez-» vous pas, Mithridate, que c'eſt » aux ſupplians à parler, & que les » victorieux n'ont qu'à écouter & à » ſe taire? « Et ſur ce que Mithridate commença une longue apologie, tâchant de rejetter la cauſe de cette guerre en partie ſur les dieux, & en

partie fur les Romains, Sylla l'interrompit; & après lui avoir fait un long détail des violences & des inhumanités qu'il avoit commifes, il lui demanda une feconde fois s'il ne vouloit pas ratifier les conditions qu'Archélaüs lui avoit préfentées. Mithridate, furpris de la hauteur & de la fierté du Général Romain, aiant répondu qu'il le vouloit, alors Sylla reçut fes embraffemens: & lui préfentant enfuite les Rois Ariobarzane & Nicoméde, il les réconcilia avec lui. Mithridate, après avoir livré les foixante-dix galéres équipées, & cinq cens Archers, fe rembarqua.

Sylla fentoit bien que ce Traité de paix déplaifoit fort à fes troupes. Elles ne pouvoient fouffrir que ce Prince, qui de tous les Rois étoit le plus mortel ennemi de Rome, & qui en un feul jour avoit fait égorger cent mille citoiens Romains répandus dans l'Afie, fût traité avec tant de douceur, & même avec tant d'honneur; puifque prefque encore tout fumant du fang des Romains, il étoit déclaré leur ami & leur allié. Sylla, pour juftifier fa conduite, leur fit comprendre que s'il eût rejetté les propofitions

de paix, Mithridate, à son refus, n'auroit pas manqué de traiter avec Fimbria; & que si ces deux ennemis avoient joint leurs forces, ils l'auroient contraint, ou d'abandonner ses conquêtes, ou de hazarder une bataille contre des troupes supérieures en nombre, & commandées par deux grands Capitaines, qui auroient pu en un seul jour lui faire perdre le fruit de toutes ses victoires.

Ainsi fut terminée la premiére guerre contre Mithridate, qui avoit duré quatre ans, pendant lesquels Sylla, après avoir fait périr plus de cent soixante mille hommes des ennemis, recouvra la Gréce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie, & plusieurs autres Provinces dont Mithridate s'étoit emparé; & lui aiant ôté une grande partie de sa flote, le contraignit de se renfermer dans les bornes du roiaume de ses peres. Mais [a] ce qu'on a le plus admiré dans Sylla, c'est que pendant trois ans que les factions de Cinna & de Marius dominoient dans l'Italie, il ne dissimula

a Vix quidquam in Syllæ operibus clarius duxerim, quàm quòd, cùm per triennium Cinnanæ Marianæque partes Italiam obsiderent, neque

point qu'il se préparoit à leur faire la guerre, & cependant n'interrompit point celle qu'il avoit commencée, persuadé qu'il faloit vaincre les ennemis du dehors, avant que de soumettre & de punir ceux du dedans. On a fort loué aussi en lui la fermeté qu'il eut de n'entendre à aucune des propositions de Mithridate, qui lui offroit des secours considérables contre ses ennemis, avant que ce Prince eût accepté les conditions de paix qu'il lui avoit prescrites.

Quelques jours après, Sylla partit pour marcher contre Fimbria, qui étoit campé sous les murailles de Thyatire dans la Lydie; & aiant dressé son camp près du sien, il commença à se retrancher. Les soldats de Fimbria, sortis en simples tuniques sans armes, coururent saluer & embrasser les soldats de Sylla, & se mirent à leur aider de tout leur cœur à faire leurs lignes. Fimbria, voiant ce changement dans ses troupes, & craignant Sylla comme un

illarum se bellum iis dissimulavit, nec quod erat in manibus omisit; existimavitque ante frangendum hostem, quàm ulciscendum civem; repulsoque externo metu, ubi quod alienum esset vicisset, superaret quod erat domesticum. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 24.*

ennemi irréconciliable dont il ne faloit attendre aucun pardon, après avoir tenté inutilement de le faire aſſaſſiner, ſe tua lui-même.

Sylla condanna l'Aſie à paier en commun vingt mille talens; & outre cette impoſition, il foula extrêmement les particuliers, en abandonnant leurs maiſons à l'inſolence & à l'avidité des gens de guerre qu'il logea chez eux, & qui vivoient à diſcrétion comme dans des villes conquiſes. Car il ordonna qu'un hôte donneroit à chaque ſoldat logé chez lui quatre dragmes par jour, & qu'il lui donneroit à ſouper à lui & à tous ſes amis qu'il voudroit prier; que chaque Capitaine auroit par jour cinquante dragmes, & qu'outre cela on lui donneroit une robe pour la maiſon, & une autre pour paroitre en public.

Soixante millions.

Deux livres.

Vingt-cinq livres.

Après avoir ainſi châtié l'Aſie, il partit d'Ephéſe avec tous ſes vaiſſeaux, & le troiſiéme jour il arriva dans le port du Pirée. S'étant fait initier aux grands Myſtéres, il prit pour lui la bibliothéque d'Apellicon, où étoient les ouvrages d'Ariſtote. Ce Philoſophe, en mourant, avoit laiſſé ſes

Plut. in Sylla, pag. 468. Strab. lib. 13. pag. 609. Athen. lib. 5. pag. 214. Laert. in Theophr.

Ecrits à Théophraste, l'un de ses plus illustres disciples. Celui-ci les avoit transmis à Nélée de Scepsis, ville du voisinage de Pergame en Asie : après la mort duquel ces ouvrages tombérent entre les mains de ses héritiers, gens ignorans, qui les gardoient renfermés dans un coffre. Quand les Rois de Pergame commencérent à ramasser avec soin toutes sortes de livres pour leur bibliothéque, comme la ville de Scepsis étoit de leur dépendance, ces héritiers appréhendant qu'on ne les leur enlevât, s'avisérent de les cacher dans une voute souterraine, où ils demeurérent plus de cent trente ans : jusqu'à ce qu'enfin les héritiers de la famille de Nélée, qui, au bout de plusieurs générations, étoient tombés dans la derniére pauvreté, les en tirérent pour les vendre à Apellicon, riche Athénien, qui cherchoit par tout les livres les plus curieux pour sa bibliothéque. Comme ils se trouvérent fort endommagés par la longueur du tems, & par l'humidité où ils avoient été, Apellicon en fit d'abord tirer des copies, où il se trouva bien des vuides, parce que l'original étoit pourri en plusieurs endroits, ou rongé

des vers, ou effacé. On remplit ces vuides, ces mots, & ces lettres, du mieux qu'on put par conjecture, & cela quelquefois assez mal habilement. De là sont venus dans ces ouvrages plusieurs difficultés, qui ont toujours fait de la peine aux savans. Apellicon étant mort fort peu de tems avant que Sylla arrivât à Athénes, il se saisit de sa bibliothéque, & de ces œuvres d'Aristote qui y étoient, & en enrichit celle qu'il avoit à Rome. Un fameux Grammairien de ce tems-là, nommé Tyrannion, qui demeuroit alors à Rome, aiant grande envie d'avoir ces œuvres d'Aristote, obtint du Bibliothécaire de Sylla la permission d'en tirer une copie. Cette copie fut communiquée à Andronique le Rhodien, qui en fit part enfin au public : & c'est à lui qu'on a l'obligation des ouvrages de ce grand Philosophe.

§. II.

Seconde guerre contre Mithridate, faite par Muréna : elle ne dura que trois ans. Mithridate se prépare à recommencer la guerre. Il fait un Traité avec Sertorius. Troisiéme guerre contre Mithridate. Luculle Consul est

envoié contre lui. Il lui fait lever le siége de Cyzique, & défait ses troupes. Il remporte sur lui une victoire complette, & l'oblige de s'enfuir dans le Pont. Fin tragique des sœurs & des femmes de Mithridate. Il cherche à se retirer chez Tigrane son gendre. Luculle régle les affaires de l'Asie.

An.M. 3921. Av. J. C. 83. App. p. 213-216.

SYLLA, en partant pour Rome, avoit laissé à Muréna le gouvernement de l'Asie, avec les deux légions qui avoient servi sous Fimbria, pour tenir la province dans l'obéissance. Ce Muréna est le pere de celui pour qui Cicéron fit le beau plaidoier qui porte son nom. Son fils, pour lors, faisoit sous lui ses premiéres campagnes.

Depuis le départ de Sylla, Mithridate étant retourné dans le Pont, tourna ses armes contre ceux de la Colchide & du Bosphore, qui s'étoient révoltés contre lui. Les premiers demandérent son fils Mithridate pour roi, & l'aiant obtenu, rentrérent aussitôt dans l'obéissance. Le Roi, s'imaginant que cette démarche étoit un effet des intrigues de son fils, en prit de l'ombrage, & l'aiant fait venir, il le chargea de chaînes d'or, & peu après le

fit mourir. Ce fils lui avoit rendu de grands ſervices dans la guerre contre Fimbria. On voit encore ici combien l'eſprit de domination eſt ombrageux, & combien un Prince qui s'y abandonne devient ſoupçonneux contre ſon propre ſang, toujours prêt à ſe porter aux plus funeſtes extrémités, & à ſacrifier aux plus légéres défiances ce qu'il a de plus cher. Pour ce qui regarde les habitans du Boſphore, il prépara une groſſe flote & une nombreuſe armée ; ce qui fit croire que de ſi grands préparatifs avoient raport aux Romains. En effet, il n'avoit pas rendu toute la Cappadoce à Ariobarzane, s'en étant réſervé une partie ; & il commençoit à ſe défier d'Archélaüs, comme l'aiant engagé dans une paix également honteuſe pour lui & deſavantageuſe.

Quand Archélaüs s'en fut apperçu, ſachant à quel Maître il avoit affaire, il ſe réfugia vers Muréna, & le ſollicita vivement à porter ſes armes contre Mithridate. Muréna, qui ſouhaitoit avec paſſion d'obtenir l'honneur du triomphe, ſe laiſſa facilement perſuader. Il fit une irruption dans la Cappadoce, & ſe rendit maitre de Coma-

ne, ville la plus puissante du Roiaume. Mithridate lui envoia des Ambassadeurs, pour se plaindre de ce qu'il violoit le Traité que les Romains avoient fait avec lui. Muréna répondit qu'il ne connoissoit point de Traité fait avec leur Maître. Véritablement il n'y avoit eu rien d'écrit de la part de Sylla, & tout s'étoit fait de vive voix. Ainsi il ne cessa point de ravager le pays, & y prit ses quartiers d'hiver. Mithridate envoia ses Ambassadeurs à Rome, pour en porter ses plaintes à Sylla & au Sénat.

AN.M. 3921. AV. J. C. 82. Il vint de Rome un Commissaire, mais sans Décret du Sénat, qui ordonna publiquement à Muréna de ne point inquiéter le Roi de Pont. Mais comme il l'entretint en secret, on crut que c'étoit pure collusion. Effectivement, il ne cessa point de ravager ses terres. Mithridate alors se mit en campagne; & aiant passé le fleuve Halys, il livra une bataille à Muréna, le défit, & l'obligea de se retirer en Phrygie, après avoir fait une très grande perte.

AN. M. 3923. AV. J. C. 81. Sylla, qui avoit été nommé Dictateur, ne pouvant plus souffrir que, contre le Traité qu'il avoit accordé à Mithridate, on continuât encore de

l'inquiéter, envoia Gabinius vers Muréna pour lui ordonner sérieusement de laisser ce Prince en repos, & de le réconcilier avec Ariobarzane. Il obéit. Mithridate aiant mis entre les mains d'Ariobarzane un de ses fils âgé seulement de quatre ans comme otage, retint sous ce prétexte les villes où il avoit des garnisons, promettant sans doute de les rendre dans le tems. Puis il donna un grand repas, où il proposa des prix pour ceux qui surpasseroient les autres à boire, à manger,, à chanter, à railler: digne objet d'émulation! Gabinius fut le seul qui ne jugea pas à propos d'entrer dans cette lice. Ainsi finit la seconde guerre contre Mithridate, qui n'avoit pas duré trois ans. Muréna, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe, qu'il n'avoit pas trop mérité.

Mithridate restitua enfin à Ariobarzane toute la Cappadoce, forcé par Sylla, qui mourut cette année-là même. Mais il se servit d'un détour pour la lui faire perdre. Tigrane avoit fait bâtir en Arménie une grande ville toute nouvelle, qu'il nomma de son nom Tigranocerte. Mithridate persuada à son gendre de faire la

AN.M. 3926.
AV. J. C. 78.

conquête de la Cappadoce, & d'en transporter les habitans dans la nouvelle ville, & dans d'autres parties de ses Etats qui n'étoient pas bien peuplées. Il le fit, & en amena trois cens mille ames. Par tout où il portoit ses armes victorieuses, il pratiqua toujours depuis ce tems-là la même chose, pour bien peupler ses Etats.

AN.M. 3928. Av. J. C. 76. *Appian pag 216. & 217. Plut. in Sertor. pag. 580. 581.*

La réputation extraordinaire de Sertorius, qui suscitoit de terribles affaires aux Romains dans l'Espagne, fit naître à Mithridate la pensée de lui envoier une Ambassade, pour l'engager à joindre ensemble leurs forces contre un ennemi commun. Les flateurs, qui le comparoient à Pyrrhus, & Sertorius à Annibal, lui faisoient entendre que les Romains, attaqués en même tems des deux côtés, ne pourroient jamais résister à deux puissances si formidables, quand le plus habile & le plus expérimenté de tous les Capitaines seroit joint au plus grand des Rois. Il envoia donc en Espagne ses Ambassadeurs, chargés de lettres & d'instructions pour traiter avec Sertorius, à qui ils offrirent de sa part une flote & de l'argent pour

continuer la guerre, à condition qu'il souffriroit que ce Prince recouvrât les provinces de l'Asie, que la nécessité de ses affaires l'avoient forcé d'abandonner par le Traité qu'il avoit fait avec Sylla.

Dès que ces Ambassadeurs furent arrivés auprès de Sertorius, & qu'ils eurent exposé leur commission, Sertorius assembla son Conseil, qu'il appelloit *le Sénat*. Ils étoient tous d'avis qu'on acceptât avec joie les offres de ce Prince, d'autant plus que pour un secours aussi présent & aussi effectif que l'argent & la flote qu'on lui offroit, il ne lui en couteroit qu'un vain consentement qu'on lui demandoit pour une entreprise qu'il ne dépendoit pas même de lui d'empécher. Mais Sertorius, avec une grandeur d'ame digne d'un véritable Romain, protesta qu'il n'entendroit jamais à aucun Traité qui blessât la gloire ou les intérêts de sa patrie, & qu'il ne voudroit pas même d'une victoire sur ses propres ennemis, qui ne fût pas acquise par des voies légitimes. Et aiant fait entrer les Ambassadeurs de Mithridate, il leur déclara qu'il souffriroit que leur Maître gardât la Bi-

thynie & la Cappadoce, accoutumées à être gouvernées par des Rois, & sur lesquelles les Romains ne pouvoient avoir aucune prétention légitime: mais qu'il ne consentiroit jamais qu'il mît le pié dans l'Asie Mineure, qui appartenoit à la République, & à laquelle il avoit renoncé par un Traité solennel.

Quand cette réponse fut raportée à Mithridate, elle le jetta dans un grand étonnement, & l'on assure qu'il dit alors à ses amis: »Quels ordres ne nous » donnera donc point Sertorius quand » il sera assis dans le Sénat au milieu de » Rome, puisqu'aujourd'hui, confiné » sur le rivage de l'Océan Atlantique, » il prescrit des bornes à mes Etats, & » nous déclare la guerre si nous entre- » prenons quelque chose sur l'Asie! « Cependant il y eut un Traité fait & juré entr'eux, qui portoit: Que Mithridate auroit la Bithynie & la Cappadoce; que pour cet effet Sertorius lui envoieroit des troupes & un de ses Capitaines pour les commander; & que de son côté Mithridate donneroit à Sertorius trois mille talens comptant, & quarante galéres.

Neuf millions.

Le Capitaine que Sertorius lui en-

voia en Asie, fut un des Sénateurs bannis de Rome, & qui s'étoient retirés avec lui, nommé Marcus Marius, à qui Mithridate rendoit de grands honneurs. Car, lorsque Marius précédé de ses faisceaux de verges & de haches entroit dans les villes, Mithridate le suivoit, très content de n'avoir que le second rang après lui, & de ne faire auprès de ce Proconsul que la figure d'un Allié puissant, mais inférieur. Telle étoit alors la grandeur Romaine, que le nom seul de cette puissante République obscurcissoit l'éclat & le pouvoir des plus grands Rois. Au reste, Mithridate trouvoit son intérêt dans cette conduite. Marius, comme s'il eût été autorisé par le Sénat & le peuple Romain, déchargea la plupart des villes des taxes exorbitantes dont Sylla les avoit accablées, marquant expressément que c'étoit une grace qu'elles recevoient de Sertorius, & qu'elles lui en avoient toute l'obligation. Une conduite si modérée & si habile, lui fit ouvrir les portes des villes sans le secours des armes, & le nom seul de Sertorius faisoit plus de conquêtes que toutes les forces de Mithridate.

AN.M. 3919. Av. J. C. 75. *App. bell. Mithridat. pag.* 175.

Nicoméde, roi de Bithynie, mourut cette année, & fit le peuple Romain son héritier. Son pays devint par là, comme je l'ai déja dit, une province Romaine. Mithridate forma aussitôt la résolution de renouveller la guerre contre eux à cette occasion ; & il emploia la plus grande partie de cette année à faire les préparatifs néceſſaires pour la pouſſer avec vigueur. Il crut, qu'après la mort de Sylla, & pendant les troubles qui agitoient la République, la conjoncture étoit favorable pour rentrer dans les conquêtes qu'il avoit cédées.

Plut. in Lucul. pag. 496.

Instruit par ses malheurs & par son expérience, il bannit de son armée toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la Romaine, & des boucliers solides & pesans : fit amas de chevaux, plutôt bien faits & bien dressés, que magnifiquement parés : assembla six-vingts mille hommes de pié, armés & disciplinés comme l'infanterie Romaine, & seize mille hommes de cavalerie bien équipés pour le service, sans

compter cent chariots à quatre chevaux armés de longues faulx. Il arma aussi quantité de galéres, où l'on ne voioit plus briller, comme auparavant, des pavillons dorés, mais qui étoient pleines de toutes sortes d'armes offensives & défensives, & prépara de grosses sommes d'argent pour la paie & l'entretien des troupes.

Mithridate avoit commencé par s'emparer de la Paphlagonie & de la Bithynie. La province d'Asie, qui se trouvoit épuisée par les exactions des partisans & des usuriers Romains, pour se délivrer de leur oppression, se déclara pour lui une seconde fois. Telle fut la cause de la troisiéme guerre Mithridatique, qui dura près de douze ans.

On envoia contre lui les deux Consuls, Luculle & Cotta, & l'on donna à chacun une armée. Luculle eut dans son département l'Asie, la Cilicie, & la Cappadoce : l'autre, la Bithynie & la Propontide. An. M. 3930. Av. J. C. 74.

Pendant que Luculle s'occupoit à réprimer l'avidité & les violences des partisans & des usuriers, à rassurer les peuples dans les pays desquels il passoit, & à leur donner bonne espérance pour l'avenir ; Cotta, qui étoit déja ar-

rivé, crut que c'étoit pour lui un tems favorable, & qu'il devoit profiter de l'abſence de ſon Collégue pour faire quelque action d'éclat. Il ſe prépare donc à combattre Mithridate. Plus on lui annonçoit que Luculle approchoit, qu'il étoit déja dans la Phrygie, qu'il arriveroit inceſſamment : plus il ſe hâtoit de donner la bataille, ſe croiant déja ſûr du triomphe, & voulant empêcher ſon Collégue d'y avoir part. Mais il fut battu par terre & par mer. Dans le combat naval il perdit ſoixante de ſes vaiſſeaux avec tout leur équipage : & dans le combat de terre on lui tua quatre mille hommes de ſes meilleures troupes, & il fut obligé de ſe renfermer dans la ville de Chalcédoine, ſans eſpérance d'aucun autre ſecours que celui que lui voudroit donner ſon Collégue. Tous les Officiers de ſon armée, irrités contre la conduite téméraire & préſomptueuſe de Cotta, tâchoient de perſuader à Luculle d'entrer dans le Pont, que Mithridate avoit laiſſé dépourvû, & où même on l'aſſuroit qu'il trouveroit tous les peuples diſpoſés à la rebellion. Il répondit généreuſement qu'il eſtimoit plus & aimoit mieux ſauver

un citoien Romain, que de s'emparer de tous les Etats des ennemis ; & ſans aucun reſſentiment contre ſon Collégue, il alla le ſecourir avec tout le ſuccès qu'il pouvoit eſpérer. C'eſt le premier endroit par où il commença à ſe ſignaler, qui doit lui faire plus d'honneur que toutes ſes victoires les plus éclatantes.

An.M. 3931. Av. J. C. 73. *Plut. in Lucul. pag. 497-499. Appian. pag. 219-222.*

Mithridate, animé par le double avantage qu'il avoit remporté, entreprit le ſiége de Cyzique, ville de la Propontide, qui ſoutenoit vigoureuſement le parti des Romains dans cette guerre. En s'en rendant maître, il s'ouvroit un paſſage de la Bithynie dans l'Aſie Mineure, qui lui auroit été très avantageux pour y porter la guerre avec toute la ſureté & la facilité poſſibles. C'étoit pour cela qu'il la vouloit prendre. Pour y réuſſir, il l'inveſtit par terre avec trois cens mille hommes diviſés en dix camps, & par mer avec quatre cens vaiſſeaux. Luculle l'y ſuivit bientôt, & commença par s'emparer d'un poſte ſur une hauteur qui étoit pour lui de la derniére importance, parce qu'il lui facilitoit les convois, & lui donnoit moien de couper les vivres aux enne-

mis. Il n'avoit que trente mille hommes de pié, & deux mille cinq cens chevaux. La ſupériorité du nombre des troupes ennemies, loin de l'effraier, le raſſura, perſuadé qu'il étoit que les proviſions manqueroient bientôt à cette multitude innombrable. Auſſi, en exhortant ſes troupes, il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur couteroit pas une goute de ſang. C'eſt en quoi il mettoit ſa gloire: car la vie des ſoldats lui étoit précieuſe.

Le ſiége fut long, & pouſſé avec la derniére vigueur. Mithridate battoit la place de tous côtés avec des machines ſans nombre. La réſiſtance ne fut pas moins vigoureuſe. Les aſſiégés firent des prodiges de valeur, & mirent en œuvre tout ce que l'habileté la plus induſtrieuſe peut inventer pour repouſſer l'attaque des ennemis, ſoit en brulant leurs machines, ſoit en les rendant inutiles par mille obſtacles différens qu'ils y oppoſoient. Ce qui leur inſpiroit ce courage, étoit la confiance extrême qu'ils avoient en Luculle, qui leur avoit fait dire qu'ils pouvoient ſe tenir aſſurés, s'ils continuoient de ſe défendre avec la même valeur, que leur place ne ſeroit point priſe.

En effet Luculle s'étoit si bien posté, que sans en venir à une action générale, ce qu'il évita toujours avec grand soin, il fit souffrir infiniment l'armée de Mithridate, en enlevant ses convois, en faisant charger à propos les partis qu'il envoioit au fourage, en battant des détachemens qu'il faisoit de tems en tems. En un mot, il sut si bien prendre avantage de toutes les occasions qui s'offroient, il affoiblit si fort l'armée des assiégeans, & usa de tant d'habileté pour lui couper les vivres, aiant fermé toutes les avenues par où elle en pouvoit tirer, qu'il la réduisit à une extrême famine. Les soldats ne trouvoient plus à manger que des herbes, & quelques-uns même allérent jusqu'à se nourrir de chair humaine. Mithridate [a] qui passoit pour le Capitaine le plus rusé de son tems, au desespoir qu'un Général qui ne pouvoit pas avoir encore beaucoup d'expérience, lui eût si souvent donné le change par de fausses marches & de feints mouvemens, & l'eût vaincu

AN.M. 3932.
AV. J.C. 72.

a Cùm totius impetus belli ad Cyzicenorum mœnia constituisset, eamque urbem sibi Mithridates Asiæ januam fore putavisset, qua effracta & revulsa, tota pateret provincia : perfecta ab Lucullo hæc sunt omnia, ut urbs fidelissimorum

ſans tirer l'épée, fut enfin obligé de lever honteuſement le ſiége, après y avoir paſſé près de deux ans. Il s'enfuit par mer, & ſes Lieutenans conduiſirent ſon armée par terre vers Nicomédie. Luculle les pourſuivit, & les aiant atteints près du Granique, il en tua vingt mille ſur la place, & fit une infinité de priſonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cens mille hommes, tant ſoldats que valets, ou autres gens ſuivant l'armée.

Après ce nouveau ſuccès, Luculle reprit le chemin de Cyzique, entra dans la ville, & après avoir joui pendant quelques jours du plaiſir de l'avoir ſauvée, & des honneurs que cette gloire lui attiroit, il alla courir les côtes de l'Helleſpont pour ramaſſer des vaiſſeaux, & compoſer une flote.

Plut. in Lucul. pag. 498-504. Appian. pag. 213-218.

Mithridate, après avoir levé le ſiége de Cyzique, ſe rendit à Nicomédie, d'où il paſſa par mer dans le Pont. Il laiſſa une partie de ſa flote & dix mille hommes de ſes meilleures troupes dans l'Helleſpont, avec trois

ſociorum defenderetur, ut omnes copiæ regis diuturnitate obſidionis conſumerentur. *Cic. in orat. pro Mur. n. 33.*

de ſes meilleurs Généraux. Luculle, avec la flote Romaine, les [a] battit deux fois; la premiére à Ténédos, l'autre à Lemnos, dans un tems où la flote ennemie ne ſongeoit à rien moins qu'à faire voile vers l'Italie, & à porter l'allarme & les ravages juſques ſur les côtes de Rome. Il leur tua preſque tout leur monde dans ces deux combats; & dans le dernier il prit les trois Généraux, dont l'un étoit M. Marius ce Sénateur Romain, que Sertorius avoit envoié d'Eſpagne au ſecours de Mithridate. Luculle le fit mourir, parce qu'il ne convenoit pas de mener en triomphe un Sénateur Romain. L'un des deux autres s'empoiſonna; & le troiſiéme fut réſervé pour le triomphe. Après avoir dégagé les côtes par ces deux victoires, Luculle tourna ſes armes vers le continent: réduiſit, premiérement la Bithynie, puis la Paphlagonie: marcha enſuite juſques dans le Pont; & porta la

a Ab eodem Imperatore claſſem magnam & ornatam, quæ ducibus Sertorianis ad Italiam ſtudio inflammato raperetur, ſuperatam eſſe atque depreſſam. *Cic. pro Leg. Manil. n. 21.*
Quid? illam pugnam navalem ad Tenedum, cùm contento curſu, acerrimis ducibus, hoſtium claſſis Italiam ſpe atque animis inflata peteret, mediocri certamine & parva dimicatione commiſſam arbitraris? *Id. pro Mur. n. 33.*

guerre dans le ſein même des Etats de Mithridate.

Il ſouffrit d'abord, dans cette expédition, une grande diſette de vivres, juſques-là qu'il fut obligé de ſe faire ſuivre par trente mille hommes de Galatie, qui portoient chacun ſur leurs épaules un minot de blé. Mais, en avançant dans le pays, & ſoumettant les villes & les provinces, il ſe trouva enfin dans une ſi grande abondance de toutes choſes, qu'un beuf
Dix ſols. n'étoit vendu qu'une dragme, & un eſclave que quatre dragmes.

Mithridate avoit ſouffert preſque autant par la tempête dans ſon paſſage ſur le Pont Euxin, que dans la rude campagne où il avoit été ſi maltraité. Il y avoit perdu preſque tout le reſte de ſa flote & des troupes qu'il ramenoit pour défendre ſes anciens Etats. Quand Luculle arriva, il travailloit vivement à de nouvelles levées, pour ſe défendre contre cette attaque qu'il avoit bien prévûe.

Luculle, en arrivant dans le Pont, alla, ſans perdre de tems, former le ſiége d'Amiſus & d'Eupatoria, deux des principales villes du pays, fort proches l'une de l'autre. La derniére,

tout

tout nouvellement bâtie, étoit nommée Eupatoria, à cause du surnom Eupator que portoit Mithridate : il y faisoit même sa résidence ordinaire, & en vouloit faire la capitale de ses Etats. Non content de ces deux siéges formés tout à la fois, Luculle fit encore un détachement de l'armée pour aller former celui de Thémiscyre sur le Thermodon, qui n'étoit pas moins considérable que les deux autres.

Les Officiers de l'armée de Luculle se plaignoient de ce que ce Général s'amusoit trop lontems à des siéges qui n'en valoient pas la peine, & qu'il donnoit cependant à Mithridate le loisir de grossir son armée, & de se fortifier. » C'est cela même que je demande, leur disoit-il pour sa justification ; & je le fais à dessein, afin » que notre ennemi se ranime encore, » & qu'il assemble une armée si nombreuse, qu'elle lui donne la confiance de nous attendre en bataille, & » de ne plus fuir devant nous. Ne » voiez-vous pas qu'il a derrière lui » des solitudes immenses & des deserts infinis, où il nous sera impossible de le suivre & de l'atteindre? De » ces deserts il n'y a que peu de jour-

» nées de chemin jufqu'en Arménie.
» Là tient fa Cour Tigrane Roi des
» Rois, qui a une fi grande puiffance
» qu'il domte les Parthes ; qu'il tranf-
» porte des villes Grecques jufques
» dans le milieu de la Médie, qu'il
» s'eft rendu maître de la Syrie & de
» la Paleftine, & qu'il a exterminé les
» Rois defcendans de Séleucus, &
» emmené leurs femmes & leurs fil-
» les captives. Ce Prince fi puiffant
» eft l'allié & le gendre de Mithrida-
» te. Penfez-vous que quand il l'aura
» dans fon palais comme fuppliant, il
» l'abandonnera, & qu'il ne nous fe-
» ra pas la guerre ? Ainfi, en nous hâ-
» tant de chaffer Mithridate, nous
» courons grand rifque de nous atti-
» rer fur les bras Tigrane, qui cher-
» che depuis lontems des prétextes
» pour fe déclarer contre nous, & qui
» n'en fauroit jamais trouver de plus
» fpécieux, de plus légitime, & de
» plus honnête, que celui de fecourir
» fon beau-pere, & un Roi réduit à la
» derniére extrémité. Qu'eft-il donc
» befoin que nous fervions Mithrida-
» te contre nous-mêmes, que nous
» lui montrions à qui il doit avoir re-
» cours pour fe mettre en état de nous

» combattre ; & que malgré lui, &
» lors peutêtre qu'il regarde cette dé-
» marche comme indigne de fon cou-
» rage & de fa grandeur, nous le
» pouffions entre les bras de Tigrane?
» Ne vaut-il pas infiniment mieux, en
» lui donnant le tems de fe fortifier &
» de s'encourager avec fes propres
» forces, n'avoir à combattre que les
» troupes de la Colchide, les Tibaré-
» niens, & les Cappadociens, que
» nous avons fi fouvent vaincus, que
» de nous expofer à avoir encore fur
» les bras les Arméniens & les Médes ?

Pendant que les Romains atta- AN. M. 3933.
quoient les trois places dont j'ai parlé, AV. J. C. 71.
Mithridate, qui avoit déja formé une nouvelle armée, fe mit en campagne de fort bonne heure au printems. Luculle laiffa le commandement des fiéges d'Amifus & d'Eupatoria à Muréna. C'étoit le fils de celui dont nous avons déja parlé, à qui Cicéron rend un témoignage bien favorable. » Il
» [a] paffa, dit-il, dans l'Afie, provin-
» ce remplie de richeffes & de déli-
» ces, fans y laiffer aucune trace ni
» d'avarice, ni de débauche. Il fe con-

a Afiam iftam refertam, & eandem delicatam, fic obiit, ut in ea neque avaritiæ, neque luxuriæ

» duisit de telle sorte dans cette importante guerre, qu'il fit beaucoup de grandes actions sans le Général, & que le Général n'en fit aucunes sans lui. « Luculle marcha donc contre Mithridate, qui étoit campé dans la plaine de Cabires. Celui-ci eut l'avantage en deux actions : mais à la troisiéme, il fut défait entiérement, & obligé de prendre la fuite, sans avoir ni un seul valet, ni un seul Ecuyer qui fût resté auprès de lui, ni un seul cheval de son écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ses Eunuques l'aiant apperçu à pié au milieu de la troupe des fuiards, descendit de son cheval, & le lui donna. Les Romains étoient si près de lui, qu'ils le tenoient presque déja. Et s'ils le manquérent, ils ne durent s'en prendre qu'à eux-mêmes. La seule avarice des soldats fit perdre aux Romains cette proie, qu'ils poursuivoient depuis si lontems avec tant de travaux, tant de dangers, & de si grands combats, & priva Luculle du seul prix de toutes ses victoi-

vestigium reliquerit. Maximo in bello sic est versatus, ut hic multas res & magnas sine imperatore gesserit, nullam sine hoc imperator. *Cic. pro Muren. n. 20.*

res. Mithridate [a], dit Cicéron, imita habilement la maniére dont autrefois, dans le même Pont, Médée s'étoit dérobée à la pourſuite de ſon pere. On dit que cette Princeſſe aiant coupé en piéces le corps de ſon frere Abſyrte, répandit ſes membres dans les endroits par où ſon pere la pourſuivoit, afin que le ſoin de recueillir ces membres diſperſés, & la douleur que lui cauſoit un ſi triſte ſpectacle, arrétaſſent la rapidité de ſa courſe. Mithridate de même en fuiant, laiſſa ſur les chemins une grande quantité d'or, d'argent, & de choſes précieuſes, qu'il avoit reçues de ſes ancêtres, ou qu'il avoit lui-même amaſſées dans les guerres précédentes : & pendant que les ſoldats s'amuſoient à recueillir ces tréſors, le Roi leur échapa des mains. Ainſi le pere de Médée fut retardé dans

a Ex ſuo regno ſic Mithridates profugit, ut ex eodem Ponto Medea illa quondam profugiſſe dicitur : quam prædicant, in fuga, fratris ſui membra in iis locis, qua ſe parens perſequeretur, diſſipaviſſe, ut eorum collectio diſperſa, mœrorque patrius, celeritatem perſequendi retardaret. Sic Mithridates fugiens maximam vim auri atque argenti, pulcherrimarumque rerum omnium, quas & à majoribus acceperat, & ipſe bello ſuperiore ex tota Aſia direptas in ſuum regnum congeſſerat in Ponto, omnem reliquit. Hæc dum noſtri colligunt omnia diligentiùs, Rex ipſe è manibus effugit. Ita illum in per-

sa poursuite par la tristesse, & les Romains par la joie.

Après cette déroute des ennemis, Luculle prit la ville de Cabires, & plusieurs autres places & châteaux, où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons pleines de Grecs & de Princes proches parens du Roi, qui y étoient détenus. Comme ces malheureux se tenoient pour morts depuis lontems, cette liberté qu'ils recevoient de la grace de Luculle, leur paroissoit moins une délivrance, qu'une résurrection & une seconde vie. On prit aussi dans un de ces châteaux une sœur du Roi, nommée Nyssa; & ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise. Car les autres sœurs de ce Prince & ses femmes, qu'on avoit envoiées plus loin du danger, & qui se croioient en sureté & en repos, moururent toutes misérablement, Mithridate leur aiant envoié dans sa fuite par l'Eunuque Bacchidas l'ordre de mourir.

Il y avoit entr'autres Roxane & Statira sœurs du Roi encore filles, &

sequendi studio mœror, hos lætitia retardavit. | *Cic. de Lege Manil. n.* 22.

âgées d'environ quarante ans; & deux de ses femmes, Bérénice & Monime, toutes deux d'Ionie. On ne parloit que de cette derniére dans toute la Gréce, & on admiroit encore plus sa sagesse que sa beauté. Le Roi en étant devenu éperduement amoureux, n'avoit rien oublié pour la porter à répondre à sa passion : il lui envoia une seule fois quinze mille piéces d'or. Elle résista toujours, & refusa ses présens, jusqu'à ce qu'il lui eût donné la qualité d'épouse & de Reine, & qu'il lui eût envoié le bandeau roial, cérémonie essentielle dans le mariage des Rois de ces contrées. Encore ne se rendit-elle qu'avec beaucoup de regret, & pour satisfaire aux volontés de sa famille, qui fut éblouie de l'éclat de la Couronne, & de la puissance de Mithridate, qui étoit alors victorieux & comblé de gloire. Depuis ce mariage jusqu'au moment dont nous parlons, cette infortunée Princesse avoit passé ses jours dans une tristesse & dans une affliction continuelle, pleurant sur cette malheureuse beauté, qui, au lieu d'un mari lui avoit donné un maître, & au lieu de lui procurer une demeure honorable & une société

conjugale, l'avoit confinée dans une étroite prifon, fous une garde de barbares; où, éloignée du délicieux pays de la Gréce, elle n'avoit joui qu'en fonge des biens dont on l'avoit flatée, & avoit effectivement perdu les biens réels & véritables dont elle jouiffoit dans fa chére patrie.

Quand Bacchidas fut arrivé, & qu'il eut fignifié à ces Princeffes l'ordre de Mithridate, qui pour toute grace leur laiffoit la liberté de choifir le genre de mort qui leur paroitroit le plus doux & le plus promt, Monime détachant le diadême d'autour de fa tête, l'attacha à fon cou, & s'y pendit. Mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé affez fort, & s'étant rompu: *Bandeau fatal*, s'écria-t-elle, *ne faurois tu me rendre au moins ce trifte fervice?* & le jettant loin d'elle avec indignation, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Pour Bérénice, elle prit une coupe de poifon: & comme elle l'alloit boire, fa mere, qui étoit préfente, la pria de la partager avec elle, ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux. La moitié de la coupe fut affez forte pour emporter la mere abbatue & affoiblie par les années: mais elle

ne le fut pas assez pour surmonter les forces & la jeunesse de Bérénice. Cette Princesse lutta lontems contre la mort avec des efforts très violens. Enfin Bacchidas se lassant d'attendre l'effet du poison, elle fut étranglée.

On dit que des deux sœurs Roxane & Statira, Roxane avala du poison en vomissant mille imprécations & mille injures contre Mithridate : & que Statira au contraire sut bon gré à son frere & le remercia, de ce qu'étant en un si grand danger pour sa personne, il ne les avoit pas oubliées, & avoit songé à leur fournir les moiens de mourir libres, & de se soustraire aux outrages que leurs ennemis auroient pu leur faire souffrir.

Ces morts affligérent extrêmement Luculle, qui étoit d'un caractére doux & humain. Il passa outre, & continua de poursuivre Mithridate : mais aiant appris qu'il avoit quatre journées sur lui, & qu'il avoit pris le chemin de l'Arménie pour se retirer chez son gendre Tigrane, il s'en retourna sur ses pas ; & après avoir subjugué quelques peuples, & pris quelques places du voisinage, il envoia Appius Clodius à Tigrane lui redemander Mithri-

date ; & cependant il s'en retourna devant la ville d'Amifus, dont le fiége
An.M. 3934. Av. J. C. 70. duroit encore. Callimaque qui y commandoit, & qui étoit le plus habile Ingénieur de fon tems, en avoit feul prolongé la durée. Lorfqu'il vit qu'il ne pouvoit pas tenir davantage, il mit le feu à la ville, & fe fauva dans un vaiffeau qui l'attendoit. Luculle fit ce qu'il put pour éteindre l'incendie, mais inutilement ; &, pour furcroit de douleur, il fe vit contraint de livrer la ville au pillage des foldats, non moins à craindre pour elle que les flammes mêmes. Ses troupes étoient infatiables de butin, & il n'en étoit pas le maître. Une pluie qui furvint, fauva beaucoup d'édifices, & Luculle, avant fon départ, fit rebâtir ceux qui avoient été brulés. Cette ville étoit une ancienne Colonie des Athéniens. Ceux d'Athénes, qui, pendant qu'Ariftion en étoit maître, vouloient fuir fa tyrannie, s'y étoient retirés, & y jouiffoient des mêmes droits & priviléges que les habitans naturels.

En partant d'Amifus, Luculle tourna fa marche vers les villes d'Afie, que l'avarice & la cruauté des ufuriers & des Traitans tenoient dans une af-

freuse oppression ; jusques-là que ces pauvres peuples étoient obligés de vendre leurs enfans de l'un & de l'autre sexe, & même de mettre à l'encan les tableaux & les statues sacrées des dieux. Et quand cela ne suffisoit pas pour paier les tailles, les impôts, & les intérêts du passé, ils étoient impitoiablement livrés à leurs créanciers, & souvent même exposés à des tortures si barbares, que la servitude, en comparaison de ces maux, leur paroissoit une espéce de soulagement & de paix.

Ces dettes immenses de la province venoient des vingt mille talens d'amende auxquels elle avoit été condannée par Sylla. Elle les avoit bien déja paiés deux fois : mais ces usuriers insatiables en entassant usures sur usures, les avoient portés à plus de six vingts mille talens, de sorte qu'elle devoit encore le double de ce qu'elle avoit paié.

Soixante millions.

Trois cens soixante millions.

Tacite [a] a raison de dire que l'usure étoit un des plus anciens maux de la République Romaine, & la cause la

a Sanè vetus urbi fœnebre malum, & seditionum discordiarumque creberrima causa. *Tacit. Annal. lib. 6. cap. 16.*

plus ordinaire des féditions : mais dans le tems dont nous parlons, elle étoit portée à un excès qu'on a peine à comprendre.

L'intérêt de l'argent chez les Romains fe paioit tous les mois, & étoit d'un pour cent : c'eft pourquoi on l'appelloit *ufura centefima*, centiéme ; ou *unciarium fœnus*, douziéme, parce qu'en comptant les douze mois, on paioit douze pour cent : *uncia* eft la douziéme parti d'un tout.

Tacit. Annal. lib. 6. cap. 16. *Liv. lib. 7. n. 16.* La [a] loi des douze tables défendoit de porter l'ufure plus haut qu'à douze pour cent. Cette loi fût renouvellée par deux Tribuns du peuple l'an de Rome 396.

Ibid. n. 27. Dix ans après l'ufure fut réduite à la moitié : l'an de Rome 406. *femunciarium fœnus.*

Ibid. n. 42. Enfin l'année de Rome 411, on porta une défenfe d'exiger aucun intérêt : *ne fœnerari liceret.*

Tous ces Décrets furent inutiles. L'avarice [b], plus forte que les loix, l'a toujours emporté ; & quelques réglemens qu'on ait faits pour la répri-

a Ne quis unciario fœnore amplius exercero.

b Multis plebifcitis obviam itum fraudibus : quæ toties repreffæ, miras per artes rurfum oriebantur. *Tacit. ibid.*

mer, ſoit du tems de la République, ſoit ſous les Empereurs, elle a toujours trouvé le moien de les éluder. Elle n'a pas reſpecté davantage les loix de l'Egliſe, qui ſur cette matiére n'eſt jamais entrée en compoſition, & condanne ſévérement toute uſure, même les plus mitigées, parce que Dieu aiant tout défendu, elle ne croit pas avoir droit de rien permettre. Il eſt remarquable que l'uſure a toujours cauſé la ruine des Etats où elle a été tolérée ; & c'eſt ce déſordre, qui contribua beaucoup à renverſer la conſtitution de la République Romaine, & qui cauſa des maux ſi affreux dans toutes les provinces de l'Empire.

Luculle alors s'appliqua à procurer du ſoulagement à la province d'Aſie : ce qui ne ſe pouvoit faire qu'en réprimant l'injuſtice & la dureté des uſuriers & des Traitans. Ceux-ci ſe voiant privés par Luculle du gain immenſe qu'ils faiſoient, comme s'ils euſſent été exceſſivement lézés, jettérent les hauts cris, & excitérent contre lui à force d'argent pluſieurs Orateurs, ſe confiant particuliérement ſur ce qu'ils avoient pour débiteurs la plupart de ceux qui gouvernoient la Ré-

publique, ce qui leur donnoit un crédit infini. Mais Luculle méprisa leurs clameurs avec une fermeté d'autant plus admirable qu'elle est plus rare.

§. III.

Luculle fait déclarer la guerre à Tigrane, & marche contre lui. Vanité & suffisance ridicule de ce Prince. Il perd une grande bataille. Luculle prend Tigranocerte, capitale de l'Arménie. Il remporte une seconde victoire sur Mithridate & Tigrane joints ensemble. Mutinerie & révolte dans l'armée de Luculle.

AN. M. 3934. Av. J. C. 70. *Plut. in Lucull. p. 504-512. Memn. cap. 48-57. Appian. in Mithrid. pag. 228-232.*

TIGRANE, vers lequel Luculle avoit envoié un Ambassadeur, assez foible dans les commencemens de son régne, étoit devenu si puissant, par une suite de prospérités dont il y a peu d'exemples, qu'il étoit communément surnommé *Roi des Rois*. Après avoir vaincu & presque ruiné la famille des Rois successeurs du grand Séleucus; après avoir domté très souvent l'orgueil des Parthes; après avoir transporté des villes Grecques toutes entiéres dans la Médie; avoir conquis toute la Syrie, la Palestine, & avoir

donné la loi aux Arabes qu'on appelle Scénites : il régnoit avec une autorité respectée de tous les Princes d'Asie. Les peuples l'honoroient, à la maniére des Orientaux, jusqu'à l'adoration. Son orgueil étoit nourri & entretenu par les richesses immenses qu'il possédoit, par les excessives & continuelles louanges des flateurs, & par une prospérité qui n'avoit jamais été interrompue.

Appius Clodius fut introduit à l'audience de ce Prince, lequel parut dans tout l'éclat dont il pouvoit briller, pour donner une plus grande idée de la majesté roiale à cet Ambassadeur ; qui de son côté, joignant la hauteur de son naturel à celle qui faisoit le principal caractére de sa République, soutint parfaitement la dignité d'un Ambassadeur des Romains.

Après avoir expliqué en peu de paroles les sujets de plainte que les Romains avoient contre Mithridate, & la mauvaise foi de ce Prince, qui avoit rompu la paix sans même chercher des raisons ou des prétextes, il dit à Tigrane qu'il venoit pour demander qu'il lui fût livré, comme étant dû par toutes sortes de titres au triomphe

de Lucculle : qu'il ne croioit pas, qu'ami des Romains comme il l'avoit été jufqu'alors, il fît difficulté de leur livrer Mithridate : qu'en cas de refus, il étoit chargé de lui déclarer la guerre.

Ce Prince, qui n'avoit jamais été contredit, & qui ne connoiffoit point d'autres loix ni d'autre régle que fa volonté & fon bon plaifir, fut extrémement choqué de cette liberté Romaine. Mais il le fut bien plus encore de la lettre de Lucculle qu'on lui remit. Le fimple titre de Roi qu'elle lui donnoit, ne le contentoit pas. Il avoit pris celui de *Roi des Rois* dont il étoit entêté, & avoit pouffé l'orgueil à cet égard jufqu'à fe faire fervir par des têtes couronnées. Il ne paroiffoit jamais en public fans avoir quatre Rois; deux à pié de chaque côté de fon cheval, quand il fortoit : à table, dans fa chambre, enfin par tout, il en avoit toujours quelques-uns à le fervir aux offices les plus bas : mais fur tout quand il donnoit audience à des Ambaffadeurs. Car alors, pour donner aux étrangers une grande idée de fa gloire & de fa puiffance, il les faifoit tous ranger en haie aux deux côtés de

son trône, où ils paroissoient avec des habits & dans la posture des esclaves du commun. Un orgueil si plein de fatuité choque tout le monde. Un orgueil plus rafiné blesse moins, quoiqu'il soit à peu près le même dans le fond.

Il n'est pas étonnant qu'un Prince de ce caractére souffrît impatiemment la maniére dont lui parloit Clodius. C'étoit là la premiére parole franche & libre qu'il eût entendue depuis vingt-cinq ans qu'il gouvernoit ses sujets, ou plutôt qu'il les tyrannisoit avec la derniére insolence. Il répondit que Mithridate étoit le pere de Cléopatre sa femme: que son union avec lui étoit trop étroite, pour pouvoir le livrer au triomphe de Luculle: & que si les Romains étoient assez injustes pour lui faire la guerre, il sauroit bien se défendre, & les en faire repentir. Pour marquer son ressentiment, dans la réponse qu'il lui fit, il mit simplement *à Luculle*, sans y ajouter le titre ordinaire d'*Imperator*, ou autres semblables, qu'on donnoit aux Généraux Romains.

Luculle, apprenant de Clodius qui vint lui rendre compte de sa commis-

ſion, que la guerre étoit déclarée à Tigrane, retourna en diligence dans le Pont pour la commencer. L'entrepriſe paroiſſoit téméraire, & la puiſſance terrible de ce Roi étonnoit tous ceux qui comptoient moins ſur la valeur des troupes & ſur la conduite du Général, que ſur la multitude des ſoldats. Après s'être rendu maître de Sinope, il donna à cette ville auſſi bien qu'à celle d'Amiſus, la liberté, & en fit deux villes libres & indépendantes.

Memnon, cap. 51-61. Cotta ne traita pas de même Héraclée, qui, après un long ſiége, fut priſe par trahiſon. Il s'enrichit des dépouilles qu'il y trouva, traita les habitans avec la derniére cruauté, & fit preſque entiérement bruler leur ville. De retour à Rome, il fut d'abord bien reçu par le Sénat, & honoré du ſurnom de *Ponticus*, à cauſe de la priſe de cette ville. Mais, peu après, les Héracléens aiant porté leurs plaintes au Sénat, & expoſé d'une maniére capable de toucher les cœurs les plus durs les maux que l'avarice & la cruauté de Cotta leur avoient fait ſouffrir, le Sénat ſe contenta de lui ôter le *Laticlave*, qui étoit l'habillement des Sénateurs : punition nulle-

ment proportionnée aux excès crians dont on l'avoit convaincu.

Luculle laiſſa Sornatius, un de ſes Généraux, dans le Pont avec ſix mille hommes, & emmena le reſte, qui ne faiſoit que douze mille hommes d'infanterie & trois mille de cavalerie, par la Cappadoce vers l'Euphrate. Il paſſa ce fleuve au cœur de l'hiver, & enſuite le Tigre, & vint devant Tigranocerte, qui étoit un peu par delà, attaquer Tigrane dans ſa capitale, où il venoit d'arriver de Syrie. Perſonne n'oſoit plus parler à ce Prince de Luculle & de ſa marche, depuis le traitement cruel qu'il avoit fait à celui qui lui en avoit apporté la nouvelle dès le commencement, & qu'il fit mourir pour récompenſe de ce ſervice important. Il n'écoutoit que les diſcours des flateurs, qui lui diſoient qu'il faudroit que Luculle fût un grand Capitaine s'il oſoit ſeulement l'attendre à Ephéſe, & qu'il ne prît pas la fuite, & n'abandonnât pas très promtement l'Aſie, quand il verroit tous ces milliers d'hommes qui compoſoient ſon armée. Tant il eſt vrai, dit Plutarque, que comme tous les tempéramens ne ſont pas propres à

porter beaucoup de vin, tous les esprits ne ſont pas non plus capables de ſupporter une grande fortune ſans perdre la raiſon, & ſans tomber dans l'ivreſſe.

Tigrane, dans les commencemens, n'avoit pas ſeulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût ſon beau-pere : mais le traitant avec le dernier mépris & la derniére arrogance, il le tenoit éloigné, & le faiſoit garder, comme un priſonnier d'Etat, dans des lieux marécageux & mal
An M.3935. ſains. Mais après l'Ambaſſade de Clo-
Av. J. C. 69. dius, il l'avoit fait venir à la Cour avec toute ſorte d'honneurs & de marques de bienveillance. Là, dans une converſation ſecrette qu'ils eurent dans le palais ſeuls & ſans témoins, ils guérirent leurs ſoupçons mutuels au grand malheur de leurs amis, ſur leſquels ils en rejettérent la faute.

Du nombre de ces malheureux, fut Métrodore de la ville de Sceplis, homme d'un rare mérite, & qui avoit tant de crédit auprès de Mithridate, qu'on l'appelloit le Pere du Roi. Ce Prince l'avoit envoié en Ambaſſade vers Tigrane, pour le prier de le ſecourir contre les Romains. Quand il

eut expliqué le ſujet de ſon voiage, Tigrane lui demanda : *Et vous, Métrodore, que me conſeillez-vous ſur les demandes de votre Maître ?* Alors Métrodore, par un excès de ſincérité mal placée, lui répondit : *Comme Ambaſſadeur, je vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate ; & comme votre Conſeil, à n'en rien faire.* C'étoit une prévarication criminelle, & une ſorte de trahiſon. Elle lui couta la vie, quand Mithridate l'eut appriſe de Tigrane.

Luculle avançoit toujours vers ce Prince, & touchoit déja, pour ainſi dire, aux portes de ſon palais, ſans qu'il en fût ou qu'il en crût rien, tant ſa préſomption l'avoit aveuglé. Mithrobarzane, un de ſes favoris, hazarda de lui en porter la nouvelle. La récompenſe qu'il en eut, fut d'être chargé de la commiſſion d'aller auſſitôt, avec quelques troupes, lui amener Luculle priſonnier, comme s'il ne ſe fût agi que d'aller arréter un des ſujets du Roi. Le Favori, & la plus grande partie des troupes qu'on lui avoit données, perdirent la vie en voulant exécuter cette dangereuſe commiſſion.

Ce mauvais ſuccès ouvrit les yeux à Tigrane, & le fit revenir de ſon ivreſſe. Mithridate avoit été renvoié dans le Pont avec dix mille hommes de cavalerie, pour y lever des troupes, & revenir joindre Tigrane en cas que Luculle entrât dans l'Arménie. Pour lui, il avoit pris le parti de demeurer à Tigranocerte, & d'y donner tous les ordres néceſſaires pour faire des levées dans tous ſes Etats. Après cet échec, il commença à craindre Luculle, ſortit de Tigranocerte, ſe retira au mont Taurus, & ordonna à toutes ſes troupes de s'y rendre auprès de lui.

Luculle marcha droit à Tigranocerte, prit ſes quartiers autour de la place, & en forma le ſiége. La place étoit pleine de toutes ſortes de richeſſes, tous les habitans, tant le peuple que les Grands, s'étant piqués à l'envi, pour faire leur cour au Roi, de contribuer à l'embelliſſement & à la magnificence de la ville. C'eſt pourquoi Luculle la preſſoit vivement, dans la penſée que Tigrane ne ſouffriroit jamais qu'elle fût priſe, & qu'il viendroit tranſporté de fureur lui préſenter la bataille pour lui faire lever le ſiége. Et il ne ſe trompa point dans

sa conjecture. Mithridate envoioit tous les jours des couriers à Tigrane, & lui écrivoit des lettres très fortes pour l'exhorter à ne pas hazarder le combat, & à se servir seulement de sa cavalerie pour couper les vivres à Luculle. Taxile lui-même arriva de sa part, & se tenant avec lui dans son camp, il le prioit tous les jours très instamment de ne point attaquer les armées Romaines comme très aguerries & presque invincibles.

D'abord il écouta doucement & patiemment tous ces avis. Mais, quand toutes ses troupes, composées d'un grand nombre de peuples différens, furent rassemblées, alors non seulement les festins du Roi, mais ses Conseils mêmes, ne retentirent que de vaines bravades pleines d'insolence & de fierté, & de menaces barbares. Taxile fut en danger de sa vie pour avoir osé combattre l'avis de ceux qui vouloient le combat, & Mithridate lui-même fut ouvertement accusé de ne s'y opposer que par envie, pour priver son gendre de la gloire d'un si grand succès.

Dans cette pensée Tigrane ne voulut pas différer plus lontems, de peur

que Mithridate n'arrivât, & ne partageât avec lui l'honneur de la victoire. Il marcha donc avec toutes ses forces, disant à ses amis qu'il n'y avoit qu'une seule chose qui le fâchoit, c'est qu'il n'alloit avoir affaire que contre Luculle seul, & non contre tous les Généraux Romains ensemble. Il mesuroit l'espérance du succès sur le nombre de ses troupes. Il avoit vingt mille archers ou frondeurs; cinquante-cinq mille chevaux, dont il y en avoit dix-sept mille bardés de fer; cent cinquante mille hommes d'infanterie, partagés en compagnies & en bataillons; & des travailleurs pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nétoier & détourner des riviéres, & autres pareils ouvriers nécessaires dans les armées, au nombre de trente-cinq mille, rangés en bataille derriére les combattans, faisoient paroître l'armée encore plus nombreuse, & augmentoient sa force & sa confiance.

Quand il eut passé le mont Taurus, & que toutes ses troupes parurent ensemble dans la plaine, la seule vûe de son armée étoit capable d'inspirer de la terreur. Luculle, toujours intrépide, partagea son armée. Il laissa devant la place

place Muréna avec six mille hommes de pié ; & avec tout le reste de son infanterie, consistant en vingt-quatre cohortes, qui toutes ensemble ne faisoient pas plus de dix ou douze mille hommes, & avec toute sa cavalerie, & environ mille archers ou frondeurs, il marcha contre Tigrane, & se campa dans la plaine, une grosse riviére devant lui.

Cette poignée d'hommes excita la risée de Tigrane, & fournit à ses flateurs matiére de plaisanterie. Les uns s'en moquoient ouvertement ; les autres, pour se divertir, tiroient au sort ses dépouilles ; & de tous les Généraux de Tigrane & de tous les Rois qui le suivoient, il n'y en avoit pas un qui n'allât le prier de le charger lui seul de cette affaire, & de n'être pour lui que simple spectateur du combat. Tigrane lui-même, voulant paroitre agréable & fin railleur, dit en cette occasion ce bon mot, qui a été fort relevé : *S'ils viennent comme Ambassadeurs, ils sont beaucoup : mais s'ils viennent comme ennemis, ils sont bien peu.* C'est ainsi que cette premiére journée se passa en plaisanteries & en railleries.

Le lendemain, à la pointe du jour,

Luculle fit ſortir ſon armée de ſes retranchemens. Celle des Barbares étoit de l'autre côté de la riviére à l'orient ; & la riviére couloit de maniére, que tout d'un coup elle tournoit à gauche vers le couchant, où il y avoit un gué commode. Luculle, pour mener ſon armée à ce gué, prit auſſi à gauche vers le bas de la riviére, hâtant ſa marche. Tigrane, qui le vit, crut qu'il fuioit, & appellant Taxile, il lui dit avec un ris moqueur : *Voiez-vous ces légions Romaines ſi invincibles, les voiez-vous fuir ?* Taxile lui répondit : *Seigneur, je ſouhaite de tout mon cœur que votre bonne fortune faſſe aujourdhui en votre faveur un miracle : mais l'armure & la démarche de ces légions ne marquent pas des gens qui ſongent à fuir.*

Taxile parloit encore, lorſqu'on vit l'Aigle de la premiére Légion prendre tout d'un coup à droite par l'ordre de Luculle, & toutes les Cohortes la ſuivre pour paſſer le fleuve. Alors Tigrane, revenant à peine comme d'une longue ivreſſe, s'écria par deux ou trois fois : *Quoi ! ces gens-là viennent à nous !* de maniére que ces nombreuſes troupes ne prirent poſte & ne ſe mirent en bataille qu'avec beaucoup de deſor-

dre & de confusion. Tigrane se mit au corps de bataille : il donna l'aile gauche au Roi des Adiabéniens, & la droite au Roi des Médes. La plus grande partie de la cavalerie, bardée de fer, couvroit le front de cette aile droite.

Comme Luculle se mettoit en état de passer le fleuve, quelques-uns de ses Officiers Généraux l'avertirent d'éviter ce jour-là comme un des jours malheureux que les Romains appelloient *noirs*. Car c'étoit ce jour-là même que l'armée de Cépion * avoit été défaite dans la bataille contre les Cimbres. Luculle leur fit alors cette réponse qui est devenue si célébre : *Et moi*, leur dit-il, *je rendrai ce jour heureux aux Romains*. C'étoit le six d'Octobre. (La veille des Nones d'Octobre.)

Après avoir dit ce mot, & les avoir exhortés à ranimer leur courage, il passa la riviére ; & marcha le premier aux ennemis. Il étoit armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles, qui jettoit un éclat merveilleux : il avoit par

* *Il y a une faute dans le texte grec, qui met* l'armée de Scipion. *M. de Thou, l'avoit fort bien corrigée à la marge de son Plutarque, & il avoit lu* l'armée de Cépion.

dessus une cotte d'armes bordée d'une frange tout autour, & il faisoit luire son épée nue, pour donner à entendre à ses troupes qu'il faloit joindre d'abord un ennemi accoutumé à ne combattre que de loin en se servant de ses fléches, & lui enlever par la vitesse & la célérité de l'attaque l'espace qui lui donnoit le moien de s'en servir.

Aiant aperçu que la cavalerie bardée de fer, sur laquelle les ennemis comptoient beaucoup, étoit en bataille au pié d'un côteau, dont le sommet étoit plat & uni, & dont la pente, qui n'avoit pas plus de quatre cens toises, n'étoit ni fort coupée, ni fort difficile, il vit d'un premier coup d'œil l'usage qu'il en devoit faire. Il commanda sa cavalerie de Thrace & de Galatie pour aller prendre cette cavalerie des ennemis en flanc, & lui ordonna de ne faire qu'écarter leurs lances avec l'épée. Car la principale, ou plutôt toute la force de ces cavaliers bardés de fer consiste dans la lance; & quand ils n'ont pas la liberté de s'en servir, ils ne peuvent plus rien ni contre l'ennemi, ni pour eux-mêmes, à cause de leurs armes qui sont si pesantes, si roides, & si serrées,

qu'ils ne sauroient se remuer, & sont presque immobiles.

Pendant que sa cavalerie marche pour exécuter ses ordres, il prend deux Cohortes de gens de pié, & va pour gagner la hauteur. Son infanterie le suit courageusement excitée par l'exemple de son Général, qu'elle voit marcher le premier à pié, couvert de ses armes, & monter le côteau. Quand il fut sur le sommet, il se montra dans le lieu le plus éminent; & voiant de là toute l'ordonnance des ennemis, il se mit à crier: *La victoire est à nous, mes compagnons; la victoire est à nous.* Et en même tems, avec ses deux Cohortes, il tombe sur cette cavalerie pesamment armée, ordonne à ses gens de ne se pas servir de leurs piques, mais de joindre ces Cavaliers l'épée à la main, & de fraper sur leurs jambes & sur leurs cuisses, qui sont les seules parties qu'ils avoient découvertes. Mais ses soldats n'eurent pas la peine d'en venir là. Cette cavalerie ne les attendit point. Elle prit honteusement la fuite avec de grands hurlemens, &, en fuiant, elle alla donner avec ses chevaux lourds & pesans dans les rangs de l'infanterie sans

avoir rendu le moindre combat, & ſans avoir donné un ſeul coup de lance. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir, ou plutôt à vouloir fuir : car ils ne purent le faire, empéchés par leurs propres bataillons, dont les rangs étoient ſi ſerrés & ſi profonds, qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane, ce Roi ſi pompeux & ſi brave en paroles, avoit pris la fuite dès le commencement avec peu de monde ; & voiant ſon fils compagnon de ſa fortune, il détacha ſon diadême en pleurant, & le lui aiant donné, il l'exhorta à ſe ſauver comme il pourroit par un autre chemin. Ce jeune Prince n'oſa pas ceindre ſa tête de ce diadême, dangereux ornement dans une fuite. Il le remit entre les mains d'un de ſes plus fidéles ſerviteurs, qui fut pris un moment après, & mené à Luculle.

On dit que, dans cette déroute, il périt du côté des ennemis plus de cent mille hommes de pié ; & que de leur cavalerie, il ne s'en ſauva que très peu : & que, du côté des Romains, il n'y eut que cinq morts, & cent bleſſés. Jamais ils ne s'étoient trouvés en bataille rangée avec ſi peu de troupes

contre un ſi grand nombre d'ennemis : car les vainqueurs n'étoient pas la vingtiéme partie des vaincus. Les plus grands & les plus habiles Capitaines Romains, & ceux qui avoient le plus vû de guerres & de batailles, louoient particuliérement Luculle de ce qu'il avoit défait deux des plus grands & des plus puiſſans Rois du monde par deux moiens entiérement contraires, la lenteur & la célérité. Car, en différant & en traînant la guerre en longueur, il conſuma Mithridate, lorſqu'il étoit le plus fort & le plus formidable : & il ruina Tigrane en ſe hâtant, & en ne lui donnant pas le tems de ſe reconnoitre. On remarque que peu de Capitaines ont ſu, comme lui, rendre la lenteur agiſſante, & la célérité ſure.

Ce fut ce qui empécha Mithridate de ſe trouver à la bataille. Il s'imaginoit que Luculle uſeroit contre Tigrane de la même précaution & de la même lenteur dont il avoit uſé contre lui. Ainſi il ne marchoit que lentement, & à petites journées, pour joindre Tigrane. Mais, aiant trouvé ſur ſon chemin quelques Arméniens qui fuioient tout éperdus & épouvan-

tés, il se douta de ce qui étoit arrivé: & ensuite aiant rencontré un plus grand nombre de fuiards nuds & blessés, il fut entiérement informé de la défaite, & se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un très pitoiable état. Loin de lui rendre la pareille, & d'insulter à son malheur comme Tigrane avoit insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgraces communes, lui donna la Garde qui l'accompagnoit & les Officiers qui le servoient, le consola, le fortifia, & releva ses espérances. On est bien aise de voir que Mithridate n'avoit pas dépouillé toute humanité. Tous deux ensemble ils travaillérent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avoit une furieuse sédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinés contre les Barbares, & voulant à toute force livrer la ville à Luculle. Cette sédition étoit dans sa plus grande chaleur quand il y arriva. Il profita de l'occasion, fit donner un assaut, prit la ville, & après s'être emparé de tous les trésors du Roi, il l'abandonna au pillage à

tous ses soldats ; qui, avec plusieurs richesses, y trouvérent encore jusqu'à huit mille talens d'argent monnoié. (vingt-quatre millions) Outre le pillage, il donna encore huit cens dragmes à chaque soldat, sur tout le butin qui y fut pris : ce qui ne fut point capable d'assouvir leur insatiable avidité.

Quatre cens livres.

Comme cette ville avoit été peuplée par les colonies qu'on avoit tirées par force de la Cappadoce, de la Cilicie, & d'autres endroits ; Luculle leur permit à tous de retourner chacun dans leur pays natal. Ils reçurent cette permission avec une extrême joie, & en sortirent en si grand nombre, que d'une des plus grandes villes du monde, Tigranocerte devint en un moment presque déserte.

Strab. l. 11. p. 532. & l. 12. p. 539.

Si Luculle eût poursuivi Tigrane après sa victoire sans lui donner le tems de lever de nouvelles troupes, il l'auroit pris ou chassé du pays, & la guerre eût été finie. On trouva fort mauvais à l'armée & à Rome qu'il y eût manqué ; & on l'accusa non de négligence, mais d'avoir voulu par là se rendre nécessaire, & conserver plus lontems le commandement. Ce fut

Dion. Cassius, lib. 35. pag. 1.

une des raiſons qui indiſpoſérent les eſprits contre lui, & qui firent ſonger à lui donner un ſucceſſeur, comme on le verra dans la ſuite.

Après la grande victoire qu'il avoit remportée ſur Tigrane, pluſieurs peuples vinrent ſe remettre entre ſes mains. Il reçut auſſi une ambaſſade du Roi * des Parthes, qui demandoit à faire amitié & alliance avec lui. Luculle reçut agréablement ſa propoſition, & lui envoia auſſi de ſon côté des Ambaſſadeurs, qui étant arrivés à la Cour, découvrirent que le Roi, incertain du parti qu'il devoit embraſſer, balançoit entre les Romains & Tigrane, & faiſoit ſecrettement demander à ce dernier la Méſopotamie pour le prix du ſecours qu'il lui offroit. Luculle, informé de cette démarche ſecrette, réſolut de laiſſer là Mithridate & Tigrane, & de tourner ſes armes contre le Roi des Parthes, flaté de cette agréable penſée, que rien ne pouvoit être plus glorieux pour lui, que d'avoir terraſſé dans une ſeule expédition les trois Princes les plus puiſſans qui fuſſent ſous le ſoleil. Mais la revolte que cette propo-

* *C'étoit Phraate, ſurnommé* Dieu.

ſition excita parmi ſes troupes, l'obligea de renoncer à l'expédition contre les Parthes, & il ſe borna à marcher contre Tigrane.

Pendant ce délai, Mithridate & Tigrane avoient travaillé ſans relâche à lever de nouvelles troupes. Ils avoient envoié implorer l'aſſiſtance des peuples voiſins, & ſur tout des Parthes qui étoient les plus proches, & en même tems les plus en état de les ſecourir dans ce preſſant beſoin. Mithridate écrivit à leur Roi une lettre, que Salluſte nous a conſervée, & qui ſe trouve dans ſes fragmens. J'en raporterai ici une partie.

*Lettre de Mithridate à Arſace * roi des Parthes.*

» Tous [a] ceux qui, dans un état de
» proſpérité, ſont invités à entrer avec
» quelqu'un en ſociété de guerre, doi-
» vent conſidérer, en premier lieu s'il
» leur eſt libre d'avoir la paix ; puis, ſi
» ce qu'on leur demande eſt conforme

* Arſace *étoit un nom commun à tous les Rois des Parthes.*

a Omnes qui ſecundis rebus ſuis ad belli ſocietatem orantur, conſiderare debent, liceat-ne tum pacem agere : dein, quod quæritur, ſatis-ne pium, tutum, glorioſum, an indecorum ſit. Tibi perpetua pace frui li-

» à la justice, à leur intérêt, à leur » gloire. Vous pourriez jouir d'une » paix tranquille & perpétuelle, si les » Romains n'étoient des ennemis tou- » jours attentifs à saisir les occasions » favorables pour faire la guerre, & » que nuls crimes n'arrétent. Il n'est » pas douteux qu'une victoire rem- » portée sur eux, ne vous fasse un » grand nom. Il peut paroitre ne point » convenir que je vous propose, ni de » faire alliance avec Tigrane, ni de » vous joindre, puissant comme vous » êtes, à un Prince qui se trouve dans » l'état malheureux où je suis. Mais » j'ose avancer que ces deux motifs, » votre ressentiment contre Tigrane » qui tout récemment a porté les ar- » mes contre vous, & l'état peu avan- » tageux de mes affaires, loin d'être » contraires à ma demande, doivent » l'appuier & m'être favorables, si » vous en voulez juger sainement.

ceret, nisi hostes opportuni & sceleſtissimi. Egregia fama, si Romanos oppresseris, futura est. Neque petere audeam societatem, & frustra mala mea cum tuis bonis misceri sperem. Atqui ea, quæ te morari posse videntur, ira in Tigranem recentis belli, & meæ res parum prosperæ, si vera æstumare voles, maxumè hortabuntur. Ille enim obnoxius, qualem tu voles societatem accipiet : mihi fortuna, multis rebus ereptis,

» Car, pour Tigrane, comme il ſait
» vous avoir donné un juſte ſujet de
» plainte, il acceptera ſans peine tou-
» tes les conditions qu'il vous plaira
» de lui impoſer : & pour moi, je
» puis dire que la fortune, en m'en-
» levant preſque tout ce que je poſſé-
» dois, m'a mis en état de donner aux
» autres de bons conſeils ; & ce qui
» eſt fort deſirable pour ceux qui ſont
» dans la proſpérité, je puis, par mes
» malheurs même, vous ſervir d'e-
» xemple, & vous porter à prendre de
» plus juſtes meſures que moi. Car,
» ne vous y trompez point : c'eſt à
» tous les peuples, à toutes les na-
» tions, à tous les Rois de la terre
» que les Romains en veulent ; &
» deux motifs, également anciens &
» puiſſans, leur mettent les armes
» dans les mains contre eux, l'ambi-
» tion effrénée d'étendre leurs con-
» quêtes, & la ſoif inſatiable d'amaſ-
» ſer des richeſſes. « Mithridate en-
ſuite fait un long dénombrement des

uſum dedit bene ſuadendi : &, quod florentibus optabile eſt, ego non validiſſimus præbeo exemplum, quo rectiùs tua componas. Namque Romanis cum nationibus, populis, regibus cunctis, una & ea vetus cauſa bellandi eſt, cupido profunda imperii & divitiarum.

Princes & des Rois qu'ils ont accablés les uns après les autres, & souvent les uns par les autres. Il raporte ses premiers avantages contre les Romains, & ses derniers malheurs. Puis il continue ainsi : » [a] Examinez maintenant, je vous prie, si, lorsque » nous aurons été accablés, vous serez plus en état de résister aux Romains ; & si vous croiez qu'ils doivent borner leurs conquêtes à mon » pays. Je sai que vous êtes puissant » en hommes, en armes, en richesses : & c'est pour cela que nous » cherchons, nous à nous fortifier de » votre alliance, eux à s'enrichir de » vos dépouilles. Au reste, le dessein » de Tigrane est, pour ne pas attirer » la guerre dans son roiaume, que » nous allions avec toutes mes troupes, qui certainement sont bien » aguerries, porter la guerre au loin, » & attaquer nous-mêmes en person-

a Nunc, quæso, considera, nobis oppressis utrum firmiorem te ad resistendum, an finem belli futurum putes? Scio equidem tibi magnas opes virorum, armorum, & auri esse : & ea re nobis ad societatem, ab illis ad prædam peteris. Ceterùm consilium est Tigranis, regno integro, meis militibus belli prudentibus, procul ab domo, parvo labore, per nostra corpora bellum conficere : quando neque vincere neque vinci sine periculo tuo

» ne l'ennemi dans ſon propre pays. » Nous ne pouvons donc ni vaincre, » ni être vaincus, ſans que vous-mê» me couriez un grand riſque. Igno» rez-vous que les Romains, quand » du côté de l'occident ils ſe ſont vûs » arrétés par l'océan, ont tourné les » armes de notre côté? Qu'à compter » depuis leur fondation & leur pre» miére origine, ils n'ont eu rien que » par violence; maiſon, femmes, ter» res, domaine? Vil amas de gens de » toute eſpéce, ſans patrie, ſans pa» rens, ils ſe ſont établis pour le mal» heur du genre humain. Ni loix hu» maines, ni loix divines ne les em» péchent de tourmenter & de ruiner » alliés & amis, peuples éloignés & » voiſins, pauvres & riches. Ils comp» tent pour ennemi tout ce qui n'eſt » point ſerf, & encore plus tout ce » qui porte le nom de Roi. Car peu » de peuples s'accommodent d'un

poſſumus. An ignoras Romanos, poſtquam ad occidentem pergentibus finem oceanus fecit, arma huc convertiſſe? neque quicquam à principio niſi raptum habere; domum, conjuges, agros, imperium? Convenas, olim ſine patria, ſine parentibus, peſte conditos orbis terrarum: quibus non humana ulla, neque divina obſtant, quin ſocios, amicos, procul juxtàque ſitos, inopes potenteſque, trahant excidantque; omniaque non

» gouvernement libre & indépendant : » mais le grand nombre aiment mieux » vivre ſous des maîtres qui les gou- » vernent avec équité. Nous leur ſom- » mes ſuſpects, parce que nous leur » diſputons l'autorité, & que nous » pouvons repouſſer & venger leurs » injuſtices. Pour vous, qui avez ſous » votre pouvoir Séleucie la plus gran- » de des villes, & la Perſe le plus ri- » che & le plus puiſſant des roiaumes, » que devez-vous attendre d'eux, » ſinon tromperie pour le préſent, & » guerre pour l'avenir ? Les Romains » portent leurs armes contre tous les » peuples, mais ſur-tout contre ceux » de qui ils eſpérent tirer de plus ri- » ches dépouilles. Ils ſont devenus » grands à force d'entreprendre & de » tromper, & en ſemant guerres ſur » guerres. Par cette voie ils feront » tout périr, ou périront eux-mêmes. » Il ne ſera pas difficile de les ruiner,

ſerva, & maximè regna, hoſtilia ducant. Namque pauci libertatem, pars magna juſtos dominos volunt. Nos ſuſpecti ſumus æmuli, & in tempore vindices affuturi. Tu verò, cui Seleucia maxuma urbium, regnumque Perſidis inclitis divitiis eſt, quid ab illis, niſi dolum in præſens, & poſtea bellum expectas ? Romani in omnes arma habent, acerruma in eos quibus victis ſpolia maxuma ſunt. Audendo, & fallendo, & bella ex bellis

» si vous du côté de la Mésopotamie, » nous du côté de l'Arménie, nous » envelopons leur armée, qui se trou» vera sans vivres & sans secours. La » prospérité des armes Romaines ne » s'est soutenue jusqu'à ce jour que » par la faute des Rois, qui n'ont pas » eu la prudence de connoître bien cet » ennemi commun, & de se liguer en» semble contre lui. Ce sera pour vous » une gloire immortelle, de vous être » montré l'appui de deux grands » Rois, & d'avoir vaincu & détruit » les brigands des nations. C'est à » quoi je vous invite & vous exhor» te, en vous avertissant d'aimer » mieux partager avec nous par une » salutaire alliance la victoire contre » un ennemi commun, que de souf» frir que l'Empire Romain s'étende » de plus en plus par notre ruine.

Il ne paroit pas que cette lettre produisit sur l'esprit de Phraate l'effet

serendo, magni facti. Per hunc morem extinguent omnia, aut occident : quod difficile non est, si tu Mesopotamia, nos Armenia, circumgredimur exercitum sine frumento, sine auxiliis. Fortuna autem nostris vitiis adhuc incolumis. Teque illa fama sequetur, auxilio profectum magnis regibus, latrones gentium oppressisse. Quod uti facias moneo hortorque, neu malis pernicie nostra unum imperium prolatare, quàm societate victor fieri.

que Mithridate en pouvoit espérer. Ainsi les deux Rois se contentérent de leurs propres troupes.

Appian. in Syr. p. 118. 119. Un des moiens dont se servit Tigrane pour assembler une nouvelle armée, fut de rappeller Mégadate de Syrie, qui la gouvernoit en son nom depuis quatorze ans ; il lui envoia ordre de lui amener tout ce qu'il avoit *Justin. l. 40. cap. 2.* de troupes dans ce pays-là. La Syrie se trouvant par là dégarnie, Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusébe, à qui elle appartenoit de droit comme héritier légitime de la maison de Séleucus, prit possession de quelques endroits du pays, & y régna paisiblement pendant quatre ans.

AN.M. 3936. Av. J. C. 68. *Plut. in Lucull. pag. 513-515.* Enfin l'armée de Tigrane & de Mithridate se trouva formée. Elle étoit de soixante-dix mille hommes d'élite, que Mithridate avoit bien exercés à la maniére des Romains. Ce fut vers le milieu de l'été qu'elle entra en campagne. Ces deux Rois avoient soin, à tous les mouvemens qu'ils faisoient, de prendre un bon terrain pour leur camp, & de le bien fortifier, pour n'y être pas attaqués par Luculle ; & aucun des artifices dont il usa, ne put les engager à un combat. Leur dessein

étoit de le miner peu à peu, de harceler ses troupes dans leurs marches pour les affoiblir, de lui enlever ses convois, & de l'obliger par là à quitter le pays faute de vivres. Luculle n'aiant pu par toutes ses ruses les attirer en pleine campagne, emploia un nouveau moien qui lui réussit. Tigrane avoit laissé à Artaxate, autrefois capitale d'Arménie avant la fondation de Tigranocerte, ses femmes & ses enfans; & c'étoit aussi là qu'il avoit mis presque tous ses trésors. Luculle se mit en marche de ce côté-là avec toutes ses troupes, prévoiant bien que Tigrane ne demeureroit pas tranquille à la vûe du danger où sa capitale alloit être exposée. En effet, il décampa sur le champ, suivit Luculle pour rompre son dessein; & en quatre grandes marches, aiant devancé l'ennemi, il se posta derriére la riviére d'Arsamia, qu'il faloit que Luculle passât pour se rendre devant Artaxate, résolu de lui en disputer le passage. Les Romains passérent le fleuve, sans être arrétés par la vûe & par les efforts des ennemis. Il y eut ensuite un grand combat, où les Romains remportérent encore une pleine victoire.

ou, Arsania.

Il se trouva trois Rois dans l'armée d'Arménie ; dont Mithridate fit le plus mal. Car ne pouvant supporter la vûe des légions Romaines, dès qu'elles chargérent, il fut des premiers à prendre la fuite ; ce qui jetta si fort l'épouvante dans toute l'armée, qu'elle perdit absolument courage ; & ce fut la principale cause de la perte de la bataille.

Dio. Cass. l. 7. p. 3-7. Luculle, après cette victoire, vouloit continuer sa marche vers Artaxate ; & c'étoit le vrai moien de terminer la guerre. Mais, comme cette ville étoit encore à plusieurs journées de là vers le nord, & que l'hiver approchoit avec ses neiges & ses orages, les [a] soldats, déja fatigués d'une assez rude campagne, refusérent de le suivre dans ce pays, où le froid se faisoit sentir trop vivement pour eux. Il fut obligé de les mener dans un pays plus chaud, en revenant sur ses pas. Il repassa le mont Taurus, & entra dans la Mésopotamie, où il prit encore Nisibe qui étoit assez forte, & y mit ses troupes en quartier d'hiver.

a Noster exercitus, etsi urbem ex Tigranis regno ceperat, & præliis usus erat secundis, tamen nimia longinquitate locorum ac desiderio suorum commovebatur. *Cic. pro Leg. Man, n. 23.*

Ce fut là que l'esprit de mutinerie commença à éclater dans l'armée de Luculle. La sévérité de ce Général, la liberté insolente des soldats Romains, & plus encore les pratiques malignes de Clodius, avoient donné lieu à cette revolte. Clodius, si connu par les invectives de Cicéron son ennemi, n'est guéres mieux traité par les Historiens. Ils le représentent comme un homme livré à tous les vices, décrié par ses débauches, qu'il poussoit jusqu'à l'inceste avec sa propre sœur, femme de Luculle; avec cela, plein d'une audace effrénée, artisan de séditions; en un mot, l'un de ces hommes dangereux, né pour tout troubler & pour tout perdre par la réunion funeste de la mauvaise volonté & des talens nécessaires pour la mettre en œuvre. C'est de quoi il fit preuve dans l'occasion dont nous parlons. Mécontent de Luculle, il répandoit contre lui des bruits sourds, propres à le rendre odieux. Il affectoit de plaindre beaucoup les fatigues des soldats, & d'entrer dans leurs intérêts. Il leur disoit tous les jours qu'ils étoient bien malheureux d'être obligés de servir si lontems sous un Géné-

ral févére & avare, dans un climat éloigné, fans terre & fans récompenfe, tandis que leurs compagnons, dont les conquêtes étoient très médiocres, s'étoient enrichis fous Pompée. De femblables difcours, accompagnés de maniéres obligeantes & populaires qu'il favoit prendre à propos fans qu'il y parût de l'affectation, firent une telle impreffion fur l'efprit des foldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle de s'en rendre maître.

Cependant Mithridate étoit rentré dans le Pont avec quatre mille hommes de fes propres troupes & quatre mille autres que lui donna Tigrane. Plufieurs [a] habitans du pays fe joignirent encore à lui, tant par haine pour les Romains qui les avoient fort maltraités, que par un refte d'affection pour leur Roi, réduit au trifte état où ils le voioient après la fortune & la grandeur la plus brillante. Car le malheur des Princes excite naturellement la compaffion ; & il y a, pour l'ordi-

a Mithridates, & fuam manum jam confirmarat, & eorum qui fe ex ejus regno collegerant, & magnis adventitiis multorum regum & nationum copiis juvabatur. Hoc jam ferè fic fieri folere accepimus, ut regnum afflictæ fortunæ facilè multorum opes alliciant ad mifericordiam, ma-

naire, un profond respect gravé dans le cœur des peuples pour le nom & pour la personne des Rois. Mithridate, soutenu & fortifié par ces nouveaux secours, & par les troupes que plusieurs peuples & Princes voisins lui envoiérent, reprit courage, & se vit plus que jamais en état de tenir tête aux Romains. Aussi, non content d'être rétabli dans ses Etats qu'un moment auparavant il n'osoit espérer de pouvoir jamais revoir, il eut la hardiesse d'attaquer les troupes Romaines si souvent victorieuses; battit un corps d'armée commandé par Fabius, & après l'avoir mis en déroute, pressa vivement Triarius & Sornatius, deux autres Lieutenans de Luculle dans ce pays-là.

Luculle engagea enfin ses soldats à sortir de leurs quartiers d'hiver, pour aller à leur secours. Mais on y arriva trop tard. Triarius avoit imprudem- An. M. 3937. Av. J. C. 67.

ximèque eorum qui aut reges sunt, aut vivunt in regno: quòd regale iis nomen magnum & sanctum esse videatur *Cic. pro Leg. Manil. n. 24.*

a Itaque tantum victus efficere potuit, quantum incolumis nunquam est ausus optare. Nam cùm se in regnum recepisset suum, non fuit eo contentus, quod ei præter spem acciderat, ut eam, postea quàm pulsus erat terram unquam attingeret: sed in exercitum vestrum clarum atque victorem impetum fecit.... *Cic. pro Leg. Man. n. 25.*

ment hazardé une bataille, où Mithridate le défit, & lui tua sept mille hommes : entre lesquels on comptoit cent cinquante Centurions, & vingt-quatre Tribuns ; ce [a] qui rendit cette perte une des plus grandes que les Romains eussent faites depuis lontems. L'armée auroit été entiérement défaite sans la blessure que reçut Mithridate, qui allarma extrêmement ses troupes, & laissa aux ennemis le tems de se sauver. Luculle, en arrivant, trouva les corps morts sur le champ de bataille, & ne les fit pas enterrer : ce qui aigrit encore ses soldats contre lui. L'esprit de révolte alla si loin, que, sans aucun égard à son caractére de Général, ils ne le traitoient plus qu'avec insolence & avec mépris : & quoiqu'il allât de tente en tente, & presque d'homme à homme, les conjurer de marcher contre Mithridate & Tigrane, il ne put jamais gagner sur eux de les faire sortir d'où ils étoient. Ils lui répondirent brutalement, que comme il ne songeoit qu'à s'enrichir seul des dépouilles des ennemis,

a Quæ calamitas tanta fuit, ut eam ad aures L. Luculli, non ex prælio nuntius, sed ex sermone rumor afferret. *Cic. ibid.*

il

il allât auſſi combattre ſeul contre eux.

§. IV.

Mithridate, profitant de la méſintelligence qui s'étoit miſe dans l'armée Romaine, recouvre tout ſon roiaume. Pompée eſt donné pour ſucceſſeur à Luculle. Il remporte pluſieurs victoires ſur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un aſyle auprès de Tigrane ſon gendre, qui étoit actuellement en guerre avec ſon propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même ſe rendre à lui. Las de pourſuivre en vain Mithridate, il revient en Syrie, dont il ſe rend maître, & éteint l'Empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace révolte l'armée contre Mithridate ſon pere, qui ſe donne la mort. Caractére de ce Prince. Expéditions de Pompée dans l'Arabie, & dans la Judée, où il prend Jéruſalem. Après avoir ſoumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, & y reçoit l'honneur du triomphe.

ON AVOIT nommé à Rome pour Conſuls Manius Acilius Glabrion &

C. Pison. Le premier eut pour département la Bithynie & le Pont, qui formoient la Province de Luculle. En même tems le Sénat avoit licentié les légions de Fimbria, qui faisoient partie de son armée. Toutes ces nouvelles augmentérent l'indocilité & l'insolence des troupes à l'égard de Luculle.

Dio. Cass. l. 35. p. 7. Il est vrai qu'il y donnoit quelque lieu par son caractére dur, austére, & quelquefois mélé de hauteur. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un des plus grands Capitaines de son siécle, & d'avoir eu presque toutes les qualités qui forment un parfait Général d'armée. Mais il lui en manquoit une, dont le défaut diminuoit le mérite de toutes les autres : je veux dire l'art de gagner les cœurs, & de se faire aimer des troupes. Il étoit d'un abord difficile : il avoit le commandement rude : il poussoit l'exactitude jusqu'à un excès qui le rendoit odieux : il étoit inexorable quand il s'agissoit de punir les fautes : il ne savoit point se concilier les esprits ou par des récompenses distribuées à propos, ou par des louanges accordées au mérite, ou par un air de

bonté & de douceur, & des maniéres insinuantes, plus efficaces encore que les louanges & les récompenses. Et ce qui montre que la révolte des troupes venoit en partie de sa faute, c'est que sous Pompée elles furent très soumises & très dociles.

En conséquence des Lettres que Luculle avoit écrites au Sénat, dans lesquelles il marquoit que Mithridate étoit entiérement défait & hors d'état de se relever, on avoit nommé des Commissaires pour régler les affaires du Pont, comme d'un roiaume absolument conquis. Ils furent bien étonnés en arrivant de trouver, que, bien loin qu'il fût maître du Pont, il n'étoit pas maître seulement de son armée, & que ses soldats le traitoient avec le dernier mépris.

L'arrivée du nouveau Consul Acilius Glabrion augmenta encore leur licence. Il [a] fit savoir que Luculle étoit accusé à Rome de traîner la guerre en longueur pour prolonger son commandement; que le Sénat avoit licentié une partie de ses trou-

a In ipso illo malo gravissimaque belli offensione, L. Lucullus, qui tamen aliqua ex parte iis incommodis mederi fortasse potuisset, vestro jussu coactus, quòd imperii diuturnitati mo-

pes, & leur défendoit de lui obéir davantage. Ainſi il ſe trouva bientôt preſque ſans ſoldats. Mithridate, profitant de ce deſordre, eut le tems de recouvrer tout ſon roiaume, & de faire de grands ravages dans la Cappadoce.

An. M.3938. Av. J. C. 66. Plut. in Pomp. p.634. App. p. 238 Dio. Caſſ l. 36. p. 20.

Pendant que les choſes ſe paſſoient ainſi à l'armée, il y avoit de grands mouvemens à Rome contre Luculle. Pompée venoit de finir la guerre contre les Pirates, pour laquelle on lui avoit accordé un pouvoir extraordinaire. Ici, un des Tribuns du peuple, nommé Manilius, dreſſa un Décret, qui portoit, » Que Pompée, prenant » le commandement de toutes les » troupes & de toutes les provinces » qui étoient ſous Luculle, & y ajou- » tant la Bithynie où commandoit » Acilius, ſeroit chargé de faire la » guerre aux Rois Mithridate & Ti- » grane ; en retenant ſous ſes ordres » toutes les forces maritimes, & » continuant de commander ſur la » mer aux mêmes conditions & pré- » rogatives qu'on lui avoit accordées

dum ſtatuendum, veteri exemplo, putaviſtis, partem militum, qui jam ſtipendiis confectis erant, dimiſit, partem Glabrioni tradidit. *Ibid. n. 26.*

» pour la guerre contre les Pirates : » c'eſt-à-dire qu'il auroit un pouvoir » abſolu ſur toutes les côtes de la » Méditerranée à trente lieues avant » dans les terres. « C'étoit aſſujettir à un ſeul homme tout l'Empire Romain. Car toutes les provinces qui ne lui étoient pas accordées par le premier Décret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide, & l'Arménie, lui étoient toutes attribuées par ce ſecond Décret, qui lui donnoit toutes les armées & toutes les forces avec leſquelles Luculle avoit défait les deux Rois Mithridate & Tigrane.

La conſidération de Luculle, qu'on privoit de la gloire de ſes grands exploits, & à la place de qui on nommoit un Général pour ſuccéder bien plus aux honneurs de ſon triomphe, qu'au commandement de ſes armées, n'étoient pas pourtant ce qui occupoit le plus les Nobles & les Sénateurs. Ils étoient bien perſuadés qu'on lui faiſoit un très grand tort, & qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoiſſance que méritoient ſes ſervices. Mais ce qui leur faiſoit le plus de peine, & qu'ils ne pouvoient ſupporter, c'étoit

ce haut dégré de puissance où on élevoit Pompée, qu'ils regardoient comme une tyrannie déja formée. C'est pourquoi ils s'exhortoient les uns les autres en particulier, & s'encourageoient à s'opposer à ce Décret, & à ne pas abandonner leur liberté mourante.

César & Cicéron, qui étoient fort puissans à Rome, appuiérent Manilius, ou plutôt Pompée de tout leur crédit. C'est dans cette occasion où le dernier prononça devant le Peuple la belle harangue intitulée *Pour la Loi de Manilius*. Après avoir prouvé dans les deux premiéres parties de son discours la nécessité & l'importance de la guerre dont il s'agit, il montre dans la troisiéme que Pompée est le seul qui soit capable de la terminer heureusement. Pour cela il fait un long dénombrement de toutes les qualités nécessaires pour former un grand Général d'armée, & il prouve que Pompée les posséde toutes dans un souverain degré. Il insiste principalement sur la probité, l'humanité, l'innocence des mœurs, la bonne foi, le desintéressement, l'amour du bien public: » vertus d'autant plus nécessaires,

» dit-il, que [a] le nom Romain est ab-
» solument décrié & devient odieux
» chez les nations étrangéres & chez
» les alliés par les débauches, l'avari-
» ce, & les vexations inouies des Gé-
» néraux & des Magistrats qu'on y en-
» voie. Au [b] lieu que la conduite sage,
» modérée, & irréprochable de Pom-
» pée, le fait regarder comme un hom-
» me, non envoié de Rome, mais des-
» cendu du ciel pour le bonheur des
» peuples. On commence à croire que
» tout ce qu'on raconte du noble
» desintéressement de ces anciens Ro-
» mains, est réel & vrai ; & que ce
» n'étoit point sans raison, que sous
» de tels Magistrats les nations ai-
» moient mieux obéir au peuple Ro-
» main, que commander aux autres.

Pompée étoit alors l'idole du Peuple.

a Difficile est dictu, Quirites, quanto in odio simus apud ceteras nationes propter eorum, quos ad eas hoc anno cum imperio misimus, injurias ac libidines. *Num.* 61.

b Itaque omnes quidem nunc in his locis Cn. Pompeium sicut aliquem, non ex hac urbe missum, sed de cœlo delapsum intuentur. Nunc denique incipiunt credere, fuisse homines Romanos hac quondam abstinentia, quod jam nationibus ceteris incredibile ac falso memoriæ proditum videbatur. Nunc imperii nostri splendor illis gentibus lucet : nunc intelligunt, non sine causa majores suos tum, cùm hac temperantia magistratus habebamus, servire populo Romano, quàm imperare aliis maluisse. *Ibid. n.* 41.

Ainsi la crainte de déplaire à la multitude, ferma la bouche à presque tous ces graves Sénateurs qui avoient paru d'abord si bien intentionnés, & si pleins de courage. Le Décret fut autorisé par les suffrages de toutes les Tribus, & Pompée absent fut déclaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avoit usurpé par les armes en faisant une cruelle guerre à sa patrie.

Dio. Cass. l. 36. pag. 20. & 21.

Il ne faut pas s'imaginer, dit un Historien fort sensé, que ni César, ni Cicéron, qui se donnérent tant de mouvement pour faire passer cette loi, agîssent par des vûes du bien public. César, plein d'ambition & de grands projets, cherchoit à faire sa cour au Peuple, dont il savoit que le crédit alors étoit bien plus grand que celui du Sénat : il s'ouvroit par là un chemin à la même puissance, & familiarisoit les Romains avec les commissions extraordinaires & illimitées : de plus, en accumulant sur la tête de Pompée tant de faveurs & tant de distinctions éclatantes, il se flatoit que par là il le rendroit enfin odieux au Peuple, qui bientôt s'en dégouteroit. Ainsi en l'élevant, il ne songeoit qu'à lui creuser un précipice. Cicéron ne

travailloit aussi que pour sa propre grandeur. Son foible étoit de vouloir dominer dans la République, non pas véritablement par le crime & par la violence, mais par la voie de la persuasion. Outre qu'il vouloit s'appuier du crédit de Pompée, il étoit bien aise de faire sentir au Peuple & à la Noblesse, qui formoient dans l'Etat deux partis & comme deux Républiques, qu'il étoit en état de faire pancher la balance du côté où il se rangeroit. En effet ce fut toujours sa politique, de ménager également ces deux Corps, en se déclarant tantôt pour l'un, & tantôt pour l'autre.

Pompée, qui venoit de finir la guerre contre les Pirates, étoit encore dans la Cilicie, lorsqu'il reçut les lettres qui lui apprenoient tout ce que le Peuple avoit ordonné en sa faveur. Comme ses amis, qui étoient présens, l'en félicitoient, & lui marquoient leur joie, on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils, frapa sa cuisse, & s'écria comme surchargé & fâché de ce nouveau commandement: *O dieux, que de travaux sans fin! N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu & sans gloire?*

AN. M. 3938. AV. J. C. 66.
Plut. in Pomp. pag. 634-636.
Dio. Cass. l. 36. *p.* 22-25.
App. p. 238.

Ne cesserai-je donc jamais de faire la guerre, & d'avoir le harnois sur le dos? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute, & vivre doucement à la campagne avec ma femme & mes enfans?

C'est là un langage assez ordinaire aux ambitieux, même à ceux qui outrent le plus cette passion. Mais s'ils viennent à bout de se faire illusion à eux-mêmes, il est rare qu'ils trompent les autres, & le public n'est point leur dupe. Ici, les amis de Pompée, même les plus familiers, ne pouvoient supporter cette dissimulation. Car il n'y en avoit pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle & sa passion de commander, rallumées encore par le différend qu'il avoit avec Luculle, lui faisoient trouver une satisfaction plus parfaite & plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honoroit. Aussi, bientôt ses actions le démasquérent, & découvrirent ses véritables sentimens.

La premiére démarche qu'il fit en arrivant dans les provinces de son Gouvernement, fut de défendre qu'on obéît en quoi que ce fût aux ordres de Luculle. Dans sa marche, il ne confer-

va rien de tout ce que son prédécesseur avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines ausquelles Luculle les avoit condannés : il ôta aux autres les récompenses qu'il leur avoit accordées : enfin en toutes choses il n'eut en vûe que de faire voir aux partisans de Luculle, qu'ils s'attachoient à un homme qui n'avoit nulle autorité & nul pouvoir. L'aieul maternel de Strabon, fort mécontent de Mithridate qui avoit fait mourir plusieurs de ses proches, pour se venger de sa cruauté avoit embrassé le parti de Luculle, & lui avoit livré quinze places de la Cappadoce. Luculle le combla d'honneurs, & lui promit de le récompenser comme le méritoit un service si considérable. Pompée, loin d'avoir égard à des engagemens si justes & si raisonnables qu'avoit pris son Prédécesseur par la seule vûe du bien public, affecta d'y donner une atteinte générale, & regarda comme ses ennemis tous ceux qui avoient eu quelque liaison d'amitié avec Luculle.

Strab. l. 12. pag. 557. 558.

Il arrive assez souvent qu'un successeur s'attache à diminuer le prix des actions de celui qui l'a précédé, pour s'en arroger à lui seul tout l'hon-

neur : mais je ne sai si jamais personne s'est porté à des excès aussi crians que le fait ici Pompée. On vante extrêmement ses grandes qualités & ses conquêtes sans nombre : une si basse & si odieuse jalousie doit en ternir, ou plutôt en effacer tout l'éclat. Voila par où Pompée jugea à propos de débuter.

Luculle s'en plaignit amérement. Leurs amis communs, pour les réconcilier, ménagérent une entrevûe. Elle se passa d'abord avec toute la politesse possible, & avec toutes les marques réciproques d'estime & d'amitié. Ce n'étoient que des complimens, & un langage qui ne passoit pas les lévres, & qui ne coute rien aux Grands. Bientôt le cœur s'expliqua. La conversation s'étant échaufée peu-à-peu, on en vint jusqu'aux injures, Pompée reprochant à Luculle son avarice, & Luculle reprochant à Pompée son ambition : en quoi ils disoient vrai l'un & l'autre. Ils se séparérent plus brouillés & plus ennemis qu'auparavant.

Luculle partit pour Rome, où il porta quantité de livres qu'il avoit ramassés dans ses conquêtes, dont il

fit une bibliothéque, qui étoit ouverte à tous les ſavans & à tous les curieux qu'elle attira chez lui en grand nombre. Ils y étoient reçus avec toute ſorte d'honnêtetés & d'agrémens. On accorda à Luculle l'honneur du triomphe, mais ce ne fut qu'après de longues conteſtations.

Ce fut lui qui apporta le premier des ceriſes à Rome, qui juſques-là avoient été inconnues dans l'Europe. Elles furent ainſi appellées du nom de Céraſonte, ville de Cappadoce. Plin. l. 15. cap. 25.

Pompée commença par engager dans les intérêts des Romains Phraate, roi des Parthes. C'étoit celui dont il a déja été parlé, & qui étoit ſurnommé *Dieu*. Il fit avec lui un traité & une alliance offenſive & défenſive. Il offrit auſſi la paix à Mithridate : mais ce Prince, ſe croiant ſûr de l'amitié & de l'aſſiſtance de Phraate, n'en avoit point voulu entendre parler. Quand il apprit que Pompée l'avoit prévenu, il envoia pour traiter avec lui. Mais Pompée aiant demandé pour préliminaire qu'il mît bas les armes, & qu'il lui remît tous les déſerteurs, peu s'en falut qu'il n'excitât par là une mutinerie dans l'armée de Mithridate.

Comme il y avoit dans cette armée quantité de déserteurs, ils ne pouvoient pas souffrir qu'on parlât de les livrer à Pompée, & le reste de l'armée ne pouvoit consentir à se voir affoiblie par la perte de leurs camarades. Pour les appaiser, Mithridate fut obligé de leur dire qu'il n'avoit envoié ses Ambassadeurs, que pour voir en quel état se trouvoit l'armée Romaine, & de leur jurer qu'il ne feroit point de paix avec les Romains ni à ces conditions, ni à aucune autre.

Pompée aiant distribué sa flote en différens endroits pour garder toute la mer qui est entre la Phénicie & le Bosphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avoit encore trente mille hommes de pié, & deux ou trois mille chevaux, mais qui n'osoit pourtant en venir à une bataille. Ce Prince étoit campé sur une montagne très forte, & où il ne pouvoit être forcé: mais il l'abandonna à son approche comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord, & conjecturant par la nature des plantes, & par d'autres signes, qu'il devoit y avoir dans ce lieu beaucoup de sources, il ordonna que l'on creusât par tout des

puits, & dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne pouvoit assez s'étonner que Mithridate, faute d'attention & de curiosité, eût ignoré si lontems une ressource si importante & si nécessaire.

Bientôt après il le suivit, campa autour de lui, & l'enferma dans son camp avec de bons retranchemens qu'il éleva tout autour. Ils avoient de circuit près de huit lieues, & étoient fortifiés 150 stades.
d'espace en espace de bonnes tours. Mithridate, soit par crainte, soit par négligence, lui laissa achever son ouvrage. Le dessein de Pompée étoit de l'affamer. En effet il le réduisit à une telle disette, que ses troupes furent obligées de se nourrir des bêtes de somme qui étoient dans le camp. Il n'y eut que les chevaux d'épargnés. Après avoir soutenu cette espéce de siége pendant quarante-cinq ou cinquante jours, Mithridate se sauva une nuit sans être aperçu avec l'élite de son armée. Il avoit fait tuer auparavant toutes les personnes inutiles, & tous les malades.

Pompée se mit incontinent à le poursuivre, l'atteignit près de l'Euphrate, campa près de lui, & crai-

gnant que pour lui échaper il ne se hâtât de passer ce fleuve, il sortit de ses retranchemens, & fit marcher de nuit son armée en bataille. Son dessein étoit simplement d'enveloper alors les ennemis pour les empécher de s'enfuir, & de les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Mais tout ce qu'il avoit de vieux Officiers firent tant par leurs priéres & par leurs remontrances, qu'ils le déterminérent à combattre sans attendre le jour: car la nuit n'étoit pas fort obscure, & la lune donnoit assez de lumiére pour distinguer les objets, & s'entre-reconnoitre. Pompée ne put se refuser à l'ardeur des troupes, & les mena contre l'ennemi. Les Barbares n'osérent les attendre, & saisis de fraieur ils se mirent d'abord en fuite. Les Romains en firent un grand carnage. Il y eut plus de dix mille hommes tués sur la place, & tout le camp fut pris.

Mithridate, avec huit cens chevaux, s'ouvrit, dès le commencement du combat, un chemin l'épée à la main au travers de l'armée Romaine, & passa outre. Mais ces huit cens chevaux se débandérent & se dissipérent bientôt, & il se trouva seul avec trois

de ses gens, du nombre desquels étoit Hypsicratia une de ses épouses, femme d'un courage mâle, & d'une audace guerriére; ce qui faisoit qu'on l'appelloit Hypsicrates, changeant la terminaison de son nom de femme en celle d'un nom d'homme. Ce jour-là elle montoit à cheval, & étoit habillée comme un Persan. Elle suivit toujours le Roi, résistant à toutes les fatigues de ses longues courses, & ne se lassant jamais de le servir, & de panser elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'ils arrivérent à une forteresse, où étoient l'or & l'argent du Roi, & ses plus précieux meubles. Là après avoir distribué les robes les plus magnifiques à ceux qui se rassemblérent autour de lui, il fit présent à chacun de ses amis d'un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vif, s'il ne vouloit, au pouvoir des ennemis.

Ce malheureux fugitif ne vit plus de ressource pour lui que du côté de Tigrane son gendre. Il lui envoia des Ambassadeurs, pour lui demander la permission de se réfugier chez lui, & du secours pour rétablir ses affaires absolument ruinées. Tigrane étoit pour lors en guerre avec son fils. Il fit arréter

Plut. in Pomp. pag. 636. 637. App. pag. 242. 243. Dio. Cass. l. 36. p. 25. & 26.

ces Ambaſſadeurs, les fit jetter en priſon, & mit la tête de ſon beau-pere à prix, promettant cent talens à quiconque pourroit s'en ſaiſir, ou le tuer; ſous prétexte que c'étoit Mithridate qui avoit fait prendre les armes à ſon fils contre lui, mais en effet pour faire ſa cour aux Romains, comme nous le verrons bientôt.

Cent mille écus.

Pompée, après la victoire qu'il venoit de remporter, mena ſon armée dans la grande Arménie contre Tigrane. Il le trouva en guerre avec ſon fils, qui portoit le même nom que lui. On a vû ci-deſſus que ce Roi d'Arménie avoit épouſé Cléopatre, fille de Mithridate. Il en avoit eu trois fils, dont il en avoit fait mourir deux ſans ſujet. Le troiſiéme, pour ſe dérober à la cruauté d'un pere ſi dénaturé, ſe ſauva chez Phraate roi des Parthes, dont il avoit épouſé la fille. Son beaupere le ramena en Arménie à la tête d'une armée, & ils aſſiégérent Artaxate. Mais trouvant la place très forte, & pourvûe de tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir un long ſiége, Phraate lui laiſſa une partie de l'armée pour continuer le ſiége, & s'en retourna dans ſes Etats avec le reſte. Tigrane

le pere vint bientôt après fondre avec toutes ses troupes sur son fils, le battit, & le chassa du pays. Ce jeune Prince, après ce malheur, avoit dessein de se rendre auprès de Mithridate son grand-pere. Mais en y allant, il apprit sa défaite, & se vit déchu de l'espérance qu'il avoit d'obtenir de lui du secours. Il prit donc le parti de se jetter entre les bras des Romains. Il entra dans leur camp, & vint supplier Pompée de le prendre sous sa protection. Pompée le reçut fort honnêtement, & fut bien aise de sa venue : car, allant porter la guerre en Arménie, il avoit besoin d'un guide comme lui. Il se fit donc mener par lui droit à Artaxate.

Tigrane, effraié de cette nouvelle, & sentant bien qu'il n'étoit pas en état de résister à une armée si puissante, prit le parti de recourir à la générosité & à la clémence du Général Romain. Il lui remit entre les mains les Ambassadeurs que Mithridate lui avoit envoiés, & les suivit lui-même de fort près. Sans prendre aucune précaution, il entra dans le camp des Romains, & vint mettre sa personne & sa couronne à la discrétion de Pompée &

des Romains. Il [a] disoit que de tous les Romains il n'y avoit que Pompée, à la bonne foi de qui il voulût se confier : que de quelque maniére qu'il décidât de son sort, il se trouveroit content : qu'il n'étoit point honteux d'être vaincu par un homme, que nul ne pouvoit vaincre ; & qu'on pouvoit sans deshonneur se soumettre à celui que la fortune avoit élevé au-dessus de tous les autres.

Quand il fut arrivé à cheval près de l'enceinte du camp, deux Huissiers de Pompée sortirent au-devant de lui, & lui ordonnérent de descendre, & d'entrer à pié, lui disant que jamais on n'avoit vû d'étranger passer à cheval dans un camp Romain. Tigrane obéit, & ôtant même son épée, il la donna à ces Huissiers : & enfin, quand il fut assez près de Pompée, prenant son diadême il voulut le mettre à ses piés, & se prosternant honteusement

a Mox ipse supplex & præsens se regnumque ditioni ejus permisit, præfatus : neminem alium neque Romanum neque ullius gentis virum futurum fuisse, cujus se fidei commissurus foret, quàm Cn. Pompeium. Proinde omnem sibi vel adversam vel secundam, cujus auctor ille esset, fortunam tolerabilem futuram. Non esse turpe ab eo vinci, quem vincere esset nefas : neque ei inhonestè aliquem summitti, quem fortuna super omnes extulisset. *Vell. Patere. lib. 2. cap. 37.*

à terre, lui embrasser les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'empêcher, & le prenant par la main il le mena dans sa tente, le fit asseoir près de lui à sa droite, & son fils le jeune Tigrane à sa gauche. Après quoi il le remit au lendemain, pour entendre ce qu'il avoit à lui dire, & invita le pere & le fils à souper ce soir-là avec lui. Le fils refusa de s'y trouver avec son pere; & comme il ne lui avoit donné aucune marque de respect pendant l'entrevûe, & l'avoit traité avec la même indifférence qu'il auroit fait un étranger, Pompée fut fort choqué de cette conduite. Il ne négligea pas pourtant tout-à-fait ses intérêts, en prenant connoissance de l'affaire de Tigrane. Après avoir condanné le Roi Tigrane à paier six mille talens aux Romains pour les frais de la guerre qu'il leur avoit faite sans sujet, & à leur céder toutes ses conquêtes en deçà de l'Euphrate; il ordonna que ce Prince régneroit dans son ancien roiaume d'Arménie Majeure, & que son fils auroit la Gordienne & la Sophéne, deux provinces limitrophes de l'Arménie, pendant la vie de son pere, & après sa mort tout le reste de ses

Dix-huit millions.

Etats ; en réservant pourtant au pere les trésors qu'il avoit dans la Sophéne, sans lesquels il lui eût été impossible de paier aux Romains la somme que Pompée exigeoit de lui.

Le pere fut fort content de ces conditions, qui lui laissoient encore une Couronne. Mais le fils, qui s'étoit mis des chiméres dans la tête, ne put gouter un Décret qui lui ôtoit ce qu'il s'étoit promis. Il en fut même si mécontent, qu'il voulut se sauver pour aller exciter de nouveaux troubles. Pompée, qui se douta de son dessein, le fit garder à vûe : & quand il vit qu'il refusoit absolument de consentir que son pere retirât ses trésors de la Sophéne, il le fit mettre en prison. Ensuite, aiant découvert qu'il faisoit solliciter la Noblesse d'Arménie à prendre les armes, & qu'il tâchoit d'y engager aussi les Parthes, il le mit avec ceux qu'il réservoit pour le triomphe.

Peu de tems après, Phraate, roi des Parthes, envoia redemander à Pompée ce jeune Prince qui étoit son gendre, & lui représenter qu'il devoit terminer ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit réponse, que le jeune Tigrane touchoit de plus près à son pere qu'à son

beau-pere ; & que pour ses conquêtes, il leur donneroit les bornes que la raison & la justice lui prescriroient, mais sans prendre la loi de personne.

Quand on eut laissé prendre à Tigrane les trésors de la Sophéne, il paia les six mille talens ; & fit outre cela présent à l'armée Romaine de cinquante dragmes pour chaque simple soldat, de mille à chaque Centenier, de dix mille à chaque Tribun ; & par cette libéralité il obtint le titre d'Ami & d'Allié du peuple Romain. Elle lui seroit pardonnable, s'il ne l'avoit pas souillée par des bassesses indignes d'un Roi.

25 livres. *500 livres.* *5000 livres.*

Pompée donna à Ariobarzane la Cappadoce entiére, & y ajouta la Sophéne & la Gordienne, qu'il avoit destinées au jeune Tigrane.

Après avoir tout réglé en Arménie, Pompée marcha vers le nord à la poursuite de Mithridate. Il trouva sur les bords du Cyrus * les Albaniens & les Ibériens, deux puissantes nations situées entre la mer Caspienne & le Pont Euxin, qui entreprirent de l'arréter : mais il les battit, & obligea les Alba-

Plut. in Pomp. p. 637. Dio. Cass. l. 36. p. 28. 33. App. p. 242. 245.

* *Ce fleuve est appellé Cyrnus par quelques Auteurs.*

niens à demander la paix. Il la leur accorda, & passa l'hiver dans leur pays.

An. M. 3939. Av. J. C. 65. L'année suivante, il se mit de fort bonne heure en campagne contre les Ibériens. C'étoit une nation fort guerriére, & qui n'avoit jamais encore été soumise. Elle avoit toujours conservé sa liberté pendant que les Médes, les Perses, & les Macédoniens avoient eu successivement l'Empire de l'Asie. Pompée vint à bout de domter ces peuples, quoiqu'il s'y trouvât d'assez grandes difficultés, & les obligea de demander la paix. Le Roi des Ibériens lui envoia un lit, une table, & un trône, le tout d'or massif, le priant de recevoir ces présens pour gages de son amitié. Pompée les remit entre les mains des Trésoriers pour le Trésor public. Il soumit aussi les peuples de la Colchide, & fit prisonnier leur Roi Oltace, qu'il mena ensuite dans son triomphe. De là il revint sur ses pas en Albanie, pour châtier cette nation de ce qu'elle avoit repris les armes pendant qu'il étoit aux prises avec les Ibériens, & avec ceux de la Colchide.

L'armée des Albaniens étoit commandée par Cosis frere du Roi Orode.

Ce

Ce Prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'attacha à Pompée, & courant sur lui, il lui lança son javelot. Mais Pompée l'aiant joint, lui appuia sa javeline avec tant de roideur, qu'il le perça d'outre en outre, & le jetta mort aux piés de son cheval. Les Albaniens furent battus, & il s'en fit un grand carnage. Cette victoire obligea le Roi Orode à acheter le renouvellement de la paix, qu'il avoit faite avec les Romains l'année précédente, par de grands présens, & en donnant ses fils en otage aux Romains pour sureté qu'il l'observeroit mieux que par le passé.

Mithridate cependant avoit passé l'hiver à Dioscourias sur le Pont Euxin au Nord-Est. Dès que le printems fut venu, il marcha vers le Bosphore Cimmérien, en traversant le pays de diverses nations des Scythes, dont quelques-unes le laissérent passer de leur bon gré, & d'autres y furent contraintes par la force. Ce roiaume du Bosphore Cimmérien est le même que nous appellons aujourd'hui la Tartarie Crimée: & c'étoit alors une province de l'Empire de Mithridate. Il l'avoit donné en appanage à un de ses

fils nommé Machare. Mais ce jeune Prince avoit été pressé si vivement par les Romains pendant qu'ils assiégeoient Sinope, & que leur flote étoit maîtresse du Pont Euxin, qui étoit entre cette ville & son roiaume, qu'il avoit fait la paix avec eux, & l'avoit observée inviolablement jusqu'alors. Il savoit bien que cette conduite déplaisoit extrêmement à son pere, & ainsi il appréhendoit fort sa présence. Pour se raccommoder avec lui, il lui envoia des Ambassadeurs sur la route, qui lui représentérent que ç'avoit été la nécessité de ses affaires qui l'avoit obligé d'agir contre son inclination. Mais voiant que son pere ne se laissoit point toucher à ses raisons, il essaia de se sauver par mer, & fut pris par des vaisseaux que Mithridate avoit fait croiser exprès sur sa route. Il aima mieux se tuer, que de tomber entre les mains de son pere.

Pompée aiant achevé la guerre dans le nord, & voiant qu'il étoit impossible de suivre Mithridate dans le pays reculé où il s'étoit retiré, ramena son armée au midi; & en passant il soumit Darius roi des Médes, & Antiochus roi de Comagéne. Il vint en Sy-

rie, & se rendit maître de tout cet Empire. Scaurus réduisit la Célé-Syrie & Damas, & Gabinius tout le reste jusqu'au Tigre : c'étoient deux de ses Lieutenans Généraux. Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusébe, l'héritier de la maison des Séleucides, qui par la permission de Luculle régnoit depuis quatre ans dans une partie de ce pays-là, dont il s'étoit saisi quand Tigrane l'abandonna, vint le prier que par son moien il pût être rétabli sur le trône de ses peres. Mais Pompée refusa de l'entendre, & le dépouilla de tous ses Etats, dont il fit une province Romaine. Ainsi, pendant qu'on laissoit l'Arménie à Tigrane qui avoit fait beaucoup de mal aux Romains dans le cours d'une longue guerre, on dépouilla Antiochus qui ne leur avoit jamais fait aucun tort, & ne méritoit point du tout le traitement qu'on lui fit. La raison qu'on en donna, fut que les Romains avoient conquis la Syrie sur Tigrane : qu'il n'étoit pas juste qu'ils perdissent le fruit de leur victoire : qu'Antiochus étoit un Prince qui n'avoit ni le courage ni la capacité nécessaires pour défendre le pays : que le mettre entre ses mains,

Appian. in Syr. p. 133. Justin. l. 40. cap. 2.

ce feroit l'expofer aux ravages & aux courfes continuelles des Juifs & des Arabes, ce que Pompée n'avoit garde de faire. En conféquence de ce raifonnement, Antiochus perdit fa Couronne, & fut réduit à la néceffité de vivre en fimple particulier. C'eft en lui que

An.M 3939. Av. J. C. 65. finit l'Empire des Séleucides en Afie, qui avoit duré près de deux cens cinquante ans.

Pendant ces expéditions des Romains en Afie, il arriva de grandes révolutions en Egypte. Les Alexandrins, laffés d'Alexandre leur Roi, fe foulevérent; & après l'avoir chaffé, appellérent Ptolémée Auléte pour remplir fa place. Cette hiftoire fera traitée avec étendue dans l'Article fuivant.

Plut. in Pomp. pag. 638. 639.

Pompée s'étant tranfporté à Damas, y régla plufieurs affaires de l'Egypte & de la Judée. Pendant le féjour qu'il y fit, il s'y rendit jufqu'à douze têtes couronnées qui venoient lui faire leur cour, & qui s'y trouvérent tous en même tems.

Val. Max. l. 5. c. 7.

C'eft pour lors qu'on vit un beau combat d'amitié & de refpect entre un pere & un fils : combat rare dans les tems dont nous parlons, où les meurtres & les parricides les plus affreux

ouvroient le chemin au trône. Ariobarzane, Roi de Cappadoce, se démit volontairement de son roiaume en faveur de son fils, & lui mit le diadême sur la tête en présence de Pompée. Des larmes sincéres coulérent alors en abondance des yeux de ce fils véritablement affligé de ce qui auroit fait la joie des autres. C'est la seule occasion où il crut la désobéissance permise, & [a] il auroit constamment persisté dans le refus d'accepter le sceptre, si l'ordre de Pompée ne fût intervenu, & ne l'eût obligé de céder enfin à l'autorité paternelle. C'est le second exemple que fournit la Cappadoce d'un pareil combat de générosité. Nous avons parlé en son lieu du fait des deux Ariarathes.

Comme il y avoit encore dans le Pont & dans la Cappadoce plusieurs places fortes entre les mains de Mithridate, Pompée jugea à propos d'y retourner pour les réduire. Il les soumit en effet presque toutes à son arrivée : & il alla ensuite passer l'hiver à Aspis, ville du Pont.

a Nec ullum finem tam egregium certamen habuisset, nisi patriæ voluntati autoritas Pompeii adfuisset. *Valer. Max.*

Stratonice, une des femmes de Mithridate, remit à Pompée un château du Bosphore dont elle avoit la garde, avec les trésors qui y étoient cachés, lui demandant pour récompense que si son fils Xipharès tomboit entre ses mains il voulût bien le lui rendre. Pompée n'accepta de ces présens que ceux qui pouvoient servir à l'ornement des temples. Quand Mithridate sut ce qu'avoit fait Stratonice, pour se venger de la facilité avec laquelle elle s'étoit rendue, qu'il regardoit comme une trahison, il tua Xipharès sous les yeux de sa mere, qui vit ce triste spectacle de l'autre bord du détroit.

Caïne, ou la Ville-neuve, étoit la plus forte de toutes les places du Pont. Aussi étoit-ce là que Mithridate avoit la plus grande partie de son trésor, & ce qu'il possédoit de plus précieux, parce qu'il la regardoit comme imprenable: mais elle ne le fut pas pour les Romains. Pompée la prit, & avec elle tout ce que Mithridate y avoit laissé. On y trouva entr'autres choses des Mémoires secrets qu'il avoit dressés lui-même, qui servirent beaucoup à faire connoitre son caractére.

Dans l'un il marquoit les perſonnes qu'il avoit empoiſonnées, entr'autres ſon propre fils Ariarathe, & Alcée de Sardes, ce dernier parce qu'il avoit remporté ſur lui le prix de la courſe des chevaux. Quelle bizarrerie! Avoit-il peur que le public & la poſtérité ne fuſſent pas inſtruits de ſes crimes, ni de leurs motifs?

On y trouva auſſi ſes Mémoires de Médecine, que Pompée fit traduire en latin par Lénée, bon Grammairien, qui étoit un de ſes affranchis, & on les publia enſuite dans cette langue. Car, entre les autres qualités extraordinaires de Mithridate, il avoit celle d'être très-habile dans la Médecine. Ce fut lui qui inventa le contrepoiſon admirable qui porte encore ſon nom, & dont les Médecins ſe ſont ſi bien trouvés, qu'on l'emploie encore aujourd'hui avec ſuccès. *Plin. l. 25. cap. 2.*

Pompée, pendant le ſéjour qu'il fit à Aſpis, régla les affaires du pays, autant que l'état où étoient les choſes pouvoit le permettre. Dès que le printems fut revenu, il retourna en Syrie pour faire la même choſe. Il ne crut pas devoir ſonger à pourſuivre Mithridate dans le roiaume du Boſphore, où

An. M. 3940. Av. J. C. 64. *Joſeph. Antiq. XIV. 5. 6. Plut in Pomp. pag. 639-641. Dio Caſſ. l. 37. p. 34-36. App. p. 246-251.*

il étoit encore retourné. Il eût falu pour cela faire le tour du Pont Euxin avec une armée, & traverser des pays habités par des nations barbares, dont quelques-uns même étoient déserts : entreprise fort dangereuse, & où l'on couroit risque de périr. Ainsi, tout ce que put faire Pompée, fut de poster de telle maniére la flote Romaine, qu'elle empéchât tous les convois qu'on eût pu envoier à Mithridate. Il crut par là le pouvoir réduire à la derniére extrémité, & dit, en partant, qu'il laissoit à Mithridate un ennemi plus redoutable que les armées Romaines : c'étoit la faim & la nécessité.

Ce qui le menoit avec tant d'ardeur en Syrie, étoit la passion démesurée & pleine de vanité qu'il avoit de pousser ses conquêtes jusqu'à la Mer Rouge. En Espagne, & avant cela en Afrique, il avoit porté les armes Romaines jusques à l'Océan occidental, des deux côtés du détroit de la Méditerranée. Dans la guerre contre les Albaniens il les avoit étendues jusques à la Mer Caspienne. Il croioit qu'il ne manquoit plus à sa gloire que de les pousser jusqu'à la Mer Rouge. En ar-

rivant en Syrie, il déclara Antioche & Séleucie sur l'Oronte villes libres, & continua sa marche vers Damas, d'où il comptoit aller attaquer les Arabes, & porter ensuite ses victoires jusqu'à la Mer Rouge. Mais il survint un accident qui l'obligea à suspendre toute autre affaire, & à se rendre dans le Pont.

Il lui étoit venu quelque tems auparavant une Ambassade de la part de Mithridate, qui demandoit la paix. Il faisoit proposer qu'on lui laissât, comme à Tigrane, sa Couronne héréditaire; qu'il paieroit un tribut aux Romains, & leur céderoit tous ses autres Etats. Pompée répondit, qu'il vînt donc aussi en personne, comme avoit fait Tigrane. Mithridate ne put consentir à une telle bassesse, mais il proposa d'y envoier ses enfans, & quelques-uns de ses principaux amis. Pompée ne voulut pas s'en contenter. Les négociations se rompirent, & Mithridate se remit à faire des préparatifs de guerre avec autant de vigueur que jamais. Pompée, qui en eut avis, jugea à propos de se rendre sur les lieux pour avoir l'œil à tout. Pour cet effet, il alla passer quelque tems à Amisus,

l'ancienne capitale du pays. Là, par une juste punition des dieux, dit Plutarque, son ambition lui fit commettre des fautes qui lui attirérent le blâme de tout le monde. Il avoit taxé publiquement & décrié Luculle sur ce que, la guerre étant encore allumée, il avoit disposé des provinces, fait des présens, décerné des honneurs, & fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entiérement terminée ; & il tomba dans le même inconvénient. Car il disposa des Gouvernemens, & partagea les Etats de Mithridate en provinces, comme si la guerre eût été finie. Mais Mithridate vivoit encore, & l'on devoit tout craindre d'un Prince inépuisable en ressources, que les plus grands revers ne pouvoient déconcerter, & à qui ses pertes mêmes sembloient inspirer un nouveau courage & donner de nouvelles forces. Alors en effet, dans le tems qu'on le croioit perdu sans retour, il méditoit de faire avec les troupes qu'il avoit levées une terrible invasion jusques dans le cœur de l'Empire Romain.

Dans la distribution des récompenses, Pompée donna l'Arménie

Mineure, avec plusieurs villes & pays voisins, à Déjotare, Prince de Galatie, qui étoit toujours demeuré attaché aux intérêts des Romains pendant cette guerre, & lui accorda le titre de Roi. C'est ce même Déjotare, qui aiant toujours été depuis attaché par reconnoissance à Pompée, encourut la haine de César, & eut besoin d'être défendu par l'éloquence de Cicéron.

Il fit aussi en même tems Archélaüs Grand-Prêtre de la Lune, qui étoit la grande déesse des Comaniens dans le Pont, & lui donna la souveraineté du lieu, qui contenoit bien six mille personnes, toutes dévouées au culte de cette déesse. J'ai déja marqué que cet Archélaüs étoit fils de celui qui avoit commandé en chef les troupes que Mithridate avoit envoiées en Gréce dans la premiére guerre qu'il eut avec les Romains, & qui aiant été disgracié par Mithridate, s'étoit retiré chez les Romains avec son fils. Ils leur étoient toujours demeurés depuis très affectionnés, & leur avoient été d'un grand secours dans les guerres d'Asie. Le pere étant mort, on donna au fils, pour récompenser les services de l'un & de l'autre, cette Prêtrise de Comane

avec la Souveraineté qu'on y attacha.

Pendant le séjour que fit Pompée dans le Pont, Arétas Roi de l'Arabie Pétrée, profita de son absence, & fit des courses dans la Syrie, qui en incommodérent beaucoup les habitans. Pompée y revint. En passant, il trouva sur sa route l'endroit où étoient les corps morts des Romains tués dans la défaite de Triarius. Il les fit enterrer avec grande solennité, ce qui lui gagna le cœur des soldats. De là Pompée continua sa marche vers la Syrie, pour y exécuter les projets qu'il avoit formés pour la guerre d'Arabie. Une importante nouvelle les interrompit.

Quoique Mithridate eût perdu toute espérance de paix depuis le refus des ouvertures qu'il avoit fait faire à Pompée, & qu'il vît plusieurs de ses sujets quitter son parti, cependant, loin de perdre courage, il avoit formé le projet de traverser la Pannonie, & en passant les Alpes, d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même, comme avoit fait Annibal : projet plus hardi que prudent, & qui lui étoit inspiré par sa haine invétérée, & par un desespoir aveugle. Un grand nombre deScythes de son voisinage étoient

entrés dans ſes troupes, & avoient groſſi conſidérablement ſon armée. Il avoit envoié des députés en Gaule ſolliciter les peuples de ſe joindre à lui quand il approcheroit des Alpes. Comme les grandes paſſions ſont toujours fort crédules, & qu'on ſe flate aiſément de tout ce qu'on deſire avec ardeur, il eſpéroit que le feu de la revolte parmi les eſclaves d'Italie & de Sicile, peutêtre mal éteint, pourroit ſe rallumer tout d'un coup à ſa préſence: que les Pirates reprendroient bientôt l'empire de la mer, & ſuſciteroient de nouvelles affaires aux Romains: & que les peuples accablés par l'avarice & la cruauté des Magiſtrats & des Généraux, ſeroient ravis de ſe tirer par ſon moien de l'oppreſſion ſous laquelle ils gémiſſoient depuis lontems. Voila les penſées qu'il rouloit dans ſon eſprit.

Mais comme, pour exécuter ce projet, il faloit faire plus de cinq cens lieues, & traverſer le pays qu'on appelle aujourd'hui la petite Tartarie, la Podolie, la Moldavie, la Valachie, la Tranſylvanie, la Hongrie, la Stirie, la Carinthie, le Tirol, & la Lombardie, & paſſer trois grands fleu-

ves, le Boryſthéne, le Danube, & le Po : la ſeule idée d'une ſi rude & dangereuſe marche, jetta une telle fraieur dans ſon armée, que, pour rompre ſon deſſein, elle conſpira contre lui, & élut Pharnace ſon fils pour Roi : c'étoit lui qui avoit excité cette revolte parmi les ſoldats. Alors Mithridate ſe voiant abandonné de tout le monde, & que ſon fils même ne vouloit pas lui permettre ſeulement de ſe ſauver où il pourroit, ſe retira dans ſon appartement; & après avoir donné du poiſon à ſes femmes, à ſes concubines, & à celles de ſes filles qui étoient alors auprès de lui, il en prit lui-même : mais, comme il vit que le poiſon ne faiſoit pas ſon effet ſur lui, il eut recours à ſon épée. Le coup qu'il ſe donna ne ſuffiſant pas, il fut obligé de prier un ſoldat Gaulois de l'achever. Dion dit que ce fut ſon propre fils qui le tua.

An. M. 3941. Av. J. C. 63. Mithridate avoit régné ſoixante ans, & en avoit vécu ſoixante & douze. Sa grande peur étoit de tomber entre les mains des Romains, & d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portoit toujours ſur lui du poiſon, afin de leur échaper par cette voie, s'il ne trouvoit pas

d'autre reſſource. L'appréhenſion qu'il eut que ſon fils ne le livrât à Pompée, lui fit prendre la funeſte réſolution qu'il exécuta avec tant de promtitude. On dit communément que ce qui fit que le poiſon qu'il prit ne le tua pas, venoit de ce qu'il avoit tant pris de ſon contrepoiſon, que ſon tempérament en étoit devenu à l'épreuve du poiſon. Mais l'on prétend que c'eſt une erreur, & qu'il eſt impoſſible de trouver un reméde particulier qui puiſſe ſervir d'antidote général contre toutes les eſpéces de poiſon.

Pompée étoit à Jéricho dans la Paleſtine, où les différens d'Hyrcan & d'Ariſtobule, dont nous avons parlé ailleurs, l'avoient amené, quand il reçut la premiére nouvelle de la mort de Mithridate. Elle lui fut apportée par des exprès dépêchés du Pont pour lui remettre en main les lettres de ſes Lieutenans. Les exprès arrivant avec leurs lances couronnées de laurier, ce qui ne ſe pratiquoit que lorſqu'ils venoient annoncer quelque victoire, ou quelque nouvelle importante & avantageuſe, l'armée fut fort curieuſe &avide de l'apprendre. Comme elle ne faiſoit que commencer à former

ſon camp, & qu'elle n'avoit pas encore dreſſé le Tribunal de deſſus lequel le Général leur parloit, ſans s'amuſer à en faire un de gazon, comme c'étoit l'ordinaire, parce qu'il auroit falu trop de tems, elle en fit un à la hâte des bats de leurs bêtes de ſomme, ſur lequel Pompée monta ſans façon. Il leur apprit la mort de Mithridate, & la maniére dont il s'étoit tué lui-même; que ſon fils Pharnace ſoumettoit aux Romains, & ſa perſonne & ſes Etats; & qu'ainſi cette guerre fâcheuſe, qui avoit duré ſi lontems, étoit enfin terminée. Ce fut un grand ſujet de joie & pour le Général, & pour l'armée.

Telle fut la fin de Mithridate, Prince [a], dit un Hiſtorien, dont il eſt difficile de ſe taire, & encore plus d'en parler: plein de vivacité dans les guerres; diſtingué par ſon courage; très grand quelquefois par les faveurs de la fortune, & toujours par la fermeté inébranlable de ſon ame; véritablement Général par la prudence & le

a Vir, neque ſilendus, neque dicendus ſine cura: bello acerrimus, virtute eximius: aliquando fortuna, ſemper animo maximus: conſiliis dux, miles manu: odio in Romanos Annibal. *Vell. Paterc. l. 2. c. 18.*

conseil, & soldat par les coups de main hardis & périlleux : un second Annibal par sa haine pour les Romains.

Cicéron dit de Mithridate, qu'après Alexandre c'étoit le plus grand des Rois : *ille rex post Alexandrum maximus.* Il est bien certain que les Romains n'ont jamais eu de pareil Roi en tête. On ne peut nier non plus qu'il n'eût de grandes qualités : une vaste étendue d'esprit qui embrassoit tout, une supériorité de génie capable des plus grandes entreprises, une fermeté d'ame que les plus grands malheurs ne pouvoient abbattre, une industrie & une hardiesse inépuisables en ressources, qui après les plus grandes pertes le faisoient reparoitre tout d'un coup sur la scéne plus puissant & plus terrible que jamais. Je ne croi pas pourtant qu'on puisse le donner pour un Capitaine achevé : ce n'est pas, ce me semble, l'idée qui résulte de ses actions. Il remporta d'abord de grands avantages, mais contre des Généraux sans mérite & sans expérience. Depuis qu'on lui eut opposé Sylla, Luculle, Pompée, ce ne fut plus de même, & l'on ne voit pas que dans les batailles il se

Academ. Quæst. lib. 4. n. 3.

soit fait beaucoup d'honneur ni par l'habileté à se poster avantageusement, ni par la présence d'esprit dans les contretems inopinés, ni même par l'intrépidité dans les occasions dangereuses & dans le feu de l'action. Mais, quand on lui supposeroit toutes les qualités d'un grand Général, son nom ne peut être qu'en horreur, quand on considére les meurtres & les parricides sans nombre dont il souilla son régne, & cette cruauté barbare qui ne respecta ni mere, ni femme, ni enfans, ni amis, & qui sacrifia tout à son insatiable ambition.

AN. M. 3941. AV J. C. 63. *Joseph Antiq. XIV. 4-8. & de Bello Jud. 1-5.*

Pompée étant arrivé en Syrie, alla droit à Damas, à dessein d'en partir pour commencer enfin la guerre d'Arabie. Quand Arétas, qui en étoit roi, vit son armée prête à entrer dans ses Etats, il envoia faire ses soumissions par une Ambassade.

Plut. in Pomp. p. 641. App. p. 250-252. Dio. Cass. l. 36. p. 35. & 36.

Les troubles de la Judée occupérent Pompée quelque tems. Il revint ensuite en Syrie, d'où il partit pour le Pont. En arrivant à Amisus, il y trouva le corps de Mithridate, que Pharnace son fils lui envoioit, apparemment pour assurer Pompée par ses propres yeux de la vérité de la mort d'un ennemi

qui lui avoit causé tant de peines & de fatigues. Il y avoit ajouté de grands présens, pour se le rendre favorable. Pompée reçut les présens, mais pour le corps, regardant l'inimitié comme éteinte par la mort, il lui fit tout l'honneur qui étoit dû à un Roi, & l'envoia à la ville de Sinope, pour y être enterré avec les Rois de Pont ses ancêtres, qui avoient là depuis lontems leur sépulture ordinaire ; & ordonna les sommes qu'il faloit pour lui faire des funérailles roiales.

Dans ce dernier voiage, il prit possession de toutes les places qui étoient encore restées entre les mains de ceux à qui Mithridate les avoit confiées. Il trouva dans quelques-unes des richesses immenses, sur tout à Télaure, où étoit une partie des plus beaux meubles & des plus riches bijoux de Mithridate, avec son principal arsenal. On compta jusqu'à deux mille coupes d'onyx enchassées dans de l'or, avec une si prodigieuse quantité de vaisselle de toute espéce, de meubles, & d'équipages de guerre pour homme & pour cheval, qu'il falut au Questeur, c'est-à-dire au Trésorier de l'armée, trente jours entiers pour en faire l'inventaire.

Pompée accorda à Pharnace le roiaume du Bosphore pour récompense de son parricide, le déclara ami & allié du peuple Romain, & tourna sa marche vers la province d'Asie pour passer l'hiver à Ephése. Ce fut là qu'il distribua les récompenses à son armée victorieuse. Il donna à chaque soldat quinze cens dragmes, (sept cens cinquante livres) & aux Officiers à proportion du poste qu'ils occupoient. Enfin la somme à laquelle se montérent les libéralités qu'il fit des dépouilles de l'ennemi, alla jusqu'à seize mille talens, c'est-à-dire quarante-huit millions: & il en eut pourtant encore vingt mille (soixante millions) pour mettre au Trésor à Rome le jour de son entrée.

AN. M. 3945. AV. J.C. 61. Son triomphe dura deux jours, & fut célébré avec une pompe extraordinaire. Pompée fit marcher devant lui trois cens vingt quatre captifs des plus distingués: entre lesquels étoient Aristobule roi de Judée avec son fils Antigone, Olthace roi de Colchos, Tigrane fils de Tigrane roi d'Arménie; la sœur, cinq fils, & deux filles de Mithridate. Au défaut de la personne de ce Roi, on porta en triomphe

ſon trône & ſon ſceptre, & un buſte coloſſal de la hauteur de huit coudées, qui étoit d'or.

ARTICLE SECOND.

Ce second Article contient l'hiſtoire de trente-cinq ans, depuis le commencement du régne de Ptolémée Auléte juſqu'à la mort de Cléopatre, où finit le roiaume d'Egypte : c'eſt-à-dire depuis l'an du Monde 3939 juſqu'à l'an 3974.

§. I.

Ptolémée Auléte avoit été mis ſur le trône d'Egypte à la place d'Alexandre. Il ſe fait nommer ami & allié du peuple Romain par le crédit de Céſar & de Pompée qu'il avoit acheté bien cher. En conſéquence il accable ſes ſujets d'impôts. Il eſt chaſſé du trône. Les Alexandrins lui ſubſtituent Bérénice ſa fille. Il va à Rome, & gagne à force d'argent les ſuffrages des premiers de la République pour être rétabli. On lui oppoſe un Oracle de la Sibylle : malgré lequel Gabinius le rétablit à main armée ſur le trône, où il demeure juſqu'à ſa mort. La fameuſe Cléopatre ſa fille

lui succéde avec son frere encore tout jeune.

AN.M. 3939. Av. J. C. 65. Tom. IX. p. 461. &c.

NOUS AVONS VU comment Ptolémée Auléte étoit monté sur le trône d'Egypte. Alexandre son prédécesseur en aiant été chassé par ses sujets, s'étoit retiré à Tyr, où il mourut quelque tems après. Comme il ne laissoit point d'enfans, ni aucun autre Prince légitime du sang roial, il avoit fait le peuple Romain son héritier. Le Sénat, pour les raisons que j'ai raportées, ne jugea pas alors à propos de prendre possession des Etats qui lui avoient été légués par le Testament d'Alexandre: mais aussi, pour montrer qu'il ne renonçoit pas à son droit, il résolut de recueillir une partie de la succession, & envoia des Députés à Tyr pour demander quelques sommes que ce Roi y avoit laissées en mourant.

Les prétentions du peuple Romain ne se prescrivoient point; & c'étoit un établissement mal assuré, que de posséder un Etat, où il croioit en avoir de si bien fondées, à moins qu'on ne trouvât quelque moien de l'y faire renoncer. Tous les autres Rois d'Egypte avoient été amis & alliés de Rome.

C'étoit un moien sûr pour Ptolémée de se faire reconnoitre autentiquement Roi d'Egypte par les Romains, que de se faire déclarer leur allié. Mais autant qu'il lui étoit important d'avoir cette qualité, autant lui étoit-il difficile de l'obtenir. La mémoire du Testament de son Prédécesseur étoit encore toute récente; & comme on ne pardonne point aux Princes les défauts qui ne conviennent pas à leur condition, quoiqu'on leur en pardonne souvent de plus nuisibles, le surnom de *Joueur de flute*, que celui-ci s'étoit attiré, l'avoit mis en aussi mauvaise estime à Rome qu'en Egypte.

Il ne desespéra pourtant pas de venir à bout de son entreprise. Toutes les voies qu'il prit pour arriver à son but, furent lontems inutiles; & il y a apparence qu'elles l'auroient toujours été, si César n'eût jamais été Consul. Cet esprit ambitieux, qui croioit bons tous les moiens & tous les expédiens qui le conduisoient à ses fins, accablé de dettes immenses, & trouvant ce Roi disposé à mériter à force d'argent ce qu'il ne pouvoit obtenir de droit, lui vendit l'alliance de

Sueton. in Jul. Caes. cap. 54. Dio. Cass. l. 39. p. 97. Strab. l. 17. p. 796.

Rome aussi chérement qu'il la voulut acheter, & en reçut, tant pour lui que pour Pompée, dont le crédit lui fut nécessaire pour y faire consentir le peuple, près de six mille talens, c'est-à-dire près de dix-huit millions. A ce prix il fut déclaré ami & allié du peuple Romain.

An. M. 3946. Av. J. C. 58. Quoique ce Prince tirât tous les ans de son roiaume plus de deux fois autant, il ne put trouver tout à coup cette somme sans surcharger extrêmement ses sujets. Ils étoient déja fort mécontens de ce qu'il n'avoit pas voulu revendiquer l'île de Cypre comme un ancien appanage de l'Egypte, &, en cas de refus, déclarer la guerre aux Romains. Dans cette disposition, les levées extraordinaires de deniers qu'il étoit obligé de faire, aiant achevé de les aigrir, ils se soulevérent avec tant de violence, qu'il prit le parti de s'enfuir pour mettre sa vie en sureté. Il cacha si bien sa route, qu'on crut en Egypte qu'il étoit péri, ou l'on feignit de le croire. On déclara Reine à sa place l'aînée de trois filles qu'il avoit, nommée Bérénice, quoiqu'il eût deux fils, parce qu'ils étoient beaucoup plus jeunes.

Cependant Ptolémée aiant abordé à l'île de Rhodes, qui étoit sur son chemin pour aller à Rome, apprit que Caton, qui depuis sa mort a été appellé dans l'histoire Caton d'Utique, y étoit arrivé aussi il y avoit quelque tems. Ce Prince étant bien aise de conférer avec lui sur ses affaires, le fit avertir aussitôt de sa venue, comptant qu'il ne tarderoit point à le venir trouver. On va connoitre ici la grandeur, ou plutôt la fierté Romaine. Caton lui fit dire, qu'il vînt lui-même le chercher, s'il vouloit lui parler. Il y alla. Caton ne daigna pas se lever quand Ptolémée entra dans sa chambre; & le saluant comme un homme du commun, lui dit seulement de s'asseoir. Le Roi, quoiqu'un peu troublé de cette réception, ne laissoit pas d'admirer en lui-même, comment tant de hauteur & de fierté pouvoit s'accorder dans un même homme avec la simplicité & la modestie qui paroissoient dans son habillement & dans tout son équipage. Mais il fut bien plus surpris, lorsqu'étant entré en matiére, Caton le blâma ouvertement, de ce qu'il quittoit le plus beau roiaume du monde,

Plut. in Caton. Utic. p. 776.

pour aller s'expoſer au faſte & à l'avarice inſatiable des Grands de Rome, & ſouffrir mille indignités. Il ne feignit point de lui dire, que quand il vendroit toute l'Egypte, il n'auroit pas encore de quoi contenter toute leur avidité. Il lui conſeilla donc de retourner en Egypte, & de s'y raccommoder avec ſes ſujets ; ajoutant qu'il étoit prêt d'y accompagner le Roi s'il le vouloit, & lui offrant pour cela ſon entremiſe & ſes bons offices.

Ptolémée, à ce diſcours, revenu comme d'un ſonge, & aiant penſé mûrement à tout ce que le ſage Romain lui avoit dit, reconnut la faute qu'il avoit faite de quitter ſon roiaume, & ſongeoit à y retourner. Mais les amis qu'il avoit avec lui, gagnés par Pompée pour le faire aller à Rome, (on devine bien dans quelles vûes,) le détournérent de ſuivre le conſeil de Caton. Il eut tout le tems de s'en repentir, quand il ſe trouva, dans cette ſuperbe ville, réduit à ſolliciter ſon affaire de porte en porte chez chaque Magiſtrat comme un ſimple particulier.

Dio. lib. 39. p. 97. 98. Céſar, ſur qui il fondoit ſa principale eſpérance, ne s'y trouva pas : il faiſoit

la guerre dans les Gaules. Mais Pompée, qui y étoit, le logea chez lui, & n'oublia rien pour le servir. Outre l'argent qu'il avoit reçu de ce Prince conjointement avec César, Ptolémée avoit depuis cultivé son amitié par divers services qu'il lui avoit rendus dans la guerre de Mithridate, & lui avoit entretenu huit mille chevaux à ses dépens dans celle de Judée. S'étant donc plaint au Sénat de la rébellion de ses sujets, il demanda qu'on les remît sous son obéissance, ainsi que l'alliance qu'on lui avoit accordée y obligeoit les Romains. La faction de Pompée lui fit obtenir ce qu'il demandoit. Le Consul Lentulus, à qui la Cilicie, séparée de l'Egypte seulement par la côte de Syrie, étoit échue par le sort, fut chargé de rétablir Ptolémée sur le trône.

Plin. l. 33. c. 10.
Cic. ad famil. 1. Ep. 1. 4
Id. in Pison. n. 48-50.
Id pro Cæl. n. 23. 24.

Mais, avant que son Consulat fût achevé, les Egyptiens aiant appris que leur Roi n'étoit pas mort comme ils le croioient, & qu'il étoit allé à Rome, y envoiérent une Ambassade solennelle pour justifier leur revolte devant le Sénat. Cette Ambassade étoit composée de plus de cent personnes, dont le chef étoit un célébre philosophe nommé Dion, qui avoit à Rome des amis con-

AN.M. 3947.
AV. J. C. 57.

ſidérables. Ptolémée en aiant eu avis, trouva le moien de faire périr par le fer ou par le poiſon la plupart des Ambaſſadeurs; & il intimida ſi fort ceux qu'il ne put corrompre ni faire tuer, qu'ils n'oſérent ni s'acquitter de leur commiſſion, ni demander juſtice de tant de meurtres. Mais comme cette cruauté fut connue de tout le monde, elle acheva de le rendre auſſi odieux qu'il étoit mépriſé; & les profuſions immenſes qu'il faiſoit pour gagner les plus pauvres & les plus intéreſſés du Sénat devinrent ſi publiques, qu'on ne parloit d'autre choſe dans toute la ville.

Un mépris des loix ſi marqué, une audace ſi effrénée, excitérent l'indignation de tout ce qui reſtoit de gens de bien dans le Sénat. M. Favonius entr'autres, philoſophe Stoïcien, fut le premier qui s'y déclara contre Ptolémée. Sur ſa requête, il fut réſolu qu'on manderoit Dion, pour être inſtruit de la vérité du fait par ſa bouche. Mais la brigue du Roi, compoſée de celle de Pompée & de Lentulus, de ceux qu'il avoit corrompus par argent, & de ceux qui lui en avoient prété pour corrompre les autres, agit ſi ouvertement en ſa faveur, que Dion n'oſa

paroitre : & Ptolémée l'aiant aussi fait tuer peu de tems après, quoique celui qui fit le coup en fût accusé juridiquement, le Roi en fut quitte pour soutenir qu'il en avoit eu un juste sujet.

Soit que ce Prince crût n'avoir plus rien à faire à Rome qui demandât sa présence, soit qu'il craignît d'y recevoir quelque affront, haï comme il étoit, s'il y demeuroit davantage, il en partit peu de jours après, & se retira à Ephése dans le temple de la déesse, attendant la décision de sa destinée.

En effet, son affaire faisoit plus de bruit à Rome que jamais. Un des Tribuns du peuple, il s'appelloit C. Caton, jeune homme vif, entreprenant, & qui ne manquoit pas d'éloquence, se déclara par de fréquentes harangues contre Ptolémée & Lentulus, & il fut écouté du peuple avec un plaisir singulier & un applaudissement extraordinaire.

Pour faire jouer une nouvelle machine, il attendit qu'on eût nommé de nouveaux Consuls ; & dès que Lentulus fut sorti de charge, il produisit devant le peuple un Oracle de la Sibylle, qui portoit : *Si un roi d'Egypte, aiant besoin de secours, s'adresse à vous, vous ne lui refuserez pas votre amitié : mais pour-*

AN. M. 3948.
AV. J. C. 56.

tant vous ne lui donnerez pas de troupes. Car, si vous lui en donnez, vous souffrirez & risquerez beaucoup.

La forme ordinaire étoit de communiquer ces sortes d'Oracles au Sénat avant toutes choses, pour examiner s'il étoit à propos de les divulguer. Mais Caton, craignant que la brigue du Roi n'y fît résoudre de supprimer celui-ci, qui étoit si contraire à ce Prince, présenta aussitôt au peuple les Prêtres dépositaires des Livres sacrés, & les obligea, par l'autorité que sa charge de Tribun lui donnoit, d'exposer en public ce qu'ils y avoient trouvé, sans demander l'avis du Sénat.

Ce fut un nouveau coup de foudre pour Ptolémée & pour Lentulus. Les paroles de la Sibylle étoient trop précises, pour ne pas faire sur le vulgaire toute l'impression que leurs ennemis souhaitoient. Aussi Lentulus, dont le Consulat étoit fini, ne voulant pas recevoir en face l'affront de voir révoquer le Décret du Sénat qui l'avoit commis pour rétablir Ptolémée, partit aussitôt pour sa province en qualité de Proconsul.

Il ne se trompoit pas. Peu de jours après, l'un des nouveaux Consuls,

nommé Marcellinus, ennemi déclaré de Pompée, aiant proposé l'Oracle au Sénat, il fut arrêté qu'on y auroit égard, & qu'il paroissoit dangereux pour la République de rétablir par force le Roi d'Egypte.

Il ne faut pas croire que dans le Sénat il y eût aucune personne assez simple, ou plutôt assez stupide, pour ajouter foi à un tel Oracle. Personne ne doutoit qu'il n'eût été fabriqué exprès pour la conjoncture présente, & qu'il ne fût l'ouvrage d'une intrigue secrette de politique. Mais il avoit été publié & approuvé dans l'assemblée du peuple crédule & superstitieux jusqu'à l'excès, & le Sénat ne pouvoit plus en porter un autre jugement.

Ce nouvel incident obligea Ptolémée à changer de batterie. Voiant que Lentulus avoit trop d'ennemis à Rome, il abandonna le Décret qui l'avoit commis pour son rétablissement, & fit demander par Ammonius son Ambassadeur qu'il avoit laissé à Rome, que cette commission fût donnée à Pompée, parce que ne pouvant plus être exécutée à force ouverte à cause de l'Oracle, il jugea, avec raison, qu'il faloit substituer à la force

un homme d'une grande autorité. Et Pompée se trouvoit alors au plus haut point de sa gloire par le bonheur qu'il avoit eu de faire périr Mithridate, le plus grand & le plus puissant roi que l'Asie eût vû depuis Alexandre.

Cicer. ad famil. lib. 1. Epist. 7.

L'affaire fut mise en délibération dans le Sénat, & débatue avec grande vivacité par les différens partis qui s'y élevérent. La diversité des opinions fit consumer inutilement plusieurs séances sans rien déterminer. Cicéron ne se départit jamais des intérêts de Lentulus son ami intime, qui, pendant qu'il étoit Consul, avoit infiniment contribué à son rappel d'exil. Mais quel moien de lui rendre aucun service dans l'état où étoient les choses, & que pouvoit faire ce Proconsul sans emploier la force ouverte contre un grand roiaume, ce qui étoit expressément défendu par l'Oracle? Voila comme auroient pensé des personnes peu subtiles & peu spirituelles, & qui ne sauroient pas se retourner. L'Oracle ne défendoit pas de donner des troupes au Roi pour le rétablir. Lentulus ne pouvoit-il pas le laisser comme en dépôt en quelque lieu près de la frontiére, & aller cependant avec une

bonne armée assiéger Alexandrie? Puis, quand il l'auroit prise, s'en retourner en y laissant une bonne garnison; & ensuite y renvoier le Roi, qui trouveroit toutes choses disposées à le recevoir, sans violence & sans troupes? Ce fut l'avis de Cicéron; & afin qu'on n'en doute point, je rapporterai ses propres paroles, tirées d'une lettre qu'il écrivit pour lors à Lentulus. » C'est à » vous à juger, lui dit-il, étant, com» me vous l'êtes, maître de la Cilicie » & de Cypre, ce que vous pouvez en» treprendre, & faire réussir. S'il vous » paroit que ce soit une chose faisable » de vous emparer d'Alexandrie & du » reste de l'Egypte, il est sans doute & » de votre honneur, & de celui de la » République, que vous y alliez avec » votre flote & votre armée, en laissant » le Roi à Ptolémaïde, ou en quelque » autre lieu voisin; afin qu'après que » vous aurez appaisé la revolte, & » mis de bonnes garnisons par tout, ce » Prince y puisse retourner surement. » De [a] cette sorte, vous le rétablirez » comme le Sénat vous l'a ordonné » d'abord; & il y rentrera sans trou-

[a] Ita fore ut per te restituatur, quemadmodum initio Senatus censuit; & sine multitudine reduca-

» pes, ainsi que nos dévots assurent » que la Sibylle l'a marqué. « Croiroit-on qu'un grave Magistrat, dans une affaire importante comme est celle dont il s'agit ici, fût capable de proposer un tel détour, qui paroit peu convenable à la droiture & à la probité dont Cicéron se piquoit? C'est qu'il comptoit l'Oracle prétendu de la Sibylle pour ce qu'il étoit en effet, c'est-à-dire pour une pure fourberie.

Lentulus, arrété par les difficultés de cette entreprise, qui étoient grandes & réelles, n'osa pas s'y engager, & il suivit l'avis que Cicéron lui donnoit à la fin de sa lettre, en lui représentant, [a] » Que tout le monde jugeroit de sa conduite par l'événement. » Qu'ainsi il n'avoit qu'à prendre si » bien ses mesures, qu'il fût sûr de » réussir : & qu'autrement, il feroit » mieux de ne rien entreprendre.

AN. M. 3949. AV. J. C. 55. *Appian. in Syr. pag. 120. & in Parth. pag. 134.*

Gabinius, qui commandoit dans la Syrie en qualité de Proconsul, fut moins timide & moins précautionné. Quoiqu'il fût défendu par une loi ex-

tur, quemadmodum homines religiosi Sibyllæ placere dixerunt.

a Ex eventu homines de tuo consilio esse judicaturos, videmus. ... Nos quidem hoc sentimus, si exploratum tibi sit, posse te illius regni potiri, non esse cunctandum, sin dubium, non esse conandum.

presse à tout Proconsul de sortir de sa province, ni de déclarer quelque guerre que ce fût, même de proche en proche, sans un ordre exprès du Sénat, il s'étoit mis en marche pour aller au secours de Mithridate Prince des Parthes, chassé par le Roi son frere de la Médie qui lui étoit tombée en partage. Il avoit déja passé l'Euphrate avec son armée pour ce dessein, quand Ptolémée le joignit avec des lettres de Pompée, leur protecteur & leur ami commun, tout récemment déclaré Consul pour l'année suivante, par lesquelles il conjuroit Gabinius de se rendre favorable aux propositions que ce Prince lui feroit pour le rétablir dans son roiaume. Quelque dangereux que fût ce parti, l'autorité de Pompée, & encore plus l'espoir d'un gain considérable, ébranlérent Gabinius. Les vives remontrances d'Antoine, qui cherchoit des occasions de se signaler, & qui d'ailleurs vouloit faire plaisir à Ptolémée dont les priéres flatoient son ambition, achevérent de le déterminer. C'est ce fameux Marc Antoine, qui forma depuis avec le jeune César & Lépidus le second Triumvirat. Gabinius l'avoit engagé à le suivre dans

Plut. in Anton. pag. 916. 17.

la Syrie, en lui donnant le commandement de sa cavalerie. Plus l'entreprise étoit périlleuse, plus Gabinius se crut en droit de la faire acheter chérement. Ptolémée, qui n'avoit rien à ménager pour l'y résoudre, lui offrit, tant pour le Général que pour l'armée, dix mille talens, c'est-à-dire trente millions, paiables, la meilleure partie comptant & par avance, & le reste sitôt qu'il seroit rétabli. Gabinius accepta l'offre sans hésiter.

Strab. l. 12. pag. 558. Id. lib. 17. pag. 794. & 796. Dio. lib 39. p. 115-117. Cic. in Pison. n. 49. 50.

L'Egypte étoit toujours gouvernée par la Reine Bérénice. Dès qu'elle fut montée sur le trône, les Egyptiens avoient envoié offrir la Couronne & Bérénice à Antiochus l'Asiatique en Syrie, qui du côté de sa mere Séléne étoit l'héritier mâle le plus proche. Les Ambassadeurs le trouvérent mort, & revinrent. A leur retour, on apprit que son frere Séleucus, surnommé Cybiosacte, vivoit encore. On lui envoia faire les mêmes offres, & il les accepta. C'étoit un Prince qui avoit des inclinations basses, & qui ne songeoit qu'à amasser de l'argent. Son premier soin fut de faire mettre le corps d'Alexandre le Grand dans un cercueil de verre, pour se saisir de

celui d'or massif où il avoit reposé jusqu'alors. Cette action, & beaucoup d'autres pareilles, l'aiant rendu également odieux à la Reine & à ses sujets, elle l'avoit fait étrangler peu de tems après. C'étoit le dernier Prince de la race des Séleucides. Elle épousa ensuite Archélaüs, Grand Prêtre de Comane dans le Pont, qui se disoit fils du grand Mithridate, quoiqu'en effet il ne fût fils que du principal Lieutenant de ce Prince.

Gabinius, après avoir repassé l'Euphrate, & traversé la Palestine, marcha droit en Egypte. Ce qu'il y avoit le plus à craindre dans cette guerre, c'étoit le chemin qu'il faloit faire pour arriver à Péluse. Car il faloit nécessairement passer par des lieux couverts de sable d'une hauteur qui effraioit, & si arides, qu'on n'y trouvoit pas une goute d'eau le long du marais Serbonide. Antoine, envoié devant avec la cavalerie, non seulement s'empara des passages, mais encore, aiant pris Péluse la clé de l'Egypte de ce côté-là, & fait la garnison prisonniére, rendit le chemin sûr pour le reste de l'armée, & donna une ferme espérance de la victoire à son Général.

Plut. in Anton. pag. 916, 917.

Les ennemis tirérent un grand avantage du désir de gloire dont Antoine étoit possédé. Car Ptolémée ne fut pas plutôt entré dans Péluse, que, poussé par sa haine & par son ressentiment, il voulut faire passer tous les Egyptiens au fil de l'épée. Mais Antoine, qui sentoit bien que cet acte de cruauté le décrieroit lui-même, s'y opposa, & empécha Ptolémée d'exécuter son dessein. Dans toutes les batailles & dans tous les combats qui furent livrés coup sur coup, il ne donna pas seulement des preuves d'un grand courage, mais il marqua encore toute la conduite d'un grand Général.

Dès que Gabinius apprit l'heureux succès qu'avoit eu Antoine, il entra dans le cœur de l'Egypte. C'étoit en hiver, lorsque les eaux du Nil sont fort basses; le tems le plus propre par conséquent pour en faire la conquête. Archélaüs, qui étoit brave & habile, fit, pour se défendre, tout ce qui se pouvoit faire, & disputa fort bien le terrain aux ennemis. Etant sorti de la ville pour aller au devant des Romains, quand il falut camper, & remuer la terre pour se retrancher,

les Egyptiens, accoutumés à vivre dans l'oisiveté & les délices, se mirent à crier à haute voix, qu'Archélaüs y fit travailler des mercénaires aux dépens du public. Que pouvoit-on attendre de pareilles troupes dans un combat? Aussi furent-elles bientôt mises en déroute. Archélaüs fut tué en combattant vaillamment. Antoine, qui avoit été son ami particulier & son hôte, aiant trouvé son corps sur le champ de bataille, l'orna roialement, & lui fit des obséques magnifiques. Par cette action, il laissa dans Alexandrie un grand renom, & acquit parmi les Romains qui servoient avec lui à cette guerre la réputation d'homme d'une valeur singuliére, & d'une extrême générosité.

L'Egypte fut bientôt soumise, & obligée de recevoir Auléte, qui entra en pleine possession de ses Etats. Afin de l'y bien affermir, Gabinius lui laissa quelques troupes Romaines pour la garde de sa personne. Ces troupes prirent à Alexandrie les maniéres & les coutumes du pays, & donnérent dans le luxe & la mollesse qui y régnoient plus que dans aucune ville. Auléte fit mourir sa fille Béréni-

ce, pour avoit porté la Couronne pendant son exil; & ensuite il se défit de la même maniére de tous les gens riches qui avoient été du parti opposé au sien. Il avoit besoin de ces confiscations pour lever la somme qu'il avoit promise à Gabinius, au secours duquel il devoit son rétablissement.

Diod. Sic. l. 1. p. 74. 75. Les Egyptiens souffrirent toutes ces violences sans murmurer. Mais peu de jours après un soldat Romain aiant tué un chat par mégarde, ni la crainte de Gabinius, ni l'autorité de Ptolémée, ne purent empécher le peuple de le mettre en piéces sur le champ, pour venger l'outrage fait aux dieux du pays, car les chats étoient de ce nombre.

Cic. pro Rabir. Posth. On ne sait plus rien de la vie de Ptolémée Auléte, sinon qu'un Chevalier Romain, nommé C. Rabirius Posthumus, qui lui avoit prété, ou fait préter, la plupart des sommes qu'il avoit empruntées à Rome, l'étant allé trouver pour s'en faire paier quand il fut entiérement rétabli, ce Prince lui fit d'abord entendre qu'il desespéroit de le satisfaire, à moins qu'il ne voulût bien se charger du soin de ses revenus, moiennant quoi il

pourroit se rembourser peu à peu par ses mains. Le malheureux créancier aiant accepté ce parti dans la crainte de perdre sa dette s'il ne l'acceptoit pas, le Roi trouva bientôt un prétexte pour le faire arréter, quoiqu'il fût des plus anciens & des plus chers amis de César, & que Pompée fût en quelque sorte garant de la dette, puisque le prêt s'étoit fait & les obligations passées en sa présence & par son entremise dans une maison de campagne qu'il avoit auprès d'Albe.

Rabirius fut trop heureux de pouvoir se sauver de prison & d'Egypte plus misérable qu'il n'y étoit allé. Pour comble de disgrace il fut accusé juridiquement à Rome sitôt qu'il y fut de retour d'avoir aidé Ptolémée à corrompre le Sénat par les sommes qu'il lui avoit prétées pour cet usage ; d'avoir deshonoré sa qualité de Chevalier Romain par l'emploi qu'il avoit pris en Egypte ; enfin d'avoir profité d'une partie de l'argent que Gabinius, avec qui on prétendoit qu'il s'étoit entendu, en avoit raporté. Le discours que Cicéron fit pour le défendre, & qui nous reste encore, est un monument éternel de l'ingratitude & de la perfidie de cet indigne Roi.

AN. M. 3951.
AV. J. C. 53.

An. M. 3953. Av. J. C. 51. Cesar. de bello civili, lib. 3. Ptolémée Auléte mourut paisible possesseur du roiaume d'Egypte, environ quatre ans depuis son rétablissement. Il laissa deux fils & deux filles. Son testament donnoit la Couronne à l'aîné & à l'aînée ; & il ordonnoit, selon l'usage de cette maison, qu'ils s'épousassent, & qu'ils gouvernassent conjointement. Et parce que l'un & l'autre étoient fort jeunes (car la fille, qui étoit la plus âgée des deux, n'avoit que dix-sept ans) il les laissa sous la tutelle du Sénat de Rome. Eutrop. l. 6. C'est la fameuse Cléopatre, dont il nous reste à faire l'histoire. On trouve que Pompée fut donné pour Tuteur par le peuple au jeune Roi, qui le fit tuer peu d'années après si lâchement.

§. II.

Pothin & Achillas, Ministres du jeune Roi, chassent Cléopatre. Elle léve des troupes pour se rétablir. Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, se retire en Egypte. Il y est assassiné. César, qui le poursuivoit, arrive à Alexandrie, où il apprend & pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frere & la sœur, & pour cela mande Cléopatre, dont bientôt il devient épris.

Il s'excite de grands mouvemens dans Alexandrie, & il se donne plusieurs combats entre les Egyptiens & les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le Roi aiant été noié en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Egypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopatre avec son jeune frere, & retourne à Rome.

ON SAIT peu de choses du commencement du régne de Cléopatre & de son frere. Ce Prince, encore mineur, étoit sous la tutelle de Pothin l'Eunuque qui l'avoit élevé, & d'Achillas le Général de son armée. Ces deux Ministres, apparemment pour se rendre seuls maitres des affaires, avoient ôté à Cléopatre, sous le nom du Roi, la part de la Souveraineté que le testament d'Auléte lui avoit laissée. Maltraitée de la sorte, elle alla en Syrie & en Palestine pour y lever des troupes, & pour faire valoir ses droits à main armée. Ptolémée n'avoit alors que treize ans.

AN. M. 3956. Av. J. C. 48. Plut. in Pomp. p. 659-662. Idem in Cæs. p. 730. 731. App. de bell. civil. l. 2. p. 480-484. Cæsar, l. 3. de bell. civil. Dio. l. 42. p. 200-206.

C'est précisément dans cette conjoncture de la guerre entre le frere & la sœur, que Pompée, après avoir

perdu la bataille de Pharſale, prit la route d'Egypte, comptant que dans ſon malheur, il y trouveroit un aſyle ouvert & aſſuré. Il avoit été le protecteur d'Auléte, pere du Roi régnant: ç'avoit été uniquement le crédit de Pompée qui l'avoit fait rétablir. Il eſpéroit trouver dans le fils de la reconnoiſſance, & en être aſſiſté puiſſamment. Lorſqu'il arriva, Ptolémée étoit ſur la côte avec ſon armée entre Péluſe & le mont Caſius; & Cléopatre aſſez prés de là, auſſi à la tête de ſes troupes. Pompée, en approchant de la côte, envoia demander à Ptolémée la liberté d'aborder, & d'entrer dans ſon roiaume.

Les deux Miniſtres Pothin & Achillas conſultérent avec le Rhéteur Théodote Précepteur du jeune Roi, & avec quelques autres, quelle réponſe on lui feroit. Cependant Pompée attendoit le réſultat de ce Conſeil, aimant mieux s'expoſer à être le jouet de trois indignes perſonnages qui gouvernoient le Prince, que de devoir ſon ſalut à Céſar, qui étoit ſon beaupere, & le plus grand des Romains. Les avis furent partagés. Les uns vouloient le recevoir: d'autres vouloient

lui faire dire de chercher ailleurs une retraite. Théodote n'approuva ni l'un ni l'autre de ces avis, & déploiant toute son éloquence, il entreprit de montrer qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de s'en défaire. Sa raison étoit, que s'ils le recevoient, César ne leur pardonneroit jamais d'avoir assisté son ennemi. Que si on le renvoioit sans le secourir, & que ses affaires se rétablissent, il ne manqueroit pas de se venger de leur refus. Qu'ainsi il n'y avoit de sureté pour eux qu'en le faisant mourir. Par là ils gagneroient l'amitié de César, & empécheroient l'autre de leur faire jamais de mal : car, dit-il en se servant du proverbe : *les morts ne mordent point.*

Cet avis prévalut, comme étant, selon eux, le plus sage & le plus sûr. Achillas, Septimius Officier Romain au service du Roi d'Egypte, & quelques autres, furent chargés de l'exécution. Ils allérent prendre Pompée dans une chaloupe, sous prétexte que les grands vaisseaux ne pouvoient pas facilement approcher du bord. Les troupes étoient rangées sur le rivage, comme pour faire honneur à

Pompée, & avoient Ptolémée à leur tête. Le perfide Septimius tendit la main à Pompée au nom de son Maître, l'exhortant de venir trouver un Roi ami, qu'il devoit regarder comme son pupille & son fils. Pompée se tourna alors du côté de Cornélie sa femme qui déja par avance pleuroit sa mort, & après lui avoir dit ces vers de Sophocle, *tout homme qui entre à la cour d'un Tyran devient son esclave, quoiqu'il y soit entré libre*, il passa dans la chaloupe. Quand ils se virent près du bord, ils le poignardérent sous les yeux du Roi, lui coupérent la tête, & jettérent le corps sur le rivage, où il n'eut d'autre sépulture que celle que lui donna un de ses affranchis, assisté d'un vieux Romain qui se trouva par hazard. Ils lui firent un chetif bucher, & se servirent pour cela des débris d'un vieux bâtiment qui avoit échoué sur la côte.

Cornélie avoit vû massacrer Pompée devant ses yeux. Il est plus facile de se représenter l'état d'une femme éplorée à la vûe d'un si tragique spectacle, que de le décrire. Ceux qui étoient avec elle dans sa galére & dans deux autres navires,

voiant ce meurtre, jettérent des cris qui firent retentir toute la côte ; & levant promtement les ancres, ils prirent la fuite, aidés par un vent frais qui leur souffla en poupe dès qu'ils eurent gagné la haute mer: ce qui fit que les Egyptiens, qui appareilloient pour les poursuivre, renoncérent à ce dessein.

César ne tarda pas à arriver en Egypte, où il soupçonnoit que Pompée s'étoit retiré, & où il espéroit le trouver encore vivant. Pour faire plus de diligence, il n'avoit amené que fort peu de troupes, savoir huit cens chevaux & trois mille deux cens fantassins. Il avoit laissé le reste de l'armée en Gréce, & dans l'Asie Mineure, sous ses Lieutenans Généraux, qui avoient ordre de tirer de sa victoire tous les avantages qu'elle pouvoit leur donner, & d'établir son autorité dans tous ces pays-là. Pour [a] sa personne, se fiant sur sa réputation & sur le succès de ses armes à Pharsale, & comptant que tout lieu étoit sûr pour lui, il ne balança point à débarquer à

[a] Cæsar confisus fama rerum gestarum, infirmis auxiliis proficisci non dubitaverat: atque omnem sibi locum tutum fore existimabat. *Cæs.*

Alexandrie avec le peu de monde qu'il avoit. Cette confiance penſa lui couter cher.

A ſon arrivée, il apprit la mort de Pompée, & trouva la ville dans un grand trouble. Théodote croiant lui faire un extrême plaiſir, lui préſenta la tête de cet illuſtre fugitif. Il pleura en la voiant, & détourna les yeux d'un ſpectacle qui lui faiſoit horreur. Il la fit même enterrer avec toutes les ſolennités ordinaires. Pour mieux témoigner le cas qu'il faiſoit de Pompée, & le reſpect qu'il avoit pour ſa mémoire, il reçut avec bonté, & combla de bienfaits tous ceux qui lui avoient été attachés, & qui ſe trouvérent alors dans l'Egypte, & il écrivit à ſes amis de Rome que le plus grand & le plus agréable fruit qu'il tiroit de ſa victoire, étoit de trouver chaque jour l'occaſion de conſerver la vie & de faire du bien à quelqu'un des citoiens qui avoient porté les armes contre lui.

Les mouvemens augmentoient tous les jours à Alexandrie, & il s'y commettoit beaucoup de meurtres, la ville étant ſans régle & ſans police, parce qu'elle étoit ſans maître. Céſar voiant

bien

bien que le petit nombre de troupes qu'il avoit ne suffisoit pas à beaucoup près pour tenir en respect une populace insolente & séditieuse, donna ordre qu'on fît venir d'Asie au plutôt les Légions qu'il y avoit. Il ne lui étoit pas libre de sortir d'Egypte à cause des vents Etésiens, qui dans ce pays-là durent pendant toute la canicule, & qui empéchoient qu'aucun vaisseau partît d'Alexandrie, parce qu'ils venoient alors directement du nord. Pour ne pas perdre son tems, il songea à demander le paiement de ce qui lui étoit dû par Auléte, & il s'appliqua à prendre connoissance du différend qui étoit entre Ptolémée & sa sœur Cléopatre.

Nous avons vû que, lorsque César étoit Consul pour la premiére fois, Auléte l'avoit gagné, en lui promettant six mille talens, & que par là il s'étoit fait confirmer sur le trône, & reconnoitre pour ami & allié des Romains. Le Roi ne lui avoit paié qu'une partie de cette somme; &, pour le reste, il lui avoit donné une obligation. César demanda donc ce reste dont il avoit besoin pour paier ses troupes, & il l'exigeoit avec rigueur.

Dix-huit millions.

Pothin, premier Ministre de Ptolémée, se servit de divers artifices pour faire paroitre cette rigueur encore plùs grande qu'elle ne l'étoit véritablement. Il dépouilla entiérement les temples de tout l'or & l'argent qui s'y trouvoit, & faisoit manger le Roi & tous les Grands du Roiaume dans de la vaisselle de terre ou de bois, en insinuant sous main que César avoit enlevé toute leur argenterie & tout leur or, afin de le rendre odieux à la populace par ces bruits, qui n'étoient point sans apparence, quoique sans réalité.

Mais ce qui acheva d'irriter les Egyptiens contre César, & qui leur fit à la fin prendre les armes, fut la hauteur avec laquelle il se porta pour Juge entre Ptolémée & Cléopatre, les faisant citer à comparoitre devant lui pour décider leur différend. On verra bientôt sur quoi il se prétendoit autorisé à cette démarche. Il leur ordonna donc dans les formes, qu'ils eussent à licentier leurs armées, & à venir plaider devant lui leur cause, & recevoir la sentence qu'il prononceroit entr'eux. On regarda cet ordre en Egypte comme un attentat contre la Majesté roiale, qui étant indépendante

ne reconnoissoit point de supérieur, & ne pouvoit être jugée par aucun Tribunal. César répondoit à ces plaintes, qu'il n'agissoit qu'en vertu de la qualité d'Arbitre que lui donnoit le testament d'Auléte, qui avoit mis ses enfans sous la tutéle du Sénat & du Peuple Romain, dont toute l'autorité résidoit alors en sa personne en qualité de Consul. Que comme Tuteur, il avoit le droit d'arbitrage entr'eux: & que tout ce qu'il prétendoit faire étoit, comme exécuteur du testament, d'établir la paix entre le frere & la sœur. Ces explications aiant facilité l'affaire, elle fut enfin portée devant César, & on choisit des Avocats pour la plaider.

Mais Cléopatre, qui connoissoit le foible de César, crut que sa présence seroit l'Avocat le plus persuasif qu'elle pourroit emploier auprès de son Juge. Elle lui fit dire qu'elle s'appercevoit que ceux qui étoient chargés de son affaire la trahissoient, & demanda qu'il lui permît de comparoitre en personne. Plutarque dit que ce fut César qui la pressa de venir elle-même plaider sa cause.

Cette Princesse ne prit avec elle de

tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile, se jetta dans un petit bateau, & arriva au pié des murailles du Château d'Alexandrie qu'il étoit déja nuit toute close. Voiant qu'il n'y avoit aucun moien d'entrer sans être connue, elle s'avisa de ce stratagême. Elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes : Apollodore le couvrit d'une envelope, le lia ensuite avec une courroie, le chargea sur son cou, & le porta de cette maniére par la porte du Château dans l'appartement de César, à qui cette ruse ne déplut pas. La premiére vûe d'une si belle personne fit sur lui tout l'effet qu'elle avoit souhaité.

César envoia le lendemain chercher Ptolémée, & le pressa de la reprendre, & de rentrer en grace avec elle. Ptolémée vit bien que son Juge étoit devenu sa partie ; & aiant appris que sa sœur étoit alors dans le palais, & dans l'appartement même de César, il en sortit comme un furieux, & en pleine rue s'arracha le diadême de dessus la tête, le mit en piéces, & le jetta à terre ; criant, le visage baigné de larmes, qu'il étoit trahi, & contant les particularités à tout le peuple

qui s'assembloit autour de lui. Dans un moment toute la ville fut en émeute. Il se mit à la tête de la populace, & la mena fondre en tumulte sur César avec toute la furie qui régne dans de pareilles rencontres.

Les soldats Romains que César avoit auprès de lui, s'assurérent de la personne de Ptolémée. Mais, comme tous les autres, qui ne savoient rien de ce qui se passoit, étoient dispersés en différens quartiers de cette grande ville, César eût été accablé & mis en piéces par cette populace furieuse, s'il n'eût eu la présence d'esprit de se présenter devant elle dans un endroit du palais si élevé qu'il n'avoit rien à craindre, d'où il l'assura qu'elle seroit contente du jugement qu'il porteroit. Ces promesses appaisérent un peu les Egyptiens.

Le lendemain il leur amena Ptolémée & Cléopatre dans une assemblée du peuple qu'il avoit fait convoquer. Après avoir fait la lecture du testament du feu Roi, il ordonna en qualité de Tuteur & d'Arbitre, que Ptolémée & Cléopatre régneroient conjointement en Egypte, comme le portoit le testament: & que Ptolémée le

cadet & Arsinoé la cadette régneroient en Cypre. Il ajouta ce dernier article pour appaiser le peuple : car c'étoit un pur don qu'il leur faisoit, puisque les Romains étoient en possession de cette île. Mais il craignoit les effets de la fureur des Alexandrins ; & ce fut pour se tirer du danger où il étoit, qu'il fit cette concession.

An. M. 3957. Av. J. C. 47. Cette Sentence contenta & charma tout le monde, à la réserve de Pothin. Comme c'étoit lui qui avoit causé la brouillerie entre Cléopatre & son frere, & qui avoit fait chasser cette Princesse, il avoit sujet de craindre que les suites de ce raccommodement ne lui devinssent funestes. Pour empécher l'effet du Décret de César, il inspira au peuple de nouveaux sujets de mécontentement & de jalousie. Il fit entendre que ce n'étoit que par crainte & par force que César avoit donné ce Décret, qui ne subsisteroit pas lontems; & que son véritable dessein étoit de mettre Cléopatre seule sur le trône. C'étoit ce que les Egyptiens appréhendoient extrêmement, ne pouvant souffrir qu'une femme seule les gouvernât, & eût toute l'autorité. Comme il vit que le peuple entroit dans ses

vûes, il fit venir Achillas à la tête de l'armée qu'il avoit à Péluse, pour chasser César d'Alexandrie. L'approche de cette armée remit tout dans la premiére confusion. Achillas, qui avoit vingt mille hommes de bonnes troupes, méprisoit le petit nombre qu'avoit César, & croioit l'accabler tout d'un coup. Mais César posta si bien ses gens dans les rues & sur les avenues du quartier dont il étoit en possession, qu'il n'eut pas de peine à soutenir leur attaque.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient pas le forcer, ils changérent de batterie, & marchérent du côté du port, dans le dessein de se rendre maîtres de la flote, de lui couper la communication de la mer, & d'empécher par conséquent le secours & les convois qui lui pourroient venir de ce côté-là. Mais César prévint encore ce dessein, en faisant mettre le feu à la flote d'Egypte, & en s'emparant de la Tour du Phare, où il mit garnison. Ainsi il conserva & assura la communication de la mer, sans quoi il eût effectivement été perdu. Quelques-uns des vaisseaux en feu furent jettés si près du Quai, que la flamme le porta dans

quelques maisons voisines, d'où il se répandit dans tout ce quartier nommé Bruchion. Et ce fut alors que fut consumée cette fameuse Bibliothéque, ouvrage de tant de Rois, & où il y avoit alors quatre cens mille volumes. Quelle perte pour les Lettres!

César se voiant une guerre si dangereuse sur les bras, envoia dans tous les pays les plus voisins des ordres de lui amener du secours. Il écrivit entr'autres à Domitius Calvinus, à qui il avoit laissé le Commandement dans l'Asie Mineure, & lui marqua le danger où il se trouvoit. Ce Général détacha aussitôt deux Légions : l'une par terre, & l'autre par mer. Celle qu'il envoia par mer arriva à tems : l'autre, qui avoit pris sa route par terre, n'y arriva point. Avant qu'elle en eût le tems, la guerre fut finie. Mais celui dont César fut le mieux servi, fut Mithridate le Pergaménien, qu'il envoia en Syrie & en Cilicie. Car il lui amena les troupes qui le tirérent d'affaire, comme on le verra dans la suite.

En attendant le secours, pour n'être obligé de combattre une armée si supérieure en nombre que quand il le jugeroit à propos, il fit fortifier le

quartier qu'il occupoit. Il le fit environner de murailles, & flanquer de tours & d'autres ouvrages. Cette enceinte renfermoit le Palais, un Théatre qui se trouva tout proche, & dont il se servit comme d'une citadelle, & enfin le passage qui conduisoit au port.

Ptolémée cependant étoit toujours entre les mains de César; & Pothin, son Gouverneur & son premier Ministre, d'intelligence avec Achillas, donnoit avis à ce Général de tout ce qui se faisoit, & l'encourageoit à pousser la guerre avec vigueur. On intercepta à la fin quelques-unes de ses lettres; & sa trahison étant découverte par-là, César le fit mourir.

Ganyméde, autre Eunuque du palais, qui élevoit Arsinoé la plus jeune des sœurs du Roi, craignant le même sort, parce qu'il avoit eu part à sa trahison, enleva la jeune Princesse, & se sauva avec elle dans le camp des Egyptiens: qui n'aiant eu jusques-là personne de la famille roiale à leur tête, furent charmés de sa venue, & la proclamérent Reine. Mais Ganyméde, qui songeoit à supplanter Achillas, fit accuser ce Général d'avoir livré à César la flote à laquelle les Ro-

mains avoient mis le feu, le fit mourir sur cette accusation, & se fit donner le commandement de l'armée. Il prit aussi le maniement de toutes les autres affaires; & assurément il ne manquoit pas de capacité pour l'emploi de premier Ministre, à la probité près qui souvent n'est pas comptée pour beaucoup. Car il avoit toute la pénétration & l'activité nécessaires, & il imagina mille ruses très adroites pour embarrasser César pendant que cette guerre dura.

Par exemple il trouva le moien de gâter toute l'eau douce de son quartier, & peu s'en falut qu'il ne le fît périr par-là. Car il n'y avoit d'eau douce à Alexandrie que celle du Nil. Toutes les maisons * avoient des caves voutées où on la gardoit. Chaque année, dans la plus grande crue du Nil, son eau venoit dans la ville par un canal qu'on avoit creusé pour cet usage; &, par une écluse faite aussi exprès, on faisoit passer cette eau dans toutes les caves, qui étoient les citernes de la ville, où elle s'éclaircissoit peu à peu.

* *Il y a encore aujourd'hui à Alexandrie des caves toutes semblables, & on les emplit une fois l'an comme on faisoit alors.* Volage de Thevenot.

Les maîtres des maisons & leurs familles bûvoient de cette eau-là : mais le menu peuple étoit forcé de boire de l'eau courante, qui étoit bourbeuse & très mal-saine, car il n'y avoit point de fontaine dans la ville. Ces caves étoient faites de maniére, qu'elles avoient toutes communication les unes avec les autres. Cette provision d'eau faite une fois l'an, servoit pour toute l'année. Chaque maison avoit une ouverture en forme de puits, par où on tiroit l'eau dans des sceaux ou dans des cruches. Ganyméde fit boucher toutes les communications du quartier de César avec les caves du reste de la ville; puis il trouva le moien de faire entrer dans celles de César de l'eau de la mer, & lui gâta par ce moien toute son eau douce. Dès qu'on s'aperçut que l'eau étoit corrompue, les soldats de César firent tant de bruit & excitérent tant de tumulte, qu'il auroit été obligé d'abandonner son quartier, ce qui lui auroit été très desavantageux, s'il ne se fût avisé promtement de faire creuser des puits, où l'on trouva enfin des sources qui fournirent assez d'eau pour se passer de celle qu'on leur avoit gâtée.

Après cela, sur l'avis qu'eut César que la Légion que Calvinus lui envoioit par mer étoit arrivée sur les côtes de la Libye qui n'étoient pas fort éloignées, il s'avança avec toute sa flote pour l'amener surement à Alexandrie. Ganyméde en fut averti, & fit partir aussitôt tout ce qu'il put rassembler de vaisseaux Egyptiens pour le charger au retour. Il y eut effectivement une action entre les deux flotes. César y eut l'avantage, & amena sa Légion sans accident dans le port d'Alexandrie: & même sans la nuit qui survint, les vaisseaux ennemis ne lui auroient pas échapé.

Pour réparer cette perte, Ganyméde tira tout ce qu'il put de bâtimens des bouches du Nil, & en forma une nouvelle flote, qu'il fit entrer dans le port d'Alexandrie. Il falut en venir à une seconde action. Les Alexandrins étoient montés en foule sur le toit des maisons voisines du port, pour être spectateurs du combat, & en attendoient le succès avec inquiétude & tremblement tendant les mains vers le ciel pour implorer l'assistance des dieux. Il s'agissoit de tout pour les Romains, à qui il ne restoit nulle ressour-

ce ni par terre ni par mer, s'ils perdoient cette bataille. César eut encore l'avantage. Les Rhodiens, par leur courage & par leur habileté dans la marine, contribuérent beaucoup à la victoire.

César, pour en profiter, entreprit d'emporter l'île de Pharos, où il fit débarquer ses troupes après le combat, & de se rendre maître de la digue qu'on appelloit l'Heptastade, qui la joignoit au continent. Mais, après avoir remporté plusieurs avantages, il fut repoussé avec perte de plus de huit cens hommes, & pensa périr lui-même dans la déroute. Car le vaisseau, sur lequel il avoit dessein de se sauver, étant prêt à couler à fond à cause du grand nombre de gens qui y étoient entrés, il se jetta dans la mer, & il gagna à la nage avec beaucoup de peine le vaisseau le plus proche. En nageant ainsi, il tenoit dans une main hors de l'eau des papiers de conséquence, pendant qu'il nageoit de l'autre, de sorte qu'ils ne furent point mouillés.

Les Alexandrins, voïant que les mauvais succès même ne servoient qu'à donner un nouveau courage aux

troupes de César, songérent à faire la paix, ou du moins en firent mine. Ils députérent vers lui, pour lui demander leur Roi, l'assurant que sa présence seule pacifieroit tout. César, qui connoissoit bien leur caractére fourbe & trompeur, ne comptoit que de bonne sorte sur leurs paroles : mais, comme il ne hazardoit rien en leur abandonnant la personne du Roi, & que s'ils manquoient de parole il les mettoit pleinement dans leur tort, il crut devoir leur accorder leur demande. Il exhorta le jeune Prince à profiter de cette occasion pour inspirer à ses sujets des sentimens d'équité & de paix, & pour réparer les maux dont une guerre entreprise mal à propos avoit accablé ses États ; & à répondre dignement à la confiance qu'il prenoit en lui en le relâchant comme il faisoit, & aux services qu'il avoit rendus à son pere. Ptolémée [a], instruit de bonne heure par ses maîtres dans l'art de dissimuler & de tromper, pria César, les larmes aux yeux, de ne point le pri-

a Regius animus disciplinis fallacissimis eruditus, ne à gentis suæ moribus degeneraret, flens orare contrà Cæsarem cœpit, ne se dimitteret: non enim regnum ipsum sibi conspectu Cæsaris esse jucundius. *Hirt. de bello Alex.*

ver de sa présence, dont il faisoit plus de cas que du plaisir de régner. La suite fit bientôt voir combien ces protestations d'amitié & ces larmes étoient sincéres. A peine se vit-il à la tête de ses troupes, qu'il recommença la guerre avec plus de vigueur que jamais. Les Egyptiens tâchérent, par le moien de leur flote, de couper toutes les provisions à César. Ce fut une occasion de donner un nouveau combat naval près de Canope, où César eut encore la victoire. Quand il se donna, Mithridate de Pergame étoit près d'arriver avec l'armée qu'il conduisoit au secours de César.

Il avoit été envoié en Syrie & en Cilicie, pour y assembler toutes les troupes qu'il pourroit, & les amener. Il s'acquitta de sa commission avec tant de diligence & de prudence, qu'il eut bientôt formé une armée considérable. Antipater l'Iduméen y contribua beaucoup. Non seulement il le joignit avec trois mille Juifs, mais il engagea plusieurs Princes Arabes & Célé-Syriens du voisinage, & les villes libres de Phénicie & de Syrie, à lui envoier aussi des troupes. Mithridate, avec Antipater qui l'accompagna en

Joseph. Antiq. XIV. 14 & 15.

perſonne, vint en Egypte, & en arrivant devant Péluſe, il l'emporta d'aſſaut. Ce fut principalement à la bravoure d'Antipater qu'il dut la priſe de cette place. Car il fut le premier qui monta à la bréche & ſur la muraille, & il ouvrit par là le chemin à ceux qui le ſuivirent, & qui emportérent la ville.

En allant de là à Alexandrie, il faloit traverſer le pays d'Onion, dont les Juifs qui y habitoient, avoient ſaiſi tous les paſſages. L'armée s'y trouvoit arrétée, & tout leur deſſein alloit échouer par cet obſtacle, ſi Antipater, par ſon crédit, & par celui d'Hyrcan dont il leur apportoit des lettres, ne les eût engagés à prendre le parti de Céſar. Sur la nouvelle qui s'en répandit, les Juifs de Memphis en firent autant; & Mithridate tira des uns & des autres toutes les proviſions dont ſon armée avoit beſoin. Quand ils furent près du Delta, Ptolémée détacha un camp volant, pour lui diſputer le paſſage du Nil. Il s'y donna une bataille. Mithridate ſe mit à la tête d'une partie de ſon armée, & donna le commandement de l'autre à Antipater. L'aile de Mithridate fut d'abord enfoncée, & obligée de plier.

Mais Antipater qui avoit défait l'ennemi qu'il avoit en tête, vint à son secours. Le combat se renouvella, & l'ennemi y fut mis en déroute. Mithridate & Antipater le poussérent, en firent un grand carnage, & regagnérent le champ de bataille. Ils prirent même le camp ennemi, & obligérent ceux qui restérent à repasser le Nil pour se sauver.

Alors Ptolémée s'avança avec toute son armée pour accabler les vainqueurs. César marcha aussi du même côté pour les soutenir, & dès-qu'il les eut joints, on en vint bientôt à une bataille décisive, où César remporta une victoire complette. Ptolémée, en voulant se sauver dans un bateau sur le Nil, s'y noia. Alexandrie & toute l'Egypte se soumirent au vainqueur.

César rentra dans Alexandrie vers le milieu de notre Janvier; & ne trouvant plus d'opposition à ses ordres, il donna la Couronne d'Egypte à Cléopatre & à Ptolémée son autre frere conjointement. C'étoit la donner en effet à Cléopatre seule: car ce jeune Prince n'avoit qu'onze ans. Ce fut proprement la passion que César conçut pour cette Princesse qui lui attira

une guerre si dangereuse. Il en eut un fils, qui fut nommé Césarion, & qu'Auguste fit mourir, lorsqu'il fut maître d'Alexandrie. Son attachement pour Cléopatre le retint en Egypte beaucoup plus lontems que ses affaires ne le demandoient. Car, quoique tout fût réglé dans ce pays-là dès la fin de Janvier, il n'en partit que vers la fin du mois d'Avril, puisqu'Appien dit qu'il y passa neuf mois. Or il n'y étoit arrivé qu'à la fin du mois de Juillet de l'année précédente.

Sueton. in Jul. cap. 52. César passoit les nuits entiéres en festin avec Cléopatre. S'étant embarqué avec elle sur le Nil, il parcourut tout le pays avec une nombreuse flote, & auroit pénétré jusques dans l'Ethiopie, si son armée n'eût refusé de le suivre. Il avoit résolu de la mener à Rome, & de l'épouser ; & son dessein étoit de faire passer dans l'assemblée du peuple une loi, par laquelle il seroit permis aux citoiens Romains d'épouser telles & autant de femmes qu'il leur plairoit. Helvius Cinna, Tribun du peuple, avoua après sa mort, qu'il avoit eu une harangue toute prête pour proposer cette loi, n'aiant pu refuser son ministére aux vives sollicitations de César.

Il emmena à Rome Arsinoé, qu'il avoit prise dans cette guerre, & elle marcha chargée de chaînes à son triomphe: mais aussitôt après cette solennité il la mit en liberté. Il ne lui permit pourtant pas de retourner en Egypte, de peur que sa présence n'y causât de nouveaux troubles, & ne dérangeât l'ordre qu'il y avoit établi. Elle choisit pour sa demeure la province d'Asie: du moins ce fut-là que la trouva Antoine après la bataille de Philippe, & qu'il la fit mourir à la sollicitation de sa sœur Cléopatre.

Avant que de partir d'Alexandrie, César, pour reconnoitre l'assistance qu'il avoit reçue des Juifs, fit confirmer tous les priviléges dont ils jouissoient; & y fit élever une colonne, sur laquelle il fit graver tous ces priviléges, avec le Décret qui les confirmoit.

Ce qui le tira enfin de l'Egypte, fut la guerre de Pharnace, roi du Bosphore Cimmérien, & fils de Mithridate dernier roi de Pont. Il lui donna une grande bataille près de la ville de Zéla, défit toute son armée, & le chassa du roiaume de Pont. Pour marquer la rapidité de cette victoire, écrivant à

Plut. in Cæs. p. 731.

Cette ville étoit dans la Cappadoce.

un de ses amis, il ne mit que ces trois mots : *Veni, vidi, vici.* C'est-à-dire, » Je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.

§. III.

Cléopatre fait mourir son jeune frere, & régne seule. La mort de Jule César aiant donné lieu au Triumvirat formé entre Antoine, Lépide, & le jeune César appellé aussi Octavien, Cléopatre se déclare pour les Triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarse, se rend maitresse absolue de son esprit, & l'emméne avec elle à Alexandrie. Antoine va à Rome, où il épouse Octavie. Il se livre de nouveau à Cléopatre, & après quelques expéditions retourne à Alexandrie, où il entre en triomphe. Il y célébre le couronnement de Cléopatre & de ses enfans. Rupture ouverte entre César & Antoine. Celui-ci répudie Octavie. Les deux flotes se mettent en mer : Cléopatre veut suivre Antoine. Combat naval près d'Actium. Cléopatre prend la fuite, & entraîne après elle Antoine. La victoire de César est complette. Il se rend quelque tems après devant Alexandrie, qui ne fait pas une longue résistance. Mort tragi-

que d'Antoine, puis de Cléopatre. L'Egypte est réduite en province de l'Empire Romain.

César, après la guerre d'Alexandrie, avoit remis Cléopatre sur le trône; &, pour la forme seulement, lui avoit donné pour associé son frere, qui n'avoit alors qu'onze ans. Pendant sa minorité, elle avoit eu toute l'autorité entre les mains. Quand il fut arrivé à l'âge de quinze ans, qui étoit le tems où, selon les loix du pays, il devoit gouverner par lui-même, & prendre sa part de l'autorité roiale, elle l'empoisonna, & demeura seule Reine d'Egypte.

An. M. 3961. Av. J. C. 43. *Joseph. Antiq.* XV. 4. *Porphyr.* p. 226.

Dans cet intervalle, César avoit été tué à Rome par les Conjurés, à la tête desquels étoient Brutus & Cassius: puis se forma le Triumvirat entre Antoine, Lépide, & César Octavien, pour venger la mort de César.

Cléopatre se déclara sans hésiter pour les Triumvirs. Elle donna à Alliénus, Lieutenant du Consul Dolabella, quatre légions, qui étoient les restes des armées de Pompée & de Crassus, & qui faisoient partie des troupes que César lui avoit laissées

App. lib. 3. p. 576. l. 4. p. 623-625-632. l. 5. p. 675.

pour la garde de l'Egypte. Elle avoit aussi une flote toute prête à faire voile : mais la tempête l'empécha de partir. Cassius se rendit maître de ces quatre légions. Cléopatre, sollicitée plusieurs fois par Cassius de lui donner du secours, le refusa constamment. Elle partit quelque tems après avec une flote nombreuse pour aller secourir Antoine & Octavien. Une rude tempête lui fit périr beaucoup de vaisseaux, & une maladie qui lui survint l'obligea de retourner en Egypte.

An. M. 3962.
Av. J. C. 42.

An. M. 3963.
Av. J. C. 41.
Plut. in Anton. pag. 926-932.
Dio. l. 48. p. 371.
Appian. de bello civil. l. 5. p. 671.

Antoine, après la défaite de Cassius & de Brutus à la bataille de Philippe, étant passé en Asie pour y établir l'autorité du Triumvirat, une foule de Rois & de Princes d'Orient ou d'Ambassadeurs venoient de toutes parts lui faire la cour. On lui dit que les Gouverneurs de la Phénicie, qui étoit du ressort du roiaume d'Egypte, avoient envoié du secours à Cassius contre Dolabella. Il cita Cléopatre devant lui pour répondre du fait de ses Gouverneurs, & lui envoia un de ses Lieutenans pour l'obliger à le venir trouver dans la Cilicie, où il alloit tenir les Etats de la province. Cette démarche, par ses suites, devint extrê-

mement funeste à Antoine, & mit le comble à ses maux. Son amour pour Cléopatre, aiant réveillé en lui des passions encore cachées ou endormies, les alluma jusqu'à la fureur, & acheva d'éteindre & d'amortir quelques étincelles d'honnêteté & de vertu qui pouvoient lui rester.

Cléopatre, sûre de ses charmes par l'épreuve qu'elle en avoit déja faite si heureusement auprès de Jule César, espéra qu'elle pourroit aussi captiver Antoine très facilement : d'autant plus même que le premier ne l'avoit connue que fort jeune encore, & lorsqu'elle n'avoit aucune expérience du monde ; au lieu qu'elle alloit paroitre devant Antoine dans un âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'esprit pour manier & conduire les plus grandes affaires. Cléopatre avoit alors plus de vingt-cinq ans. Elle fit donc provision de présens très riches, de grosses sommes d'argent, & sur tout d'habits & d'ornemens très magnifiques ; & mettant plus encore ses espérances en elle-même, dans ses attraits, & dans les graces de sa personne, plus puissantes que toutes les parures &

que l'or même, elle se mit en chemin.

Sur sa route elle reçut plusieurs lettres d'Antoine qui étoit à Tarse & de ses amis qui la pressoient de hâter son voiage: mais elle ne fit que rire de tous ces empressemens, & n'en fit pas plus grande diligence. Après avoir traversé la mer de Pamphylie, elle entra dans le Cydnus, & remontant ce fleuve vint aborder à Tarse. On ne vit jamais d'équipage plus galant ni plus superbe que le sien. La poupe de son vaisseau étoit toute éclatante d'or, les voiles de pourpre, & les rames garnies d'argent. Un pavillon d'un tissu d'or étoit dressé sur le tillac, sous lequel paroissoit cette Reine habillée en Vénus, environnée des plus belles filles de sa cour, dont les unes représentoient les Néréides, les autres les Graces. Au lieu de trompettes on entendoit les flutes, les haut-bois, les violes, & d'autres instrumens semblables, qui jouoient des airs passionnés; & la cadence des avirons, qui étoient maniés en mesure, rendoit cette harmonie encore plus agréable. On bruloit sur le tillac des parfums, qui répandoient leur odeur bien loin sur les

eaux

eaux du fleuve, & ſur l'une & l'autre de ſes rives couvertes d'une infinité de perſonnes, que la nouveauté de ce ſpectacle avoit attirées.

Dès qu'on ſut qu'elle arrivoit, tout le peuple de Tarſe ſortit au devant d'elle, juſques-là qu'Antoine, qui donnoit alors audience, vit ſon tribunal abandonné de tout le monde, ſans qu'il reſtât perſonne auprès de lui que ſes licteurs & ſes domeſtiques. Il ſe répandit un bruit que c'étoit Vénus qui venoit en maſque chez Bacchus pour le bien de l'Aſie.

Elle ne fut pas plutôt deſcendue à terre, qu'Antoine l'envoia complimenter, & l'invita à ſouper. Mais elle fit réponſe à ſes Députés qu'elle ſouhaitoit de le régaler lui-même, & qu'elle l'attendoit dans les tentes qu'elle faiſoit préparer ſur les bords du fleuve. Il ne fit pas difficulté d'y aller, & il trouva des préparatifs d'une magnificence qu'on ne peut exprimer. Il admira ſur tout la beauté des luſtres qu'on avoit arrangés avec beaucoup d'art, & dont les illuminations faiſoient un jour agréable au milieu de la nuit.

Antoine l'invita à ſon tour pour le

lendemain. Quelques efforts qu'il eut faits pour l'emporter ſur elle, il ſe confeſſa vaincu ſoit pour la ſomptuoſité, ſoit pour l'ordonnance du repas; & il fut le premier à railler ſur la meſquinerie & la groſſiéreté du ſien, en comparaiſon de la richeſſe & de l'élégance de celui de Cléopatre. La Reine de ſon côté, voiant que les plaiſanteries d'Antoine n'avoient rien que de groſſier, & ſentoient plus l'homme de guerre qu'un homme de Cour, le paia en pareille monnoie ſans l'épargner, mais avec tant d'eſprit & d'agrément, qu'il ne s'en offenſoit point. Car les graces & les charmes de ſa converſation, accompagnées de toute la douceur & de tout l'enjouement poſſible, avoient un attrait dont on pouvoit encore moins ſe défendre que de celui de ſa beauté, & laiſſoient dans l'eſprit & dans le cœur un aiguillon qui piquoit juſqu'au vif. On étoit d'ailleurs charmé à l'entendre ſeulement parler, tant il y avoit de douceur & d'harmonie dans le ſon de ſa voix.

Il ne fut preſque point fait mention des griefs formés contre Cléopatre, qui d'ailleurs étoient ſans fon-

dement. Elle saisit tellement Antoine par ses charmes, & se rendit si absolument maîtresse de son esprit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Ce fut pour lors qu'à sa priére il fit mourir Arsinoé sa sœur, qui s'étoit réfugiée à Milet dans le temple de Diane comme dans un asyle assuré.

C'étoit tous les jours de nouvelles *Athen. l. 4.* fêtes. Un nouveau repas enchérissoit *p. 147. 148.* toujours sur le précédent, & il semble qu'elle s'étudioit à se surpasser elle-même. Antoine, dans un festin qu'elle lui donnoit, étoit hors de lui-même à la vûe des richesses étalées de toutes parts, & sur tout du grand nombre de coupes d'or, enrichies de pierreries, & travaillées par les plus habiles ouvriers. D'un air dédaigneux elle dit que tout cela étoit peu de chose, & elle lui en fit présent. Le repas du lendemain fut encore plus superbe. Antoine, à son ordinaire, y avoit amené avec lui bon nombre de convives, tous Officiers de marque & de distinction. Elle leur donna tous les vases & toute la vaisselle d'or & d'argent dont le buffet étoit chargé.

Ce fut, sans doute, dans un de

Plin. lib. 9. cap 35. Macrob. l. 2. Saturnal. cap. 13.

ces festins qu'arriva ce que Pline, & après lui Macrobe, racontent. Cléopatre plaisantoit, selon sa coutume, sur les repas d'Antoine, comme étant fort modiques & fort mal entendus. Piqué de la raillerie, il lui demanda, d'un ton un peu échaufé, ce qu'elle croioit donc qu'on pût ajouter à la magnificence de sa table. Cléopatre lui répondit froidement, qu'en un seul souper elle dépenseroit un * million. Il prétendit que c'étoit pure vanterie, que la chose étoit impossible, & qu'elle n'en viendroit jamais à bout. On fit un pari, & Plancus fut pris pour arbitre. Le lendemain on se rendit au repas. Il étoit magnifique, mais n'avoit rien de si fort extraordinaire. Antoine supputoit la dépense, demandoit à la Dame à quel prix chaque chose pouvoit monter, & d'un air railleur, comme se tenant sûr de la victoire, disoit qu'on étoit encore bien éloigné d'un million. Attendez, dit la Reine, ce n'est ici qu'un commencement, & je me fais fort de dépenser moi seule le million. On

* Centies *H-S.* Hoc est, centies centena millia sestertiûm. *Ce qui montoit à plus d'un million.*

apporte * une ſeconde table, &, ſelon l'ordre qu'elle en avoit donné, on ne ſervit deſſus qu'un ſeul vaſe plein de vinaigre. Antoine, ſurpris d'un appareil ſi nouveau, ne pouvoit deviner où tout cela tendoit. Cleopatre avoit à ſes oreilles deux perles, les plus belles qu'on eût jamais vûes, & dont chacune étoit eſtimée plus d'un million. Elle en tire une, la jette dans le vinaigre, & après l'avoir fait fondre ** l'avale. Elle ſe préparoit à en faire autant de l'autre. *** Plancus l'arréta, & lui donnant gain de cauſe, déclara Antoine vaincu. Plancus eut grand tort, d'envier à la Reine une gloire ſinguliére & unique, d'avoir, en deux coups, dévoré deux millions.

* *Chez les Anciens on changeoit de tables pour les différens ſervices.*

** *Le vinaigre a la force de fondre les choſes les plus dures.* Aceti ſuccus domitor rerum: *c'eſt ainſi que Pline le définit,* Lib. 33. cap. 3. *Cléopatre n'eut pas ici la gloire de l'invention. Avant elle, à la honte de la roiauté, le fils d'un Comédien (c'étoit Cledius fils d'Eſopus) avoit fait quelque choſe de pareil; & avaloit ſouvent des perles ainſi fondues, par l'unique plaiſir de faire une dépenſe énorme dans ſon repas.* Filius Æſopi detractam ex aure Metellæ, Scilicet ut decies ſolidùm exſorberet, aceto Diluit inſignem baccam. *Horat. lib.* 2. *Satyr.* 5.

*** *Cette perle fut conſacrée depuis à Vénus par Céſar, qui la porta à Rome à ſon retour d'Alexandrie, & qui l'aiant fait couper en deux, tant elle étoit d'une groſſeur extraordinaire, la fit ſervir de pendans d'oreilles à la déeſſe.* Plin. ibid.

An. M. 3964. Av. J. C. 40. Antoine étoit brouillé avec César. Pendant que sa femme Fulvie se donnoit de grands mouvemens à Rome pour ses intérêts, & que l'armée des Parthes étoit prête à entrer en Syrie, comme si cela ne l'eût point regardé, il se laissa entraîner par Cléopatre à Alexandrie, où ils passoient le tems dans les jeux, dans les amusemens, & dans les délices, se traitant l'un l'autre tous les jours avec des dépenses excessives & incroiables. On en peut juger par ce qui suit.

Plut. in Anton. pag. 918.

Un jeune Grec, qui étoit allé étudier en médecine à Alexandrie, sur le grand bruit que faisoient ces repas, eut la curiosité de s'assurer par lui-même de ce qui en étoit. Aiant été introduit dans la cuisine d'Antoine, il vit, outre plusieurs autres choses, huit sangliers qu'on faisoit rotir tout entiers. Sur cela il témoigna sa surprise du grand nombre de convives qu'il devoit y avoir à ce souper. L'Officier se prit à rire, & dit qu'il n'y avoit pas tant de monde qu'il croioit, & qu'ils ne seroient en tout que douze: mais qu'il faloit que chaque chose fût servie dans un point de perfection, qui se passoit & se gâtoit d'un moment

à l'autre. » Car, difoit-il, il arrivera » peutêtre que tout à l'heure Antoine » demandera à fouper ; & un moment » après il défendra qu'on ferve, parce » qu'il fera entré dans quelque con- » verfation qui l'amufera. C'eft pour- » quoi on prépare, non un feul fou- » per, mais plufieurs foupers, parce » qu'il eft difficile de deviner à quelle » heure il voudra être fervi.

Cléopatre, de peur qu'Antoine ne lui échapât, ne le perdoit jamais de vûe, & ne le quittoit ni jour ni nuit, toujours occupée à le divertir, & à le retenir dans fes chaînes. Elle jouoit aux dés avec lui, elle chaffoit avec lui; &, quand il faifoit l'exercice des armes, elle étoit toujours préfente. Son unique attention étoit de l'amufer agréablement, & de ne lui pas laiffer le tems de fentir le poids de l'ennui.

Un jour qu'il pêchoit à la ligne, & qu'il ne prenoit rien, il en étoit très fâché, parce que la Reine étoit de la partie, & qu'il ne vouloit pas, en fa préfence, paroitre manquer d'adreffe, ou de bonheur. Il s'avifa donc de commander à des pêcheurs d'aller fous l'eau attacher fecrettement à l'hameçon de fa ligne quelques gros

poiſſons de ceux qu'ils avoient pris auparavant. Cet ordre fut exécuté ſur le champ, & Antoine retira deux ou trois fois ſa ligne toujours chargée d'un gros poiſſon. Ce manége n'échapa pas à l'Egyptienne. Elle fit ſemblant d'être étonnée, & d'admirer ce bonheur d'Antoine: mais en ſecret elle dit à ſes amis ce qui s'étoit paſſé, & les invita à venir le lendemain être ſpectateurs d'une pareille plaiſanterie. Ils n'y manquérent pas. Quand ils furent tous montés dans des bateaux de pêcheurs, & qu'Antoine eut jetté ſa ligne, elle commanda à un de ſes gens de plonger promtement dans l'eau, de prévenir les plongeurs d'Antoine, & d'aller accrocher à l'hameçon de ſa ligne quelque gros poiſſon ſalé, de ceux qu'on apporte du Roiaume de Pont. Lorſqu'Antoine ſentit que la ligne avoit ſa charge, il la retira. A la vûe de ce poiſſon ſalé, ce furent des éclats de rire tels qu'on peut ſe l'imaginer. Alors Cléopatre lui dit: *Mon Général, laiſſez-nous la ligne à nous autres, Rois ou Reines du Phare & du Canope: votre pêche, c'eſt de prendre des villes, des roiaumes, & des Rois.*

Pendant qu'Antoine s'amuſoit à ces

jeux & à ce badinage d'enfant, la nouvelle qu'il reçut des conquêtes que faisoit Labiénus à la tête de l'armée des Parthes, le réveilla de son profond sommeil, & l'obligea de marcher contr'eux. Mais aiant appris en chemin la mort de Fulvie, il retourna à Rome, où il se réconcilia avec le jeune César, dont il épousa même la sœur Octavie, femme d'un rare mérite, qui se trouvoit veuve par la mort de Marcellus. On crut que ce mariage lui feroit oublier Cléopatre. Mais s'étant mis en chemin pour aller contre les Parthes, sa passion pour l'Egyptienne, qui tenoit quelque chose de l'ensorcellement, se ralluma plus que jamais. AN. M. 3965. Av. J. C. 39.

Cette Reine, au milieu des passions les plus violentes & de l'enivrement des plaisirs, conservoit toujours du goût pour les belles-Lettres & pour les Sciences. A la place de la fameuse Bibliothéque d'Alexandrie qui avoit été brulée quelques années auparavant, comme nous l'avons dit, elle en rétablit une nouvelle, à l'augmentation de laquelle Antoine contribua beaucoup, lui aiant fait présent de la Bibliothéque qui étoit à Pergame, où il se trouva plus de deux cens mille AN. M. 3966. Av. J. C. 38. *Epiphan. de mens. & ponder.*

volumes. Elle n'amassoit pas des Livres simplement pour la parure : elle en faisoit usage. Il y avoit peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement : elle répondoit à la plupart dans leur propre langue, aux Ethiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Médes, aux Parthes. Elle savoit encore plusieurs autres langues, au lieu que les Rois qui avoient régné avant elle en Egypte, avoient à peine pu apprendre l'Egyptien, & quelques-uns d'entr'eux avoient même oublié le Macédonien, qui étoit leur langue naturelle.

Plut. in Anton. pag. 927.

Cléopatre, se prétendant femme légitime d'Antoine, souffroit impatiemment de le voir marié avec Octavie, qu'elle regardoit comme sa rivale. Il falut qu'Antoine, pour l'appaiser, lui fit de magnifiques présens. Il lui donna la Phénicie, la basse Syrie, l'île de Cypre, & une grande portion de la Cilicie. Il y ajouta une partie de la Judée & de l'Arabie. Ces grands présens, qui diminuoient considérablement l'étendue de l'Empire, affligérent fort les Romains ; & ils n'étoient pas moins choqués des honneurs excessifs qu'il rendoit à cette Princesse étrangére.

Deux années se passérent, pendant lesquelles Antoine fit plusieurs voiagés à Rome, & entreprit quelques expéditions contre les Parthes & contre les Arméniens, où il n'acquit pas beaucoup d'honneur. C'est dans une de ces expéditions que fut saccagé le temple d'Anaïtis, déesse fort célébre parmi un certain peuple d'Arménie, & que sa statue d'or massif fut mise en piéces par les soldats, ce qui en enrichit plusieurs très considérablement. Un d'eux, qui étoit vétéran, & qui s'étoit établi à Bologne en Italie, eut le bonheur un jour de recevoir Auguste dans sa maison, & de lui donner à souper. *Est-il vrai,* lui dit ce Prince pendant le repas en rappellant cette histoire, *que celui qui attenta le premier sur la statue de la déesse, perdit aussitôt la vûe, fut perclus de tous ses membres, & expira sur l'heure même?* Si [a] *cela étoit*, dit le Vétéran avec un souris, *je n'aurois pas l'honneur de voir aujourd'hui Auguste chez moi, étant moi-même le téméraire qui lui donna le premier assaut; dont*

Plin. l. 33. cap. 23.

a Respondit, tum maximè Augustum de crure ejus cœnare, seque illum esse, totumque sibi censum ex eâ rapinâ.

bien m'en a pris. Car si j'ai quelque chose, j'en ai toute l'obligation à la bonne déesse ; & encore à présent, Seigneur, vous soupez d'une de ses jambes.

Croiant avoir tout mis en sureté dans ces pays, il en ramena ses troupes. Dans l'impatience de rejoindre Cléopatre, il pressoit si fort sa marche malgré la rigueur de la saison & les neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin, & arriva dans la Phénicie fort peu accompagné. Il y séjourna pour attendre Cléopatre : & comme elle tardoit trop à venir, il tomba dans des inquiétudes, des tristesses, & des langueurs qui le consumoient. Enfin elle arriva avec des habits & beaucoup d'argent pour les soldats.

An. M. 3969. Av. J. C. 35. Plut. in Anton. pag. 939-942.

Octavie, en même tems, étoit partie de Rome pour l'aller trouver, & elle étoit déja arrivée à Athénes. Cléopatre sentit bien qu'elle ne venoit que pour lui disputer le cœur d'Antoine. Elle craignit qu'avec sa vertu, sa sagesse, & la gravité de ses mœurs, si elle avoit le tems de se servir de ses attraits modestes, mais vifs & insinuans, pour gagner son mari, elle ne s'en rendît absolument maî-

treſſe. Pour éviter ce danger, elle fit ſemblant de mourir d'amour pour Antoine,& attenuoit dans cette vûe ſon corps ne prenant que très peu de nourriture. Toutes les fois qu'il entroit chez elle, il lui voioit le regard ſurpris & étonné, & quand il en ſortoit, elle prenoit un air abbatu & languiſſant. Souvent elle faiſoit en ſorte de paroitre toute en larmes: & dans le moment même elle ſe hâtoit de les eſſuier & de les cacher, comme pour lui dérober ſa foibleſſe & ſon deſordre. Antoine, qui ne craignoit rien tant que de cauſer le moindre déplaiſir à Cléopatre, écrivit des lettres à Octavie, pour lui ordonner de l'attendre à Athénes, & de ne paſſer pas outre, parce qu'il étoit prêt de ſe rengager dans une nouvelle expédition. En effet, ſur la priére du Roi des Médes qui lui promettoit de puiſſans ſecours, il ſe préparoit à recommencer la guerre contre les Parthes.

Cette vertueuſe Romaine, diſſimulant l'injure qu'il lui faiſoit, lui envoia demander en quel lieu il ſouhaitoit qu'elle fit porter les préſens qu'elle lui avoit deſtinés, puiſqu'il ne trouvoit pas bon qu'elle vînt les lui pré-

ſenter elle-même. Antoine ne reçut pas mieux ce ſecond compliment, que le premier; & Cléopatre, qui l'avoit empéché de voir Octavie, ne lui permit pas non plus de rien recevoir de ſa main. Ainſi Octavie fut obligée de retourner à Rome, ſans que ſon voiage eût produit d'autre effet que de rendre Antoine plus inexcuſable. C'eſt ce que ſouhaitoit Céſar, afin d'avoir un juſte ſujet de rompre entiérement avec lui.

Quand Octavie fut de retour à Rome, Céſar témoignant beaucoup de ſenſibilité pour l'affront qu'elle avoit reçu, lui ordonna de ſortir de la maiſon d'Antoine, & de loger en ſon particulier. Elle répondit qu'elle ne quitteroit point la maiſon de ſon mari, & que s'il n'avoit point d'autre raiſon de faire la guerre à Antoine que ce qui la regardoit, elle le conjuroit d'abandonner ſes intérêts. Elle y demeura toujours en effet comme s'il eût été préſent, & éleva avec beaucoup de ſoin & de magnificence non ſeulement les enfans qu'il avoit eus d'elle, mais encore ceux qu'il avoit eus de Fulvie. Quel contraſte d'Octavie & de Cléopatre! Combien

l'une, au milieu de ses rebuts & de ses affronts, paroit-elle digne d'estime & de respect; & l'autre au milieu de sa grandeur & de sa magnificence, digne de mépris & d'horreur!

Il n'y eut point d'artifices que Cléopatre n'emploiât pour retenir Antoine dans ses liens. Larmes, carresses, reproches, menaces, tout étoit mis en usage. Elle avoit gagné à force de présens tous ceux qui approchoient d'Antoine, & qui avoient le plus sa confiance. Ces flateurs lui représentoient avec force qu'il y avoit de la dureté & de l'inhumanité d'abandonner Cléopatre dans le triste état où elle se trouvoit, & que ce seroit faire mourir cette infortunée Princesse, qui n'aimoit que lui, & ne vivoit que pour lui. Ils amollirent & fondirent si bien le cœur d'Antoine, que, de peur que Cléopatre ne se fit mourir, il retourna promtement à Alexandrie, & remit les Médes au printems.

Il eut bien de la peine, quand le printems fut arrivé, à quitter l'Egypte, & à s'éloigner de sa chére Cléopatre. Elle consentit à l'accompagner jusqu'au bord de l'Euphrate. AN. M. 3970. Av. J. C. 34.

An. M. 3971. Av. J. C. 33. Après s'être rendu maître de l'Arménie, autant par la trahison que par la force des armes, & y avoir fait un grand butin, il revint à Alexandrie, où il entra en triomphe, traînant à son char le Roi d'Arménie chargé de chaînes d'or; il le présenta dans cet état à Cléopatre, qui prit plaisir à voir un Roi captif à ses piés. Il se délassa à loisir de ses grandes fatigues dans les festins & les parties de plaisir, où Cléopatre & lui passoient les jours & les nuits. Cette[a] vaine Princesse, dans un de ces repas, voiant Antoine plein de vin, osa bien lui demander l'Empire Romain, & il n'eut point de honte de le lui promettre.

Avant que de partir pour une nouvelle expédition, Antoine, pour s'attacher la Reine par de nouveaux liens, & lui donner de nouvelles preuves de son entier dévouement, voulut faire la cérémonie du couronnement de Cléopatre & de tous ses enfans. On éleva pour cela dans le palais un trône d'or massif, où l'on montoit par plusieurs dégrés d'argent.

a Hæc mulier Egyptia ab ebrio imperatore, pretium libidinum, Romanum Imperium petiit: & promisit Antonius. *Florus, lib. 4. cap. 11.*

Antoine étoit aſſis ſur ce trône, vétu d'un habit de pourpre en broderie d'or avec des boutons de diamans, aiant à ſon côté un cimetére à la Perſanne, dont la poignée & le fourreau étoient chargés de pierreries, un diadême ſur le front, & un ſceptre d'or à la main: afin, diſoit-il, qu'en cet équipage il méritât d'être le mari d'une Reine. Cléopatre étoit aſſiſe à ſa droite, vétue d'une robe éclatante faite de ce précieux lin deſtiné à couvrir la déeſſe Iſis, dont cette Reine avoit la vanité de prendre l'habit & le nom. Sur le même trône, mais un peu plus bas, étoient aſſis, Céſarion fils de Cléopatre & de Jules Céſar, & les deux autres enfans, Alexandre & Ptolémée, qu'elle avoit eus d'Antoine.

Chacun aiant pris la place qui lui étoit deſtinée, le Héraut, par le commandement d'Antoine, & en la préſence de tout le peuple à qui l'on avoit ouvert les portes du palais, proclama Cléopatre Reine d'Egypte, de Cypre, de Libye, & de la Célé-Syrie conjointement avec ſon fils Céſarion. Il proclama enſuite les autres Princes Rois des Rois, & déclara, qu'en attendant une plus ample ſucceſſion,

Antoine affignoit à Alexandre qui étoit l'aîné le roiaume d'Arménie & des Médes avec celui des Parthes quand il l'auroit conquis, & à Ptolémée fon cadet les roiaumes de Syrie, de Phénicie, & de Cilicie. Ces deux jeunes Princes étoient habillés à la mode des pays fur lefquels ils devoient régner. Après la proclamation, les trois Princes s'étant levés de leurs fiéges s'approchérent du trône, & mettant un genou en terre, baiférent les mains d'Antoine & de Cléopatre. On leur donna auffitôt un train proportionné à leur nouvelle dignité, & chacun eut fon régiment des gardes tirés des principales familles de fes Etats.

Antoine fe rendit de bonne heure en Arménie pour agir contre les Parthes, & il s'étoit déja avancé jufqu'aux bords de l'Araxe : mais les nouvelles de ce qui fe paffoit à Rome contre lui l'arrétérent, & lui firent abandonner l'expédition des Parthes. Il détacha fur le champ Canidius avec feize Légions vers les côtes de la mer d'Ionie, & les rejoignit bientôt à Ephéfe, où il étoit à portée d'agir en cas que les chofes en vinffent à une

rupture ouverte entre César & lui, comme il y avoit beaucoup d'apparence.

Cléopatre fut de la partie, & c'est ce qui causa la perte d'Antoine. Ses amis lui conseilloient de la renvoier à Alexandrie, jusqu'à ce qu'on vît quel tour prendroient les événemens de la guerre. Mais cette Reine, craignant que par l'entremise d'Octavie, il ne se raccommodât avec César, gagna Canidius à force d'argent, & le porta à parler en sa faveur à Antoine, & à lui représenter qu'il n'étoit ni juste d'éloigner de cette guerre une Princesse qui y contribuoit si fort de son côté; ni utile pour son parti, parce que son départ décourageroit les Egyptiens, qui faisoient la plus grande partie de ses forces maritimes. D'ailleurs, lui disoit-on, on ne voioit pas que Cléopatre fût inférieure ni en prudence ni en bon sens à aucun des Princes & des Rois qui étoient dans son armée, elle qui avoit gouverné si lontems un si grand roiaume, & qui auroit pu apprendre dans son long commerce avec Antoine à manier avec sagesse & dextérité les plus importantes & les plus difficiles affaires. Antoine ne résista

point à des remontrances qui flatoient en même tems son amour propre & sa passion.

D'Ephése il se rendit avec Cléopatre à Samos, où étoit le rendez-vous de la plupart de leurs troupes, & où ils passérent le tems dans la bonne chere & dans les plaisirs. Les magnificences n'y furent guéres moindres qu'à Alexandrie. Les Rois qui étoient à leur suite s'épuisérent pour leur plaire par des dépenses extraordinaires, & déploiérent dans leurs festins un luxe excessif.

Plin. lib. 21. cap. 3.

C'est apparemment dans un de ces festins qu'arriva ce qui est raporté dans Pline. Quelque passion que Cléopatre témoignât pour Antoine, comme il connoissoit parfaitement son caractére dissimulé, & capable des crimes les plus noirs, il craignit, je ne sai pas sur quel fondement, qu'elle ne songeât à l'empoisonner: c'est pourquoi dans les repas il ne touchoit à aucun mêt qu'on n'en eût gouté auparavant. Il n'étoit pas possible que la Reine ne s'apperçût d'une défiance si marquée. Elle emploia un moien fort extraordinaire, pour lui faire sentir en même tems combien ses craintes

étoient mal fondées, & combien d'ailleurs, si elle avoit été mal intentionnée, toutes les précautions qu'il prenoit auroient été inutiles. Elle fit empoisonner l'extrémité des fleurs dont étoient composées les couronnes qu'Antoine & elle, selon la coutume des Anciens, portoient à table. Quand le vin eut commencé à échaufer les têtes, & à égaier le repas, Cléopatre invita Antoine à boire ces fleurs. Il ne se fit pas prier lontems, & après en avoir arraché les extrémités avec ses doigts, & les avoir jettées dans sa coupe remplie de vin, il étoit près de l'avaler, lorsque la Reine, l'arrétant par le bras : *Je suis*, lui-dit-elle, *cette empoisonneuse, contre laquelle vous prenez tant de précautions. S'il m'étoit possible de vivre sans vous, jugez vous-même maintenant si l'occasion ou le moien de le faire me manquoient.* Aiant fait venir un prisonnier condanné à mort, elle lui fit boire cette liqueur, & il expira sur le champ.

La Cour vint de Samos à Athénes, où elle passa plusieurs jours dans de semblables débauches. Cléopatre n'épargna rien pour obtenir des Athéniens les mêmes marques d'affection

& d'estime qu'Octavie en avoit reçues pendant son séjour dans cette ville. Mais, quoiqu'elle pût faire, elle n'en put arracher que des civilités contraintes, qui se terminérent à une vaine députation qu'Antoine exigea des citoiens, & de laquelle il voulut être le chef lui-même en qualité de bourgeois d'Athénes.

An.M.3972. Av. J.C.32. *Plut. in Anton. pag.* 942-955. Les nouveaux Consuls Caius Sosius & Domitius Enobardus s'étant déclarés ouvertement pour Antoine, sortirent de Rome, & se rendirent auprès de lui. César, au lieu de les arréter, ou de les faire poursuivre, fit semer le bruit que c'étoit avec sa permission qu'ils y étoient allés, & fit déclarer publiquement qu'il permettoit à tous ceux qui en avoient envie de se retirer où bon leur sembleroit. Par là il demeura maître à Rome, & se trouva en état d'ordonner & de faire tout ce qu'il jugea à propos pour ses intérêts & contre ceux d'Antoine.

Quand Antoine en fut averti, il fit assembler tous les Chefs de son parti; & le résultat de leur délibération fut, qu'il déclareroit la guerre à César, & qu'il répudieroit Octavie. Il fit l'un & l'autre. Les préparatifs d'Antoine pour

la guerre étoient si avancés, que, si sans perdre de tems il eût poussé César, il auroit eu immanquablement tout l'avantage : car son adversaire n'étoit pas encore en état de lui faire tête ni par mer, ni par terre. Mais les plaisirs l'emportérent, & on remit les opérations à l'année suivante. Ce fut sa perte : César, par ce délai, eut le tems d'assembler toutes ses forces.

Les Députés qu'Antoine envoia à Rome pour déclarer son divorce avec Octavie, avoient ordre de lui commander de sortir de la maison d'Antoine avec tous ses enfans ; &, en cas de refus, de l'en chasser par force, & de n'y laisser que le fils qu'Antoine avoit eu de Fulvie. Outrage d'autant plus sensible à Octavie, qu'une rivale en étoit la cause. Mais étoufant son ressentiment, elle ne répondit aux Députés de son mari que par des larmes : & quelqu'injustes que fussent ses ordres, elle y obéit, & sortit de sa maison avec ses enfans. Elle travailla même à appaiser le peuple que l'indignité de cette action avoit soulevé, & fit ce qu'elle put pour modérer la colére de César. Elle leur représentoit qu'il n'étoit pas de la bien-

séance ni de la dignité du nom Romain, d'entrer dans ces petits démélés: que c'étoient des querelles de femmes, qui ne méritoient pas qu'ils en témoignaſſent du reſſentiment: & qu'elle ſeroit au déſeſpoir, ſi elle étoit la cauſe d'une nouvelle guerre, elle qui n'avoit conſenti à ſon mariage avec Antoine que dans l'eſpérance qu'il ſeroit un gage d'union entre lui & Céſar. Ses remontrances eurent un ſuccès contraire à ſes intentions, & le peuple, charmé de ſa vertu, redoubla la compaſſion qu'il avoit de ſon malheur, & la haine qu'il portoit à Antoine.

Mais rien n'irrita tant les eſprits que le teſtament d'Antoine, qu'il avoit laiſſé en dépôt entre les mains des Veſtales. Ce fut un myſtére révélé par deux Conſulaires, qui ne pouvant ſouffrir l'orgueil de Cléopatre & la molleſſe d'Antoine, s'étoient retirés vers Céſar. Comme ils avoient été appellés à ce teſtament, & qu'ils en ſavoient le ſecret, ils le révélérent à Céſar. Les Veſtales firent difficulté de donner un acte qui leur avoit été confié, s'excuſant ſur la foi du dépôt qu'elles étoient obligées de garder; & elles

Titius & Plancus.

elles voulurent y être forcées par l'autorité du peuple. Ainſi le teſtament aiant été apporté dans la grande place où le peuple s'étoit aſſemblé, on y lut ces trois articles. 1. Qu'Antoine reconnoiſſoit Céſarion pour fils légitime de Jules Céſar. 2. Qu'il inſtituoit pour ſes héritiers les enfans qu'il avoit eus de Cléopatre, avec la qualité de Rois des Rois. 3. Qu'il ordonnoit en cas qu'il mourût à Rome, que ſon corps après avoir été porté en pompe par la ville, feroit mis le ſoir ſur un lit de parade pour être envoié enſuite à Cléopatre, à laquelle il laiſſoit le ſoin de ſes funérailles & de ſa ſépulture.

Il y a pourtant des auteurs qui croient que ce teſtament fut une piéce ſuppoſée par Céſar pour rendre Antoine plus odieux au peuple. En effet, quelle apparence y a-t-il qu'Antoine, qui ſavoit bien à quel point le peuple Romain étoit jaloux de ſes droits & de ſes coutumes, eût voulu lui confier l'exécution d'un teſtament qui les violoit avec tant de mépris?

Quand Céſar eut une armée & une flote prêtes, qui lui parurent ſuffiſantes pour faire tête à ſon ennemi, il

déclara aussi la guerre de son côté. Mais dans le Décret que le peuple donna pour cet effet, il fit mettre que c'étoit contre Cléopatre ; & ce fut par une politique rafinée qu'il en usa ainsi, & qu'il ne voulut pas mettre le nom d'Antoine dans sa déclaration, quoique ce fût contre lui effectivement que se fît la guerre. Car, outre qu'il mettoit Antoine dans son tort, en le rendant l'aggresseur dans une guerre contre sa patrie, il ménageoit par là ceux qui étoient encore attachés à Antoine, dont le nombre & le crédit pouvoient être redoutables, & il auroit falu nécessairement les déclarer ennemis de la République, si Antoine avoit été nommé expressément dans le Décret.

Antoine retourna d'Athénes à Samos, où toute la flote étoit assemblée. Elle étoit composée de cinq cens vaisseaux de guerre d'une grandeur & d'une structure extraordinaire, aiant plusieurs ponts élevés les uns par dessus les autres, avec des tours sur la poupe & sur la proue d'une hauteur prodigieuse ; de sorte qu'à voir ces superbes bâtimens au milieu de la mer, on les eût pris pour des îles flotantes,

Il faloit un ſi grand équipage pour faire une bonne manœuvre ſur ces peſantes machines, qu'Antoine, ne pouvant trouver aſſez de matelots, avoit été obligé de ſe ſervir de laboureurs, d'artiſans, de muletiers, & de toutes ſortes de gens ſans expérience, plus propres à cauſer du trouble, qu'à rendre un bon ſervice.

On embarqua ſur cette flote deux cens mille hommes de pié & douze mille chevaux. Les Rois de Libye, de Cilicie, de Cappadoce, de Paphlagonie, de Comagéne & de Thrace, s'y trouvoient en perſonne: & ceux de Pont, de Judée, de Lycaonie, de Galatie, & des Médes, y avoient envoié leurs troupes. On ne peut voir de ſpectacle plus pompeux que celui de cette flote lorſqu'elle ſe fut miſe en mer, & qu'elle eut déploié ſes voiles. Mais rien n'égaloit la magnificence de la galére de Cléopatre, toute brillante d'or, avec des voiles de pourpre, ſes flames & ſes banderoles ſe jouant au gré du vent, pendant que les trompettes & les autres inſtrumens de guerre faiſoient entendre des airs d'allégreſſe & de triomphe. Antoine la ſuivoit de près dans une galére qui n'étoit guéres

moins ornée. Cette [a] Reine, enivrée de sa fortune & de sa grandeur, & n'écoutant que son ambition effrénée, menaçoit follement le Capitole d'une ruine prochaine, & se préparoit avec sa troupe infâme d'eunuques à détruire pour toujours l'Empire Romain.

De l'autre côté on voioit moins de pompe & d'éclat, mais plus de réalité. César n'avoit que deux cens cinquante vaisseaux, & quatre-vingts mille hommes d'infanterie, avec autant de chevaux qu'Antoine. Mais il n'avoit dans ses troupes que des soldats d'élite, & sur sa flote que des matelots expérimentés. Ses vaisseaux étoient moins grands que ceux d'Antoine, mais aussi ils étoient plus légers & plus propres au combat.

César avoit son rendez-vous à Brunduse, & Antoine s'avança jusqu'à Corcyre. Mais la belle saison étoit passée, & le mauvais tems approchoit. L'un & l'autre furent obligés de se

a Dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus & imperio parabat,
Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum : quidlibet impotens
Sperare, fortunaque dulci
Ebria. *Horat. Od.* 37. *Lib.* 1.

retirer, de mettre leurs troupes en quartier d'hiver, & leurs flotes dans de bons ports, pour y attendre le printems.

Antoine & César, dès que la saison le leur permit, se remirent en campagne par mer & par terre. Les deux flotes entrérent dans le golfe Ambracien en Epire. Les plus braves & les plus expérimentés Officiers d'Antoine lui conseilloient de ne point hazarder un combat naval, de renvoier Cléopatre en Egypte, & de gagner promtement la Thrace ou la Macédoine pour y combattre par terre, parce que son armée, composée de très bonnes troupes, & beaucoup supérieure à celle de César, sembloit lui promettre la victoire; au lieu qu'une flote, aussi mal équipée que la sienne, quelque nombreuse qu'elle fût, lui laissoit peu d'espérance. Mais il y avoit lontems qu'Antoine n'étoit plus susceptible d'un bon conseil, ne faisant que ce qui plaisoit à Cléopatre. Cette orgueilleuse Princesse, qui ne jugeoit des choses que par l'extérieur, croioit que sa flote étoit invincible, & que les vaisseaux de César n'en pourroient approcher sans se briser. D'ailleurs

AN. M. 3971.
AV. J. C. 31.

elle sentoit bien qu'en cas de malheur il lui seroit bien plus aisé de se sauver sur ses vaisseaux que par terre. Son avis prévalut donc sur celui de tous les Généraux.

Le 4. avant les Nones de Septembre.

La bataille se donna le second jour de Septembre à l'embouchure du golfe d'Ambracie, près de la ville d'Actium, à la vûe des armées de terre, dont l'une étoit rangée en bataille sur la côte du nord, & l'autre sur celle du midi de ce détroit, attendant le succès du combat. Il fut douteux pendant quelque tems, & parut aussi favorable à Antoine qu'à César jusqu'à la retraite de Cléopatre. Cette Reine effraiée du bruit du combat, où tout étoit terrible pour une femme, prit la fuite lorsqu'il n'y avoit aucun danger pour elle, & entraîna avec elle toute son escadre Egyptienne, qui étoit de soixante vaisseaux de haut bord, avec lesquels elle fit voile du côté du Péloponnése. Antoine, qui la vit fuir, oubliant tout, & s'oubliant lui-même, la suivit précipitamment, & céda à César une victoire qu'il lui avoit très bien disputée jusques-là. Elle couta pourtant encore cher au Vainqueur. Car les vaisseaux d'Antoine se batti-

rent si bien après son départ, que, quoique le combat eût commencé vers le milieu du jour, il ne finit que quand la nuit vint, de sorte que les troupes de César furent obligées de la passer sur leurs vaisseaux.

Le lendemain, César, voiant sa victoire complette, détacha une escadre pour poursuivre Antoine & Cléopatre. Mais cette escadre désespérant de les atteindre à cause de l'avance qu'ils avoient, revint bientôt rejoindre le gros de la flote. Antoine étant entré dans le vaisseau Amiral que montoit Cléopatre, alla s'asseoir à la proue, où la tête appuiée sur ses deux mains, & les deux coudes sur les genoux, il demeura comme un homme accablé de honte & de rage, repassant dans une profonde mélancolie sa mauvaise conduite, & les malheurs qu'elle lui avoit attirés. Il se tint dans cette posture, & dans ces noires pensées, pendant les trois jours qu'ils mirent à se rendre à Ténare, sans voir Cléopatre ni lui parler. Au bout de ce tems-là, ils se revirent, & vécurent ensemble à l'ordinaire.

Promontoire de la Laconie.

L'armée de terre restoit encore entiére, forte de dix-huit Légions, & de

vingt-deux mille chevaux, ſous la conduite de Canidius Lieutenant Général d'Antoine ; & elle auroit pu faire tête à Céſar, & lui cauſer bien de l'embarras. Mais ſe voiant abandonnée par ſes Généraux, elle ſe rendit à Céſar, qui la reçut à bras ouverts.

De Ténare, Cléopatre prit la route d'Alexandrie, & Antoine celle de Libye, où il avoit laiſſé une armée conſidérable pour garder les frontiéres du pays. En débarquant, il apprit que Scarpus, qui commandoit cette armée, s'étoit déclaré pour Céſar. Il fut ſi frapé de ce coup, auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre, qu'il vouloit ſe tuer, & ſes amis eurent de la peine à l'en empêcher. Il ne lui reſtoit donc plus d'autre parti à prendre, que de ſuivre Cléopatre à Alexandrie, où elle étoit arrivée.

En approchant du port, elle craignit, ſi l'on apprenoit ſon malheur, qu'on ne lui en refuſât l'entrée. Elle fit couronner ſes vaiſſeaux, comme ſi elle fût revenue victorieuſe. A peine y futelle entrée qu'elle fit mourir tous les grands Seigneurs de ſon roiaume qui lui étoient ſuſpects, de peur que, lorſqu'on ſauroit ſa défaite, ils n'excitaſ-

sent des séditions contr'elle. Antoine la trouva dans ces sanglantes exécutions.

Elle forma, bientôt après, un autre dessein bien extraordinaire. Pour éviter de tomber entre les mains de César, qu'elle voioit bien qui la poursuivroit en Egypte, elle songeoit à faire transporter ses vaisseaux de la mer Méditerranée dans la mer Rouge par l'Isthme qui n'a que trente lieues de largeur ; & à mettre ensuite tous ses trésors dans ces vaisseaux, & dans les autres qu'elle avoit déja sur cette mer. Mais les Arabes qui demeuroient sur cette côte aiant brulé tous les vaisseaux qu'elle y avoit, elle fut obligée d'abandonner ce dessein. An. M. 3974. Av. J. C. 30.

Changeant donc de résolution, elle ne songea plus qu'à gagner César qu'elle regardoit comme son vainqueur ; & à lui faire un sacrifice d'Antoine que ses malheurs lui avoient rendu indifférent. Tel étoit l'esprit de cette Princesse. Quoiqu'elle aimât jusqu'à la fureur, elle avoit encore plus d'ambition que d'amour ; & la Couronne lui étant plus chere que son mari, elle songeoit à la conserver au prix de la vie d'Antoine. Mais lui cachant ses sentimens, elle lui persuada

d'envoier des Ambaſſadeurs à César pour négocier avec lui un Traité de paix. Elle joignit ſes Ambaſſadeurs à ceux d'Antoine, mais leur donna ordre de traiter pour elle en particulier. Céſar ne voulut point voir les Ambaſſadeurs d'Antoine : il renvoya ceux de Cléopatre avec une réponſe favorable.

Il ſouhaitoit avec paſſion s'aſſurer de ſa perſonne & de ſes tréſors : de ſa perſonne, pour en honorer ſon triomphe, de ſes tréſors, pour ſe mettre en état de paier les dettes qu'il avoit contractées pour cette guerre. Ainſi il lui laiſſa entrevoir de grandes eſpérances, ſi elle vouloit lui ſacrifier Antoine.

Celui-ci, depuis ſon retour de Libye, s'étoit retiré dans une maiſon champêtre qu'il avoit fait bâtir exprès ſur les bords du Nil, pour y jouir de l'entretien de deux amis qui l'y avoient ſuivi. Dans cette ſolitude, il ſembloit qu'il écoutoit avec plaiſir les ſages diſcours de ces deux Philoſophes. Mais, comme ils n'avoient pu lui arracher du cœur l'amour de Cléopatre, cauſe unique de tous ſes malheurs, cette paſſion, qu'ils n'avoient que ſuſpendue, ne fut pas lontems à reprendre ſon premier empire. Il retourna à Alexandrie, ſe

livra de nouveau aux charmes & aux caresses de Cléopatre, &, dans le dessein de lui plaire, il envoia de seconds Députés à César, pour lui demander la vie à des conditions si honteuses, qu'il offroit de la passer à Athénes comme un simple particulier, pourvû que César assurât le roiaume d'Egypte à Cléopatre & à ses enfans.

Cette seconde députation n'aiant pas été plus favorablement reçue que la premiére, Antoine essaia d'étouffer en lui-même le sentiment des maux présens, & la crainte de ceux dont il étoit menacé, en se livrant sans mesure à la bonne chere & aux plaisirs. Ils se regaloient tour à tour Cléopatre & lui, & à l'envi l'un de l'autre se donnoient des repas d'une magnificence incroiable.

La Reine cependant, qui prévoioit ce qui pourroit arriver, ramassoit toutes sortes de poisons; & pour éprouver ceux qui faisoient mourir avec le moins de douleur, elle faisoit l'essai de leur vertu & de leur force sur les criminels condannés à mort qui étoient gardés dans les prisons. Aiant vû par ses expériences, que les poisons qui étoient forts faisoient

mourir promtement, mais dans de grandes douleurs ; & que ceux qui étoient doux causoient une mort tranquille mais lente : elle essaia des morsures des bêtes venimeuses, & fit appliquer en sa présence sur diverses personnes différentes sortes de serpens. Tous les jours elle faisoit de ces épreuves. Enfin elle trouva que l'aspic étoit le seul qui ne causoit ni convulsions ni tranchées, & qui précipitant seulement dans une pesanteur & dans un assoupissement accompagné d'une petite moiteur au visage, & d'un amortissement de tous les sens, éteignoit doucement la vie ; de sorte que ceux qui étoient en cet état se fâchoient quand on les réveilloit, ou qu'on vouloit les lever, de même que ceux qui sont profondément endormis. Ce fut là le poison auquel elle se fixa.

Pour dissiper les soupçons & les sujets de plainte d'Antoine, elle se mit à le caresser encore plus que de coûtume ; de sorte que n'aiant célébré le jour de sa propre naissance qu'avec peu de solennité, & convenablement à l'état présent de sa fortune, elle célébra celui de la naissance d'Antoine avec un éclat & une magnificence au

dessus de tout ce qu'elle avoit fait auparavant, jusques-là que plusieurs des conviés qui étoient venus pauvres à ce festin, s'en retournérent riches.

César, sachant de quelle importance il lui étoit de ne pas laisser sa victoire imparfaite, passa au commencement du printems en Syrie, & de là alla se présenter devant Péluse. Il envoia sommer le Gouverneur de lui ouvrir les portes: & Séleucus, qui y commandoit pour Cléopatre, en aiant reçu des ordres secrets, livra la ville sans souffrir le siége. Le bruit de cette trahison se répandit dans la ville. Cléopatre, pour se purger de cette accusation, remit entre les mains d'Antoine la femme & les enfans de Séleucus, afin qu'il les fît mourir pour se venger de sa perfidie. Quel monstre que cette Princesse! Elle réunit en sa personne les vices les plus odieux: le renoncement à toute pudeur, la mauvaise foi, l'injustice, la cruauté; &, ce qui met le comble à tout le reste, les faux dehors d'une amitié trompeuse, qui cache un dessein formé de livrer à son ennemi celui qu'elle comble des caresses les plus tendres, & des marques de l'attachement le plus vif & le plus

ſincére. Voila où conduit l'ambition; qui étoit ſon vice dominant.

Elle avoit fait bâtir, tout joignant le temple d'Iſis, des tombeaux & des ſalles ſuperbes, tant par leur beauté & par leur magnificence, que par leur élévation. Elle y fit porter tous ſes meubles les plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébéne, l'ivoire, & quantité de parfums & de bois aromatiques, comme ſi elle eût eu deſſein d'en faire un bucher ſur lequel elle eût voulu ſe conſumer avec tous ſes tréſors. Céſar, allarmé pour toutes ces richeſſes, & craignant que, réduite au déſeſpoir, elle ne les fît bruler, lui dépéchoit tous les jours des gens qui lui donnoient de grandes eſpérances d'un traitement plein de douceur & d'humanité; & cependant il s'approchoit de la ville à grandes journées.

En arrivant, il campa près de l'Hippodrome. Il eſpéroit de ſe rendre bientôt maître de la ville par le moien des intelligences qu'il entretenoit avec Cléopatre, ſur leſquelles il ne comptoit pas moins que ſur ſon armée.

Antoine ignoroit les intrigues de cette Princeſſe, & ne voulant point

ajouter foi à ce qu'on lui en raportoit, il se préparoit à une bonne défense. Il fit une vigoureuse sortie, & après avoir fort maltraité les assiégeans, & vivement poursuivi jusqu'aux portes du camp un détachement de cavalerie qu'on avoit envoié contre lui, il rentra victorieux dans la ville. C'étoit le dernier effort d'une valeur mourante, qui acheva d'épuiser dans cet exploit ce qui lui restoit de forces & de sentimens pour la gloire. Car, au lieu de profiter de cet avantage, & de penser sérieusement à sa défense en observant les démarches de Cléopatre qui le trahissoit, il vint tout armé se jetter à ses piés, & lui baiser les mains. On entendit après tout le palais d'Alexandrie retentir d'acclamations, comme si le siége eût été levé: & Cléopatre, qui ne cherchoit qu'à amuser Antoine, fit préparer un magnifique repas, où ils passérent ensemble le reste du jour & une partie de la nuit.

Le lendemain matin, Antoine résolut d'attaquer César par mer & par terre. Il rangea en bataille son armée de terre sur quelques hauteurs qui étoient dans la ville; & de là il re-

garda ses galéres qui sortoient du port, & qui alloient charger celles de César. Il attendit sans faire aucun mouvement, pour voir le succès de cette charge. Mais il fut bien étonné de voir l'Amiral de Cléopatre baisser le pavillon lorsqu'il fut à portée de celui de César, & lui livrer toute sa flote.

Cette trahison ouvrit les yeux à Antoine, & lui fit ajouter foi, mais trop tard, à ce que ses amis lui avoient dit des perfidies de la Reine. Dans cette extrémité, il voulut se signaler par un acte extraordinaire de courage, capable selon lui, de lui faire beaucoup d'honneur. Il envoia défier César à un combat singulier. César fit réponse, que si Antoine étoit las de vivre, il avoit d'autres moiens pour mourir. Antoine se voiant moqué par César, & trahi par Cléopatre, rentra dans la ville, & dans le moment même il fut encore abandonné de toute sa cavalerie. Alors plein de rage & de désespoir, il courut au palais dans le dessein de se venger de Cléopatre : mais il ne la trouva point.

Cette artificieuse Princesse, qui avoit prévû ce qui arriva, voulant se déro-

ber à la colére d'Antoine, s'étoit retirée dans le quartier où étoient les tombeaux des Rois d'Egypte, qui étoit fortifié de bonnes murailles, & dont elle avoit fait fermer les portes. Elle fit dire à Antoine, que préférant une mort honorable à une honteuſe captivité, elle s'étoit donné la mort au milieu des tombeaux de ſes ancêtres, où elle avoit auſſi choiſi ſa ſépulture. Antoine, trop crédule, ne ſe donna pas le loiſir d'examiner une nouvelle qui devoit lui être ſuſpecte après toutes les infidélités de Cléopatre; & frappé de l'idée de ſa mort, il paſſa tout d'un coup de l'excès de la colére dans les plus vifs tranſports de douleur, & ne ſongea plus qu'à la ſuivre dans le tombeau.

Aiant pris cette furieuſe réſolution, il s'enferma dans ſa chambre avec un eſclave, & s'étant fait ôter ſa cuiraſſe, il lui commanda de lui enfoncer le poignard dans le ſein. Mais cet eſclave, plein de fidélité, d'affection, & de reſpect pour ſon Maître, s'en perça lui-même, & tomba mort à ſes piés. Antoine regardant cette action comme un exemple qu'il devoit ſuivre, s'enfonça ſon épée dans le corps, & tomba

ſur le plancher dans un ruiſſeau de ſon ſang qu'il méla avec celui de ſon eſclave. Il arriva dans ce moment un Officier des gardes de la Reine, qui lui venoit dire qu'elle étoit vivante. Il n'entendit pas plutôt prononcer le nom de Cléopatre, qu'il revint de ſon évanouiſſement, & apprenant qu'elle étoit vivante, il ſouffrit qu'on panſât ſa bleſſure, & ſe fit enſuite porter à la forteresſe où elle s'étoit enfermée. Cléopatre ne permit point qu'on ouvrît les portes pour le faire entrer, dans la crainte de quelque ſurpriſe : mais elle parut à une fenêtre haute, & jetta en bas des chaînes & des cordes. On y attacha Antoine ; & Cléopatre, aidée de deux femmes, qui étoient les ſeules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau, le tira à elle. Jamais ſpectacle ne fut plus touchant. Antoine, tout couvert de ſang, & la mort peinte ſur le viſage, étoit guindé en haut, tournant ſes yeux mourans vers Cléopatre, & lui tendant ſes foibles mains, comme pour la conjurer de recevoir ſes derniers ſoupirs : & Cléopatre, le viſage tendu, & les bras roidis, tiroit les cordes avec grand effort, pendant que ceux d'en bas, qui ne

pouvoient l'aider autrement, l'encourageoient par leurs cris.

Quand elle l'eut tiré à elle, & qu'elle l'eut couché, elle déchira ſes habits ſur lui, ſe frapant le ſein, ſe meurtriſſant la poitrine; & lui eſſuiant le ſang avec ſon viſage collé ſur le ſien, elle l'appelloit ſon Prince, ſon Seigneur, ſon cher Epoux. En faiſant ces triſtes exclamations, elle coupoit les cheveux d'Antoine ſuivant la ſuperſtition des payens, qui croyoient ſoulager par là ceux qui mouroient d'une mort violente.

Antoine aiant repris ſes ſens, & voiant l'affliction de Cléopatre, lui dit, pour la conſoler, qu'il mouroit heureux puiſqu'il mouroit entre ſes bras; & qu'au reſte il ne rougiſſoit point de ſa défaite, n'étant point honteux à un Romain d'être vaincu par des Romains. Il l'exhorta enſuite à ſauver ſa vie & ſon roiaume, pourvû qu'elle le pût faire avec honneur, & à ſe donner de garde des traîtres de ſa Cour, auſſi bien que des Romains de la ſuite de Céſar, ne ſe fiant qu'à Proculeïus. Il expira en achevant ces paroles.

Dans le moment même Proculeïus arriva de la part de Céſar, qui n'avoit

pu retenir ſes larmes au triſte récit qu'on lui avoit fait de tout ce qui s'étoit paſſé, & à la vûe de l'épée teinte du ſang d'Antoine qu'on lui préſenta. Il avoit ordre ſur tout de ſe rendre maître de Cléopatre, & de la prendre en vie s'il étoit poſſible. La Princeſſe refuſa de ſe remettre entre ſes mains. Elle eut pourtant avec lui une converſation, ſans qu'il entrât dans le tombeau. Il s'approcha ſeulement de la porte, qui étoit bien fermée, & qui par des fentes donnoit paſſage à la voix. Ils parlérent aſſez lontems enſemble, elle demandant toujours le roiaume pour ſes enfans, & lui l'exhortant à bien eſpérer, & la preſſant de remettre entre les mains de Céſar tous ſes intérêts.

Après qu'il eut bien obſervé le lieu, il alla faire ſon raport à Céſar, qui ſur l'heure, envoia Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha de la porte comme avoit fait Proculeïus, & parla comme lui au travers des fentes, faiſant durer exprès la converſation. Pendant ce tems-là Proculeïus approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avoient tiré An-

toine, & ſuivi de deux Officiers qui étoient avec lui, il deſcendit à la porte où Cléopatre étoit à parler avec Gallus. Une des deux femmes qui étoient enfermées avec elle le voiant, s'écria toute éperdue : *Malheureuſe Cléopatre, vous voila priſe !* Cléopatre tourne la tête, voit Proculeïus, & veut ſe percer d'un poignard qu'elle portoit toujours à ſa ceinture. Mais Proculeïus courant à elle très promtement, & la prenant entre ſes bras : *Vous vous faites tort*, lui dit-il, *& vous faites tort auſſi à Céſar, en lui ôtant une ſi belle occaſion de montrer ſa bonté & ſa clémence.* En même tems il lui arrache ſon poignard, & ſecoue ſes robes de peur qu'il n'y eût du poiſon caché.

Céſar envoia un de ſes affranchis, nommé Epaphrodite, auquel il commanda de la garder très ſoigneuſement, pour empêcher qu'elle n'attentât ſur elle-même, & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards & toutes les complaiſances qu'elle pourroit deſirer ; & il chargea Proculeïus de ſavoir de la Reine ce qu'elle deſiroit de lui.

Céſar ſe prépara enſuite à entrer dans Alexandrie, dont perſonne n'é-

toit plus en état de lui diſputer la conquête. Il en trouva les portes ouvertes, & tous les habitans dans une extrême conſternation, ne ſachant ce qu'ils avoient à craindre ou à eſpérer. Il entra dans la ville en s'entretenant avec le Philoſophe Aréus, & s'appuiant ſur lui avec une ſorte de familiarité, pour faire connoitre publiquement le cas qu'il en faiſoit. Etant monté au palais, il s'aſſit ſur un tribunal qu'il fit élever, & voiant tout le peuple proſterné à terre, il leur commanda de ſe lever. Puis il leur dit qu'il leur pardonnoit pour trois raiſons. La premiére, à cauſe d'Alexandre le Grand leur Fondateur: la ſeconde, à cauſe de la beauté de leur ville: & la troiſiéme, à cauſe d'Aréus l'un de leurs citoiens, dont il eſtimoit le mérite & le ſavoir.

Cependant Proculeïus s'acquittoit de ſa commiſſion auprès de la Reine qui d'abord ne demanda rien à Céſar que la permiſſion d'enſevelir Antoine, qui lui fut accordée ſans peine. Elle n'épargna rien pour rendre ſa ſépulture magnifique ſuivant la coutume des Egyptiens. Elle fit embaumer ſon corps avec les parfums les plus pré-

cieux de l'Orient, & le plaça parmi les tombeaux des Rois d'Egypte.

César ne trouva pas à propos de voir Cléopatre dans les premiers jours de son deuil : mais, lorsqu'il crut le pouvoir faire avec bienséance, il se fit introduire dans sa chambre, après lui en avoir demandé la permission, voulant par les égards qu'il avoit pour elle lui cacher son dessein. Elle étoit couchée sur un petit lit dans un état fort simple & fort négligé. Quand il entra dans sa chambre, quoiqu'elle n'eût sur elle qu'une simple tunique, elle se leva promtement, & alla se jetter à ses genoux horriblement défigurée, les cheveux en desordre, le visage effaré & sanglant, la voix tremblante, les yeux presque fondus à force de pleurer, & le sein couvert de meurtrissures & de plaies. Cependant cette grace naturelle, & cette fierté que sa beauté lui inspiroit, n'étoient pas entiérement éteintes, & malgré le pitoiable état où elle étoit réduite, de ce fond même de tristesse & d'abbattement il en sortoit, comme d'un sombre nuage, des traits vifs & des espéces de raions qui éclatoient dans ses regards & dans tous les mouvemens de son visage. Quoique

preſque mourante, elle ne déſeſpéroit pas d'inſpirer encore de l'amour à ce jeune Vainqueur, comme elle avoit fait autrefois à Céſar & à Antoine.

La chambre où elle le reçut, étoit pleine des portraits de Jules Céſar. » Seigneur, lui dit-elle en lui montrant ces tableaux, » voila les images de ce-» lui qui vous a adopté pour vous faire » ſuccéder à l'Empire Romain, & à » qui je ſuis redevable de ma Couron-» ne. « Puis, tirant de ſon ſein les lettres qu'elle y avoit cachées : » Voila » auſſi, continua-t-elle en les baiſant, » les chers témoignages de ſon amour. Elle en lut enſuite quelques-unes des plus tendres, accompagnant cette lecture de paroles touchantes, & de regards paſſionnés. Mais elle emploia inutilement tous ces artifices ; &, ſoit que ſes charmes n'euſſent plus le pouvoir qu'ils avoient eu dans ſa jeuneſſe, ou que l'ambition fût la paſſion dominante de Céſar, il ne parut point touché de ſa vûe ni de ſon entretien, ſe contentant de l'exhorter à avoir bon courage, & l'aſſurant de ſes bonnes intentions. Elle s'apperçut bien de cette froideur, dont elle tira un mauvais augure : mais diſſimulant ſon chagrin

grin, & changeant de discours, elle le remercia des complimens que Proculeïus lui avoit faits de sa part, & qu'il venoit de lui renouveller lui-même. Elle ajouta qu'en revanche elle vouloit lui livrer tous les trésors des Rois d'Egypte. Et en effet elle lui remit entre les mains un bordereau de tous ses meubles, de ses pierreries, & de ses finances. Et comme Séleucus, un de ses Trésoriers qui étoit présent, lui reprocha qu'elle n'avoit pas tout déclaré, & qu'elle cachoit & retenoit une partie de ce qu'elle avoit de plus précieux, outrée d'une telle insolence elle lui donna plusieurs coups sur le visage. Puis se tournant vers César, » N'est-ce pas une chose horrible, lui » dit-elle, que lorsque vous n'avez » pas dédaigné de me venir voir, & » que vous avez bien voulu me con» soler dans le triste état où je me » trouve, mes propres domestiques » viennent m'accuser devant vous, » sous prétexte que j'aurai réservé » quelque bijou de femme, non pour » en orner une misérable comme moi, » mais pour en faire un petit présent à » Octavie votre sœur, & à Livie vo» tre épouse, afin que leur protection

» attire de votre part un traitement
» favorable à une infortunée Prin-
» cesse ?

César fut ravi de l'entendre parler ainsi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inspiroit ce langage. Il lui dit qu'elle pouvoit disposer à son gré des bijoux qu'elle avoit retenus ; & après l'avoir assurée qu'il la traiteroit avec plus de générosité & de magnificence qu'elle n'osoit l'espérer, il se retira, pensant l'avoir trompée, & c'étoit lui qui le fut.

Ne doutant point que César n'eût dessein de la faire servir d'ornement à son triomphe, elle ne songea plus qu'à mourir pour éviter cette honte. Elle savoit bien qu'elle étoit observée par les gardes qu'on lui avoit donnés, qui, sous prétexte de lui faire honneur, la suivoient par tout ; & que d'ailleurs le tems pressoit, le jour du départ de César approchant. Pour le tromper donc encore mieux, elle le fit prier qu'elle pût aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'Antoine, & prendre congé de lui. César lui aiant accordé cette permission, elle s'y rendit effectivement pour baigner ce tombeau de ses larmes, & pour assu-

rer Antoine, à qui elle adreſſa ſon diſcours comme ſi elle l'eût eu ſous les yeux, qu'elle alloit bientôt lui donner une preuve plus certaine de ſon amour.

Après cette funeſte proteſtation, qu'elle accompagna de ſes pleurs & de ſes ſoupirs, elle fit couvrir le tombeau de fleurs, & revint dans ſa chambre. Puis elle ſe mit au bain, & du bain à la table, aiant ordonné qu'on lui ſervît un repas magnifique. Au lever de la table, elle écrivit un billet à Céſar, & ayant fait ſortir tous ceux qui étoient dans ſa chambre, excepté ſes deux femmes, elle ferma la porte ſur elle, ſe mit ſur un lit de repos, & demanda une corbeille où il y avoit des figues qu'un payſan venoit d'apporter. Elle la mit auprès d'elle, & un moment après on la vit ſe coucher ſur ſon lit, comme ſi elle ſe fût endormie. Mais c'eſt que l'aſpic, qui étoit caché parmi les fruits, l'aiant piquée au bras qu'elle lui avoit tendu, le venin avoit auſſitôt gagné le cœur, & l'avoit tuée ſans douleur, & ſans qu'on s'en aperçût. Les gardes avoient ordre de ne rien laiſſer paſſer qui ne fût viſité exactement : mais ce payſan traveſti, qui

étoit un fidéle serviteur de la Reine, joua si bien son personnage, & il parut si peu d'apparence de tromperie dans un panier de fruits, que les gardes le laissérent entrer. Ainsi toute la prévoyance de César lui fut inutile.

Il ne douta point de la résolution de Cléopatre, après avoir lu le billet qu'elle lui avoit écrit pour le prier de permettre que son corps fût mis auprès de celui d'Antoine dans un même tombeau; & il dépêcha promtement deux Officiers pour la prévenir. Mais, quelque diligence qu'ils pussent faire, ils la trouvérent morte.

Cette [a] Princesse étoit trop fiére, & trop au-dessus du commun, pour souffrir qu'on la menât en triomphe attachée au char du Vainqueur. Déterminée à mourir, & par là devenue capable des plus féroces résolutions, elle vit d'un œil sec & tranquille couler

a Ausa & jacentem visere regiam
Vultu sereno fortis, & asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum,
Deliberata morte ferocior:
Sævis Liburnis scilicet invidens
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.
Horat. Od. 37. Lib. 1.

dans ses veines le poison mortel de l'aspic.

Cléopatre mourut à l'âge de trente-neuf ans, dont elle en avoit régné vingt-deux depuis la mort de son pere. Les statues d'Antoine furent abbatues, & celles de Cléopatre demeurérent sur pié, un certain Archibius, qui avoit été attaché au service de Cléopatre, aiant donné mille talens à César, afin qu'elles ne fussent pas traitées comme celles d'Antoine. *Trois millions.*

Après la mort de Cléopatre, l'Egypte fut réduite en province Romaine, & gouvernée par un Préfet qu'on y envoioit de Rome. Le régne des Ptolémées en Egypte, à en placer le commencement à l'année même de la mort d'Alexandre le Grand, avoit duré deux cens quatre-vingts-treize ans, depuis l'an du Monde 3681 jusqu'à l'an 3974.

CONCLUSION de toute l'Histoire ancienne.

NOUS avons vû jusqu'ici, sans parler de l'ancien & premier Roiaume d'Egypte, & de quelques Etats séparés des autres, & comme isolés, trois grands Empires se succéder l'un à l'au-

tre par une ruine mutuelle pendant une longue ſuite de ſiécles, & diſparoître enfin entiérement à nos yeux : l'Empire des Babyloniens, l'Empire des Médes & des Perſes, l'Empire des Macédoniens & des Princes Grecs ſucceſſeurs d'Alexandre. Reſte un quatriéme Empire ; c'eſt celui des Romains, qui aiant déja abſorbé la plupart de ceux qui l'ont précédé, étendra encore ſes conquêtes ; & qui lui-même, après avoir tout ſoumis à ſon pouvoir par la force des armes, ſera déchiré comme en différens morceaux, & par ce démembrement donnera lieu à l'établiſſement de preſque tous les Roiaumes qui partagent maintenant l'Aſie, l'Europe, & l'Afrique. Voila, à proprement parler, un tableau racourci de la durée de tous les ſiécles, de la gloire & de la puiſſance de tous les Empires de la terre, en un mot de tout ce que la grandeur humaine a de plus brillant, & de plus capable d'exciter l'admiration. Tout s'y trouve généralement réuni par un heureux concours : la beauté d'eſprit & la fineſſe du goût, accompagnés d'un ſolide jugement ; le rare talent de la parole porté au plus ſublime dégré de

perfection, sans s'écarter du naturel & du vrai ; la gloire des armes, avec celle des Arts & des Sciences ; la valeur dans les conquêtes, & l'habileté dans le gouvernement. Quelle foule de grands hommes de toute sorte ne se présente point à l'esprit ! Que de Rois puissans & environnés de gloire ! Que de grands Capitaines ! Que de fameux Conquérans ! Que de sages Magistrats ! Que de savans Philosophes ! Que d'admirables Législateurs ! On est enchanté de voir dans de certains siécles & de certains pays comme privilégiés, un zéle ardent pour la justice, un vif amour pour la patrie, un noble désintéressement, un généreux mépris des richesses, & une estime de la pauvreté qui nous étonne & nous effraie, tant elle nous paroit au-dessus des forces humaines.

Voila comme nous pensons & comme nous jugeons. Mais, pendant que nous sommes dans l'admiration & dans l'extase à la vûe de tant de vertus éclatantes, le souverain Juge, juste estimateur de toutes choses, n'y voit que petitesse, que bassesse, que vanité, qu'orgueil ; &, pendant que les hommes se donnent bien des mouve-

mens pour perpétuer la puissance de leur maison, pour fonder des roiaumes, & pour les éterniser si cela étoit possible, Dieu du haut de son trône renverse tous leurs projets, & fait servir leur ambition même à l'exécution de ses vûes infiniment supérieures à toutes nos pensées. Lui seul connoit son œuvre & ses desseins. Tous les siécles lui sont présens : *conspector*
Ecclesf. 36. 19. *sæculorum*. Il a marqué à tous les Empires leur sort & leur durée. Dans toutes ces différentes révolutions que nous avons vûes, rien n'est arrivé au
Dan. c. 2. hazard. On sait que sous l'image de cette statue que vit Nabucodonosor, d'une hauteur énorme & d'un regard effraiant, dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, & les jambes de fer, mais une partie des piés de fer & l'autre d'argile; Dieu a voulu représenter les quatre grands Empires, réunissant en eux, comme la suite de cette Histoire nous l'a fait voir, tout ce qu'il y a d'éclat, de grandeur, de force, de puissance. Que faut-il au Tout-puissant pour renverser ce formidable Colosse, pour le briser & le réduire en poudre? *Une petite pierre*,

qui d'elle-même, & sans la main d'aucun homme, se détachant de la montagne, ira frapper ce Colosse au pié. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent & l'or se briseront tous ensemble, & deviendront comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, & ils disparoitront sans qu'il s'en trouve plus rien en aucun lieu; mais la pierre, qui avoit frapé la statue, deviendra une grande montagne qui remplira toute la terre.

Nous voions de nos yeux l'accomplissement de cette admirable prophétie de Daniel, du moins pour une partie. JESUS-CHRIST descendu du ciel pour s'incarner dans le sein sacré de la sainte Vierge, sans la participation d'aucun homme, est la petite pierre détachée de la montagne sans aucun secours humain. Le caractére qui domine dans sa personne, dans ses parens, dans son extérieur, dans sa maniére d'enseigner, dans ses disciples, en un mot dans tout ce qui l'environnoit, étoit la simplicité, la pauvreté, l'humilité qui fut si extrême, qu'elle cacha aux yeux des Juifs orgueilleux l'éclat divin de ses miracles, quelque brillant qu'il fût, & aux yeux du démon même si perçans & si atten-

tifs les preuves sensibles de sa divinité.

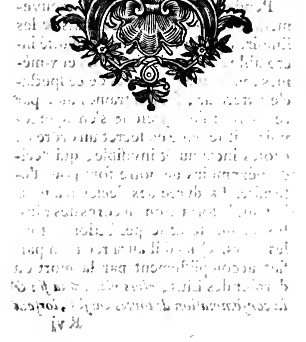
Malgré cette foiblesse, & cette bassesse même apparente, JESUS-CHRIST sera certainement la conquête de tout l'univers. C'est sous cette idée qu'un Prophéte nous le re-
Apocal. 6. 2. présente : *Exivit vincens ut vinceret.* Son œuvre & sa mission est de *former ici à son pere un roiaume qui ne sera jamais détruit ; un roiaume qui ne passera point dans un autre peuple*, comme ceux dont jusqu'ici nous avons vû l'histoire ; *qui renversera & qui réduira en poudre tous ces roiaumes, & qui subsistera éternellement.*

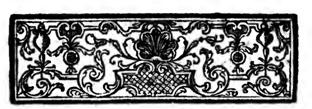
Le pouvoir accordé à JESUS-CHRIST fondateur de cet Empire est sans borne, sans mesure, & sans fin. Les Rois, qui se glorifient tant dans leur puissance, n'ont rien qui approche tant soit peu de celle de JESUS-CHRIST. Ils ne dominent point sur les volontés des hommes, ce qui est proprement régner. Leurs sujets peuvent penser tout ce qu ils veulent indépendamment d'eux. Il y a une infinité d'actions particuliéres qui ne se font point par leur ordre, & qui échapent à leur connoissance aussi-bien qu'à leur pouvoir.

Leurs desseins avortent & s'évanouissent, souvent de leur vivant même. Toute leur grandeur au moins disparoit & périt avec eux. Il n'en est pas ainsi de JESUS-CHRIST. *Toute puissance lui a été donnée dans le ciel & dans la terre.* C'est principalement sur les esprits & sur les cœurs qu'il l'exerce. Rien ne se fait que par son ordre ou par sa permission. Tout est réglé par sa sagesse & par sa puissance. Tout coopére directement ou indirectement à l'accomplissement de ses desseins. *Matth. 28. 18.*

Pendant que tout est en mouvement sur la terre, que les Etats & les Empires passent avec une rapidité incroiable, & que les hommes eux-mêmes, vainement occupés de ce spectacle extérieur, sont entraînés aussi par ce torrent sans presque s'en appercevoir : il se passe en secret un ordre de choses inconnu & invisible, qui décide néanmoins de notre sort pour l'éternité. La durée des siécles n'a pour but que la formation du corps des Elus. Il s'augmente & se perfectionne tous les jours. Quand il aura reçu son parfait accomplissement par la mort du dernier des Elus, *alors viendra la fin & la consommation de toutes choses, lorsque*

1. Cor. 15. 24. JESUS-CHRIST *aura remis son roiaume à Dieu son Pere, & qu'il aura détruit tout empire, toute domination, & toute puissance.* Puissions-nous tous avoir part à cet heureux roiaume, qui a pour loi la vérité, pour roi la charité, & pour durée l'éternité! *Fiat, fiat.*





LIVRE VINGT-DEUXIEME.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

AVANT-PROPOS.

Combien l'invention des Arts & des Sciences a été utile au genre humain. Elle doit être attribuée à Dieu.



L'HISTOIRE des Arts & des Sciences, & de ceux qui s'y sont distingués par un mérite particulier, est, à proprement parler, l'histoire de l'esprit humain; laquelle, en un certain sens, ne le céde point à celle des Princes & des Héros, que l'opinion commune place au suprême degré d'élévation & de gloire. Je ne prétends point, en parlant ainsi, donner atteinte à la différence des états

& des conditions, ni confondre ou égaler les rangs que Dieu lui-même a distingués parmi les hommes. Il a mis sur nos têtes les Princes, les Rois, les Chefs des Etats, qu'il a rendu dépositaires de son autorité; &, après eux, les Généraux d'armée, les Ministres, les Magistrats, & tous ceux avec qui le Souverain partage les soins du gouvernement. L'honneur qu'on leur rend, & les prééminences qu'ils possédent, ne sont point de leur part une usurpation. C'est la divine Providence elle-même qui a marqué leurs rangs, & qui nous commande la soumission, l'obéissance, & le respect pour ceux qui tiennent sa place.

Mais il est un autre ordre de choses, &, s'il est permis de parler ainsi, un autre arrangement de cette même Providence, qui, sans toucher à ce premier genre de grandeur dont j'ai parlé, en établit un autre totalement différent, où la distinction ne vient ni de la naissance, ni des richesses, ni de l'autorité, ni de l'élévation des places, mais uniquement du mérite & du savoir. C'est elle qui régle encore ici les rangs, par le partage libre & purement volontaire des talens de l'ef-

prit, qu'elle distribue comme il lui plait & à qui il lui plait, sans aucun égard pour la qualité & la noblesse des personnes. Elle forme par l'assemblage des Savans en tout genre une nouvelle espéce d'empire, infiniment plus étendu que tous les autres, qui réunit tous les siécles & tous les pays, sans distinction ni d'âge, ni de sexe, ni de condition, ni de climats. Ici le roturier se trouve de niveau avec le noble, le sujet avec le prince, & souvent les devancent.

La loi primitive & le titre légitime pour mériter de solides louanges dans cet Empire Litéraire, est que chacun soit content de sa place; qu'il ne porte point envie à la gloire des autres; qu'il les regarde comme des collégues destinés, aussi-bien que lui, par la Providence à enrichir la société, & à en devenir les bienfaiteurs; & qu'il se souvienne avec reconnoissance de qui il tient ses talens, & pourquoi il les a reçus. Car enfin ceux qui se distinguent le plus parmi les Savans, peuvent-ils croire qu'ils se soient donné eux-mêmes l'étendue de la mémoire, la facilité de comprendre, l'industrie pour inventer & faire des décou-

vertes, la beauté, la vivacité, la pénétration de l'esprit ? & s'ils tiennent d'ailleurs tous ces avantages, pourquoi en tireroient-ils vanité ? Mais croient-ils pouvoir en user à leur gré, & ne chercher dans l'usage qu'ils en font que leur gloire & leur réputation ? Comme la Providence ne place les Rois sur leur trône que pour le bien des peuples, elle ne distribue aussi les divers talens de l'esprit aux hommes que pour l'utilité publique. Mais de même que, dans les Etats, on voit quelquefois des usurpateurs & des tyrans, qui, pour s'élever eux seuls, oppriment tous les autres ; il peut y avoir aussi parmi les Savans, si j'ose m'exprimer ainsi, une sorte de tyrannie d'esprit, qui consiste à voir d'un œil jaloux le succès des autres, à être blessé de leur réputation, à rabaisser leur mérite, à n'estimer que soi-même, & à vouloir dominer seul. Défaut haïssable, qui deshonore les Lettres ! La solide gloire de l'Empire Litéraire dont il s'agit, je ne puis trop le répéter, est de travailler, non pour soi, mais pour le genre humain : & c'est, j'ose le dire, ce qui le met beaucoup au dessus de tous les autres Empires du monde.

Les conquêtes, qui occupent la plus grande partie de l'Hiſtoire, & qui attirent le plus l'admiration, n'ont pour effet ordinaire que le ravage des terres, la deſtruction des villes, le carnage des hommes. Ces Héros ſi vantés dans l'antiquité, ont-ils rendu de leur tems un ſeul homme meilleur ? Ont-ils fait beaucoup d'heureux ? Et ſi, par la fondation des villes & des Empires, ils ont procuré à la poſtérité quelque avantage, combien l'ont-ils fait acheter à leurs contemporains par les flots de ſang qu'ils ont verſés ? Ces avantages même ſont bornés à certains lieux & à une certaine durée. De quelle utilité ſont aujourd'hui pour nous ou Nemrod, ou Cyrus, ou Alexandre ? Tous ces grands noms, toutes ces victoires qui ont étonné les hommes de tems en tems, tous ces Princes, tous ces Conquérans, toutes ces magnificences, tous ces grands deſſeins ſont rentrés dans le néant à notre égard : ce ſont des vapeurs qui ſe ſont diſſipées, & des phantômes qui ſe ſont évanouis.

Mais les Inventeurs des Arts & des Sciences ont travaillé pour tous les ſiécles. Nous jouiſſons encore du fruit

de leur travail & de leur induſtrie. Ils ont pourvû de loin à tous nos beſoins. Ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie. Ils ont converti à nos uſages toute la nature. Ils ont forcé les matiéres les plus intraitables à nous ſervir. Ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre, & des abymes mêmes de la mer, de précieuſes richeſſes : &, ce qui eſt infiniment plus eſtimable, ils nous ont ouvert les tréſors de toutes les ſciences, ils nous ont conduits aux connoiſſances les plus ſublimes, les plus utiles, les plus dignes de l'homme. Ils nous ont mis dans les mains & ſous les yeux ce qu'il y a de plus propre à orner l'eſprit, à régler les mœurs, à former de bons citoiens, de bons Magiſtrats, de bons Princes.

Voila une partie des biens que nous ont procuré ceux qui ont inventé & perfectionné les Arts & les Sciences. Pour en mieux connoître le prix & la valeur, tranſportons-nous en eſprit juſqu'à l'enfance du monde, & juſqu'à ces ſiécles groſſiers, où l'homme, condanné à manger ſon pain à la ſueur de ſon front, ſe trouvoit ſans ſecours & ſans inſtrumens, obligé néanmoins de

labourer la terre pour en tirer ſa nourriture, de ſe conſtruire des cabanes & des toits pour ſe mettre en ſureté, de ſe préparer des vétemens pour ſe défendre du froid & des pluies, en un mot d'imaginer les moiens de ſatisfaire à tous les beſoins de la vie. Que de travaux! que d'embarras! quelles inquiétudes! Tout cela nous a été épargné.

Nous ne ſentons point aſſez l'obligation que nous avons à ces hommes également induſtrieux & laborieux, qui ont fait les premiers eſſais des Arts, & qui ſe ſont appliqués les premiers à ces utiles mais pénibles recherches. Si nous ſommes commodément logés, ſi nous ſommes vétus, ſi nous avons des villes, des murs, des habitations, des temples, c'eſt à leur induſtrie & à leur travail que nous le devons. C'eſt par leur ſecours que nos mains cultivent les champs, bâtiſſent des maiſons, font des étofes & des habits, travaillent en cuivre & en fer; &, pour paſſer de l'utile & du néceſſaire à l'agréable, qu'elles uſent du pinceau, qu'elles manient le ciſeau & le burin, qu'elles touchent des inſtrumens. Ce ſont-là des

avantages & des bienfaits ſolides, ſtables, permanens; qui ont toujours été en croiſſant depuis leur origine; qui s'étendent à tous les ſiécles, à toutes les nations, & à tous les hommes en particulier; qui ſe perpétueront d'âge en âge, & dureront autant que le monde. Tous les Conquérans enſemble ont-ils fait quelque choſe qui puiſſe être mis en paralléle avec de tels ſervices? Cependant toute notre admiration ſe tourne, pour l'ordinaire, du côté de ces Héros de ſang; & à peine rappellons-nous dans notre eſprit ce que nous devons aux Inventeurs des Arts.

Mais il faut remonter plus haut, & rendre un juſte hommage de louange & de reconnoiſſance à celui qui ſeul en a été & en a pu être l'auteur. C'eſt une vérité reconnue par les payens même, & Cicéron l'atteſte bien clairement, que c'eſt de Dieu ſeul que les hommes tiennent toutes les commodités de la vie: *Omnes mortales ſic habent, externas commoditates à diis ſe habere.*

Lib. 3. de nat. deor. n. 85.

Pline le Naturaliſte s'explique encore plus fortement: c'eſt en parlant des merveilleux effets des ſimples &

des herbes par raport aux maladies ; & l'on peut appliquer le même principe à mille autres effets qui paroissent encore plus étonnans. » [a] C'est, » dit-il, connoître mal les présens de » la Divinité, & les paier d'ingratitude, que de vouloir en faire honneur aux hommes. Le hazard paroit » avoir donné lieu à ces découvertes, » cela est vrai : mais ce hazard est » Dieu même ; & par ce nom, aussi-» bien que par celui de Nature, c'est » lui seul qu'il faut entendre.

Plin. l. 20. in Proœm. Id. lib. 27. c. 1. 2. & 3.

En effet, pour peu qu'on réfléchisse au peu de raport & de proportion qui paroit par exemple entre les ouvrages d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, & la matiére brute cachée dans la terre dont on les forme ; entre une toile soit fine & déliée, soit plus solide & plus forte, & le lin ou le chanvre ; entre des étofes de toute sorte, & la toison des brebis ; entre la beauté éclatante de la soie, & la difformité d'un hideux insecte ;

a Quæ si quis ullo fortè ab homine excogitari potuisse credit, ingratè deorum munera intelligit... Quod certè casu repertum quis dubitet?... Hic ergo casus, hic est ille, qui plurima in vita invenit Deus. Hoc habet nomen, per quem intelligitur eadem & parens rerum omnium & magistra Natura. Plin.

on doit se convaincre, que jamais l'homme abandonné à ses propres lumiéres, n'auroit pu faire de si heureuses découvertes. Il est vrai, comme Pline l'a remarqué, que le hazard paroit avoir donné lieu à la plupart des inventions. Mais qui ne voit que Dieu, pour mettre notre reconnoissance à l'épreuve, affecte de se cacher sous ces événemens fortuits comme sous autant de voiles, au travers desquels la raison, pour peu qu'elle soit éclairée de la foi, reconnoit aisément la main bienfaisante qui nous comble de tant de biens !

La divine Providence se montre du moins encore autant dans plusieurs découvertes modernes, qui nous paroissent maintenant de la derniére facilité, & qui ont pourtant échapé pendant tous les siécles précédens aux lumiéres & aux recherches de tant de personnes appliquées à étudier & à perfectionner les Arts ; jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de leur ouvrir les yeux, & de leur montrer ce qu'ils ne voioient pas.

On peut mettre de ce nombre l'invention des moulins, soit à eau, soit à vent, si commodes pour les usages de

la vie, qui n'eſt pas cependant fort ancienne. Les Anciens gravoient ſur du cuivre. Comment n'ont-ils point fait réflexion, qu'en imprimant ſur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment, ce qu'on avoit été ſi lontems à graver avec le burin? Il n'y a néanmoins qu'environ trois cens ans que l'Art d'imprimer des Livres a été trouvé. On en peut dire autant de la poudre à canon, qui a bien manqué à nos anciens Conquérans, & qui eût abrégé de beaucoup la longueur de leurs ſiéges. La Bouſſole, c'eſt-à-dire une aiguille aimantée, ſuſpendue ſur un pivot dans une boëte, a de ſi merveilleuſes utilités, que c'eſt elle ſeule qui nous a donné la connoiſſance d'un nouveau monde, & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Comment les hommes, qui connoiſſoient toutes les autres propriétés de l'aiman, ont-ils été ſi lontems ſans en découvrir une qui étoit d'une ſi grande importance?

On doit, ce me ſemble, également conclure, & de l'incroiable difficulté de certaines découvertes qui n'avertiſſoient par aucune apparence, &

qui font pourtant prefque auffi anciennes que le monde ; & de l'extrême facilité d'autres inventions, qui fembloient fe montrer d'elles-mêmes, & qui cependant n'ont été trouvées qu'après bien des fiécles, que les unes & les autres font abfolument foumifes aux ordres d'un Etre fupérieur, qui gouverne l'univers avec une fageffe & une puiffance infinies.

Nous ignorons à la vérité les raifons de la différente conduite que Dieu a gardée dans la manifeftation de ces myftéres de la nature, du moins pour la plupart : mais elle n'en eft pas pour cela moins refpectable. Ce qu'il en laiffe quelquefois entrevoir dans certaines découvertes, doit nous inftruire pour toutes les autres. Chriftophe Colomb conçoit le deffein d'aller chercher de nouvelles terres. Il s'adreffe pour cela à plufieurs Princes, qui regardent fon entreprife comme une folie : elle paroiffoit telle en effet. Mais il portoit en lui-même, par raport à cette entreprife, un panchant comme naturel, un défir ardent & perfévérant, qui le rendoit empreffé, inquiet, invincible à tous les obftacles & à toutes les remontrances. Qui lui

lui avoit inspiré ce hardi dessein, & donné cette constance inébranlable, sinon Dieu, qui avoit résolu de toute éternité de faire passer la lumiére de l'Evangile aux peuples du nouveau monde ? L'invention de la Boussole en fut l'occasion. La Providence avoit marqué un tems précis pour ce grand événement. Le moment n'en pouvoit être ni avancé, ni retardé. Voilà pourquoi cette découverte a été si lontems différée, & ensuite si promtement & si courageusement exécutée.

Après ces observations que j'ai cru nécessaires pour plusieurs de mes Lecteurs, j'entrerai en matiére. Je diviserai en trois Livres tout ce qui regarde les Arts & les Sciences. Dans le premier, je traiterai de l'Agriculture, du Commerce, de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, de la Musique. Dans le second, je parlerai de la Science militaire, & de ce qui regarde la levée & l'entretien des troupes, les batailles, & les siéges tant par terre que par mer. Dans le dernier Livre, qui terminera tout mon Ouvrage, je parcourrai les Arts & les Sciences qui ont plus de raport à l'esprit : la Grammaire, la Poétique,

l'Hiſtoire, la Rhétorique, & la Philoſophie, avec toutes les parties qui en dépendent, ou qui y ont quelque raport.

Je dois avertir par avance, avec la franchiſe dont j'ai fait profeſſion juſqu'ici, que j'entreprens de traiter une matiére, dont pluſieurs parties me ſont preſque entiérement inconnues. J'ai beſoin, par cette raiſon, d'une nouvelle indulgence. Je demande qu'il me ſoit permis d'uſer librement, comme j'ai toujours fait, (& j'y ſuis forcé plus que jamais) de tous les ſecours que je trouverai à ma rencontre. Je courrai riſque de perdre la gloire d'être Auteur & Inventeur. J'y renonce volontiers, pourvû que je puiſſe avoir celle de plaire à mes Lecteurs, & de leur être de quelque utilité. On ne doit point s'attendre à trouver ici une érudition profonde, comme la matiére ſemble le comporter. Je ne prétends point inſtruire les Savans, mais choiſir ce qu'il y a dans tous les Arts le plus à la portée du commun des Lecteurs.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'AGRICULTURE.

ARTICLE PREMIER.

Antiquité de l'Agriculture. Son utilité. Quelle estime on en faisoit dans les anciens tems. Combien il est important de la mettre en honneur, & dangereux d'en négliger le soin.

JE PUIS bien avec justice mettre à la tête des Arts l'Agriculture, qui a certainement sur tous les autres l'avantage & de l'antiquité & de l'utilité. On peut dire qu'elle est aussi ancienne que le monde, puisque c'est dans le Paradis terrestre même qu'elle a pris naissance, lorsqu'Adam, sorti tout récemment des mains de son Créateur, possédoit encore le précieux mais fragile trésor de son innocence. Dieu l'aiant placé dans ce jardin de délices, lui en ordonna la culture, *ut operaretur illum:* non une culture pénible & laborieuse, mais facile & agréable, qui devoit lui tenir lieu d'amusement, & lui faire contempler de plus près dans les pro- *Gen. 2. 15.*

ductions de la terre la ſageſſe & la libéralité de ſon Maître.

Le péché d'Adam aiant renverſé tout cet ordre, & lui aiant attiré le funeſte arrêt qui le condanna à manger ſon pain à la ſueur de ſon viſage, Dieu changea ſon plaiſir en châtiment, & l'aſſujettit à un dur travail, qu'il n'auroit jamais connu, s'il avoit toujours ignoré le mal. La terre, devenue ſourde & rebelle à ſes ordres en punition de ſa revolte contre Dieu, ſe couvrit de ronces & d'épines. Il falut lui faire violence pour la contraindre de paier à l'homme un tribut, dont ſon ingratitude l'avoit rendu indigne, & la forcer par le labourage à lui fournir tous les ans une nourriture qui lui étoit auparavant donnée gratuitement & ſans peine.

On voit par là juſqu'où remonte l'origine de l'Agriculture, qui, de punition qu'elle étoit, eſt devenue, par un ſingulier bienfait de Dieu, comme la mere & la nourriciére du genre humain. Elle eſt en effet la ſource des véritables biens, & des richeſſes qui ont un prix réel, & qui ne dépendent pas de l'opinion des hommes; qui ſuffiſent à la néceſſité,

& même aux délices : qui font qu'une nation n'a pas besoin des étrangers, & qu'elle leur est néceſſaire : qui font le principal revenu d'un Etat, & qui lui tiennent lieu de tous les autres s'ils viennent à lui manquer. Quand les mines d'or & d'argent ſeroient épuiſées, & que l'eſpéce en ſeroit perdue ; quand les perles & les diamans demeureroient cachées dans le ſein de la mer & de la terre ; quand le commerce ſeroit interdit avec les voiſins ; quand tous les arts qui n'ont d'autre objet que l'embelliſſement & la parure ſeroient abolis : la fécondité ſeule de la terre tiendroit lieu de tout ; elle fourniroit une reſſource abondante aux beſoins publics ; & elle ſerviroit à nourrir & le peuple, & les armées qui le défendroient.

On ne doit pas être ſurpris, après cela, que l'Agriculture ait été autrefois ſi fort en honneur chez les Anciens : il doit paroitre plutôt bien étonnant qu'elle ait ceſſé de l'être, & que celle de toutes les profeſſions qui eſt la plus néceſſaire & la plus indiſpenſable, ſoit tombée dans un ſi grand mépris. Nous avons vû, dans tout le cours de notre hiſtoire, qu'une

des principales attentions des Princes les plus ſages & des Miniſtres les plus habiles, étoit de ſoutenir & d'encourager l'Agriculture.

Chez les Aſſyriens & chez les Perſes, on récompenſoit les Satrapes dans le Gouvernement deſquels on trouvoit les terres bien cultivées, & l'on puniſſoit ceux qui négligeoient ce ſoin. Numa Pompilius, l'un des plus ſages Rois dont il ſoit parlé dans l'antiquité, & qui a le mieux compris & le plus fidélement rempli les devoirs de la roiauté, avoit partagé tout le territoire de Rome en différens cantons. On lui rendoit compte exactement de la maniére dont ils étoient cultivés ; & il faiſoit venir les laboureurs, pour louer & encourager ceux dont les terres étoient bien tenues, & pour faire des reproches aux autres. Les biens de la terre, dit l'Hiſtorien, étoient regardés alors comme les plus juſtes & les plus légitimes de toutes les richeſſes, & préférés de beaucoup aux avantages que procure la guerre, qui ne ſont pas de longue durée. Ancus Marcius, quatriéme roi des Romains, qui ſe piquoit de marcher ſur les traces de Numa, après le culte

Dionyſ. Halic. Antiq. Rom. l. 2. p. 135.

Id. l. 3. p. 177.

des dieux & le respect pour la religion, ne recommandoit rien tant aux peuples que la culture des terres, & la nourriture des troupeaux. Cet esprit se conserva lontems chez les Romains, & [a] dans les tems postérieurs, celui qui s'acquittoit mal de ce devoir, s'attiroit l'animadversion du Censeur.

On savoit, par une expérience qui n'avoit jamais trompé, que la culture des terres, & la nourriture des bestiaux qui en est une suite & en fait partie, étoit pour un pays une source assurée & intarissable de richesse & d'abondance. L'Agriculture ne fut jamais plus considérée en aucun endroit du monde que dans l'Egypte, où elle faisoit un objet spécial du gouvernement & de la politique: & nul pays ne fut plus peuplé, plus riche, plus puissant. La force d'un Etat ne se mesure pas au terrain: c'est au nombre des citoiens, & à l'utilité de leurs travaux.

On a peine à comprendre comment un canton aussi borné que celui de la Terre promise pouvoit contenir & nourrir une multitude presque innom-

a Agrum malè colere, Censorium probrum judicabatur. *Plin. lib.* 18. *cap.* 3.

brable d'habitans : c'eſt que tout le pays étoit cultivé avec un ſoin extrême.

Ce que l'hiſtoire raporte de l'opulence de pluſieurs villes de la Sicile, & en particulier des richeſſes immenſes de Syracuſe, de la magnificence de ſes édifices, des flotes puiſſantes qu'elle équipoit, & des armées nombreuſes qu'elle mettoit ſur pié, paroitroit incroiable s'il n'étoit atteſté par tous les Auteurs anciens. D'où croit-on que la Sicile pût tirer de quoi ſuffire à de ſi énormes dépenſes, ſinon du fond même de la terre, qui y étoit miſe à profit avec une induſtrie merveilleuſe ? On peut juger de l'attention que l'on y donnoit à la culture des terres par le ſoin que prit l'un des plus puiſſans Rois de Syracuſe (c'eſt Hiéron II.) de compoſer un Livre ſur cette matiére, où il donnoit de ſages avis & d'excellentes régles pour entretenir & augmenter la fertilité du pays.

Outre Hiéron on [a] nomme encore d'autres Princes, qui n'ont pas jugé indigne de leur naiſſance & de leur

a De cultura agri præcipere principale fuit etiam apud exteros, *Plin. l.* 18. *cap.* 3.

rang de laiſſer à la poſtérité des préceptes ſur l'Agriculture, tant ils en connoiſſoient l'utilité & le prix: Attale ſurnommé Philométor roi de Pergame, & Archélaüs de Cappadoce. Je ſuis moins étonné que Platon, Xénophon, Ariſtote, & d'autres Philoſophes, qui ont traité en particulier de la politique, n'aient pas omis cet objet qui en fait une partie eſſentielle. Mais qui s'attendroit de voir paroitre ici ſur les rangs un Général Carthaginois? C'eſt Magon. Il faloit qu'il eût traité cette matiére bien à fond, puiſque ſon Ouvrage, qu'on trouva à la priſe de Carthage, étoit compoſé de vingt-huit volumes; & qu'on en fit un grand cas, puiſque le Sénat les fit traduire en latin, & qu'un des premiers Magiſtrats voulut* bien ſe charger de ce ſoin. Caſſius Dionyſius d'Utique les avoit traduits de Punique en Grec.

* D. Syllanus.

Varr. de re ruſt. l. 1. c. 1.

Cependant Caton le Cenſeur avoit déja donné ſes livres ſur cette même matiére. Car Rome n'étoit point encore entiérement gâtée, & le goût de l'ancienne ſimplicité s'y conſervoit encore juſqu'à un certain point. On ſe ſouvenoit au moins avec joie &

avec admiration qu'autrefois [a] les Sénateurs habitoient presque toujours à la campagne ; qu'ils cultivoient eux-mêmes avec soin leurs propres terres, sans jamais porter d'avides & d'injustes desirs sur celles des autres ; & que c'étoit souvent à la charrue qu'on alloit prendre des Consuls & des Dictateurs. Dans [b] ces heureux tems, dit Pline, la terre, toute glorieuse de se voir cultivée par des mains victorieuses & triomphantes, sembloit faire des efforts, & produire des fruits avec plus d'abondance : c'est-à-dire sans doute que ces grands hommes, également propres à manier la charrue & les armes, à ensemencer des terres & à en conquérir, s'appliquant plus sérieusement à l'ouvrage, travailloient aussi avec plus de succès.

a Antiquitus ab aratro arcessebantur ut Consules fierent.... Atilium sua manu spargentem semen qui missi erant convenerunt.. Suos agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant. *Cic. pro Rosc. Amer. n.* 50.

b Quænam ergo tantæ ubertatis causa erat? Ipsorum tunc manibus Imperatorum colebantur agri: (ut fas est credere) gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore: sive illi eâdem curâ semina tractabant, quâ bella, eâdemque diligentiâ arva disponebant, quâ castra: sive honestis manibus omnia lætiùs proveniunt, quoniam & curiosiùs fiunt. *Plin. l. 18. cap. 3.*

En effet, quand un homme de condition qui a un génie supérieur, s'applique aux Arts, l'expérience nous apprend qu'il le fait avec plus d'habileté, plus de lumiére, plus d'industrie, plus de goût, plus d'inventions & de découvertes nouvelles, plus d'essais différens : au lieu qu'un homme du peuple demeure toujours renfermé servilement dans sa routine & dans ses anciennes coutumes. Rien ne le réveille, rien ne l'éléve audessus de l'habitude, & après plusieurs années de travail il demeure toujours le même, sans faire aucun progrès dans la profession qu'il exerce.

Ces grands hommes que je viens de nommer, n'avoient entrepris d'écrire sur l'Agriculture que parce qu'ils en connoissoient l'importance ; & la plupart en avoient fait l'épreuve par eux-mêmes. On sait quel goût Caton avoit pour la vie rustique, & avec quelle application il s'y étoit exercé. L'exemple d'un ancien Romain, *Plut. in Cat* dont la métairie étoit tout près de la *p. 337.* sienne, lui servit infiniment. (C'étoit Manius Curius Dentatus, qui avoit reçu trois fois l'honneur du triomphe.) Caton alloit souvent s'y

promener, & considérant la [a] petitesse de cette terre, la pauvreté & la simplicité de la maison, il se sentoit pénétré d'admiration pour cet illustre personnage, qui étant devenu le plus grand des Romains, aiant vaincu les nations les plus belliqueuses, & chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, & après tant de triomphes habitoit encore une si chétive maison. C'est [b] là, disoit-il en lui-même, que les Ambassadeurs des Samnites l'aiant trouvé assis auprès de son foier où il faisoit cuire des légumes, & lui aiant offert une grosse somme d'or, reçurent de lui cette sage réponse: *Que l'or n'étoit point nécessaire à celui qui savoit se contenter d'un tel diner; & que pour lui il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or, que de le posséder.* Plein de ces pensées, Caton

a Hunc, & incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, & Camillum,
Sæva paupertas, & avitus apto
Cumulare fundus.

b Curio ad focum sedenti magnum auri pondus Samnites cùm attulissent, repudiati ab eo sunt. *Non enim aurum habere, praclarum sibi videri dixit, sed iis qui haberent aurum imperare.* C'est Caton lui-même que Cicéron fait ainsi parler dans le Livre de la Vieillesse. n. 55.

s'en retournoit chez lui, & faisant de nouveau la revûe de sa maison, de ses champs, de ses esclaves, & de toute sa dépense, il augmentoit son ardeur pour le travail, & retranchoit toute vaine superfluité.

Quoique jeune encore, il faisoit lui-même l'admiration de tous ceux qui le connoissoient. Valérius Flaccus, l'un des plus nobles & des plus puissans de Rome, avoit des terres contigues à la petite métairie de Caton. Là il entendoit souvent parler ses esclaves de la maniére de vivre de son voisin, & du travail qu'il faisoit aux champs. On lui racontoit que dès le matin il alloit aux petites villes des environs plaider & défendre les causes de ceux qui s'adressoient à lui. Que de là il revenoit dans son champ, où, jettant une méchante tunique sur ses épaules si c'étoit en hiver, & presque nud si c'étoit en été, il travailloit avec ses domestiques; &, après le travail, assis avec eux à table, il mangeoit du même pain, & buvoit * du même vin.

On voit, par ces exemples, jus-

* *Cela me fait souvenir d'un beau mot de Pline le Jeune, qui ne donnoit point à ses affranchis du vin dif-*

qu'où ces anciens Romains portoient l'amour de la ſimplicité, de la pauvreté, & du travail des mains. Je lis avec un plaiſir ſingulier dans Varron les reproches ſpirituels & ſenſés que fait un Sénateur Romain à Appius Claudius l'Augur ſur la magnificence de ſes maiſons de campagne, en les comparant à la ſimplicité du lieu où ils ſe trouvoient actuellement. »Ici, dit-il, on ne voit ni » tableaux, ni ſtatues, ni boiſerie, » ni plancher parqueté: mais, en » récompenſe, on y trouve tout ce » qui convient au labour des terres, » à la culture des vignes, à la nour- » riture des beſtiaux. Chez vous, » tout brille d'or, d'argent, de mar- » bre : mais nul veſtige de terres la- » bourables, ni de vignobles. On ne » rencontre nulle part ni beuf, ni » vache, ni brebi. Point de foin dans » les magazins, point de vendange » dans les celliers, point de moiſſon » dans les greniers. Eſt-ce donc là

Varr. l. 3. c. 2.

férent du ſien Comme on lui repréſentoit que cela lui devoit couter beaucoup: » Non, dit-il : *car mes* » *affranchis ne boivent pas* » *du même vin que moi,* » *mais je bois du même* » *vin qu'eux.* Quia ſcilicet liberti mei non idem quod ego bibunt, ſed idem ego quod liberti. *Plin. lib. 2. Epiſt. 6.*

» une métairie ? En quoi ressemble-» t-elle à celle que possédoient votre » aieul & votre bisaieul ? »

Depuis que le luxe se fut ainsi introduit chez les Romains, il s'en faloit bien que leurs campagnes fussent tenues comme autrefois, & raportassent autant de revenu. Dans [a] un tems où la terre n'étoit cultivée que par des esclaves & par de vils mercénaires, que pouvoit-on attendre de pareils ouvriers, qu'on ne faisoit travailler qu'à force de mauvais traitemens ? Aussi est-ce un des plus grands défauts, & des plus contraires au bon sens, qu'ont remarqué dans les derniers tems chez les Romains tous ceux qui ont écrit sur ces matiéres : parce que pour cultiver soigneusement des terres, il faut y travailler d'affection & s'y plaire, & pour cela y trouver son intérêt & son profit.

Il est donc très important pour mettre en valeur toute la terre d'un roiaume, ce qui est bien plus utile

a Nunc eadem illa (arva) vincti pedes, damnatæ manus, inscripti vultus exercent... Nos miramur ergastulorum non eadem emolumenta esse, quæ fuerint Imperatorum ! *Plin. lib.* 18. c. 3.

que d'en étendre les limites, de faire en ſorte que chaque pere de famille qui demeure dans les bourgades & les hameaux, ait quelque portion de terre qui lui appartienne en propre, afin que ce champ qui lui eſt plus cher que tout autre ſoit cultivé avec ſoin; que ſa famille s'y intéreſſe, qu'elle s'y attache, qu'elle y ſubſiſte, & qu'elle ſoit par là retenue dans le pays. Lorſque les gens de la campagne ne ſont pas dans leur bien, & qu'ils ſont ſimplement à gage, ils ne donnent qu'une partie de leurs ſoins, & travaillent même à regret. Un [a] Seigneur & un Maître doivent ſouhaiter que leurs terres, leurs fermes demeurent lontems dans une même famille, & que leurs fermiers ſe ſuccédent de pere en fils: ils s'y affectionnent tout autrement. Et ce qui fait l'intérêt des particuliers, fait auſſi le bien de l'Etat en général.

Mais quand un laboureur ou un fermier, ont acquis quelque bien par leur induſtrie & par leur appli-

a Lucium Voluſium aſſeverantem audivi, patris familias feliciſſimum fundum eſſe, qui colonos indigenas haberet, & tanquam in paterna poſſeſſione natos, jam inde à cunabulis longa familiaritate retineret. *Colum. l. 1. c. 7.*

cation, ce qui est fort à desirer pour l'avantage même du Maître, ce [a] n'est pas sur ce bien, dit Cicéron, qu'il faut mesurer les charges qu'on leur impose, mais sur les terres mêmes qu'ils font valoir, dont il faut estimer le produit, & examiner équitablement ce qu'elles peuvent porter de charges & d'impositions. Car surcharger ainsi & accabler ceux qui ont bien fait leurs affaires, uniquement parce qu'ils les ont bien faites, c'est punir l'industrie & l'éteindre : au lieu que dans tout Etat bien policé on a toujours cru qu'il faloit l'animer par l'émulation & par la récompense.

Une des causes du peu de produit que l'on tire des terres, est qu'on ne regarde point l'Agriculture comme un art qui ait besoin d'étude, de réflexions, ou de régles : chacun est abandonné à son goût & à sa pratique, sans que personne songe à en faire un examen sérieux, à tenter des épreuves, & à joindre les préceptes

a Cùm aratori aliquod onus imponitur, non omnes, si quæ sunt præterea, facultates, sed arationis ipsius vis ac ratio consideranda est, quid ea sustinere, quid pati, quid efficere possit ac debeat. *Cic. Verr. de frum. n. 199.*

Colum. l. 1. c. 1. à l'expérience. Les [a] Anciens ne pensoient pas ainsi. Ils jugeoient trois choses nécessaires pour réussir dans l'Agriculture. *Le vouloir:* il faut l'aimer, s'y affectionner, s'y plaire, prendre à cœur cette occupation, & en faire son plaisir. *Le pouvoir:* il faut être en état de faire les dépenses nécessaires pour les engrais, pour le labour, & pour tout ce qui peut améliorer une terre ; & c'est ce qui manque à la plupart des laboureurs. *Le savoir:* il faut avoir étudié à fond tout ce qui a raport à la culture des terres, sans quoi les deux premiéres parties, non seulement deviennent inutiles, mais causent de grandes pertes au pere de famille, qui a la douleur de voir que le produit des terres ne répond nullement aux frais qu'il a avancés, & à l'espérance qu'il en avoit conçue, parce que les dépenses ont été faites sans discernement & sans connoissance de cause. A ces trois parties on en peut ajouter une quatriéme, & les Anciens ne l'avoient pas oubliée, c'est

a Debemus & imitari alios, & aliter ut faciamus quædam experientia tentare. *Varro, l. 1. c. 18.*

[a] *l'expérience*, qui domine dans tous les Arts, qui est infiniment au-dessus des préceptes, & qui nous fait mettre à profit les fautes mêmes que nous avons commises : car souvent, c'est en faisant mal qu'on apprend à bien faire.

L'Agriculture étoit dans toute une autre estime chez les Anciens que parmi nous. La preuve en est dans la multitude & la qualité des Ecrivains qui avoient traité cette matiére. Varron en cite jusqu'à cinquante parmi les Grecs seuls. Il en a écrit aussi, & Columelle après lui. Ces trois auteurs latins, Caton, Varron, Columelle, entrent dans un détail merveilleux sur toutes les parties de l'Agriculture. Seroit-ce un travail ingrat & stérile que de comparer leurs avis & leurs réflexions avec la pratique ?

Columelle, qui vivoit du tems de Tibére, déplore d'une maniére fort vive & fort éloquente le mépris gé- *Colum. l. 1, in Proœm.*

a Usus & experientia dominantur in artibus, neque est ulla disciplina, in qua non peccando discatur. Nam ubi quid perperam administratum cesserit improsperè, vitatur quod fefellerat, illuminatque rectam viam docentis magisterium. *Colum. Ibid.*

néral où de ſon tems l'Agriculture étoit tombée, & la perſuaſion où l'on étoit que pour y réuſſir on n'a beſoin d'aucun maître. » Je voi à Rome, » dit-il, des écoles de Philoſophes, » de Rhéteurs, de Géométres, de » Muſiciens, &, ce qui eſt bien plus » étonnant, de gens occupés unique- » ment, les uns à préparer des mêts » propres à piquer le goût & à irriter » la gourmandiſe, les autres à orner » la tête par des friſures artificielles: » & je n'en voi aucune pour l'Agri- » culture. [a] Cependant on peut ſe » paſſer de tout le reſte, & la Ré- » publique a été lontems floriſſante » ſans tous ces arts frivoles: mais il » n'eſt pas poſſible de ſe paſſer du » labour de la terre, puiſque la vie en » dépend.

» D'ailleurs y a-t-il quelque voie » plus honnête & plus légitime de » conſerver ou d'augmenter ſon pa- » trimoine? Seroit-ce le parti des » armes, pour amaſſer des dépouil- » les toujours teintes du ſang hu- » main, & qui cauſent la ruine d'une

a Sine ludicris artibus... olim ſatis felices fuere futuræque ſunt urbes: at ſine agricultoribus nec conſiſtere mortales nec ali poſſe manifeſtum eſt.

» infinité de perſonnes? Ou celui du » trafic, qui arrachant les citoiens à » leur patrie, les expoſe à la fureur » des vents & des flots, & les traîne » dans un monde inconnu pour s'y » enrichir? Ou le [a] commerce de » l'argent & l'uſure, odieuſe & fu- » neſte même à ceux qu'elle paroit » ſecourir? Oſeroit-on comparer à » aucun de ces moiens la ſage & in- » nocente Agriculture, que le ſeul » dérangement de nos mœurs a pu » rendre mépriſable, &, par une » ſuite néceſſaire, preſque ſtérile & » ſans fruit.

» Bien des gens croient que la ſté- » rilité de nos terres, beaucoup » moins fertiles maintenant que dans » les tems paſſés, vient ou de l'in- » tempérie de l'air & des ſaiſons, ou » de l'altération des terres mêmes, » leſquelles affoiblies & épuiſées par » un long & continuel travail, ne » peuvent plus fournir leurs produc- » tions avec la même force & la » même abondance. C'eſt une erreur, » dit Columelle. Il ne faut pas s'ima- » giner que la terre, à qui l'Auteur

a An fœneratio probabilior ſit, etiam his inviſa quibus ſuccurrere videtur?

» de la nature a communiqué une
» fécondité perpétuelle, se trouve ex-
» posée à la stérilité comme à une
» espéce de maladie. Et après qu'elle
» a reçu de son Maître une jeunesse
» divine & éternelle ce qui l'a fait
» appeller la mere commune de tous,
» parce qu'elle a toujours enfanté de
» son sein & en enfantera toujours
» tout ce qui subsiste, il n'est pas à
» craindre qu'elle tombe dans la cadu-
» cité & la vieillesse comme l'homme.
» Ce n'est point à l'intempérie de l'air
» ni aux années qu'on doit attribuer la
» stérilité de nos terres, mais unique-
» ment à notre faute & à notre né-
» gligence: n'en accusons que nous-
» mêmes, qui abandonnons à nos es-
» claves des campagnes, qui du tems
» de nos ancêtres étoient cultivées
» par les plus gens de bien.

Cette réflexion de Columelle paroit fort solide, & est confirmée par l'expérience. La terre de Chanaan, (& il en faut dire autant des autres) étoit déja très fertile quand le peuple de Dieu en prit possession; & il y avoit plus de sept cens ans que les Chananéens l'habitoient. Il s'en passa près de mille jusqu'à la captivité de

Babylone. On ne voit point dans les dernières années aucune marque ni d'épuisement, ni de vieillesse, sans parler des âges suivans. Si donc depuis plusieurs siécles elle est presque entiérement stérile, comme on le dit, on doit conclure avec Columelle, [a] que ce n'est point qu'elle soit épuisée ou vieillie, mais c'est qu'elle est déserte & négligée. Et l'on doit conclure aussi que la fertilité de certains pays dont il est tant parlé dans l'histoire, venoit du soin particulier que l'on donnoit au labour de la terre, à la culture des vignes, à la nourriture des troupeaux. Il est tems d'en dire un mot.

ARTICLE SECOND.

Du labour de la terre. Pays célèbres chez les Anciens pour l'abondance du blé.

JE ME BORNE, en parlant du labour de la terre, à ce qui regarde le froment, comme en faisant la partie la plus importante.

a Non igitur fatigatione, quemadmodum plurimi crediderunt, nec senio, sed nostra scilicet inertia minùs benignè nobis arva respondent. *Colum. l. 2. c. 2.*

Les pays les plus renommés pour l'abondance du blé, étoient la Thrace, la Sardaigne, la Sicile, l'Egypte, l'Afrique.

Demosth. in orat. contr. Lept. p. 545. Id. in Phorm. p. 946.

ATHENES tiroit tous les ans de Byzance seule ville de Thrace, quatre cens mille médimnes de blé: c'est Démosthéne qui nous l'apprend. Le médimne contenoit six boisseaux, & de son tems n'étoit vendu que cinq dragmes, c'est-à-dire cinquante sols de notre monnoie. A combien d'autres villes & d'autres contrées la Thrace fournissoit-elle du blé, & combien par conséquent devoit-elle être fertile?

CE [a] N'EST POINT sans raison que Caton le Censeur, à qui la gravité de ses mœurs fit donner le surnom de Sage, appelloit la Sicile le grenier & la mere nourrice du peuple Romain. En effet c'est de là que Rome d'abord tiroit presque tous ses blés, soit pour la nourriture de ses citoiens, soit pour l'entretien de ses armées.

a Ille M. Cato Sapiens cellam penariam reip. nostræ, nutricem plebis Romanæ Siciliam nominavit.. Itaque ad omnes res Sicilia provincia semper usi sumus; ut, quicquid ex se posset efferre, id non apud eos nasci, sed domi nostræ conditum putaremus, *Cic. Verr.* 5 *n.* 5.

On

On voit dans Tite-Live que la Sardaigne fournissoit aussi beaucoup de blé aux Romains.

TOUT LE MONDE sait combien le terroir d'Egypte, humecté & engraissé par le Nil, qui [a] lui tenoit lieu de laboureur, étoit fertile en blé. Quand Auguste l'eut réduite en province Romaine, il prit un soin particulier du lit & des canaux de ce fleuve bienfaisant, qui s'étoient peu à peu remplis de limon, par la négligence des Rois d'Egypte, & les fit nétoier par les troupes Romaines qu'il y avoit laissées. Il en venoit réguliérement à Rome tous les ans vingt millions de boisseaux de blé. Sans ce secours la capitale du monde étoit exposée à périr de faim. Elle se vit dans ce danger sous Auguste. Il ne restoit plus de blé dans la ville que pour trois jours. Ce Prince, qui étoit plein de tendresse pour le peuple, avoit résolu de se faire mourir par le poison, si les flotes qu'on attendoit n'arrivoient avant l'expiration de ce tems. Elles arrivérent à propos, & l'on attribua le salut du peuple au bonheur du Prince. Nous verrons qu'on prit depuis de sa-

Sext. Aurel. Vict. in epitome.

a Nilus ibi coloni vice fungitur. *Plin.*

ges précautions pour éviter un pareil danger.

L'AFRIQUE, pour la fertilité, ne le cédoit pas à l'Egypte. On marque une de ses contrées, où un boisseau de blé semé en terre en raportoit cent cinquante. D'un seul grain venoient quelquefois près de quatre cens épis, comme on le voit dans les lettres écrites sur ce sujet à Auguste & à Néron par ceux qui gouvernoient l'Afrique en leur nom. Cela étoit apparemment fort rare. Mais le même Pline, qui raporte ces faits, assure que c'étoit une chose assez ordinaire en Béotie & en Egypte, qu'un grain rendît cent épis : & il fait remarquer à cette occasion l'attention de la Providence, qui a voulu que de toutes les plantes, celle qui est destinée pour la nourriture de l'homme, & par conséquent la plus nécessaire, fût aussi la plus féconde.

Plin. l. 18. c. 8.

J'ai dit que d'abord Rome tiroit presque tous ses blés de la Sicile & de la Sardaigne. Dans la suite, quand elle se fut rendue maitresse de Carthage & d'Alexandrie, l'Afrique & l'Egypte devinrent ses plus abondans greniers. Chaque année elles faisoient

partir de nombreuſes flotes, chargées de froment pour la nourriture du peuple maître de l'univers : & quand la récolte manquoit dans une de ces provinces, l'autre venoit à ſon ſecours, & nourriſſoit la capitale du monde. Le blé, par ce moyen, étoit d'un fort bas prix à Rome, & ne ſe vendoit quelquefois que deux as ou deux ſols le boiſſeau. Toute la côte d'Afrique étoit extrêmement abondante en froment; & c'eſt ce qui faiſoit une partie des richeſſes de Carthage. La ſeule ville de Leptis, ſituée dans la petite Syrte, lui paioit en tribut chaque jour un talent, c'eſt-à-dire trois mille francs. Dans la guerre contre Philippe, les Ambaſſadeurs de Carthage fournirent aux Romains un million de boiſſeaux de froment, & cinq cens mille d'orge. Ceux de Maſiniſſa en donnérent autant.

Liv. lib. 31. n. 50.

Id. l. 35. n. 62.

Id. l. 43 n. 6.

Il en fut de même pour Conſtantinople, lorque le ſiége de l'Empire y eut été tranſporté. On gardoit un ordre merveilleux dans ces deux villes pour la nourriture du peuple immenſe qui les habitoit. L'Empereur Conſtantin faiſoit diſtribuer par jour à Conſtantinople près de quatre-vingts

Socrat. l. 2. c. 13.

mille boisseaux de blé qu'on y apportoit d'Alexandrie, c'est-à-dire pour nourrir six cens quarante mille hommes, le boisseau Romain n'étant que pour huit personnes par jour. Lorsque l'Empereur Septime Sévére mourut, il y avoit à Rome dans les greniers publics du blé pour sept ans, à dépenser par jour soixante-quinze mille boisseaux, c'est-à-dire pour nourrir six cens mille hommes. Quelle prévoiance pour l'avenir contre les années de stérilité !

Ælian. Spartian. in Severo.

Outre les pays que j'ai nommés, il y en avoit encore beaucoup d'autres très fertiles en blé.

Cic. Verr. de frum. n. 112. Plin. l. 18. c. 7.

Pour ensemencer de blé un arpent, on emploioit ordinairement un médimne : *medimnum*. Le médimne étoit composé de six boisseaux, dont chacun contenoit vingt livres pesant de blé à peu près. (On marque dans le *Spectacle de la Nature*, que la quantité ordinaire & suffisante pour ensemencer un arpent, est cent vingt livres de blé. Cela revient au même.) Le plus haut produit d'un arpent étoit de dix médimnes de blé, c'est-à-dire de dix pour un : l'ordinaire étoit de huit, & pour lors on se trouvoit bien

partagé. C'est Cicéron qui nous aprend ce détail ; & il en devoit être bien instruit, puisque c'étoit en plaidant la cause des Siciliens contre Verrès. Il parle du pays des Léontins, l'un des plus fertiles de la Sicile. Le plus haut prix d'un boisseau montoit à trois sesterces, ou sept sols & demi. Il étoit plus petit que le nôtre de près d'un quart. Notre septier contient douze boisseaux, & se vend assez ordinairement dix francs. Sur ce pié notre boisseau vaut seize sols & quelque chose de plus, c'est-à-dire le double de l'ancien, & par-delà.

Cic. ibid. n. 173.

Tout ce que j'ai raporté de Cicéron au sujet du blé, pour montrer quel en étoit le prix, combien il en faloit pour ensemencer un arpent, combien cette semence raportoit, ne doit point être regardé comme une régle fixe: car tout cela varioit beaucoup selon la différence des terres, des pays, & des tems.

Les Anciens avoient différentes maniéres de battre le blé. Ils se servoient pour cela, ou de traîneaux armés de pointes, ou des piés des chevaux qu'ils faisoient passer dessus, ou de fléaux avec lesquels ils battoient

Plin. l. 18. c. 30.

les gerbes, comme on le pratique encore en bien des endroits.

Ils emploioient auſſi divers moiens pour garder lontems le blé, ſur tout en le ſerrant avec les épis dans des foſſes qu'ils creuſoient ſous terre, où ils l'environnoient de toutes parts de paille pour le défendre contre l'humidité, & dont ils fermoient l'entrée avec grand ſoin, afin que l'air ne pût point y pénétrer. Varron atteſte que le blé ſe conſervoit ainſi pendant cinquante ans.

Lib. 1. de re ruſt. c. 5.

ARTICLE TROISIE'ME.

§. I.

Culture de la vigne. Vins célébres en Gréce & en Italie.

ON JUGE aiſément que les hommes n'ont pas donné moins de ſoin à la culture de la vigne qu'à celle du blé, quoiqu'ils s'en ſoient aviſés plus tard. L'Ecriture nous apprend que l'uſage du vin n'a été connu que depuis le déluge. *Noé s'appliquant à l'agriculture, commença à cultiver la terre, & il planta la vigne.* Elle étoit ſans doute connue auparavant, mais pour le fruit, & non pour le vin. Noé la planta avec ordre, & découvrit l'u-

Gen. 9. 20.

sage qu'on pouvoit faire du raisin en exprimant sa liqueur, & la conservant. Il fut trompé par une douceur & une force qu'il n'avoit pas éprouvées, *& aiant bu du vin il s'enivra.* Les payens ont transporté l'honneur de l'invention du vin à Bacchus qu'ils n'ont jamais bien connu; & ce qui est dit de l'ivresse de Noé, leur a fait regarder Bacchus comme le dieu de la licence & de l'ivrognerie.

Les enfans de Noé s'étant répandus en différentes contrées du monde, y portérent de proche en proche la vigne, & enseignérent l'usage qu'on en pouvoit faire. L'Asie sentit la premiére la douceur de ce bienfait, & en fit bientôt part à l'Europe & à l'Afrique. On voit dans Homére que du tems de la guerre de Troie le transport des vins faisoit partie du commerce. *Iliad. lib. 7.*

Le vin se conservoit pour lors dans de grandes cruches de terre, ou des outres, c'est-à-dire dans des peaux de bêtes; & ce dernier usage continue encore dans les pays où le bois n'est pas commun. On croit que c'est aux Gaulois, établis le long du Po, que nous devons l'invention utile de conserver le vin dans des vaisseaux de bois

exactement fermés, & de le contenir dans des liens malgré sa fougue. Depuis ce tems la garde & le transport en devinrent plus aisés que quand on le conservoit dans des vaisseaux de terre sujets à se briser, ou dans des sacs de peau sujets à se découdre ou à à se moisir.

Odyss. l. 9. v. 197. Il est parlé dans Homére d'un vin de Maronée en Thrace fort célébre, & qui portoit vingt fois autant d'eau. Mais il étoit assez ordinaire aux Thraces de le boire pur. Aussi [a] n'ignore-t-on pas à quels excès de brutalité cette nation étoit sujette. *Plin. l. 14. 4.* Pline remarque que de son tems * Mucien, qui avoit été trois fois Consul, s'étant trouvé dans le pays, avoit fait l'expérience dont parle Homére, & avoit vû que dans une mesure de vin, qui répond à nos trois demi-setiers, on y mettoit quatre-vingts fois autant d'eau, c'est trois fois plus que ne dit le Poéte Grec.

Ibid. Le même Auteur parle de vins fort célébres dans l'Italie, qui portoient le

a Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est. *Horat. Od. 27. lib. 1.*

* *C'est le célébre Mucien qui eut tant de part à l'élection de Vespasien à l'Empire.*

nom d'Opimius, ſous le Conſulat duquel on les avoit recueillis, qui ſe conſervoient encore de ſon tems, c'eſt-à-dire depuis près de deux cens ans, & qui n'avoient point de prix. On en mêloit une très modique quantité avec d'autres vins, auſquels on prétend qu'ils communiquoient une qualité merveilleuſe de force & de douceur. Quelque [a] grande que fût la réputation de ces vins recueillis ſous le Conſulat d'Opimius, ou ſous celui d'Anicius, car ceux de cette année étoient encore fort vantés, Cicéron n'en faiſoit plus grand cas ; &, plus de cent ans avant que Pline écrivît, il les trouvoit déja trop vieux pour être ſupportables.

La Gréce & l'Italie, diſtinguées par tant d'endroits, l'étoient particuliérement par l'excellence des vins.

Dans la Gréce, outre beaucoup d'autres, les vins de Cypre, de Leſbos, de Chio étoient fort célébres. Ceux de Cypre ſont encore aujourd'hui fort eſtimés. Horace parle ſou-

a Atqui eæ notæ ſunt optimæ. Credo : ſed nimia vetuſtas nec habet eam, quam quærimus, ſuavitatem, nec eſt ſanè jam tolerabilis. *Cic. in Brut. n.* 287.

vent de ceux de Lesbos, & les [a] représente comme des vins bienfaisans & agréables. Mais Chio l'emportoit sur tous les autres pays, & effaçoit leur réputation : jusques-là qu'on a cru que c'étoient les habitans de cette Ile qui avoient les premiers planté la vigne, & qui en avoient enseigné l'usage aux autres peuples. Tous [b] ces vins de Gréce étoient si estimés, & d'un si grand prix, qu'à Rome, jusqu'au tems de l'enfance de Luculle, dans les meilleurs repas, en n'en bûvoit qu'un seul coup à la fin. Leur qualité dominante étoit la douceur & l'agrément.

Athen. l. 1. p. 26. 32.

Pline étoit persuadé que les libations de lait instituées par Romulus, & la défense faite par Numa d'honorer les morts en versant du vin sur leur bucher, prouvoient que les vignes en ce tems-là étoient encore fort rares en Italie. Elles s'y multipliérent dans les siécles suivans, & il

Plin. l. 14. c. 12.

a Hîc innocentis pocula Lesbii
Duces sub umbra. *Od. 17. lib. 1.*

b Tanta vino Græco gratia erat, ut singulæ potiones in convictu darentur... L. Lucullus puer apud patrem nunquam lautum convivium vidit in quo plus semel Græcum vinum daretur. *Plin. ex Varr. lib. 14. c. 14.*

y a beaucoup d'apparence qu'elle eut cette obligation à la Gréce, dont les vins étoient fort en réputation, comme dans la suite elle en reçut aussi le goût des arts & des sciences. Ce [a] furent les vins d'Italie, qui, du tems de Camille, y attirérent de nouveau les Gaulois. L'agrément de cette liqueur, plaisir nouveau pour eux, fut un attrait puissant pour leur faire quitter leur patrie.

De tous les endroits renommés pour la bonté du vin, les deux tiers se trouvoient dans l'Italie. La coutume [b] ancienne dans ce pays, & elle s'y observe encore, étoit d'attacher [*] les vignes à des arbres, & sur tout à des peupliers, jusqu'au haut desquels elles

a Eam gentem (Gallorum) traditur fama, dulcedine frugum, maximèque vini nova tum voluptate captam, Alpes transisse. *Liv l. 5. n. 33.*

b In campano agro vites populis nubunt, maritasque complexæ, atque per ramos earum procacibus brachiis geniculato cursu scandentes, cacumina æquant. *Plin. l. 14. c. 1.*

* *De cette coutume naissent trois expressions élégantes qui se trouvent dans Horace, tirées toutes trois de la même métaphore. Il dit qu'on* marie *les arbres aux vignes* : Ergo aut adulta vitium propagine Altas *maritas* populos. *Epod. 2.* *Il appelle* veufs *ces mêmes arbres, quand ils n'ont plus de vignes qui leur soient attachées* : aut vitem *viduas* ducit ad arbores. *Od. 5. l. 4.* *Enfin il donne le nom de* Célibatéres *aux arbres, ausquels on ne joint jamais la vigne* : platanusque *cœlebs* Evincet ulmos. *Od. 15. l. 2.*

portoient leurs branches : ce qui faisoit un très bel effet, & donnoit un spectacle très agréable à la vûe. Dans plusieurs endroits on se servoit d'échalas.

Le seul territoire de Capoue fournissoit les [a] vins de Massique, de Cales, de Formies, de Cécube, de Falerne, si fort célébrés dans Horace. Il faut convenir que le fonds de la terre & l'heureuse situation de tous ces endroits contribuoient beaucoup à l'excellence de ces vins : mais il faut aussi avouer qu'ils la devoient encore plus à l'attention & à l'industrie des vignerons, qui donnoient toute leur application & tous leurs soins à la culture de ces vignes. La preuve en est que du tems de Pline, c'est-à-dire environ cent ans depuis Horace, la [b] réputation de ces vins, autrefois si vantés, étoit entiérement tombée par la négligence & par l'ignorance des Vigne-

a Cæcubum, & prælo domitam Caleno
Tu bibes uvam : mea nec Falernæ
Temperant vites, neque Formiani
Pocula colles. *Horat. Od. 20. lib. 1.*

b Quod jam intercidit incuria coloni. . . Cura culturaque id contigerat. Exolevit hoc quoque culpa (Vinitorum) copiæ potiùs quàm bonitati studentium. *Plin. l. 14. c. 6.*

rons, lesquels, aveuglés par l'appas & l'espérance du gain, songérent plus à recueillir beaucoup de vin, qu'à l'avoir bon.

Pline cite plusieurs exemples de l'extrême différence que met dans un même terroir celle de la culture. Entre autres, un célébre Grammairien, qui vivoit du tems de Tibére & de Claude, avoit acheté à fort bas prix un vignoble négligé depuis lontems par ses anciens maîtres. Le soin extraordinaire qu'il en prit, & la façon singuliére dont il le cultiva, y apportérent en assez peu d'années un changement qui tenoit du prodige, *ad vix credibile miraculum perduxit*. Un succès si prodigieux, au milieu des autres vignes qui étoient presque toujours stériles, lui attira l'envie de tous ses voisins, &, pour couvrir leur paresse & leur ignorance, ils l'accusérent de magie & de sortiléges. *Plin. l. 14. c. 3.*

Parmi tous les vins de Campanie dont j'ai parlé, celui de Falerne étoit extrémement recherché. Il avoit beaucoup de force & d'âpreté, & n'étoit potable qu'après avoir été gardé dix ans au moins. Pour adoucir sa rudesse, & domter son austérité, on em- *Athen. l. 1. p. 26.*

ploioit le miel, ou on le mêloit avec du vin de Chio ; & par ce mélange on le rendoit excellent. On doit, ce me semble, s'en raporter au goût fin & délicat de ces Romains voluptueux, qui dans les derniers tems n'épargnoient rien pour assaisonner les plaisirs de la table par tout ce qu'il y avoit de plus agréable & de plus capable de flater les sens. Il y avoit d'autres vins de Falerne plus tempérés, plus doux, mais qui étoient moins estimés.

Athen. l. 10. *p.* 429. Les Anciens, qui connoissoient si bien l'excellence du vin, n'en ignoroient pas les dangers. Je ne parle point de la loi de Zaleucus, par laquelle, chez les Locres Epizéphyriens, l'usage du vin, excepté le cas de maladie, étoit généralement interdit sous peine de mort. Les habitans de Marseille & de Milet montrérent plus de modération & d'indulgence, en se contentant de l'interdire aux femmes. A Rome, dans les premiers tems, il n'étoit permis aux jeunes gens de condition libre de boire du vin qu'à l'âge de trente ans : mais [a] pour les femmes, l'usage leur en étoit absolument

[a] Vini usus olim Romanis feminis ignotus fuit, ne scilicet in aliquod dedecus prolaberentur : quia pro-

défendu ; & la raiſon de cette défenſe étoit, que l'intempérance en ce genre peut conduire aux derniers crimes. Sénéque ſe plaint avec amertume, de ce que de ſon tems cette coutume étoit preſque généralement violée. La [a] complexion foible & délicate des femmes, dit-il, n'a point changé : mais leurs mœurs ont changé, & ne ſont plus les mêmes. Elles ſe piquent de porter l'excès du vin auſſi loin que les hommes les plus robuſtes. Elles paſſent, comme eux, les nuits entiéres à table : & tenant à la main une coupe pleine de vin pur, elles font gloire de les défier, & même, ſi elles peuvent, de les vaincre.

L'Empereur Domitien donna un Edit au ſujet des vignes, qui pouvoit avoir un juſte fondement. Une année aiant rendu beaucoup de vin & très-peu de blé, il crut qu'on avoit plus de ſoin de l'un que de l'autre ; & ſur cela il ordonna qu'on ne planteroit plus aucune nouvelle vigne dans l'Italie, & que dans les provinces on arracheroit

Sueton. in Domitian. c. 7.

ximus à libero patre intemperantiæ gradus ad inconceſſam venerem eſſe conſuevit. *Val. Max. l. 2. c. 1.*

a Non minùs pervigilant, non minùs potant ; & mero viros provocant. *Senec. epiſt. 95.*

au moins la moitié de celles qui y étoient. Philostrate s'exprime même comme s'il eût ordonné de les faire toutes arracher, au moins dans l'Asie; parce, dit-il, que l'on attribuoit au vin les séditions qui y arrivoient dans les villes. Toute l'Asie lui députa à ce sujet Scopélien, qui professoit l'éloquence à Smyrne. Il réussit si bien dans ses remontrances, qu'il obtint, non seulement que l'on continueroit à cultiver les vignes, mais que même ceux qui ne le feroient pas seroient mis à l'amende. On crut que ce qui le porta principalement à abolir son Edit, fut qu'on avoit semé des billets, qui portoient en deux vers grecs, que, quoiqu'il fît, il resteroit encore assez de vin pour le sacrifice où l'on immoleroit l'Empereur.

Philost. vit. Appollon. l. 6. c. 17.

Suet. in Domitian. c. 14.

Il semble néanmoins, dit M. de Tillemont, que son Edit ait subsisté dans la plus grande partie de l'Occident jusques à Probe, c'est-à-dire durant près de deux cens ans. Cet Empereur, qui, après plusieurs guerres, avoit établi une solide paix dans tout l'Empire, occupoit les troupes à divers ouvrages utiles pour le public, afin qu'elles ne se corrompissent pas

par l'oisiveté, & que le soldat ne mangeât pas sa paie sans la mériter. Ainsi, comme Annibal avoit autrefois peuplé toute l'Afrique d'oliviers, de peur que ses soldats, n'aiant rien à faire, ne se portassent à des séditions; Probe, de même, emploia les siens à planter des vignes sur les collines des Gaules, de la Pannonie, de la Mésie, & en beaucoup d'autres endroits. Il permit généralement aux Gaulois, aux Pannoniens & aux Espagnols, d'avoir des vignes autant qu'ils voudroient, au lieu que depuis Domitien la permission n'en étoit pas donnée à tout le monde.

§. II.

Produit des vignes en Italie du tems de Columelle.

AVANT que de finir cet article des vignes, je ne puis m'empêcher d'extraire un endroit de Columelle, qui fait connoître quel profit on en tiroit de son tems. Il entre sur cela dans un détail qui m'a paru assez curieux, & il fait un calcul exact des frais & du produit de sept arpens de vigne. Son

dessein est de prouver que la culture des vignes est plus fructueuse & plus lucrative que toute autre, & que celle même du blé. Cela pouvoit être vrai de son tems, mais il ne l'est pas du nôtre, du moins dans l'opinion commune. Cette différence vient peutêtre des divers accidens ausquels la vigne est sujette dans ces pays-ci, gelées, pluies, coulure, qu'on n'a point tant à craindre dans les pays chauds. Ajoutez encore la cherté des tonneaux dans les années abondantes, qui absorbe la plus grande partie du profit des vignerons, & les entrées qui diminuent beaucoup le prix du vin. Chez les Anciens même tout le monde n'étoit pas du sentiment de Columelle. [a] Caton à la vérité donnoit le premier rang aux vignes, mais à celles qui produisoient d'excellent vin, & en quantité. En supposant ces deux conditions, on pense encore de même aujourd'hui. Plusieurs donnoient la préférence aux prairies; & leur principale raison étoit que les frais pour

a Cato quidem dicit [primum agrum esse,] ubi vineæ possint esse bono vino & multo...... Alii dant primatum bonis pratis.... Vineam sunt qui putent sumptu fructum devorare. *Varr. de re rust. l. 1. c. 7. 8.*

la culture des vignes en emportent presque tout le produit.

I. *Frais nécessaires pour sept arpens de vigne.*

Ces frais sont :	
1. Pour l'achat d'un esclave qui seul suffit pour cultiver sept arpens de vigne, huit mille sesterces.	1000 l.
2. Pour l'achat du fonds des sept arpens, sept mille sesterces.	875 l.
3. Pour les échalas, & autres dépenses nécessaires pour sept arpens, quatorze mille sesterces.	1750 l.
Ces trois sommes ensemble font vingt-neuf mille sesterces.	3625 l.
4. Pour l'intérêt de ladite somme de 29000 sesterces à six pour cent pendant deux ans que la terre ne raporte point, & que cette somme est morte, trois mille quatre cens quatre-vingts sesterces.	435 l.
Le total de la dépense monte à 32480 sesterces.	4060 l.

II. *Produit de sept arpens de vigne.*

Le produit des sept arpens de vigne par an est de six mille trois cens sesterces, c'est-à-dire de sept cens quatre-vingts sept livres dix sols. Ce qui va être prouvé.

Le *Culeus* est une mesure qui contient vingt *amphores*, ou quarante *urnes*. L'amphore contient vingt-six pintes, & un peu plus. Par conséquent le *Culeus* contient cinq cens vingt pintes, ce qui fait deux muids mesure de Paris moins cinquante-six pintes.

Le moins que puisse valoir le *Culeus* c'est trois cens sesterces, c'est-à-dire trente sept livres dix sols. Le * moins que doive raporter chaque arpent c'est trois *Culeus*, qui vaudront neuf cens sesterces, ou cent douze livres dix sols. Les sept arpens rapporteront donc de profit six mille trois cens sesterces, qui font sept cens quatre-vingts sept livres dix sols.

L'intérêt de la dépense totale, laquelle est de trente-deux mille quatre cens quatre-vingts sesterces, c'est-

* *Columelle marque que dans les vignobles de Sénéque chaque arpent raportoit huit* Culeus. Lib. 3. cap. 3. *Et Varron, qu'en plusieurs endroits il raportoit jusqu'à dix & quinze* Culeus. Lib. 1. cap. 2.

à-dire de quatre mille soixante livres ; cet intérêt, dis-je, à six pour cent par an, monte à mille neuf cens quarante quatre sesterces, & quelque chose de plus ; c'est-à-dire à deux cens quarante trois livres. L'intérêt de cette même somme, que l'on tire par an du produit de sept arpens de vignes, est de six mille trois cens sesterces, c'est-à-dire de sept cens quatre-vingts sept livres dix sols. Par où l'on voit com- 243. liv.
bien ce dernier intérêt surpasse l'au- 787. liv.
tre ; qui étoit pourtant le commun & l'ordinaire dans l'usage. Et c'est ce que Columelle vouloit prouver.

Outre ce produit, Columelle compte encore un autre profit qu'on tiroit des *marcottes*. La marcotte est un re- *Viviradices,*
jetton, une branche de vigne qu'on couche en terre, & qui prend racine quand on veut provigner. Chaque arpent produisoit par an dix mille marcottes au moins, qui se vendoient trois mille sesterces, ou trois cens soixante & quinze livres. Les marcottes produisoient donc pour les sept arpens vingt & un mille sesterces, ou deux mille six cens vingt cinq livres. Columelle met le produit de ces marcottes au plus bas prix ; car pour

lui il assure qu'il en tiroit réguliérement le double. Il parle des vignes d'Italie seulement, & non de celles des provinces.

En joignant ces deux produits, l'un du vin, l'autre des marcottes, sept arpens de vignes donnoient de profit par an trois mille quatre cens douze livres.

Le produit de ces *marcottes*, inconnu chez nos vignerons, venoit sans doute de ce que les vignes étoient alors fort rares dans un grand nombre de provinces, & la réputation des vins d'Italie s'étant répandue au loin, on y venoit de tous côtés pour s'y fournir de ces marcottes, & pour se mettre par ce moien en état de faire de bons plans de vignes dans des endroits qui n'en avoient point eu jusques-là, ou qui n'en avoient eu que de médiocres.

ARTICLE QUATRIE'ME.

De la nourriture des bestiaux.

J'AI DIT que la nourriture des bestiaux faisoit partie de l'Agriculture. Elle en est certainement une partie essentielle, non seulement parce que ce sont ces bestiaux qui, par un

fumier abondant, fourniſſent à la terre les engrais qui lui ſont néceſſaires pour conſerver & renouveller ſes forces, mais encore parce qu'ils partagent avec l'homme les travaux du labour, & lui en épargnent la plus grande peine. De là vient que le [a] beuf, laborieux compagnon de l'homme dans l'agriculture, étoit ſi fort conſidéré chez les Anciens, que quiconque avoit tué un beuf étoit puni de mort comme s'il avoit tué un citoien, par cette raiſon ſans doute, qu'il étoit regardé comme un meurtrier du genre humain, dont la nourriture & la vie ont un beſoin abſolu du ſecours de cet animal.

Plus [b] on remonte dans l'antiquité, plus on voit que chez tous les peuples la nourriture des beſtiaux produiſoit des revenus conſidérables. Sans parler ni d'Abraham, dont le nombreux domeſtique montre combien le devoient être ſes troupeaux, ni de Laban ſon petit neveu ; l'Ecriture nous *Job. 1. 8.*

a Bos, laborioſiſſimus hominis ſocius in agricultura : cujus tanta fuit apud antiquos veneratio, ut tam capitale eſſet bovem necaſſe, quàm civem. *Colum. in præf. l. 6.*

b In ruſticatione vel antiquiſſima eſt ratio paſcendi, eademque quæſtuoſiſſima. *Ibid.*

fait remarquer que la plus grande partie des richesses de Job consistoit en troupeaux, & qu'il possédoit sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cens paires de beufs, & cinq cens ânesses.

C'est par là que la Terre promise, quoique d'une étendue assez médiocre, enrichissoit ses Princes & les habitans du pays, dont le nombre étoit presque incroiable, & montoit à plus de trois millions de personnes, en comptant les femmes & les enfans.

4. Reg. 3. 4. Nous lisons qu'Achab, roi d'Israël, se faisoit payer chaque année par les Moabites qu'il avoit vaincus, un tribut de cent mille brebis. Combien, en peu de tems, ce nombre multiplioit-il, & quelle abondance devoit-il répandre dans tout le pays !

II. Paralip. XXXVI. 10. L'Ecriture Sainte, en nous représentant Ozias comme un Prince accompli pour toutes les parties d'un sage gouvernement, ne manque pas de faire observer qu'il avoit un grand nombre de laboureurs & de vignerons, & qu'il nourrissoit beaucoup de troupeaux. Il fit bâtir dans les campagnes de grandes enceintes, de vastes étables, & des logemens fortifiés de

de tours, pour y retirer les beſtiaux & les paſteurs, & pour les y mettre à couvert & en ſûreté ; & il eut ſoin auſſi d'y faire creuſer beaucoup de citernes, travaux moins éclatans, mais non moins eſtimables que les plus ſuperbes palais. Ce fut ſans doute la protection particuliére qu'il accorda à tous ceux qui étoient emploiés à la culture de la terre & à la nourriture des troupeaux, qui rendit ſon régne un des plus opulens qu'on eût encore vûs dans Juda. Et il agit de la ſorte, ajoute l'Ecriture Sainte, » parce » qu'il ſe plaiſoit fort à l'agriculture. *Erat quippe homo agriculturæ deditus.* Le texte hébreu eſt encore plus fort : *quia diligebat terram.* » Il aimoit la » terre « : Il s'y plaiſoit : peutêtre la cultivoit-il de ſes propres mains : du moins il en mettoit la culture en honneur, il en connoiſſoit tout le prix, & comprenoit que la terre cultivée avec ſoin & avec intelligence étoit une ſource aſſurée de richeſſes & pour le Prince & pour le peuple : ainſi il regardoit cette attention comme un des principaux devoirs de la roiauté, quoique ſouvent il ſoit un des plus négligés.

II. Paralip. XXXII. 29. L'Ecriture dit auffi du faint Roi Ezéchias *qu'il avoit une infinité de troupeaux de brebis, & de toutes fortes de grandes bêtes, & que le Seigneur lui avoit donné une abondance extraordinaire de biens.* On comprend aifément que la feule tonte des bêtes à laine, fans parler des autres profits qu'on en tiroit, devoit former un revenu très confidérable dans un pays qui en nourriffoit une multitude prefque fans nombre. Auffi voions-nous que la tonte des brebis étoit un tems de feftin & de réjouiffance.

Dans l'antiquité payenne les troupeaux faifoient auffi la richeffe des Rois, comme on le voit de Latinus dans Virgile, & d'Uliffe dans Homére. Il en étoit de même chez les Romains, & par les anciennes loix, les amendes n'étoient pas en argent, mais en beufs & en brebis.

Il ne faut pas s'étonner, après ce que nous avons vû des grands avantages que produit la nourriture des beftiaux, qu'un auffi favant homme que Varron n'ait pas dédaigné de defcendre dans le dernier détail de toutes les bêtes qui peuvent être de quelque ufage à la campagne, foit

pour le labour, ou pour la nourriture, ou pour le tranſport des fardeaux & la commodite des hommes. Il parle d'abord du menu bétail, brebis, chevres, truies: *greges*. Il paſſe enſuite au gros bétail, beufs, ânes, chevaux, chameaux: *armenta*. Il finit par les bêtes, qu'on peut appeller de la baſſe cour, *villaticæ pecudes*: les pigeons, les tourterelles, les poules, les oies, & beaucoup d'autres. Columelle entre auſſi dans le même détail: & Caton le Cenſeur en parcourt une partie. Ce dernier, interrogé quelle étoit la voie la plus ſûre & la plus courte de s'enrichir à la campagne, répondit que c'étoit la nourriture des beſtiaux, qui procure à ceux qui s'y appliquent avec ſoin & avec induſtrie une infinité d'avantages.

Colum. præf. l. 6.

Effectivement les bêtes de la campagne rendent à l'homme des ſervices continuels & importans, & l'utilité qu'il en retire, ne finit pas même avec leur vie. Elles partagent avec lui, ou plutôt lui épargnent les pénibles travaux du labour; ſans quoi la terre, quelque féconde qu'elle ſoit par ſon propre fonds, demeureroit pour lui ſtérile, & ne lui pro-

duiroit aucun fruit. Elles fervent à tranfporter dans fa maifon & à mettre en fureté les richeffes qu'il a amaffées au dehors, & à le porter lui-même dans fes voiages. Plufieurs d'entr'elles couvrent fa table de lait, de fromages, de nourritures fucculentes, de viandes même les plus exquifes; & lui fourniffent la riche matiére de toutes les étofes dont il a befoin pour fe vétir, & mille autres commodités de la vie.

On voit, par tout ce que j'ai dit jufqu'ici, que la campagne, couverte de blés, de vignes, & de troupeaux, eft pour l'homme un vrai Pérou, bien plus précieux & plus eftimable que celui d'où il tire l'or & l'argent, qui, s'il étoit feul, le laifferoit périr de faim, de foif, & de froid. Placé dans un terroir fertile, il voit autour de lui d'un feul coup d'œil tous fes biens; &, fans fortir de fon petit domaine, il trouve fous fa main des richeffes immenfes & innocentes, qu'il reconnoit fans doute pour des dons de la main libérale du Souverain Maître à qui il doit tout, mais qu'il regarde auffi comme le fruit de fes travaux, & qui, par cette raifon, lui deviennent encore plus agréables.

§. V.

Innocence & agrément de la vie ruſtique & de l'Agriculture.

LE REVENU & le profit qui revient de la culture de la terre, n'eſt pas le ſeul ni le plus grand avantage qu'on y doive conſidérer. Tous les Auteurs qui ont écrit de la vie [a] ruſtique, en parlent toujours avec éloge, comme d'une vie ſage & heureuſe; qui porte l'homme à la juſtice, à la tempérance, à la ſobriété, à la ſincérité, en un mot à toutes les vertus; & qui le met comme à l'abri de toutes les paſſions, en le tenant renfermé dans l'enceinte de ſon devoir, & d'un travail journalier qui lui laiſſe peu de loiſir. Le luxe, l'avarice, l'injuſtice, la violence, l'ambition, compagnes preſque inſépa-

a In urbe luxuries creatur: ex luxuria exiſtat avaritia neceſſe eſt: ex avaritia erumpat audacia: indè omnia ſcelera ac maleficia gignuntur... In ruſticis moribus, in victu arido, in hac horrida incultaque vita iſtiuſmodi maleficia gigni non ſolent... Cupiditates porro quæ poſſunt eſſe in eo, qui ruri ſemper habirarit, & in agro colendo vixerit? quæ vita maximè disjuncta à cupiditare, & cum officio conjuncta... Vita autem ruſtica, parcimoniæ diligentiæ, juſtitiæ magiſtra eſt. *Cic. pro Roſc. Amer. n. 39. & 75.*

rables des richeſſes, font leur ſéjour ordinaire dans les grandes villes qui en fourniſſent la matiére & l'occaſion: la vie dure & laborieuſe de la campagne n'admet point ces ſortes de vices. C'eſt ce qui a donné lieu aux Poétes de feindre que c'eſt là qu'Aſtrée déeſſe de la juſtice, en quittant la terre, a fait ſa derniére demeure.

On voit dans Caton une formule de priéres pour les gens de la campagne, où l'on reconnoit des traces précieuſes de l'ancienne tradition des hommes qui attribuoient tout à Dieu, & s'adreſſoient à lui dans tous leurs beſoins temporels, parce qu'ils ſavoient qu'il préſidoit à tout, & que tout dépendoit de lui. J'en raporterai une bonne partie, & j'eſpére qu'on ne m'en ſaura pas mauvais gré. C'eſt dans une cérémonie appellée *Solitaurilia*, & ſelon d'autres *Suovetaurilia*, où les payſans faiſoient le tour de leurs terres en offrant à certains dieux des libations & des ſacrifices.

» Pere Mars, dit le Suppliant, je » vous prie & vous conjure de nous » être propice & favorable, à moi, » à ma maiſon, à tous mes domeſti» ques, pour ce qui fait le ſujet de

» la présente procession dans mon » champ, dans ma terre, & dans » mon fonds : d'empécher, de dé» tourner, & d'éloigner de nous » les maladies connues & inconnues, » les désolations, les orages, les ca» lamités, les intempéries de l'air : » de faire croître & parvenir à bien » nos légumes, nos blés, nos vignes, » nos arbres : de conserver les pas» teurs & les troupeaux : de nous » accorder la conservation de la vie, « & de la santé à moi, à ma mai» son, & à tous mes domestiques. « Quelle honte que des Chrétiens, & souvent ceux qui ont le plus de part aux biens de la terre, soient maintenant si peu soigneux de les demander à Dieu, & qu'ils rougissent de l'en remercier ! Chez les payens tous les repas commençoient & finissoient par des priéres : elles sont maintenant bannies de presque toutes nos tables.

Columelle entre dans un détail sur les devoirs du Maître ou du Fermier par raport aux domestiques, qui paroit plein de raison & d'humanité. » Il faut, dit-il, avoir soin qu'ils » soient bien vétus, mais sans déli» catesse : qu'ils soient à l'abri du vent, *Colum. l. 1. c. 8.*

» du froid, de la pluie. Dans les or» dres qu'on leur donne, il faut gar» der un juste * tempérament entre » une douceur trop relâchée & une » dureté excessive, leur faire plus » craindre qu'éprouver la sévérité du » châtiment, les empécher de mal » faire par l'assiduité & la présence : » car l'habileté consiste à prévenir les

Id. lib. 12. cap. 1.

» fautes, au lieu de les punir. Quand » ils sont malades, avoir attention » qu'ils soient bien soignés, & qu'ils » ne manquent de rien : c'est le moien » sûr de les affectionner au service. « Il désire qu'on en use ainsi à l'égard même des esclaves qui travailloient souvent chargés de chaînes, & que l'on traitoit pour l'ordinaire fort durement.

Colum. l. 12. in præf.

Ce qu'il dit à l'occasion de la Fermiére est très remarquable. La Providence, en unissant l'homme à la femme, a prétendu qu'ils se prétassent un mutuel secours, & pour cela leur a assigné à chacun leurs fonctions particuliéres. L'un destiné aux affaires du dehors, est obligé de s'exposer au chaud & au froid, d'entre-

* *C'étoient des esclaves qui cultivoient les terres.*

prendre des voiages, de ſoutenir les travaux de la paix & de la guerre, c'eſt-à-dire de vaquer aux ouvrages de la campagne, ou de porter les armes : tous exercices qui demandent un corps robuſte & capable de fatigues. La femme au contraire, inhabile à tous ces miniſtéres, eſt réſervée pour les affaires du dedans. La garde de la maiſon lui eſt confiée : & comme le caractére propre de cet emploi eſt l'attention & l'exactitude, & que la crainte rend plus attentif & plus exact, il étoit convenable que la femme fût plus timide. Au contraire, parce que l'homme agit & travaille preſque toujours au dehors, & qu'il eſt ſouvent obligé de repouſſer l'injure, Dieu lui a donné la hardieſſe en partage. Auſſi [a] de tout tems, & chez les Grecs & chez les Romains, le gouvernement domeſtique eſt dévolu aux femmes, de ſorte que les maris, après avoir ſatisfait aux affaires extérieures, rentrent dans leur maiſon libres

a Nam & apud Græcos, & mox apud Romanos uſque in patrum noſtrorum memoriam, ferè domeſticus labor matronalis fuit, tanquam ad requiem forenſium exercitationum omni cura depoſita patribus-familias intra domeſticos penates ſe recipientibus.

de tous ſoins, & y trouvent un parfait repos.

C'eſt [a] ce qu'Horace décrit ſi élégamment dans une de ſes Odes. » La » femme du Fermier, recommanda» ble par une chaſte pudeur, (telles » que ſont les Sabines & les Apulien» nes brulées par les ardeurs du ſo» leil) prend de ſon côté le ſoin de » la maiſon & des enfans : elle en» ferme ſes troupeaux dans les parcs » pour en traire le lait : elle ne man» que pas de tenir le feu tout prêt à » l'arrivée de ſon mari fatigué, & de » ſervir, avec des vins de l'année, » des mets que lui fournit ſon champ, » ſans qu'elle ſoit obligée de les ache» ter.

Il ſemble que les Anciens aient travaillé à ſe ſurpaſſer eux-mêmes en traitant cette matiére, tant elle leur

a Quòd ſi pudica mulier in partem juvet
Domum atque dulces liberos,
(Sabina qualis, aut peruſta ſolibus
Pernicis uxor Appuli)
Sacrum vetuſtis extruat lignis focum,
Laſſi ſub adventum viri;
Claudenſque textis cratibus lætum pecus,
Diſtenta ſiccet ubera,
Et horna dulci vina promens dolio,
Dapes inemptas apparet : &c. *Horat. Epod. 2.*

fournit de belles penſées & de riches expreſſions. » Trop [a] heureux, s'écrie Virgile, habitans de la campagne, s'ils connoiſſent leur bonheur; » à qui la terre, loin du tumulte des » armes & de la diſcorde, prodigue » ſes fruits, nourriture ſimple & naturelle, qui eſt la juſte récompenſe » de leurs travaux! Là régne une paix » tranquille, & une ſimplicité de » mœurs qui ignore toute fraude & » toute tromperie. Là ſe trouvent une » merveilleuſe variété d'innocentes » richeſſes, un doux loiſir dans une » fertile demeure, de vaſtes & belles » campagnes, de fraîches grottes, des » ſources d'eau vive, de ſombres forêts où l'ombre des arbres invite

a O fortunatos nimiùm, ſua ſi bona norint,
Agricolas! quibus ipſa, procul diſcordibus armis,
Fundit humo facilem victum juſtiſſima tellus.
Si non, &c.
At ſecura quies, & neſcia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugituſque boum, molleſque ſub arbore ſomni
Non abſunt: illic ſaltus ac luſtra ferarum,
Et patiens operum, parvoque aſſueta juventus:
Sacra Deûm, ſanctique Patres. Extrema per illos
Juſtitia excedens terris veſtigia fecit.
Virg. Georg. lib. 2.

» au ſommeil. Il n'eſt pas juſqu'au
» mugiſſement des vaches qui ne faſſe
» plaiſir. On y voit une Jeuneſſe en-
» durcie au travail & accoutumée à
» une vie ſobre & frugale. Mais ce
» qu'on y admire le plus, eſt un pro-
» fond reſpect pour les dieux, & après
» eux pour les peres & les meres. En
» un mot, c'eſt là que la Juſtice,
» lorſqu'elle a quitté la terre, a fait
» ſon dernier ſéjour.

La belle deſcription que fait Cicéron dans ſon traité de la Vieilleſſe, de la maniére dont le blé & le raiſin arrivent, par différens degrés, à une parfaite maturité, montre le goût qu'il avoit pour la vie de la campagne, & nous apprend en même tems avec quels yeux on doit conſidérer ces merveilleuſes productions, qui pour être ordinaires & annuelles, n'en méritent pas moins notre admiration. En effet, ſi un ſimple récit cauſe tant de plaiſir, quel effet doit produire ſur un eſprit raiſonnablement curieux la réalité même & le ſpectacle actuel de ce qui ſe paſſe dans une vigne & dans une piéce de blé, juſqu'à ce que les fruits de l'une & de l'autre ſoient portés & mis en ſureté dans les celliers

& dans les greniers ? Et il en faut dire autant de toutes les autres richesses dont la terre se couvre chaque année.

Voila ce qui rend le séjour de la campagne si agréable & si délicieux, & ce qui en fait l'objet des desirs des Magistrats, & des personnes occupées d'affaires sérieuses & importantes. Las & fatigués des soins continuels de la ville, ils s'écrient volontiers avec Horace : »O [a] campagne, quand te » vérai-je ? quand me sera-t-il permis » d'aller oublier dans ton sein toutes » mes occupations & mes inquiétu- » des, ou en m'amusant à la lecture » des Anciens, ou en goûtant le plai- » sir de ne rien faire, ou en me li- » vrant à la douceur du sommeil ? « On y goûte en effet des plaisirs bien purs. Il semble, selon la belle expression du même Poéte, que [b] la campagne nous rend à nous-mêmes en

a O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno, & inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?
Horat. Sat. 6. lib. 2.

b Villice sylvarum, & mihi me reddentis agelli.
Epist. 14. lib. 1.
Vivo & regno, simul ista reliqui, &c.
Epist. 10. lib. 1.

nous tirant comme de ſervitude, & que c'eſt là proprement vivre & régner. On entre, pour ainſi dire, en converſation avec les arbres, on les interroge, on leur demande compte du peu de fruit qu'ils ont produit, & l'on reçoit les excuſes qu'ils en apportent, [a] rejettant la faute tantôt ſur les trop grandes pluies, tantôt ſur les exceſſives chaleurs, d'autres fois ſur la rigueur du froid : c'eſt Horace qui leur préte ce langage.

Tout ce que je viens de dire marque aſſez que je ne parle plus de cette agriculture pénible & laborieuſe à laquelle l'homme a été d'abord condanné ; mais que j'en ai en vûe une autre, deſtinée à faire ſon plaiſir, & à l'occuper agréablement ; parfaitement conforme à l'inſtitution primitive de l'homme & à l'intention du Créateur, puiſqu'il l'avoit commandée à Adam auſſitôt après l'avoir formé. En effet elle ſemble nous retracer une image du paradis terreſtre, & ſe reſſentir en quelque

a Fundufque mendax, arbore nunc aquas
Culpante, nunc torrentia agros
Sidera, nunc hiemes iniquas.
Horat. Od. 1. *lib.* 3.

ſorte de l'heureuſe ſimplicité & de l'innocence qui y régnoit alors. Nous voions que dans tous les tems elle a fait le divertiſſement le plus agréable des Princes même & des Rois les plus puiſſans. Sans parler des fameux jardins ſuſpendus, qui faiſoient l'ornement de Babylone; l'Ecriture nous apprend qu'Aſſuérus (c'eſt le même que Darius fils d'Hyſtaſpe) avoit planté une partie des arbres de ſon jardin, & qu'il le cultivoit de ſes mains roiales: *Juſſit convivium præparari in veſtibulo horti & nemoris, quod regio cultu & manu conſitum erat.* On ſait ce que Cyrus le jeune répondit à Lyſandre, qui admiroit la beauté, l'économie, & la diſpoſition de ſes jardins: Que c'étoit lui-même qui en avoit tracé le plan, qui en avoit donné les allignemens, & qu'il avoit planté pluſieurs arbres de ſa main. *Ego omnia iſta ſum dimenſus: mei ſunt ordines, mea deſcriptio: multæ etiam iſtarum arborum mea manu ſunt ſatæ.*

Eſther. 1. 5.

Cic. de Senect. n. 59.

On voudroit, ſi cela étoit poſſible, ne quitter jamais un ſéjour ſi délicieux. On a tâché au moins, pour ſe conſoler, de ſe faire une ſorte

d'illusion, en transportant, pour ainsi dire, la campagne au milieu des villes: non une campagne simple & presque brute, qui ne connoit de beautés que les naturelles, & qui n'emprunte rien de l'art; mais une sorte de campagne peignée, ajustée, embellie, j'ai presque dit fardée. J'entends parler de ces jardins si ornés & si élégans, qui offrent aux yeux un si doux & si brillant spectacle. Quelle beauté, quelle richesse, quelle abondance, quelle variété d'odeurs, de couleurs, de nuances, de découpures! Il semble, à voir la fidélité & la régularité invariable des fleurs à se succéder les unes aux autres, (& il en faut dire autant des fruits) que la terre attentive à plaire à son maître, cherche à perpétuer ses présens, en lui paiant toujours dans chaque saison de nouveaux tributs. Quelle foule de réflexions tout cela ne fournit-il point à un esprit curieux, & encore plus à un esprit religieux!

Pline, après avoir reconnu qu'il

a Sed illa quanta benignitas naturæ, quòd tam multa ad vescendum, tam varia, tamque jucunda giguit: neque ea uno tempore anni, ut semper & novitate delectemur, & copia? *Cic. de nat. deor. l. 2, n. 131.*

n'y a point d'éloquence capable d'exprimer dignement cette incroiable abondance & cette merveilleuſe diverſité de richeſſes & de beautés que la nature répand dans les jardins comme en ſe jouant, & avec une ſorte de complaiſance ; ajoute une remarque bien ſenſée & bien inſtructive. Il [a] fait obſerver la différence que la nature a miſe pour la durée entre les arbres & les fleurs. Aux plantes & aux arbres, deſtinés à nourrir l'homme par leurs fruits, & à entrer dans la conſtruction des édifices & des navires, elle a accordé des années & même des ſiécles entiers. Aux fleurs & aux odeurs, qui ne ſervent qu'au plaiſir, elle n'a donné que quelques momens & quelques journées, comme pour nous avertir que ce qui brille avec le plus d'éclat, paſſe & ſe flétrit bien rapidement. Malherbe exprime cette derniére penſée d'une maniére bien vive, en déplorant la mort d'une perſonne qui

a Quippe reliqua uſus alimentique gratiâ genuit : ideoque ſecula annoſque tribuit iis. Flores verò odoreſque in diem gignit : magna, ut palam eſt, admonitione hominum, quæ ſpectatiſſimè floreant, celerrimè marceſſere. *Plin. l.* 21, *c.* 1.

joignoit à une grande jeunesse une extrême beauté :

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

C'est le grand avantage de l'Agriculture, d'être liée plus étroitement qu'aucun autre art avec la religion, comme elle l'est aussi avec les bonnes mœurs : ce qui a fait dire à Cicéron comme nous l'avons vû, que la vie de la campagne approchoit beaucoup de celle du sage, c'est-à-dire qu'elle étoit comme une philosophie pratique.

Pour finir ce petit traité par où je l'ai commencé, il faut avouer que, de toutes les occupations des hommes qui n'ont point un raport immédiat à Dieu & à la justice, la plus innocente est l'Agriculture. Elle étoit, comme on l'a vû, celle du premier homme encore juste & fidéle. Elle a fait depuis une partie de la pénitence que Dieu lui a imposée. Ainsi, dans les deux tems, d'innocence & de péché, elle lui a été commandée, & dans sa personne à tous ses descendans. Elle est devenue néanmoins

a Ne oderis laboriosa opera, & rusticationem creatam ab Altissimo. „ *Ne fuiez point les ouvrages laborieux ni le* „ *travail de la campagne*, „ *qui a été créé par le Très-* „ *haut.* Eccli. 7. 16.

l'exercice le plus vil & le plus bas au jugement de l'orgueil ; & pendant qu'on protége des arts inutiles & qui ne servent qu'au luxe & à la volupté, on laisse dans la misére tous ceux qui travaillent à l'abondance & au bonheur des autres.

CHAPITRE SECOND.

DU COMMERCE.

ARTICLE PREMIER.

Excellence & avantages du Commerce.

ON PEUT dire, sans crainte d'être soupçonné d'exagération, que le Commerce est le plus solide fondement de la société civile, & le lien le plus nécessaire pour unir entr'eux tous les hommes de quelque pays & de quelque condition qu'ils soient. Par son moien, le monde entier semble ne former qu'une seule ville & qu'une seule famille. Il y fait régner de toutes parts une abondance universelle. Les richesses d'une nation deviennent celles de tous les autres peuples. Nulle contrée n'est stérile, ou du moins ne se sent de sa stérilité. Tous ses besoins

lui ſont apportés à point nommé du bout de l'univers, & chaque région eſt étonnée de ſe trouver chargée de fruits étrangers que ſon propre fonds ne pouvoit lui fournir, & enrichie de mille commodités qui lui étoient inconnues, & qui cependant font toute la douceur de la vie. C'eſt par le commerce de la mer & des riviéres, c'eſt-à-dire par la navigation, que Dieu a uni entr'eux tous les hommes d'une maniére ſi merveilleuſe, en leur [a] enſeignant à conduire & à gouverner les deux choſes les plus violentes qui ſoient dans la nature, la mer & les vents, & à les faire ſervir à leurs uſages & à leurs beſoins. Il a joint ainſi les peuples les plus éloignés, & il a conſervé entre les nations différentes une image de la liaiſon qu'il a miſe entre les parties d'un même corps par les veines & les artéres.

Ce n'eſt là qu'une foible & légére idée des avantages que le Commerce procure à la ſociété en général. Pour peu qu'on voulût l'approfondir en

a Quas res violentiſſimas natura genuit, earum moderationem nos ſoli habemus, maris atque ventorum, propter nauticarum rerum ſcientiam. *Cic. de nat. deor. l. 2. n. 152.*

descendant dans quelque détail, quelles merveilles n'y découvriroit-on pas? Mais ce n'est pas ici le lieu de le faire. Je me borne à une seule réflexion, qui me paroit bien propre à faire connoitre en même tems & la foiblesse & la grandeur de l'homme.

Je le considére d'abord dans le plus haut point d'élévation où il puisse arriver, je veux dire sur le trône: logé dans de superbes palais, environné de tout l'éclat de la majesté roiale, respecté & presque adoré par une foule de Courtisans qui tremblent devant lui, placé au centre des richesses & des plaisirs qui s'offrent à lui à l'envi, soutenu par des armées nombreuses qui n'attendent que ses ordres pour agir. Voila le comble de la grandeur humaine. Mais ce Prince si puissant & si terrible, que devient-il, si le Commerce vient à cesser tout d'un coup, s'il est réduit à lui seul, à son industrie, & à ses propres efforts? Isolé de la sorte, séparé de ce pompeux dehors qui n'est point lui-même, & qui lui est absolument étranger, privé du secours des autres, il retombe dans la misére & l'indigence où il est né,

&, pour dire tout en un mot, il n'eſt plus rien.

Conſidérons maintenant l'homme dans l'état le plus médiocre ; renfermé dans une petite maiſon ; réduit, pour ſa nourriture, à un peu de pain, de vin, & de viande ; couvert des vétemens les plus ſimples ; & jouiſſant dans ſa famille, non ſans peine, des autres commodités de la vie. Quelle ſolitude en apparence ! quel abandon général ! quel oubli de la part de tous les autres mortels ! On ſe trompe infiniment, lorſqu'on penſe de la ſorte. Tout l'univers eſt attentif à lui. Mille bras travaillent pour le couvrir, pour le vétir, pour le nourrir. C'eſt pour lui que les manufactures ſont établies, que les greniers & les celliers ſont remplis de blé & de vin, que les différens métaux ſont tirés des entrailles de la terre avec tant de peines & de dangers.

Il n'eſt pas juſqu'aux délices mêmes que les pays les plus éloignés ne s'empreſſent de faire paſſer juſqu'à lui au travers des mers les plus orageuſes. Voila les ſecours que le Commerce, ou plutôt, pour parler plus juſte, que la Providence divine, tou-

jours occupée de nos besoins, procure sans cesse par le Commerce à chacun de nous en particulier : secours, qui, à en bien juger, tiennent du miracle, qui devroient nous remplir d'une perpétuelle admiration, & nous faire écrier avec le Prophéte, dans les transports d'une vive reconnoissance : *Seigneur, qu'est donc l'homme, pour vous souvenir ainsi de lui ?* Ps. 8. 5.

Il seroit inutile de dire que nous n'avons aucune obligation à ceux qui travaillent ainsi pour nous, parce que c'est la cupidité & l'intérêt qui les mettent en mouvement. Cela est vrai : mais en profitons-nous moins de leur travail ? Dieu, à qui seul il appartient de bien user du mal même, se sert de la cupidité des uns, pour faire du bien aux autres. C'est dans cette vûe que la Providence a établi parmi nous une si étonnante diversité de conditions, & qu'elle a partagé les biens avec une si prodigieuse inégalité. Si les hommes étoient tous à leur aise, tous riches & opulens, qui d'entr'eux voudroit se donner la peine de labourer la terre, de creuser les mines, de traverser les mers ? La pauvreté ou la cupidité y suppléent,

& se chargent de ces travaux pénibles, mais utiles. Par là on voit que tous les hommes, riches ou pauvres, puissans ou foibles, Rois ou sujets, sont dans une mutuelle dépendance les uns des autres pour les besoins de la vie; le pauvre ne pouvant vivre sans le secours du riche, ni le riche sans le travail du pauvre. Et c'est le Commerce, qui, à la faveur de ces différens intérêts, fournit le genre humain de toutes ses nécessités, & même de toutes ses commodités.

ARTICLE SECOND.

Antiquité du Commerce. Lieux & villes où il a été le plus célèbre.

IL EST fort vraisemblable que le Commerce n'a guères moins d'antiquité que l'Agriculture. Il a commencé, comme cela étoit naturel, entre particuliers, les hommes s'entr'aidant les uns les autres de ce qu'ils avoient chacun d'utile ou de nécessaire pour la vie. Caïn sans doute fournissoit à Abel des blés & des fruits de la terre pour sa nourriture; & Abel, en échange, fournissoit à Caïn des peaux & des laines pour s'en revétir, des

des laitages & peutêtre des viandes pour sa table. Tubalcaïn, uniquement occupé à mettre en œuvre le cuivre & le fer pour différens usages nécessaires à l'usage commun de la vie, & pour les armes propres à se défendre ou contre les hommes ennemis, ou contre les bêtes farouches, étoit certainement obligé d'échanger ses ouvrages de cuivre & de fer contre d'autres marchandises nécessaires pour se nourrir, pour se vétir, pour se loger. Le Commerce ensuite s'avançant toujours de proche en proche, s'établit entre les villes & les contrées voisines, puis se porta au loin, passa les mers, & après le déluge pénétra jusqu'aux extrémités du monde.

L'Ecriture Sainte nous fournit un exemple fort ancien de trafic dans ces caravanes d'Ismaélites & de Madianites, à qui Joseph fut vendu par ses freres. Ils revenoient de Galaad, ramenant leurs chameaux chargés d'aromates, & d'autres précieuses marchandises de ce pays là, qu'ils portoient en Egypte, où il s'en faisoit un grand débit pour l'usage qu'ils pratiquoient d'embaumer les corps

Gen. XXXVII. 25.

des hommes après leur mort avec un grand soin & de grandes dépenses.

Homére [a] nous apprend que l'usage des tems héroïques du siége de Troie étoit d'échanger entre les peuples les choses les plus nécessaires à la vie : preuve, dit Pline, que c'est plutôt la nécessité que la cupidité qui donna lieu à ce premier de tous les commerces. On lit, à la fin du VII Livre de l'Iliade, qu'à l'arrivée de quelques vaisseaux toutes les troupes vont en foule acheter du vin, les uns pour du cuivre, les autres pour du fer, ceux-là pour des peaux, ceux-ci pour des beufs, & d'autres pour des esclaves.

On ne voit point dans l'histoire de plus anciens navigateurs que les Egyptiens & les Phéniciens. Il semble que ces deux peuples voisins avoient partagé entr'eux le commerce de la mer : que les Egyptiens s'étoient principalement emparé du commerce d'Orient par la mer Rouge : &

a Quantum feliciore ævo, cùm res ipsæ permutabantur inter se se, sicut & Trojanis temporibus factitatum Homero credi convenit! Ita enim, ut opinor, commercia victûs gratiâ inventa. Alios coriis boum, alios ferro captivisque rebus emptitasse tradit. *Plin. l. 33. c. 1.*

les Phéniciens de celui d'Occident par la mer Méditerranée.

Ce que les Auteurs fabuleux disent d'Osiris, qui est le Bacchus des Grecs, qu'il alla conquérir les Indes, comme le fit depuis Sésostris, peut faire croire que les Egyptiens entretinrent un grand commerce avec les Indiens.

Comme le commerce des Phéniciens étoit bien plus fréquent en Occident que celui des Egyptiens, il ne faut pas s'étonner s'ils ont été plus célébrés sur ce point par les Auteurs Grecs & Romains, & si Hérodote a dit que c'étoient eux qui voituroient les marchandises d'Egypte & d'Assyrie, & qui faisoient tout leur commerce, comme si les Egyptiens ne s'en fussent pas mêlés; & s'ils ont été crus les inventeurs du trafic, & de la navigation, quoique cette gloire soit dûe bien plus légitimement aux Egyptiens. Ce qui est certain, c'est que par raport au Commerce ancien ce sont les Phéniciens qui se sont le plus distingués; & ce sont eux aussi qui peuvent prouver davantage à quel comble de gloire, de puissance, & de richesses une na-

Herod. l. 1. c. 1.

tion eſt capable de s'élever par les ſeules reſſources du Commerce.

Ces peuples n'occupoient qu'une liſiére aſſez étroite le long des côtes de la mer, & Tyr elle-même étoit bâtie dans un terrain fort ingrat ; & qui, quand il auroit été plus gras & plus fertile, n'auroit pu être ſuffiſant pour nourrir ce grand nombre d'habitans que les premiers ſuccès de ſon Commerce y avoient attirés.

Deux avantages les dédommagérent de ce défaut. Ils avoient ſur les côtes de leur petit Etat d'excellens ports : particuliérement celui de leur Capitale ; & ils étoient nés avec un génie ſi heureux pour le Négoce, qu'ils furent regardés comme les inventeurs du Commerce de mer, ſur tout de celui qui ſe fait par des voiages de long cours.

Les Phéniciens ſurent ſi heureuſement profiter de ces deux avantages, que bientôt ils ſe rendirent les maîtres de la mer & du Commerce. Le Liban & les autres montagnes voiſines leur fourniſſant d'excellens bois pour la conſtruction des vaiſſeaux, on leur vit en peu de tems de nombreuſes flotes marchandes, qui ha-

zardérent des navigations inconnues, pour y établir leur négoce. Ils ne se bornérent pas aux côtes & aux ports de la mer Méditerranée, ils entrérent dans l'Océan par le détroit de Cadix ou de Gibraltar, & s'étendirent à droite & à gauche. Comme leurs peuples se multiplioient presque à l'infini par le grand nombre d'étrangers que le desir du gain & l'occasion sûre de s'enrichir attiroient dans leur ville, ils se virent en état de jetter au dehors quantité de peuplades, & particuliérement la fameuse colonie de Carthage, qui conservant l'esprit Phénicien par raport au trafic, ne le céda pas même à Tyr dans son négoce, & la surpassa de beaucoup par l'étendue de sa domination, & par la gloire de ses expéditions guerriéres.

Le degré de gloire & de puissance où le Commerce & la navigation avoient élevé la ville de Tyr, la rendit si célébre, qu'on auroit peine à ne pas croire qu'il y a de l'exagération dans ce qu'en raportent les Auteurs profanes, si les Prophétes eux-mêmes n'en avoient parlé avec encore plus de magnificence. Tyr,

Ezéch. c. 27. v. 4-10. dit Ezéchiel pour nous donner quelque idée de ſon pouvoir, eſt un Vaiſſeau ſuperbe. Le corps du bâtiment eſt fait du bois précieux des ſapins du Sanir. Les cédres du Liban lui ont fourni ſes mats. Ses rames ſont coupées dans les forêts de Baſan. L'ivoire des Indes eſt emploié pour faire les bancs de ſes rameurs. Ses voiles ſont de fin lin d'Egypte tiſſu en broderie, & ſon pavillon eſt d'hyacinthe & de pourpre. Les habitans de Sidon & d'Arad ſont ſes rameurs. Les Perſes, les Lydiens, & ceux de la Libye lui ſervent de ſoldats, & ſes pilotes ſont les plus ſages & les plus habiles de Tyr même. Le Prophéte, par ce langage figuré, a deſſein de nous montrer la puiſſance de cette ville. Mais il le fait d'une maniére encore plus énergique par le détail circonſtancié des différens peuples qui entroient dans ſon commerce. Il ſemble que les marchandiſes de toute la terre fuſſent raſſemblées dans cette ſeule ville, & les autres peuples paroiſſent moins ſes alliés que ſes tributaires.

Id. v. 12-24. Les Carthaginois trafiquoient avec Tyr en lui apportant toutes ſortes de

richesses, & remplissoient ses marchés d'argent, de fer, d'étain & de plomb. La Gréce, [a] Tubal, & Mosoch lui amenoient des esclaves, & des vases d'airain. Thogorma [b] des chevaux, & des mulets : [c] Dédam, des dents d'ivoire, & de l'ébéne. Les Syriens y exposoient en vente des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées, du fin lin, de la soie, & toutes sortes de marchandises précieuses. Les peuples de Juda & d'Israel y apportoient le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile & la résine : ceux de Damas, du vin excellent, & des laines d'une couleur vive & éclatante : d'autres peuples des ouvrages de fer, de la myrrhe, des cannes d'excellente odeur, de superbes tapis pour s'asseoir. L'Arabie, [d] & tous les Princes de Cédar, y amenoient leurs agneaux, leurs

a Tubal & Mosoch. *L'Ecriture joint toujours ces deux peuples. Le dernier désigne les Moscovites, & l'autre sans doute en étoit voisin.*

b Thogorma. *La Capadoce, d'où sortoient les chevaux les plus estimés, dont les Empereurs se réservérent les meilleurs & les plus fins pour leur écurie.*

c Dédam, *Peuple d'Arabie.*

d L'Arabie, *déserte.* Cédar *étoit dans le voisinage.*

béliers, & leurs boucs: Saba [a] & Réma les plus excellens parfums, les pierres précieuses, & l'or: d'autres enfin des bois de cédre, des balles d'hyacinthe & d'ouvrages en broderie, & toutes sortes de marchandises précieuses.

Je n'entreprends point de distinguer exactement la situation des différens peuples dont il est parlé dans Ezéchiel: ce n'en est point ici le lieu. Il me suffit d'avertir en général que ce long dénombrement, dans lequel il a plu au Saint-Esprit de descendre par raport à la ville de Tyr, est une preuve bien claire que son commerce n'avoit d'autres bornes que celles du monde connu pour lors. Aussi se regardoit-elle comme la ville commune de toutes les nations, & comme la Reine de la mer. Isaïe nous peint sa fierté par des couleurs bien vives, mais bien naturelles, en marquant que Tyr portoit sur son front le diadême; que les plus illustres Princes de l'univers étoient ses correspondans, & ne pouvoient se passer de son tra-

a Saba & Réma. *Peuples de l'Arabie heureuse. Toute l'antiquité a vanté les richesses & les aromates de ces peuples.*

fic; que les riches négocians qu'elle renfermoit dans son enceinte étoient en état de disputer le rang aux têtes couronnées, & prétendoient au moins leur être égaux. *Quis cogitavit hoc super Tyrum, quondam coronatam; cujus negociatores principes, institores ejus inclyti terræ?* Isai. 23. 8.

J'ai raporté ailleurs la ruine de l'ancienne Tyr par Nabucodonosor après un siége de treize ans, & l'établissement de la nouvelle Tyr, qui se remit bientôt en possession de l'empire de la mer, & continua son négoce avec plus de succès encore & plus d'éclat qu'auparavant, jusqu'à ce qu'enfin Alexandre le Grand l'aiant prise d'assaut, lui ôta sa marine & son commerce, qui furent transférés à Alexandrie, comme je le dirai bientôt.

Pendant que l'une & l'autre Tyr éprouvoient de si grandes révolutions, Carthage, la plus considérable de ses colonies, étoit devenue tres florissante. Le trafic lui avoit donné la naissance, le trafic lui donna l'accroissement, & la mit en état de disputer lontems à Rome l'empire du monde. Sa situation étoit bien plus avantageuse que celle de Tyr. Elle étoit en

égale distance de toutes les extrémités de la mer Méditerranée ; & les côtes d'Afrique, où elle étoit située, région vaste & fertile, lui fournissoient abondamment les blés nécessaires pour sa subsistance. Avec de tels avantages, ces Africains, mettant à profit l'heureux génie pour le négoce & la navigation qu'ils avoient apporté de Phénicie, acquirent une si grande science de la mer, qu'en cela, selon le témoignage de Polybe, nulle autre nation ne les égaloit. Par là ils parvinrent à une si grande puissance, qu'au commencement de la troisiéme guerre qu'ils eurent contre les Romains, & qui causa leur ruine entiére, Carthage avoit sept cens mille habitans, & trois cens villes de sa dépendance dans le seul continent d'Afrique. Ils avoient été maîtres, non seulement de toute cette lisiére qui s'étend depuis la grande Syrte jusqu'aux Colonnes d'Hercule, mais encore de celle qui s'étend depuis ces mêmes Colonnes vers le midi, où Hannon Carthaginois bâtit tant de villes, & établit tant de colonies. En Espagne, qu'ils avoient presque toute conquise, Asdrubal, qui y vint comman-

Polyb. l. 6. p. 494.

der après Barca pere d'Annibal, y avoit fondé Carthagéne, une des plus célébres villes qui fût alors. La Sicile en grande partie, & la Sardaigne avoient aussi autrefois reconnu leur puissance.

La postérité auroit tiré de grandes lumiéres des deux monumens illustres des navigations de ce peuple dans les relations des voiages de Hannon qui est qualifié Roi des Carthaginois, & de Himilcon, si le tems les avoit conservés. Le premier avoit décrit les voiages qu'il avoit faits dans l'Océan hors des Colonnes d'Hercule, le long de la côte occidentale d'Afrique; & le second, ceux qu'il avoit faits le long de la côte occidentale de l'Europe: l'un & l'autre par l'ordre du Sénat de Carthage. Mais le tems a consumé ces Ecrits.

Ce peuple n'épargnoit ni soins ni dépenses pour perfectionner le négoce & la navigation. C'étoit là son unique étude. Les autres arts & les sciences n'étoient point cultivées à Carthage. On ne s'y piquoit point de bel esprit. On n'y faisoit profession ni de poésie, ni d'éloquence, ni de philosophie. Les jeunes gens, dès leur en-

fance, n'entendoient parler que de comptes, que de marchandises, que de vaisseaux, que de voiages sur mer. L'habileté dans le trafic étoit comme une succession dans les familles, & faisoit la meilleure partie de l'héritage des enfans : & comme ils ajoutoient à l'expérience de leurs peres leurs propres réflexions, on ne doit pas être surpris que cette habileté allât toujours en croissant, & fit de si merveilleux progrès.

Aussi le Commerce éleva Carthage à un si haut degré de richesses & de puissance, qu'il falut aux Romains deux guerres, l'une de vingt-trois ans, l'autre de dix-sept, toutes deux cruelles & douteuses, pour domter cette rivale ; & qu'enfin Rome triomphante crut ne pouvoir l'assujettir & la subjuguer entiérement, qu'en lui ôtant les ressources qu'elle eût encore pu trouver dans le Négoce, & qui pendant un si long tems l'avoit soutenue contre toutes les forces de la République.

Jamais Carthage n'avoit été plus puissante sur mer, que lorsqu'Alexandre assiégea Tyr sa métropole. Sa fortune commença dès lors à décliner.

L'ambition fut la ruine des Carthaginois. Il leur couta cher de s'être ennuiés de l'état pacifique de Marchands, & d'avoir préféré la gloire des armes à celle du trafic. Leur ville, que le Commerce avoit peuplé d'une si grande multitude d'habitans, en vit diminuer le nombre, pour fournir des troupes & des recrues à leurs armées. Leurs flotes, accoutumées à ne porter que des Marchands & des marchandises, ne furent plus chargées que de munitions de guerre & de soldats; & de leurs plus sages & plus heureux Négocians, il se forma des Chefs & des Généraux d'armées, qui lui procurérent à la vérité une gloire bien éclatante, mais de peu de durée, & bientôt suivie de sa ruine entiére.

La prise de Tyr par Alexandre le Grand, & la fondation d'Alexandrie qui la suivit de près causérent une grande révolution dans les affaires du Commerce. Ce nouvel établissement est, sans contredit, le plus grand, le plus noble, le plus sage, & le plus utile dessein qu'ait formé ce Conquérant.

Il n'étoit pas possible de trouver

une plus heureuse situation, ni plus propre à devenir le dépôt de toutes les marchandises de l'Orient & de l'Occident. Cette ville avoit d'un côté un libre commerce avec l'Asie & avec tout l'Orient par la mer Rouge. La même mer & le Nil lui donnoient entrée dans les vastes & riches contrées de l'Ethiopie. Le commerce du reste de l'Afrique & de l'Europe lui étoit ouvert par la mer Méditerranée: & si elle vouloit faire le négoce intérieur de l'Egypte, elle avoit, outre la commodité du Nil & des canaux faits de main d'hommes, le secours des Caravanes, si commodes pour la sureté des Marchands, & pour le transport des marchandises.

Voila ce qui porta Alexandre à juger cette place très propre à en faire une des plus belles villes & un des plus beaux ports du monde. Car l'île de Pharos, qui n'étoit pas alors jointe au continent, lui en fournissoit un magnifique après sa jonction, aiant deux entrées, où l'on voioit arriver de toutes parts les vaisseaux étrangers, & d'où partoient sans cesse des vaisseaux Egyptiens, qui portoient leurs Négocians & leur commerce dans toutes

les parties de la terre alors connues.

Alexandre vécut trop peu pour être le témoin de l'état heureux & floriſſant où le Commerce devoit élever ſa ville. Les Ptolémées, qui, après ſa mort, eurent l'Egypte en partage, prirent le ſoin de ſoutenir le négoce naiſſant d'Alexandrie ; & bientôt ils le portérent à un degré de perfection & d'étendue, qui fit oublier & Tyr & Carthage, leſquelles, pendant un très long tems, avoient fait preſque ſeules & raſſemblé chez elles le commerce de toutes les autres nations.

De tous les Rois d'Egypte, Ptolémée Philadelphe fut celui qui contribua le plus à y perfectionner le Commerce. Pour cet effet, il entretenoit ſur mer de nombreuſes flotes, dont Athénée fait un dénombrement & une deſcription, qu'on ne peut lire ſans étonnement. Outre plus de ſix vingts vaiſſeaux à rames de grandeur extraordinaire, il lui attribue plus de quatre mille autres navires, qui étoient emploiés au ſervice de ſon Etat & à l'avancement du Commerce. Il poſſédoit un grand Empire, qu'il avoit formé en étendant les bornes du roiaume d'Egypte dans l'Afrique,

Athen. l. 5. p. 203.

dans l'Ethiopie, dans la Syrie; & au delà de la mer, s'étant rendu maître de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lycie, de la Carie, & des Cyclades, & possédant dans ses Etats près de quatre mille villes. Pour mettre le comble au bonheur de ces provinces, il voulut y attirer par le Commerce les richesses & les commodités de l'Orient, & pour en faciliter la route, il bâtit exprès une ville sur la côte occidentale de la mer Rouge, creusa un canal depuis Coptus jusqu'à cette mer, & fit préparer des hotelleries le long de ce canal pour la commodité des marchands & des voiageurs, comme je l'ai marqué dans son lieu.

Tome VII. p. 478.

Ce fut cette commodité de l'entrepos des marchandises à Alexandrie, qui répandit dans toute l'Egypte des richesses immenses: richesses si considérables, qu'on assure que le seul produit des droits d'entrée & de sortie sur les marchandises qui entroient dans les Douannes d'Alexandrie, montoient chaque année à plus de trente sept millions de livres, quoique la plupart des Ptolémées fussent assez modérés dans les impôts qu'ils mettoient sur leurs peuples.

Cic. apud Strab. l. 17. p. 798.

Tyr, Carthage, & Alexandrie ont été ſans contredit les villes de l'antiquité les plus fameuſes pour le Commerce. Il s'exerça auſſi avec ſuccès, mais non avec tant de réputation, à Corinthe, à Rhodes, à Marſeille, & dans pluſieurs autres villes particuliéres.

ARTICLE TROISIEME.

Objet & matiére du Commerce.

LE PASSAGE d'Ezéchiel que j'ai cité au ſujet de Tyr, renferme preſque tout ce qui faiſoit la matiére de l'ancien Commerce: l'or, l'argent, le fer, le cuivre, l'étain, le plomb; les perles, les diamans, & toutes ſortes de pierres précieuſes; la pourpre, les étofes, les toiles; l'ivoire, l'ébéne, les bois de cédre; la myrrhe, les cannes odoriférantes, les parfums; les eſclaves, les chevaux, les mulets; le froment, le vin, les beſtiaux; enfin toutes ſortes de marchandiſes précieuſes. Je ne m'arréterai ici qu'à ce qui regarde les Mines de fer, de cuivre, d'or, d'argent; les perles, la pourpre, la ſoie; & je ne traiterai que fort légérement toutes ces ma-

tiéres. Pline le naturaliste sera mon guide ordinaire dans celles qu'il a expliquées. Je ferai grand usage des savantes remarques de l'Auteur de l'Histoire naturelle de l'Or & de l'Argent, extraite du XXXIIIe Livre de Pline, & imprimée à Londres.

§. I.

Mines de FER.

IL EST CERTAIN que l'usage des métaux, particuliérement du fer & du cuivre, est presque aussi ancien que le monde : mais il ne paroit pas que dans les premiers siécles il fût beaucoup question de l'or ni de l'argent. Uniquement occupés des besoins pressans, les premiers habitans du monde firent ce que font & doivent faire ceux des nouvelles colonies. Ils pensérent à bâtir des maisons, à défricher la terre, & à se fournir des instrumens nécessaires pour couper des arbres, pour tailler des pierres, & pour toutes les opérations méchaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer, de cuivre, ou d'acier, ces matériaux essentiels devinrent, par une conséquence

néceffaire, les principaux objets de leur recherche. Ceux qui fe trouvérent établis dans les pays qui les produifent, ne furent pas lontems fans en connoitre l'importance. On en venoit chercher de toutes parts; & leur terre, ingrate en apparence & ftérile pour toute autre chofe, devint pour eux un fond des plus abondans & des plus fertiles. Rien ne leur manquoit avec cette marchandife, & les barres de fer étoient des lingots qui leur procuroient toutes les commodités & toutes les douceurs de la vie.

Il feroit curieux de favoir où, quand, comment, & par qui ces matériaux ont été découverts. Cachés comme ils font à nos yeux, & envelopés dans les entrailles de la terre en petites particules presque imperceptibles, qui n'ont aucun raport apparent & aucune difpofition prochaine aux différens ouvrages que l'on en compofe, qui peut avoir indiqué aux hommes les ufages qu'ils en pouvoient tirer? C'eft faire trop d'honneur au hazard, de lui en imputer la découverte. L'importance infinie, & la néceffité prefque indifpenfable des inftrumens qu'ils nous fourniffent, mé-

ritent bien, ce femble, que l'on y reconnoiffe le concours & la bonté de la Providence. Il eft vrai qu'elle fe plait ordinairement à cacher fes plus merveilleux bienfaits fous des événemens qui ont toute l'apparence de cas fortuit & de pur hazard. Mais des yeux attentifs & religieux ne s'y trompent point, & découvrent clairement fous ces voiles la bonté & la libéralité de Dieu, d'autant plus digne d'admiration & de reconnoiffance qu'elle fe montre moins. C'eft une vérité que les payens mêmes ont reconnue, comme je l'ai déja obfervé.

Il eft remarquable que [a] le fer, qui eft de tous les métaux le plus néceffaire, eft auffi le plus commun, le plus facile à trouver, le moins profondément caché en terre, & le plus abondant.

Comme je trouve peu de chofes dans Pline fur la maniére dont les Anciens découvroient & préparoient les métaux, je fuis obligé d'avoir recours à ce qu'en difent les Modernes, pour donner au moins aux Lecteurs

a Ferri metalla ubique propemodum reperiuntur. . . . Metallorum omnium vena ferri largiffima eft. *Plin. l.* 34. *c.* 14.

quelque légére idée de ce qui se pratique actuellement dans la découverte, la préparation, & la fonte de ces métaux, dont une partie avoit lieu aussi dans l'antiquité.

La matiére d'où se tire le fer (en terme de l'art on l'appelle *la mine de fer*) se trouve dans la terre à différentes profondeurs, quelquefois en pierres de la grosseur du poing, & quelquefois en grains détachés les uns des autres, & de la grosseur des pois. Celle-ci est ordinairement la meilleure.

Pour faire fondre cette matiére, après qu'on l'a bien lavée, on en jette à des heures réglées une certaine quantité dans un grand fourneau bien échaufé par un feu de charbon dont l'activité est produite par le vent perpétuel de deux soufflets énormes qu'une roue fait hausser & baisser, & dont les deux ouvertures aboutissent dans un seul tuyau placé au bas du fourneau à l'endroit jusqu'où peut s'élever la superficie de la matiére fondue. A cette quantité de mine on ajoute toujours en même tems une autre quantité également réglée de charbon pour entretenir le feu, &

de Castine, qui est une espéce de pierre blanche, sans laquelle la mine bruleroit plutôt que de fondre.

A certains tems marqués, comme de douze heures en douze heures, & quand il y a une quantité suffisante de matiére fondue, on la fait couler du fourneau par un trou fait exprès pour cela, & qui n'étoit bouché qu'avec du mortier; d'où sortant avec rapidité comme un torrent de feu, elle tombe dans un creux fait dans le sable, de forme triangulaire comme un prisme de la longueur d'environ quatorze ou quinze piés. C'est ainsi que se forme ce qu'on appelle *la gueuse*, qui est une grosse piéce de cette matiére pesant souvent jusqu'à deux ou trois mille livres, & qui n'est encore que de la fonte pareille à celle dont on fait les plaques de cheminées.

On la porte ensuite à un fourneau de la forge appellé *la rafinerie*, où par le moien du feu qui la purifie, & du marteau qui en écarte & détache les parties étrangéres, elle commence à acquérir la qualité de fer.

Les nouvelles piéces de fer qu'en termes de l'art on a mises à terre à

ce fourneau, paſſent de là à un autre nommé *chauferie* ou *martelleric*; où, après un nouvel épurement par le feu, on en forge des barres avec l'aide d'un gros marteau peſant quelquefois juſqu'à quinze cens livres, & mis en mouvement, comme les autres, par des roues que l'eau fait tourner.

Il y a encore une autre machine compoſée de différentes roues aſſemblées avec un art merveilleux, où ces mêmes barres de fer, quand on les deſtine à certains uſages, ſont tout d'un coup ſéparées en ſept ou huit verges ou baguettes d'environ un demi-pouce d'épaiſſeur. C'eſt ce qu'on appelle *la fenderie.*

Dans quelques endroits, au lieu de former *une gueuſe* de la matiére qui ſort du premier fourneau, pour la réduire en fer, on ſe borne à la faire couler dans des moules diverſement préparés, ſuivant la diverſité des ouvrages qu'on veut fondre, comme des marmites, plaques de cheminées, & autres uſtenciles de fonte.

L'ACIER eſt une eſpéce de fer rafiné & purifié par le feu, qui le rend plus blanc, plus ſolide, & d'un grain plus menu & plus fin. C'eſt de

tous les métaux le plus dur, quand il est préparé & *trempé* comme il faut. Cette *trempe* se fait dans de l'eau froide, & demande une grande attention de la part de l'Ouvrier, pour tirer du feu l'acier quand il y a pris un certain degré de chaleur.

Stridentia tingunt Æra lacu.

Qu'on examine un couteau, un rasoir, bien tranchans, bien affilés: croiroit-on qu'ils pussent se former d'un peu de terre, ou de quelques pierres noirâtres? Quelle distance d'une matiére si informe à des instrumens si polis & si luisans! De quoi n'est point capable l'industrie humaine!

Mémoires de l'Acad. des Sciences, an. 1716.

M. de Reaumur observe, au sujet du fer, une chose qui paroit bien digne d'être remarquée. Quoique le feu le rende rarement, ou ne le rende presque jamais, aussi liquide qu'il rend l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, & le plomb; cependant c'est de tous les métaux celui qui se moule le plus parfaitement, qui s'insinue le mieux dans les plus petits creux des moules, & qui en prend le plus exactement les impressions.

§. II.

§. II.

Mines de CUIVRE *ou* D'AIRAIN.

LE CUIVRE, qu'on nomme autrement l'Airain, eſt un métal dur, ſec, peſant. On le tire des mines comme les autres métaux; & on l'y trouve, auſſi bien que le fer, ou en poudre, ou en pierre.

Avant que de le fondre, il faut beaucoup le laver, afin d'en ſéparer la terre qui y eſt mêlée. On le fait fondre enſuite dans les fourneaux par de grands feux, & l'on fait couler la matiére fondue dans des moules. Le Cuivre qui n'a eu que cette premiére fonte, eſt le Cuivre commun & ordinaire.

Pour [a] le rendre plus pur & plus beau, on le fait refondre une ou deux fois. Lorſqu'il a ſoutenu pluſieurs fois le feu, & qu'on en a ſéparé les parties les plus groſſiéres, on l'appelle *Roſette*, & c'eſt le Cuivre le plus pur & le plus net.

Le Cuivre naturel eſt rouge; & ce qu'on nomme Cuivre jaune, eſt du Cuivre jauni avec la Calamine.

a Præterea ſemel recoquunt: quod ſæpius feciſſe, bonitati plurimum confert. *Plin. l.* 34. *c.* 8.

La *Calamine*, qu'on nomme aussi [a] *Cadmie*, est un minéral, ou terre fossile, qui s'emploie par les Fondeurs, pour teindre le Cuivre rouge en jaune. Elle ne devient jaune, que quand on la fait recuire à la manière des briques : & ce n'est qu'après cette cuisson qu'on s'en sert pour jaunir & augmenter la Rosette, ou Cuivre rouge.

Le Cuivre jaune est donc un mélange de Cuivre rouge avec de la Calamine, laquelle augmente son poids depuis dix jusqu'à cinquante par cent selon la différente bonté du Cuivre. On l'appelle aussi *Léton*, & en latin *aurichalcum*.

Le *Bronze* est un métal factice, & composé du mélange de plusieurs métaux.

Pour les belles statues de bronze, l'alliage se fait moitié de Cuivre rouge, & moitié de Léton ou Cuivre jaune. Dans le Bronze ordinaire, l'alliage se fait avec de l'étain, & même avec du plomb quand on va à l'épargne.

a Venæ [æris] quo dictum est modo, effoditur, ignique perficitur. Fit & è lapide ærofo, quem vocant. *Cadmiam. Plin. l.* 34. *c.* 1.

La *Fonte* eſt auſſi une eſpéce de Cuivre mélangé, qui ne différe du Bronze que par le plus ou le moins d'alliage.

L'art de fondre, ou, comme on dit maintenant, de jetter en bronze, eſt très ancien. On a eu en tout tems des vaſes de métal, & différens ouvrages curieux qui en étoient formés. Il faloit qu'à la ſortie d'Egypte la fonte fût déja très commune, puiſque dans le déſert, ſans grands préparatifs, on forma une ſtatue qui avoit ſes linéamens & ſa figure, & qui repréſentoit un veau. On fabriqua, bientôt après, la mer d'airain, & toutes ſortes de vaſes pour le tabernacle, & enſuite pour le temple. On ſe contentoit ſouvent de former une ſtatue de lames battues, & jointes enſemble par le marteau.

L'invention de ces ſimulacres, ou fondus, ou battus, prit ſon origine en Orient auſſi bien que l'idolatrie, & ſe communiqua enſuite à la Gréce, qui porta cet art à ſa derniére perfection.

L'airain le plus célébre & le plus eſtimé chez les Grecs, étoit celui de Corinthe, dont j'ai parlé ailleurs, &

celui de Délos. Cicéron[a] les joint dans une de ses harangues, où il parle d'un vase d'airain appellé *authepsa*, où la viande se cuisoit avec très peu de feu & comme d'elle-même : vase qui fut vendu si cher, que les passans, qui en entendoient crier le prix à l'encan, crurent qu'il s'agissoit de la vente d'une terre.

On prétend que l'airain a été emploié avant le fer pour fabriquer les armes. Il a été certainement avant l'or & l'argent pour la fabrique des monnoies, du moins à Rome. Elles consistoient d'abord dans une masse d'airain plus ou moins pesante, que l'on donnoit au poids, sans qu'elle eût aucune marque ni figure déterminée : d'où vient cette formule usitée dans les ventes, *per æs & libram*. Ce fut Servius Tullius, sixiéme roi de Rome, qui le premier l'assujettit à une forme & à une empreinte particuliére. Et[a] comme alors les plus grandes richesses con-

a Domus referta vasis Corinthiis & Deliacis : in quibus est authepsa illa, quam tanto pretio nuper mercatus est, ut, qui prætereuntes pretium enumerari audiebant, fundum venire arbitrarentur. *Orat. pro Rosc. Amer. n.* 133.

b Servius Rex, primus signavit æs. Antea rudi usos Romæ Timæus tradit. Signatum est nota pecudum : unde pecunia appellata. *Plin. l.* 33. *c.* 3.

ſiſtoient en beſtiaux, beufs, brebis, pourceaux, on fit imprimer leur figure, ou celle de leur tête, ſur la premiére monnoie qui fut fabriquée; & elle fut appellée *pecunia*, du mot *pecus*, qui ſignifie toute ſorte de bétail. Ce ne fut que ſous le Conſulat de Q. Fabius & de Ogulnius, cinq ans avant la premiére guerre Punique, l'année de Rome 485, que la monnoie d'argent y fut miſe en uſage. On retint toujours néanmoins l'ancien langage & l'ancienne dénomination tirée du mot *æs*, airain. De là ces expreſſions: *æs grave*, (du cuivre peſant) pour exprimer, au moins dans l'origine de cette dénomination, les as du poids d'une livre; *ærarium*, le tréſor public, où il n'y avoit autrefois que de l'airain; *æs alienum*, l'argent qu'on a emprunté; & beaucoup d'autres pareilles. Plin. l. 34. c. 1.

§. III.

Mines D'OR.

POUR TROUVER l'Or, dit Pline, on s'y prend parmi nous de trois maniéres différentes. On le tire ou des riviéres, ou des entrailles de la terre en la creuſant, ou des ruines des mon- Plin. l. 33. c. 4.

tagnes en les perçant & les bouleversant.

1. *Or tiré des riviéres.*

ON RAMASSE l'or en petits grains ou parcelles sur le bord des riviéres, comme en Espagne sur les bords du Tage, en Italie sur le Pô, en Thrace sur l'Hébre, sur le Pactole en Asie, & enfin sur le Gange dans les Indes : & [a] il faut convenir que celui qu'on trouve de cette maniére est le meilleur de tous, parce qu'aiant couru lontems sur les cailloux, ou sur l'aréne, il a eu tout le loisir de s'y décrasser & de s'y polir.

Les riviéres que je viens de nommer n'étoient pas les seules qui traînassent de l'or. Notre Gaule avoit aussi cet avantage. Diodore dit que la nature lui avoit donné l'or par privilége, sans le lui faire chercher par l'art & par le travail ; qu'il étoit mélé avec le sable des riviéres ; que les Gaulois savoient laver ces sables, en tirer l'or, & le fondre ; & qu'ils en faisoient des anneaux, les bracelets, des ceintures, & d'autres pareils ornemens. On

Diod. l. 5.

a Nec ullum absolutius aurum est, ut cursu ipso trituque perpolitum. *Plin.*

nomme encore quelques riviéres en France qui ont conservé ce privilége : le Rhin, le * Rhône, la Garonne, le Doux qui passe dans la Franche Comté, la Céze & le Gardon qui prennent leur origine dans les Sévennes, l'Ariége dans le pays de Foix, & quelques autres. A la vérité les récoltes qu'on y fait ne sont pas considérables, & suffisent à peine pour faire vivre pendant quelques mois les paysans qui s'occupent à ce travail. Il y a des jours heureux, qui leur valent plus d'une pistole : mais ils sont achetés par d'autres qui ne leur produisent presque rien.

Mémoires de l'Acad. des Sciences. an. 1718.

2. *Or tiré des entrailles de la terre.*

CEUX qui cherchent de l'or, commencent par aller à la découverte de ce qu'on appelle en françois *la Manne*, sorte de terre, qui par sa couleur, & par les exhalaisons qui en sortent, donne à connoître à ceux qui s'entendent aux Mines qu'il y a de l'or au-dessous.

Aussitôt que *le banc de terre à or* se

* *On prétend que l'Arve, qui se jette dans le Rhône un peu au dessous de Genéve, entraîne quelques paillettes d'or, non le Rhône même.*

découvre, il faut en détourner l'eau, & creuser à force de bras cette terre précieuse, qu'on enleve, & qu'on porte aux lavoirs. La terre y aiant été mise, on y fait couler un ruisseau d'eau vive, proportionnée à la terre qu'on veut laver; & pour aider la rapidité de l'eau, on se sert d'un crochet de fer, avec lequel on remue & délaie cette terre, ensorte qu'il ne reste plus dans le bassin qu'un sédiment de sable noir, où l'or se trouve mêlé. On met ce sédiment dans un grand plat de bois, enfoncé dans son milieu de quatre ou cinq lignes, & à force de le laver à plusieurs eaux, & de l'agiter fortement, *conjecturâ*, il ne reste plus qu'un sable de pur or. Voila ce qu'on fait aujourd'hui au Chily. Et c'est ce qu'on faisoit aussi du tems de Pline. *Aurum qui quærunt, ante omnia segullum tollunt: ita vocatur indicium. Alveus hic est: arenæ lavantur, atque ex eo quod resedit conjecturâ capitur.* Tout se trouve réuni dans ce peu de mots. *Segullum*; c'est ce que nous appellons la Manne. *Alveus hic est*: c'est le banc de terre à or. *Arenæ lavantur*: voila les lavoirs. *Atque ex eo quod resedit*: voilà le sédiment de sable noir où l'or est renfermé. *Con-*

Voyez le Dictionnaire du Commerce.

Plin. lib. 33. cap. 4.

jecturâ capitur : voila l'agitation des matiéres, & l'écoulement de l'eau, & le ſable de pur or qui demeure.

Il arrive quelquefois, que, ſans fouiller bien avant, on trouve l'or ſur la ſuperficie de la terre : mais ce bonheur eſt rare, quoiqu'il ne ſoit pas ſans exemple. Car il n'y a pas encore fort lontems, dit Pline, qu'on en trouva en Dalmatie de cette eſpéce ſous l'Empire de Néron, & en ſi grande quantité, qu'on en ramaſſoit juſqu'à cinquante livres par jour pour le moins. *Plin. ibid.*

Pour l'ordinaire, il faut creuſer bien avant, & former des canaux ſouterrains, où l'on trouve du marbre, & de petits cailloux envelopés de l'or même. On pouſſe ces canaux à droite & à gauche, ſelon le cours de la veine d'or ; & à l'égard de la terre qui demeure ſuſpendue par deſſus, on la ſoutient par de bonnes poutres d'eſpace en eſpace. Quand on en a tiré la *Mine*, c'eſt-à-dire la glébe ou pierre métallique dont ſe forme l'or, qu'on appelle communément *Minerai*, on la caſſe, on la pile, on la réduit en poudre, on la lave, puis on la fait paſſer par le feu. Ce qui ſort le premier du fourneau, n'eſt encore nommé qu'ar-

gent : car il y en a toujours de mêlé avec l'or.

On appelle en latin *Scoria* l'Ecume qui résulte du fourneau. C'est comme l'ordure ou la crasse du métal, que le feu rejette ; ce qui n'est pas particulier à l'or, mais commun à toutes les matiéres métalliques. Du reste, on ne jette point cette crasse, on la pile & on la calcine de nouveau, pour en extraire ce qui y est resté de bon. Le creuset où se fait cette préparation, doit être d'une certaine terre blanche qui approche de l'argile. Il n'y en a guéres d'autre qui puisse souffrir le feu, le soufflet, & l'ardeur même de la matiére fondue.

On l'appelloit Tasconium.

Diod. l. 3.

Ce métal est bien précieux, mais coute des peines infinies. On employoit au travail des Mines les esclaves, & les criminels condannés à mort. La soif de l'or a toujours éteint dans les hommes tout sentiment d'humanité. Diodore de Sicile marque que ces malheureux, chargés de chaînes, n'avoient aucun repos ni jour ni nuit ; qu'ils étoient traités avec la derniére dureté ; & que pour leur ôter toute espérance de pouvoir se sauver en corrompant leurs gardes,

on choisissoit pour ce ministére des soldats qui parlassent une autre langue qu'eux, & avec qui par conséquent ils ne pussent avoir aucun commerce, ni former aucun complot.

3. Or tiré des Mines qui se rencontrent dans les montagnes.

IL Y A une autre méthode de trouver l'or, qui regarde proprement les lieux élevés & montagneux, tels qu'on en rencontre souvent en Espagne. Ce[a] sont des montagnes séches & stériles pour toute autre chose, qu'on force à rendre leur or, pour se dédommager en quelque sorte de leur stérilité à tout autre égard. *Plin. l. 33. c. 4.*

D'abord, on commence par faire de grands trous à droite & à gauche. On attaque ensuite la montagne même à l'aide des flambeaux ou des lampes. Car il ne faut plus parler de jour : la nuit y dure autant que le travail, & se prolonge l'espace de plusieurs mois. A peine a-t-on percé un peu avant, qu'il se forme dans la terre des crevas-

a Cetera montes Hispaniarum aridi sterilesque, in quibus nihil aliud gignatur, huic bono fertiles esse coguntur. *Plin.*

ses qui l'éboulent, & qui accablent quelquefois les pauvres Mineurs : [a] ensorte, dit Pline, qu'il y a aujourd'hui beaucoup moins d'audace & de témérité à aller chercher les perles en Orient au fond des eaux, qu'à fouiller l'or dans le sein de la terre, devenue par notre avarice plus dangereuse que la mer même.

Il faut donc dans ces mines-ci, comme dans les premiéres dont j'ai parlé, ménager d'espace en espace de bonnes voutes, qui soutiennent la montagne percée. Car on y trouve aussi de grandes masses de pierre, qu'il faut rompre à force de feu & de vinaigre. Mais comme la fumée & les vapeurs du feu étouferoient bientôt les ouvriers, on est obligé le plus souvent, & sur tout lorsqu'on est un peu avancé, de rompre à coups de pics & de pieux ces masses énormes, & d'en arracher peu-à-peu de gros quartiers, & de se les donner ensuite de main en main & d'épaule en épaule le long du boiau, jusqu'à ce qu'on en soit délivré. On passe à ce travail les jours &

a Ut jam minùs temerarium videatur è profundo maris petere margaritas : tanto nocentiores fecimus terras. *Plin.*

les nuits. Il n'y a que les derniers ouvriers qui voient la lumiére du jour : tous les autres travaillent à la lueur des lampes. Si le roc se trouve trop long ou trop épais, ils prennent à côté, & conduisent leur boiau en ligne courbe.

Quand l'ouvrage est achevé, & que ces conduits souterrains sont poussés assez loin, ils coupent par le bas les soutiens de ces voutes situés d'espace en espace. C'est le signal ordinaire de la ruine qui va s'en suivre, & dont s'aperçoit le premier celui qui fait sentinelle au-dessus de la montagne par l'affaissement de la voute qui commence à crouler : & celui-ci aussitôt, de la voix ou par le bruit de l'airain qu'il frape, avertit les travailleurs de se mettre en sureté, & court le premier pour s'y mettre lui-même. La montagne, sappée ainsi de tous côtés, tombe sur elle-même, & se brise avec un fracas épouvantable. Les [a] ouvriers victorieux jouissent alors paisiblement du spectacle de la nature bouleversée. Cependant l'or n'est pas encore trouvé, & quand ils ont com-

a Spectant victores ruinam naturæ : nec tamen adhuc aurum est. *Plin.*

mencé à percer la terre, ils ne ſavoient pas encore s'il y en avoit. L'eſpérance & l'avidité leur ont ſuffi pour entreprendre ces travaux, & pour affronter ces dangers.

Mais ce n'eſt là que le prélude d'un nouveau travail, encore plus grand & plus onéreux que le premier. Car il faut conduire l'eau des montagnes voiſines & plus élevées par des détours d'un très [a] long eſpace, pour la lâcher enſuite avec impétuoſité ſur les ruines qu'ils ont formées, & en enlever le métal précieux. Pour cela, il faut pratiquer de nouveaux canaux, tantôt plus ou moins élevés ſelon le terrain, & c'eſt ici où eſt le grand travail. Car il faut bien placer le niveau, & prendre ſes hauteurs dans tous les endroits où doit paſſer le torrent juſqu'à la montagne inférieure qu'on a éboulée, afin que l'eau ait aſſez de force pour arracher l'or par tout où elle paſſe : ce qui les oblige à la faire venir du plus haut qu'ils peuvent. Et pour ce qui eſt des inégalités qui ſe préſentent dans ſon cours, ils y ſubviennent par des canaux artificiels qui lui conſervent ſa pente, & qui l'empêchent de ſe diſ-

a A centeſimo plerumque lapide.

ſiper. Si ce ſont des rochers ſcabreux qui s'oppoſent au paſſage, il faut les tailler, les applanir par la pointe, & y ménager des orniéres pour les planches, qui doivent reſſerrer & continuer le canal. Aiant amaſſé leurs eaux des montagnes voiſines les plus élevées, d'où ſe doit faire le jet, ils y creuſent de grands réſervoirs, larges de deux cens piés en quarré, & de la profondeur de dix piés. Ils y laiſſent ordinairement cinq ouvertures de la largeur de trois ou quatre piés en quarré, pour y recevoir l'eau de divers endroits. Après quoi, la mare étant remplie, on leve la bonde, d'où ſe forme un torrent ſi violent & ſi impétueux, qu'il emporte tout, juſqu'à de groſſes pierres même.

Autre manœuvre dans la plaine, & au pié de la Mine. Il faut y creuſer de nouveaux foſſés, qui forment divers lits au torrent de degré en degré, juſqu'à ce qu'il ſe décharge dans la mer. Mais, de peur que l'or ne leur échape, ils y pratiquent d'eſpace en eſpace de bonnes couches d'*Ulex*, ſorte d'arbriſſeau qui revient aſſez à notre romarin, mais plus âpre, & par conſéquent plus propre à re-

tenir cette proie comme dans ses filets. Ajoutez qu'il faut encore de bonnes planches de chaque côté du fossé, pour retenir l'eau dans son lit; & lorsqu'il se rencontre des inégalités dangereuses, suspendre ces nouveaux canaux par des *chevalets, jusqu'à ce qu'enfin le torrent se perde dans les sables de l'Océan, au voisinage duquel sont communément les Mines.

L'or qu'on tire de la sorte au pié des montagnes, n'a pas besoin d'être purifié par le feu : car il est d'abord ce qu'il doit être. On le trouve en masses de diverses grandeurs, comme on en trouve aussi dans les Mines profondes, mais non pas si communément.

Pour ce qui est de ces branches de romarin sauvage qu'on y a emploiées, on les ramasse soigneusement, on les fait sécher, puis on les brûle : ensuite de quoi on en lave les cendres sur le gazon, où l'or tombe, & se recueille facilement.

Plin. l. 33. c. 3. Pline examine pourquoi l'or a été préféré aux autres métaux, & il en apporte plusieurs raisons.

* *Machines pour soutenir ces canaux faits de planches.*

C'eſt le ſeul de tous les métaux qui ne perd rien ou preſque rien par le feu, pas même dans les buchers & dans les incendies, où les flammes font le plus de ravage. On prétend même qu'il n'en eſt que meilleur lorſqu'il y a paſſé pluſieurs fois. C'eſt auſſi le feu qui en fait l'épreuve : car, pour être bon, il faut qu'il en prenne la couleur. C'eſt celui que les ouvriers appellent *obryzum*, de l'or affiné. Ce qu'il y a d'admirable dans cette épreuve, c'eſt que les charbons les plus ardens n'y font rien : il faut un * feu clair, un feu de paille pour le réſoudre, & y mettre un peu de plomb pour l'affiner.

L'or ne perd que très peu par l'uſage, & beaucoup moins qu'aucun autre métal, au lieu que l'argent, le cuivre, l'étain saliſſent les mains, & tracent des lignes noires ſur quelque matiére que ce ſoit ; ce qui eſt une preuve qu'ils ſouffrent du déchet, & que leur ſubſtance ſe détache plus aiſément.

* *Strabon fait la même remarque, & il en apporte la raiſon.* Paleâ facilius liquefit aurum: quia flamma mollis cum ſit, proportionem habet temperatam ad id quod cedit & facilè funditur ; carbo autem multum abſumit, nimis colliquans ſua vehementia, & elevans. *Strab. l. 3. p. 146.*

Il eſt le ſeul de tous les métaux qui ne contracte point de rouille, ni rien qui puiſſe en altérer la beauté, ni en diminuer le poids. C'eſt une choſe bien digne de notre admiration, que de toutes les ſubſtances celle de l'or ſe conſerve le mieux & en ſon entier ſans rouille, ſans craſſe, dans l'eau, dans la terre, dans l'ordure, dans les ſépulcres, & cela à travers tous les ſiécles. On voit des médailles frapées depuis plus de deux mille ans, qui paroiſſent comme ſorties tout récemment des mains de l'ouvrier.

On remarque[a] que l'or réſiſte aux impreſſions & aux morſures du ſel & du vinaigre, qui réſolvent & qui domtent toutes les autres matiéres.

Il[b] n'y a point de métal qui s'étende mieux, ni qui ſe diviſe en un plus grand nombre de parcelles en différens ſens. Une once d'or, par exemple, ſe partage en ſept cens cinquante feuilles, & plus s'il le faut; & chacune de ces feuilles a quatre doits en

a Jam contra ſalis & aceti ſuccos, domitores rerum, conſtantia. *Plin.*

b Nec aliud laxius dilatatur, aut numeroſiùs dividitur, ut pote cujus unciæ in ſeptingenas, & quinquagenas, plureſque bracteas, quaternûm utroque digitorum, ſpargantur. *Plin.*

quarré de largeur. Ce que dit Pline ici eſt certainement bien admirable : mais nous verrons bientôt que nos Ouvriers modernes ont pouſſé l'habileté en ce point, comme en beaucoup d'autres, infiniment plus loin que les Anciens.

Enfin l'or ſe laiſſe filer & tiſſer comme l'on veut, de même que la laine. On peut même le travailler ſans laine [& ſans ſoie,] ou avec l'une ou l'autre. Le premier des Tarquins triompha autrefois avec une tunique de drap d'or : & Agrippine, mere de Néron, lorſque l'Empereur Claude ſon époux donna au peuple un combat naval, y parut habillée d'une longue robe, toute de fil d'or, ſans aucune autre matiére.

Ce que l'on raporte de l'extrême petiteſſe & délicateſſe de l'or & de l'argent réduits en fil, paroitroit incroiable, s'il n'étoit confirmé par une expérience journaliére. Je ne ferai que copier ici ce qu'on en lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. An. 1713.

On ſait, y eſt-il dit, qu'un fil d'or n'eſt qu'un fil d'argent doré. Il faut donc étendre par le moien de la filiére un cilindre d'argent couvert de feuilles

d'or ; & ce cilindre devient fil, & fil toujours doré, à quelque longueur qu'il puisse parvenir. On le prend ordinairement de quarante-cinq marcs, & il a quinze lignes de diamétre, & à peu près vingt-deux pouces de hauteur. M. de Reaumur prouve que ce cilindre d'argent de 22 pouces vient par la filiére à en avoir 13963240, ou 1163520 piés, c'est-à-dire qu'il est devenu 634692 fois plus long qu'il n'étoit, & qu'il a près de 97 lieues de longueur, en mettant deux mille toises à la lieue. Ce fil se file sur de la soie ; & avant que de l'y filer, on le rend plat de cilindre qu'il étoit : & en l'applatissant on l'allonge ordinairement encore de $\frac{1}{7}$ au moins, de sorte que sa longueur de vingt-deux pouces se change en une de cent onze lieues. Mais on peut aller jusqu'à allonger ce fil de $\frac{1}{4}$ par l'applatissement, au lieu de ne l'allonger que de $\frac{1}{7}$, & par conséquent il aura six vingts lieues. Cela doit paroître une prodigieuse extension : & ce n'est encore rien.

Le cilindre d'argent de quarante-cinq marcs, & de vingt-deux pouces de long, a pu n'être couvert que d'une once de feuilles d'or. Il est vrai

que la dorure sera légére, mais elle sera toujours dorure ; & quand le cilindre passera par la filiére, & acquerra la longueur de cent vingt lieues, l'or n'abandonnera jamais l'argent. On peut voir déja par là combien l'once d'or qui envelopoit le cilindre d'argent de quarante-cinq marcs, a dû devenir extrêmement mince pour suivre toujours l'argent pendant un chemin d'une pareille longueur. M. de Reaumur ajoute encore à cette considération, que l'on voit sensiblement que l'argent est une fois plus doré en certains endroits qu'en d'autres : & il trouve enfin par le calcul que dans ceux où il l'est moins, il faut que l'épaisseur de l'or ne soit que de $\frac{1}{1050000}$ de ligne, petitesse si énorme, qu'elle échape autant à notre imagination, que celle des Infiniment petits de la Géométrie. Cependant elle est réelle, & produite par des instrumens méchaniques, qui ne peuvent être si fins qu'ils ne soient encore fort grossiers. Notre esprit se perd & s'éblouit dans la considération de tels objets : combien plus dans celle des Infiniment petits de Dieu !

ELECTRE.

Lib. 33. cap. 3. Il faut savoir, dit Pline que je copie dans toute la suite, qu'en toute sorte d'or il y a toujours de l'argent mêlé, plus ou moins : tantôt un dixiéme, tantôt un neuviéme, ou un huitiéme. On ne compte qu'une seule mine dans la Gaule, où l'on tire de l'or qui ne contient qu'une trentiéme partie d'argent : & c'est ce qui en fait monter le prix au-dessus de tous les autres. On nomme cet or, *Albicratense*, d'*Albicrat*. (C'est un ancien lieu de la Gaule près de Tarbes.) Il y avoit plusieurs mines dans les Gaules, qui depuis ont été négligées ou épuisées. Strab. l. 4. p. 190. Strabon parle de quelques-unes, & entr'autres de celles de Tarbes, qui étoient, dit-il, *très fécondes en or*. Car, sans pousser leurs canaux fort avant, ils trouvoient des pepins qui remplissoient le creux de la main, & qui n'avoient pas grand besoin de passer par le feu. Ils avoient aussi beaucoup de Βῶλοι. poudre d'or, & comme des grains, qui ne demandoient presque point d'affinage.

Pour l'or, continue Pline, où l'on

trouve jusqu'à un cinquiéme d'argent, on lui donne le nom d'ELECTRE; (on pourroit l'appeller de l'*Or blanc*, parce qu'il approche un peu de cette couleur, & qu'il est plus pâle.) Il paroit que les peuples les plus anciens en faisoient grand cas. Homére, dans la description du palais de Ménélas, le dépeint tout brillant d'or, d'électre, d'argent, & d'ivoire. L'Electre a ceci de particulier, qu'il brille beaucoup plus à la lumiére des lampes que ni l'or ni l'argent.

Odyss. l. 4. v. 71.

§. IV.

Mines D'ARGENT.

IL EN EST des Mines d'argent, pour plusieurs choses, comme de celles d'or. On creuse la terre, & on fait de longs boiaux à droite & à gauche selon le cours de la veine. Ce n'est point la couleur du métal qui fait naître l'espérance des travailleurs : nul éclat, nulle étincelle dans ces Mines, comme dans les autres. La terre qui renferme l'argent, est tantôt rousse, & tantôt cendrée : c'est aux ouvriers à la discerner par la pra-

Plin. l. 33. c. 6.

tique. Pour l'argent même, on ne sauroit l'affiner que par le feu, avec du plomb, ou avec la * mine même de l'étain. On appelle cette mine *galena*, & on la trouve communément dans la veine des Mines d'argent. Le feu ne fait autre chose que séparer ces matiéres, dont l'une se réduit en plomb ou en étain, & l'autre en argent : mais le dernier surnâge toujours, parce qu'il est plus léger, à peu près comme l'huile sur l'eau.

On trouvoit des Mines d'argent dans presque toutes les provinces de l'Empire Romain. En effet, on en tiroit d'Italie, près de Verceil; de Sardaigne, où il y en avoit beaucoup; des Gaules, en divers endroits; de l'Angleterre même; de l'Alsace, témoin Strasbourg, qui en a tiré son nom, *Argentorum*, & Colmar, *Argentaria*; de la Dalmatie & de la Pannonie, qui est maintenant la Hongrie; & enfin de l'Espagne & du Portugal, où étoit le plus beau.

Plin. ibid. Ce qu'il y a d'admirable dans les Mines d'argent, c'est que les tra-

* *La mine même de l'étain est cette matiére informe & confuse qui contient la substance du métal. On nomme cette matiére du mot général de* Marcassite, *sur tout par raport à l'or & à l'argent.*

vaux

vaux qui y furent commencés par les ordres * d'Annibal, y subsistent encore de nos jours, dit Pline, c'est-à-dire depuis plus de trois cens ans, & que les fossés y ont conservé les noms de ceux qui en firent la découverte, & qui étoient tous Carthaginois. Une de ces Mines entr'autres, encore aujourd'hui existante & nommée *Bebulo*, celle-là même qui produisoit à Annibal jusqu'à trois cens livres d'argent par jour, a été poussée depuis jusqu'à quinze cens pas d'étendue, & même à travers la montagne, par les peuples ** Accitaniens : lesquels, sans se reposer ni jour ni nuit, & se relevant seulement à la mesure chacun de leurs lampes, en ont fait écouler les eaux. Il y a aussi des veines d'argent qu'on découvre comme à fleur de terre.

Du reste, les Anciens connoissoient aisément quand ils étoient parvenus au bout de la veine ; c'est lorsqu'ils trouvoient de l'alun, après quoi ils ne cherchoient plus rien : quoique depuis peu (c'est toujours Pline qui parle) on ait trouvé après l'alun, une veine

* *Lorsqu'il y vint pour faire le siége de Sagonte.*

** *Les peuples de Murcie & de Valence, qui faisoient partie du district de Carthage la nouvelle.*

blanche de cuivre, ce qui a servi de nouvel indice aux ouvriers, pour leur marquer la fin de la veine.

La découverte des métaux dont nous avons parlé jusqu'ici, est une merveille qu'on ne se lasse point d'admirer. Il n'y avoit rien de plus caché dans la nature, que l'or & l'argent. Ils étoient ensevelis dans de profondes Mines, mélées de roches fort dures, & en apparence fort inutiles ; & les parties de ces précieux métaux étoient si confondues avec des corps étrangers, si imperceptibles par ce mélange, si difficiles à séparer, qu'il ne paroissoit pas possible que l'industrie de l'homme pût les déterrer, les réunir, les purifier, les convertir à ses usages. L'homme cependant en est venu à bout ; & il a tellement perfectionné ses premiéres découvertes sur cette matiére par ses réflexions, qu'on diroit que l'or & l'argent ont été formés en masse dès le commencement, & qu'ils ont été aussi visibles que les cailloux qui sont sur la surface de la terre. Mais l'homme, par lui-même, étoit-il capable de faire de si merveilleuses découvertes ? [a] Cicéron dit en termes

[a] Aurum & argentum, æs, ferrum, frustra natura divina genuisset, nisi eadem docuisset quemad-

exprès, qu'en vain Dieu auroit formé dans le ſein de la terre l'or, l'argent, l'airain, & le fer, s'il n'avoit enſeigné aux hommes par quel moien ils pouvoient parvenir juſqu'aux veines qui cachent ces précieux métaux.

§. V.

Produit des Mines d'or & d'argent, une des principales ſources de la richeſſe des Anciens.

ON CONÇOIT aiſément que les Mines d'or & d'argent devoient produire un gros revenu aux particuliers & aux Princes qui en poſſédoient, pour peu qu'ils fuſſent attentifs à les faire valoir.

Philippe, pere d'Alexandre le Grand, avoit des Mines d'or aux environs de Pydna ville de Macédoine, dont il tiroit tous les ans mille talens, c'eſt-à-dire trois millions. Il avoit auſſi d'autres Mines d'or ou d'argent dans la Theſſalie & dans la Thrace. Et il paroit que ces Mines ſubſiſtoient encore à la fin du roiaume de Macédoine; car [a] les Romains, aiant vaincu Per-

Diod. l. 16.

Juſtin. l. 8. c. 3.

Strab. l. 7. p. 331.

modum ad eorum venas perveniretur. *De Divinat.* lib. 1. n. 116.

a Metalli quoque Ma-

ſée, en ôtérent l'uſage & l'exercice aux Macédoniens.

Les Athéniens avoient des Mines d'argent & dans l'Attique à Laurium, & ſur tout dans la Thrace, dont ils tiroient un grand profit. Xénophon nomme pluſieurs citoiens qui s'y enrichiſſoient. Hipponicus avoit ſix cens eſclaves : Nicias, qui périt en Sicile, en avoit mille. Les Fermiers qui avoient loué leurs Mines, rendoient tous frais faits au premier chaque jour cinquante francs, ſur le pié d'une * obole par jour pour chaque eſclave ; & autant à proportion au ſecond : ce qui faiſoit un revenu conſidérable.

Xenoph. de ratione redituum.

Xénophon, dans le Traité où il propoſe différens moiens d'augmenter les revenus d'Athénes, donne pour cela d'excellens avis aux Athéniens, & les exhorte ſur tout à mettre en honneur le Commerce, à encourager & à ſoutenir ceux qui s'y appliquent ſoit citoiens ſoit étrangers, à faire des avances pour eux en pre-

cedonici, quod ingens vectigal erat, locationes tolli placebat. *Liv. lib.* 45. *n.* 18.

* *Il y avoit ſix oboles à une dragme qui valoit dix ſols, cent dragmes à la mine, & ſoixante mines au talent.*

nant des furetés, à leur fournir des galéres pour le tranfport des marchandifes, & à fe bien perfuader qu'en cette matiére la richeffe des particuliers fait l'opulence & la force de l'Etat. Il infifte beaucoup fur ce qui regarde les Mines, & defire que la République en faffe valoir en fon nom & à fon profit, fans craindre que par là elle faffe tort aux particuliers; parce qu'il y a de quoi enrichir les uns & les autres, & que ce ne feront pas les Mines qui manqueront aux ouvriers, mais les ouvriers qui manqueront aux Mines.

Mais ce qui provenoit des Mines de l'Attique & de la Thrace n'eft rien, en comparaifon de ce qu'on tiroit de celles d'Efpagne. C'étoient les Tyriens qui d'abord en profitérent, les habitans du pays n'en connoiffant pas le prix. Les Carthaginois leur fuccédérent, & dès qu'ils eurent mis le pié dans l'Efpagne, ils fentirent bien que les Mines feroient pour eux une fource inépuifable de richeffes. Pline nous a marqué qu'une feule fourniffoit à Annibal chaque jour trois cens livres pefant d'argent, ce qui monte à douze mille fix cens

Plin. l. 33. c. 6.

livres : en comptant quatre-vingts quatre deniers pour une livre, com-
Plin. l. 33. me le même Pline l'obferve ailleurs.
c. 9. Polyb. l. 3. p. 157. Polybe, cité par Strabon, dit que de fon tems il y avoit quarante mille hommes occupés aux Mines qui étoient dans le voifinage de Carthagéne, & qu'ils fourniffoient chaque jour au peuple Romain vingt-cinq mille dragmes, c'eft-à-dire douze mille cinq cens livres.

L'Hiftoire fait mention de particuliers qui avoient des revenus immenfes, & qu'on a peine à croire.
Varr. apud Plin. lib. 33. c. 10. Varron parle d'un Ptolémée, fimple particulier, qui du tems de Pompée commandoit en Syrie, qui entretenoit à fes frais huit mille Cavaliers, & avoit d'ordinaire mille conviés à fa table, & pour chacun une coupe d'or, qu'on renouvelloit même à
Plin. ibid. Herod. l. 7. c. 27. chaque fervice. Ce n'eft encore rien, en comparaifon de Pythius de Bithynie, qui fit préfent au Roi Darius de ce *Platane* & de cette *Vigne* fi vantés dans l'Hiftoire, l'un & l'autre d'or maffif : qui traita un jour fplendidement toute l'armée de Xerxès forte de dix-fept cens mille hommes, en offrant à ce Prince cinq mois de

paie pour tout ce monde, avec toutes les provisions nécessaires pendant ce tems-là. De quelle source pouvoient venir de si énormes trésors, sinon principalement des Mines d'or & d'argent que ces particuliers possédoient.

On est surpris quand on lit dans Plutarque tout ce qui fut transporté à Rome pour le triomphe de Paul Emile, pour celui de Luculle, & pour d'autres pareils.

Mais tout cela disparoit, quand on songe aux millions innombrables d'or & d'argent amassés par David & par Salomon, & emploiés pour la construction & pour l'ornement du Temple de Jérusalem. Ces richesses immenses, dont le dénombrement effraie, étoient en partie le fruit du Commerce que David avoit établi en Arabie, en Perse, & dans l'Indostan, à la faveur de deux ports qu'il avoit fait bâtir en Idumée sur l'extrémité de la mer Rouge, & que Salomon augmenta encore considérablement, puisque dans un seul voiage sa flote lui raporta quatre cens cinquante talens d'or, qui font plus de cent trente-cinq millions. La Judée n'étoit qu'un petit pays : & cependant le revenu annuel

Elath. & Asiongaber.

2. Paralip. 8. 18.

Ibid. 9. 13.

du tems de Salomon, ſans compter beaucoup d'autres ſommes, y montoit à ſix cens ſoixante & ſix talens d'or, ce qui fait près de deux cens millions. Il faloit que dès ce temslà, pour fournir une quantité d'or ſi incroiable, on eût creuſé bien des Mines : & celles du Pérou & du Mexique n'étoient pas encore découvertes.

§. VI.

Des Monnoies & des Médailles.

Quoique le Commerce ſe ſoit fait d'abord par l'échange des denrées, comme cela paroit dans Homére, l'expérience fit bientôt ſentir l'incommodité de ces échanges par la nature de pluſieurs marchandiſes, qui ne pouvoient ni ſe partager ni ſe couper ſans perdre beaucoup de leur prix ; ce qui obligea peu à peu les Négocians à en venir aux métaux, qui ne diminuoient ni de bonté ni d'intégrité par le partage. Ainſi du tems d'Abraham, & avant lui ſans doute, on introduiſit l'or & l'argent dans le Commerce, & auſſi peutêtre le cuivre pour les moindres denrées.

Comme il s'y introduisit des fraudes pour le poids & pour la qualité de la matiére, la police & l'autorité publique intervint pour établir la sureté du Commerce, & imprima à ces métaux des marques pour les distinguer & les autoriser. De-là sont venues les premiéres empreintes des Monnoies, les noms des Monétaires, l'effigie des Princes, les années des Consulats, & d'autres marques pareilles.

Les Grecs mettoient sur leurs Monnoies des Hiéroglyphes énigmatiques, qui étoient particuliers à chaque province. Ceux de Delphes y représentoient un Dauphin; c'étoient comme des armes parlantes : les Athéniens, l'oiseau de leur Minerve, une Chouette, signe de la vigilance, même pendant la nuit : les Béotiens, un Bacchus avec une grappe de raisin & une grande coupe, pour marquer l'abondance & les délices de leur terroir : les Macédoniens, un Bouclier, pour désigner la force & la bravoure de leur milice : les Rhodiens, la tête du Soleil, auquel ils avoient dédié leur fameux Colosse. Enfin chaque Magistrat prenoit plaisir d'exprimer

dans sa Monnoie la gloire de sa province, ou les avantages de sa ville.

La falsification des Monnoies a toujours eu lieu dans tous les Etats, & dans tous les tems. Au [a] premier paiement que firent les Carthaginois de la somme à laquelle les Romains les avoient condannés à la fin de la seconde guerre Punique, il se trouva que l'argent que leurs Ambassadeurs apportérent n'étoit pas de bon aloi, & l'on reconnut, en le faisant fondre, qu'il y avoit dans cet argent un quatriéme de mélange. Ils furent obligés, pour remplacer ce déchet, d'emprunter de l'argent à Rome. Le Triumvir Antoine, dans le tems de ses plus grands besoins, fit méler le fer avec l'argent dans les deniers qu'il fit fraper.

Plin. l. 33. c. 9.

Cette falsification se faisoit d'ordinaire ou par le mélange du cuivre, ou par la soustraction plus ou moins forte de son légitime poids. Il devoit être, comme le remarque Pline, de

a Carthaginienses eo anno argentum in stipendium impositum primùm Romam advexerunt. Id quia probum non esse quæstores renunciaverant, experientibusque pars quarta decocta erat, pecuniâ Romæ mutuâ sumptâ, intertrimentum supleverunt. *Liv. l. 32. n. 2.*

quatre-vingts seize ou de cent deniers pour la livre en or & en argent. Marius Gratidianus, parent du célébre Marius, supprima à Rome, pendant sa Préture, plusieurs désordres au sujet de la monnoie par de sages réglemens. Le peuple toujours sensible à ces sortes de réformes, pour en témoigner sa reconnoissance, lui érigea des statues de quartier en quartier par toute la ville. C'est [a] ce Marius, à qui Sylla, pour se venger des cruautés exercées par son frere, fit couper les mains, casser les jambes, & crever les yeux, par le ministére de Catilina.

Flor. lib. 3. c. 21. Senec. de Ira, lib. 3. c. 18.

On avoit heureusement remédié à l'incommodité des échanges par la monnoie d'or & d'argent, devenue le prix commun de toutes les marchandises, dont par là on épargnoit le transport pénible, & souvent inutile. Mais il manquoit encore à l'ancien Commerce une grande facilité, qu'on a depuis sagement imaginée :

a M. Mario, cui vicatim populus statuas posuerat, cui thure & vino Romanus populus supplicabat, L. Sylla perfringi crura, oculos erui, amputari manus jussit & quasi totiens occideret, quotiens vulnerabat, paulatim & per singulos artus lacetavit. *Senec.*

je veux dire la maniére de remettre de l'argent d'un lieu à un autre par une Lettre qui en indique le paiement.

Il est difficile de déméler bien certainement la différence qu'il y a entre les Monnoies & les Médailles : les avis sur cette matiére sont fort partagés. Ce qui paroit de plus vraisemblable, c'est que l'on doit appeller Monnoie la piéce de métal, qui d'un côté porte la tête du Prince régnant, ou de quelque divinité, & dont le revers est toujours le même : parce que la Monnoie étant faite pour avoir cours, il faut que le peuple puisse aisément la connoitre, afin d'en savoir la valeur. Ainsi la tête de Janus avec une proue de galére au revers, étoit la première monnoie de Rome. Servius Tullius y mit, au lieu d'une proue, une brebi ou un beuf, d'où vient le nom de *pecunia*, à cause que ces sortes d'animaux étoient du genre de ceux qu'on appelloit *pecus*. On y mit ensuite, à la place de Janus, une femme armée, avec l'inscription Roma, & au revers un char tiré à deux, ou à quatre chevaux, ce qui fit des piéces de monnoie appel-

Plin. l. 33 c. 3.

lées *Bigati*, *Quadrigati*. On mit aussi des Victoires, *Victoriati*. Toutes ces piéces différentes sont reconnues pour monnoies, de même que celles qui portent certaines marques, comme un X, c'est-à-dire *Denarius*; une L, *Libra*; une S, *Semis*. Ces diverses marques font connoitre le poids ou la valeur de la piéce.

Les médailles sont les piéces qui pour l'ordinaire marquent au revers quelque événement considérable.

Les parties d'une médaille sont ses deux côtés : dont l'un s'appelle la face ou la tête, & l'autre le revers. De chaque côté il y a le champ, qui est le milieu de la médaille; le tour, ou le bord; & l'exergue, qui est la partie qui se trouve au bas du sol sur lequel sont posées les figures que la médaille représente. Sur ces deux faces on distingue le type, & l'inscription ou légende. Le type, sont les figures représentées : l'inscription ou légende, c'est l'écriture qu'on y lit, & principalement celle qui est sur le tour de la médaille.

Pour avoir quelque idée de la science des médailles, il faudroit savoir, quelle est leur origine, leur usage;

comment on les divise en antiques & modernes, en Grecques & en Romaines; ce que l'on entend par médailles du haut ou du bas Empire, du grand ou du petit bronze; ce que c'est qu'une suite dans le langage des Antiquaires. Mais ce n'est pas ici le lieu d'expliquer toutes ces choses. Le Livre de la science des Médailles du P. Joubert Jésuite, contient ce que l'on en doit savoir, quand on ne veut pas approfondir cette matiére.

Je me contente d'avertir les jeunes gens qui voudront étudier à fond l'Histoire, que la connoissance des médailles est absolument nécessaire pour cette étude. Car l'Histoire ne s'apprend pas seulement dans les livres, qui ne disent pas toujours tout, ni toujours la vérité. Il faut donc recourir aux piéces qui la justifient, & ausquelles la malice & l'ignorance n'ont pu donner atteinte : & tels sont les Monumens que l'on appelle médailles. On y apprend mille choses également importantes & curieuses, que l'on ne trouve point ailleurs. Le pieux & savant Auteur des Mémoires sur l'histoire des Empereurs, nous y donne une preuve & un modéle de

M. de Tillemont.

l'usage que l'on peut faire de la ſcience des médailles.

Il en faut dire autant des pierres gravées, qui ont cet avantage ſur les médailles, qu'étant d'une ſubſtance plus dure, & repréſentant en creux les figures qu'elles portent, elles les conſervent toujours dans toute leur perfection : au lieu que les médailles ſont plus ſujettes à ſe corrompre, tant par le frotement, que par la corroſion des liqueurs ſalines, à quoi elles ſont toujours expoſées. Mais en récompenſe, celles-ci ſe trouvant en grand nombre chacune dans leur eſpéce, ſont d'un bien plus grand uſage pour les Savans.

L'Académie Roiale DES INSCRIPTIONS ET DES BELLES LETTRES, établie & renouvellée ſi avantageuſement ſous le Régne précédent, & qui embraſſe dans ſon objet toute l'érudition antique & moderne, ne contribuera pas peu à conſerver parmi nous, non ſeulement le bon goût des Inſcriptions & des Médailles qui conſiſte dans une noble ſimplicité, mais en général le bon goût de tous les ouvrages d'eſprit, qui ſe puiſe principalement dans les Auteurs anciens, dont cette Académie fait une

étude particuliére. Je n'oserois marquer ici tout ce que je pense d'une Compagnie où je suis aggrégé, & dont je fais partie. On me fit l'honneur de m'y appeller dans le tems de son renouvellement, sans que j'eusse brigué une place si honorable, & même sans que j'en sûsse rien : entrée, ce me semble, véritablement digne des Compagnies savantes. Je souhaiterois l'avoir mieux méritée, & y avoir mieux rempli que je n'ai fait les fonctions d'Académicien.

§. VII.

Perles.

La Perle est une *substance* dure, blanche, & claire, qui se forme au-dedans de certaine espéce d'huitres.

Le poisson * testacé où se trouvent les perles, est trois ou quatre fois plus grand que les huitres ordinaires. On le nomme communément *Perle*, ou *Mere-perle.*

Chaque mere-perle en produit ordinairement dix ou douze. Cependant un Auteur qui a traité de leur produ-

* *C'est-à-dire couvert d'une écaille dure & forte.*

ction, prétend en avoir vû dans une huitre jusques à cent cinquante, mais dans divers degrés de perfection. La plus parfaite se pousse toujours la premiére : les autres restent sous l'huitre au fond de l'écaille.

La pêche des perles, chez les Anciens, se faisoit principalement dans la mer des Indes. Elle s'y fait encore, aussi bien que dans les mers de l'Amérique, & en quelques endroits de l'Europe. Des plongeurs, ausquels on lie sous les bras une corde dont l'extrémité reste attachée à la barque, descendent dans la mer à plusieurs reprises, & après avoir arraché des rochers les huitres, & les avoir jettées dans un panier, remontent avec une grande promtitude.

Cette pêche se fait dans une certaine saison de l'année. On met ordinairement les huitres dans du sable, où elles se corrompent par la chaleur extraordinaire du soleil; & en s'ouvrant d'elles-mêmes, elles font paroitre leurs perles, qu'il suffit, après cela, de nettoier & de sécher.

Les autres pierres précieuses sont toutes brutes quand on les tire de leurs rochers, & elles n'ont leur lustre que

de l'induſtrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher : il faut que l'art les acheve en les poliſſant. Mais pour les perles elles naiſſent avec cette * eau nette & éclatante qui les fait tant eſtimer. On les trouve toutes polies dans les abymes de la mer ; & la nature y met la derniére main, avant qu'on les arrache de leurs nacres.

La [a] perfection des perles, ſelon Pline, eſt lorſqu'elles ſont d'une blancheur éclatante, groſſes, rondes, polies, & d'un grand poids : qualités qui ſe trouvent rarement réunies.

Plin. lib. 9. cap. 35. C'eſt une viſion de croire que les perles naiſſent de la roſée ; qu'elles ſont molles dans la mer, & ne ſe durciſſent que quand elles ſentent l'air ; qu'elles s'amaigriſſent & avortent quand il tonne, comme dit Pline, & beaucoup d'autres Auteurs après lui.

On vante beaucoup de certaines choſes, uniquement parce qu'elles

* *En termes de Jouailliers on appelle eau, l'éclat des perles qu'on ſuppoſe être faites d'eau. Ainſi l'on dit : Les perles que Cléopatre avoit en pendans, étoient d'un prix ineſtimable, ſoit pour l'eau, ou pour la groſſeur.*

a Dos omnis in candore, magnitudine, orbe, lævore, pondere : haud promptis rebus. *Plin. lib. 9. cap. 35.*

ſont rares, & dont [a] le principal mérite conſiſte dans le péril où l'on s'expoſe pour les avoir. Les hommes ſont dignes d'eſtimer ſi peu leur vie, & de la juger moins précieuſe que des coquilles cachées dans le fond de la mer. S'il étoit néceſſaire, pour acquerir la ſageſſe, d'eſſuier toutes les peines qu'on ſe donne pour trouver quelque perle d'une groſſeur & d'une beauté non commune, (& il en faut dire autant de l'or, de l'argent, & des pierreries) il ne faudroit pas balancer un moment à expoſer ſa vie, & pluſieurs fois, pour un tel tréſor. La ſageſſe eſt le plus grand des biens, une perle eſt de tous les biens le plus frivole : cependant les hommes ne font rien pour la ſageſſe, & ils tentent tout pour une perle.

§. VIII.

LA POURPRE.

LES ÉTOFES teintes en Pourpre faiſoient une des parties les plus conſidérables du Commerce ancien, ſur tout de celui de Tyr, dont l'induſtrie & l'extrême habileté avoit porté cette précieuſe teinture au plus haut degré

[a] Animâ hominis quæſita maximè placeat. *Plin. ibid.*

de perfection où elle pût être conduite.

Plin. lib. 9. c. 36. La Pourpre le disputoit de prix avec l'or même quelque rare qu'il fût dans ces tems reculés, & faisoit la marque distinctive des plus grandes dignités de l'univers, étant réservée principalement pour les [a] Princes, les Rois, les Sénateurs, les Consuls, les Dictateurs, les Empereurs, & pour ceux à qui Rome accordoit l'honneur du triomphe.

La Pourpre est une couleur rouge tirant sur le violet, qui vient d'un poisson de mer enfermé dans un * coquillage, que l'on nommoit aussi Pourpre. Malgré divers traités faits par les Modernes sur cette couleur si vantée chez les Anciens, on est peu instruit de la nature de la liqueur qui *Aristot. de Hist. Anim. l. 5. c. 15.* la fournissoit. Aristote & Pline ont laissé bien des choses remarquables sur cette matiére, mais plus propres à exciter la curiosité, qu'à la satisfaire *Plin. lib. 9 c. 38.* pleinement. Le dernier, qui a parlé le plus au long de la préparation de la Pourpre, a renfermé tout ce qu'il nous

a Color nimio lepore vernans, obscuritas rubens, nigredo sanguinea regnantem discernit, dominum conspicuum facit, & præstat humano generi ne de conspectu Principis possit errari. *Cassiodor. l. 1. Var. Ep. 2.*

* *De là vient qu'on appelle en Latin, des habits de pourpre*, conchiliatæ vestes.

en a dit en quelques lignes. C'en étoit peutêtre assez pour retracer dans ce tems-là l'idée d'une pratique connue : mais c'en étoit trop peu pour nous en éclaircir suffisamment dans le nôtre, où l'on a cessé d'en faire usage depuis plusieurs siécles.

Pline range toutes les espéces de Coquillages qui donnent la teinture pourpre, sous deux genres : dont le premier comprend les petites espéces de *Buccinum*, ainsi appellé parce que la coquille de ce poisson a quelque ressemblance avec un cors de chasse ; & le second comprend les Coquillages qui portent le nom de Pourpre comme la teinture qu'ils fournissent. On croit que ce dernier genre s'appelloit aussi *Murex*. *Plin. lib. 9. cap. 36.*

Quelques Auteurs prétendent que ce fut le hazard seul qui fit connoître aux Tyriens la teinture dont il s'agit ici. Un chien affamé aiant brisé avec ses dents un de ces coquillages sur le bord de la mer, & dévoré un de ces poissons, en eut tout le tour de la gueule teint d'une si belle couleur, qu'elle donna de l'admiration à ceux qui la virent, & fit naître l'envie de s'en servir. *Jul. Pollux. l. 1. c. 4. Cassiod. l. 1. Var. Ep. 2.*

Plin. l. 9. c. 36. 39. La Pourpre de [a] Gétulie en Afrique, & celle de la [b] Laconie en Europe, étoient fort estimées: mais la Tyrienne en Asie l'emportoit sur toutes les autres, celle principalement qui étoit mise deux fois à la teinture, & que l'on appelloit pour cette raison *dibapha*. La livre s'en vendoit à Rome mille deniers, c'est-à-dire cinq cens francs.

Le *Buccinum* & le *Murex* ne différent presque que par la grosseur du coquillage, par la maniére de les prendre, & par celle de les préparer. Le *Murex* se pêche pour l'ordinaire en pleine mer, au lieu que le *Buccinum* se prend sur des pierres & des rochers où il s'attache. Je ne parlerai ici que du *Buccinum*, & je copierai une légére partie de ce que j'en trouve dans la savante Dissertation de Mr. de Reaumur. *Mémoires de l'Acad. des Sciences. an. 1711.*

Les *Buccinum* ne pouvoient être dépouillés de leur liqueur, sans qu'on y emploiât un tems très considérable. Il faloit d'abord casser la dure coquille dont il sont révétus. Cette coquille cassée à quelque distance de son ou-

a Vestes Getulo murice tinctas. *Horat.*

b Nec Laconicas mihi
Trahunt honestæ purpuras clientæ. *Horat.*

verture, ou de la tête du *Buccinum*, on enlevoit les morceaux cassés. C'est alors que l'on apercevoit une petite veine, pour me servir de l'expression des Anciens; ou, pour parler plus juste, un petit réservoir plein de la liqueur propre à teindre en pourpre. La couleur de la liqueur renfermée dans ce petit réservoir, le fait aisément distinguer : elle est très différente de celle des chairs de l'animal. Aristote & Pline disent qu'elle est blanche : aussi est-elle d'une couleur qui tire sur le blanc, ou d'un blanc jaunâtre. Le petit réservoir dans lequel elle est contenue n'est pas d'égale grandeur dans tous les *Buccinum* : il a pourtant communément une ligne de large ou environ, & deux ou trois lignes de long... C'étoit ce petit réservoir que les Anciens étoient obligés d'enlever au *Buccinum*, pour avoir la liqueur qu'il renferme. Ils étoient contraints de le couper séparément à chaque poisson, ce qui étoit un fort long ouvrage, du moins par raport à ce qu'on en retiroit : car il n'y a pas la valeur d'une bonne goute de liqueur contenue dans chaque réservoir. De là il est peu surprenant que la belle

pourpre fût à un ſi haut prix parmi eux.

Ariſtote & Pline diſent, à la vérité, que l'on ne ſe donne pas la peine d'enlever ſéparément ces petits vaiſſeaux aux plus petits coquillages de cette eſpéce : qu'on les piloit ſimplement dans des mortiers, ce qui étoit un moien d'expédier beaucoup d'ouvrage en peu de tems. Il ſemble même que Vitruve donne cette préparation comme générale. Il eſt néanmoins peu aiſé de concevoir qu'on pût avoir une belle couleur pourpre par ce moien. La matiére des excrémens de l'animal devoit altérer très conſidérablement la couleur pourpre, lorſqu'on les faiſoit chaufer enſemble après les avoir mêlés dans de l'eau. Car cette matiére eſt elle-même colorée d'un brun verdâtre, couleur qu'elle communiquoit apparemment à l'eau, & qui devoit fort charger la couleur pourpre, parce que la quantité de cette matiére eſt incomparablement plus grande que celle de la liqueur.

Architect. l. 7. c. 13.

On n'en étoit pas quitte, dans la préparation de la pourpre, pour la peine que l'on avoit eue à enlever un

petit

petit réſervoir de liqueur à chaque *Buccinum*. On jettoit enſuite tous ces petits réſervoirs dans une grande quantité d'eau, qu'on mettoit pendant dix jours ſur un feu modéré. Si on laiſſoit pendant un tems ſi long ſur le feu tout ce mélange, ce n'eſt pas qu'il fût néceſſaire pour donner la couleur pourpre à la liqueur; elle la prendroit beaucoup plus vîte, comme je m'en ſuis aſſuré, dit M. de Reaumur, par un grand nombre d'expériences. Mais il faloit en ſéparer les chairs, ou le petit vaiſſeau lui-même dans lequel la liqueur étoit contenue : ce qu'on ne pouvoit faire, ſans perdre beaucoup de la liqueur, qu'en faiſant diſſoudre ces chairs dans l'eau chaude, au-deſſus de laquelle elles montoient enſuite en écume, qu'on avoit grand ſoin d'ôter.

Voila une des maniéres dont ſe faiſoit anciennement la teinture en pourpre, qui n'a point été, comme on le croit, abſolument perdue, ou du moins qui a été retrouvée il y a environ cinquante ans par la Société Roiale d'Angleterre. Un des Coquillages qui la fournit, & qui eſt une eſpéce de *Buccinum*, eſt commun ſur les côtes de ce pays-là. Les obſervations

d'un Anglois ſur cette nouvelle découverte, furent imprimées dans les Journaux de France en 1686.

Un autre *Buccinum*, qui donne auſſi la teinture de pourpre, & qui apparemment eſt un de ceux que Pline a décrits comme aiant cet uſage, ſe trouve ſur les côtes du Poitou. Les plus grandes Coquilles de cette eſpéce ont douze à treize lignes de long, & ſept à huit de diamétre dans l'endroit où elles ſont le plus groſſes. Ce ſont des Coquilles d'une ſeule piéce, tournées en Spirale comme celle de nos Limaçons de jardin, mais en Spirales un peu plus allongées.

Dans le Journal des Sçavans de 1686, on a décrit les changemens de couleurs ſinguliers qui arrivent à la liqueur des *Buccinum*. Si, au lieu de détacher le Vaiſſeau qui la contient, comme les Anciens le pratiquoient pour faire leur teinture pourpre, on ouvre ſeulement ce vaiſſeau, & qu'en le ratiſſant on lui enleve ſa liqueur, les linges, ou les autres étofes ſoit de ſoie ſoit de laine, qui ſeront imbibés de cette liqueur, ne feront voir d'abord qu'une couleur jaunâtre. Mais ces mêmes linges expoſés à une cha-

leur du ſoleil médiocre, telle qu'elle eſt le matin dans l'été, prennent en peu d'heures des couleurs bien différentes. Ce jaune commence d'abord à paroitre un peu plus verdâtre : puis il devient couleur de citron. A cette couleur de citron ſuccéde un verd plus gai. Ce même verd ſe change dans un verd foncé, qui ſe termine à une couleur violette : après laquelle enfin on voit un fort beau pourpre. Ainſi ces linges arrivent de leur premiére couleur jaunâtre à une belle couleur de pourpre, en paſſant par tous les différens degrés de verd. Je paſſe beaucoup d'Obſervations très curieuſes de M. de Reaumur ſur ces changemens, mais qui ne ſont point de mon ſujet.

Il doit paroitre ſurprenant qu'Ariſtote & Pline, nous aiant parlé de la teinture de pourpre, & des Coquillages qui la donnent en différens endroits, ne nous aient pas dit un mot de ces changemens de couleurs ſi dignes de remarque, par leſquels paſſe la liqueur avant que d'arriver à la pourpre. Peutêtre que n'aiant pas aſſez examiné ces Coquillages par eux-mêmes, & n'en étant inſtruits que par des Mémoires peu exacts, ils n'auront rien

dit d'un changement qui n'arrivoit point dans la préparation ordinaire de la pourpre ; car, dans ce cas, la liqueur étant mélée dans les chaudiéres avec une grande quantité d'eau, elle passoit tout d'un coup au rouge.

M. de Reaumur, dans le voiage qu'il fit sur les côtes du Poitou l'année 1710, en considérant au bord de la côte les Coquillages appellés *Buccinum*, que la mer avoit laissés à découvert pendant son reflux, trouva une nouvelle teinture de pourpre qu'il ne cherchoit point, & qui, selon toutes les apparences, a été inconnue aux Anciens, quoique de même espéce que la leur. Il remarqua que les *Buccinum* s'assembloient ordinairement autour de certaines pierres, ou sous certaines arcades de sable en si grande quantité, qu'on pouvoit les y ramasser à pleines mains, au lieu qu'ils étoient dispersés çà & là par tout ailleurs. Il remarqua en même tems que ces pierres ou ces arcades de sable, étoient couvertes de certains grains, dont la figure avoit quelque air d'une petite boule allongée. La longueur de ces grains étoit d'un peu plus de trois lignes, & leur grosseur d'un peu plus

d'une ligne. Ils lui parurent contenir une liqueur d'un blanc tirant sur le jaune. Il en exprima le suc sur les manchettes de sa chemise, qui n'en devinrent qu'un peu plus sales : il n'y vit d'autre couleur qu'un petit œil jaunâtre, qu'il déméloit à peine dans certains endroits. Divers objets qui attiroient son attention, lui firent oublier ce qu'il venoit de faire. Il n'y pensoit plus du tout, lorsque jettant par hazard les yeux sur les mêmes manchettes un demi quart d'heure après, il fut frapé d'une agréable surprise, & vit une fort belle couleur pourpre sur les endroits où les grains avoient été écrasés. Cette rencontre fortuite donna lieu à plusieurs expériences, dont le récit fait un plaisir merveilleux, & montre quel trésor c'est dans un roiaume que des hommes d'un certain génie, nés avec un goût & des dispositions naturelles pour faire d'heureuses découvertes dans les opérations de la nature.

M. de Reaumur remarque qu'on tireroit la liqueur de ces grains, qu'il appelle *des œufs de pourpre*, d'une maniére infiniment plus commode que celle dont les Anciens se servoient

pour ôter la liqueur des *Buccinum*. Car il n'y auroit d'autre façon à faire, après avoir ramassé de ces œufs, & les avoir lavés dans l'eau de mer pour leur ôter autant qu'il seroit possible, les ordures qui pourroient en altérer par leur mélange la couleur pourpre; il n'y auroit, dis-je, qu'à mettre ces œufs dans des linges. On exprimeroit alors leur liqueur en tournant les deux bouts de ces linges en sens contraires, à peu près comme on exprime le suc des groseilles, lorsqu'on en veut faire de la gelée. Et même, pour abréger davantage, on pourroit emploier de petits pressoirs, qui dans un moment feroient sortir toute la liqueur. On a vû auparavant combien il faloit de tems & de soins pour tirer la liqueur des *Buccinum*.

Plin. l. 21. *c.* 2. Le *Coccus* ou *Coccum*, fournissoit aux Anciens la belle couleur & la belle teinture, que nous nommons *Ecarlate*, qui le disputoit en quelque sorte à la Pourpre pour la beauté & l'éclat. Quintilien les joint ensemble, en [a] se plaignant des peres & meres de son

a Quid non adultus concupiscet, qui in purpuris repit? Nondum prima verba exprimit, & jam coccum intelligit, jam conchylium poscit. *Quintil. l.* 1. *c.* 2.

tems, qui, dès le berceau, revétoient leurs enfans d'écarlate & de pourpre, & leur inspiroient déja le goût du luxe & de la magnificence. L'écarlate, [a] selon Pline, fournissoit à l'homme une parure plus éclatante que la Pourpre, & en même tems plus innocente, parce qu'il ne faloit point exposer sa vie pour la recueillir.

On croit ordinairement que l'Ecarlate est la graine d'un arbre, qui est une espéce de chêne verd. On a reconnu que c'étoit une petite excressence ronde, rouge, & de la grosseur d'un petit pois, qui croît sur les feuilles d'un petit arbrisseau, qui est une espéce d'yeuse, & qu'on appelle *ilex aculeata cocci glandifera*. Cette excressence est causée par la piquûre d'un insecte qui y dépose des œufs. Les Arabes nomment ce grain *Kermès*; les Latins *Coccus*, & *Vermiculus*, d'où nous est venu le mot de *Vermillon*, & *Cusculium* ou *quisquilium*. On en recueille une grande quantité dans la Provence & dans le Languedoc. La riviére des

a Transalpina Gallia herbis Tyrium atque conchylium tingit, omnesque alios colores. Nec quærit in profundis murices. . . ut inveniat per quod faciliùs matrona adultero placeat, corruptor insidietur nuptæ. Stans & in sicco carpit, quo fruges modo. *Plin.*

Gobelins a une eau propre pour les teintures en écarlate.

Il y a deux espéces d'Ecarlate. L'Ecarlate de France ou des Gobelins, qui se fait avec la graine dont je viens de parler; & l'Ecarlate de Hollande, qui se fait avec la Cochenille. C'est une drogue qui vient des Indes Orientales. Les Auteurs ne sont pas d'accord entr'eux sur la nature de la Cochenille. Les uns croient que c'est une espéce de ver; & les autres, que c'est simplement la graine d'un arbre.

On se sert rarement de la premiére graine, depuis qu'on a découvert la Cochenille, qui donne une Ecarlate plus vive & plus éclatante que celle que donne le *Kermès*, qui est plus foncée, & qui approche plus de la pourpre Romaine. Elle a pourtant un avantage sur celle de la Cochenille, qu'elle ne change point de couleur quand il y tombe de l'eau par dessus, comme il arrive à l'autre, qui devient noirâtre à l'instant.

§. IX.

Etofes de Soie.

Mémoires de l'Acad. des

LA SOIE, comme l'observe M. Mahudel dans la Dissertation qu'il nous a

donnée sur cette matiére, dont je ferai ici grand usage; la Soie, dis-je, est une de ces choses dont on s'est servi pendant plusieurs siécles, presque dans toute l'Asie, en Afrique, & en beaucoup d'endroits de l'Europe, sans que l'on connût ce que c'étoit: soit parce que les peuples chez qui elle se trouvoit, donnoient peu d'accès chez eux aux étrangers; soit que jaloux d'un avantage qui leur étoit particulier, ils appréhendoient de se le voir ravir par d'autres. C'est sans doute de la difficulté qu'il y avoit de s'instruire de l'origine de ce fil précieux, que sont nées tant d'opinions singuliéres des plus anciens Auteurs. *Inscriptions, Tom. V.*

A juger de la description qu'Hérodote fait d'une laine plus belle & plus fine que l'ordinaire, & qu'il dit être le fruit d'un arbre des Indes (pays le plus reculé que les Orientaux connussent de son tems du côté du Levant) il paroit que c'étoit la premiére idée qu'ils aient eue de la Soie. Il n'étoit pas extraordinaire que des gens envoiés dans ce pays-là pour le reconnoitre, ne voiant qu'en passant les cocons des Vers à Soie dont ces arbres étoient chargés, sous un climat où ces insectes *Herod. l. 3. c. 106.*

éclosent sur leurs feuilles, s'y nourrissent, & montent naturellement sur leurs branches, prissent ces cocons pour des pelotons de laine.

Il y a apparence que ce n'a été que sur la relation de ces gens peu fidéles, que Théophraste regardoit ce genre d'arbres comme existant; & qu'il les rangeoit dans une classe particuliére qu'il a formée d'arbres portant de la laine. Il y a tout lieu de croire que c'étoit aussi le sentiment de Virgile :

Theophr. in edit. Bodel. l. 4. c. 9.

Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres.

Georg. l. 2. v. 121.

Aristote, quoique le plus ancien des Naturalistes, est celui qui a donné la description d'un insecte le plus approchant du Ver à Soie. C'est en parlant des différentes espéces de chenilles, qu'il en décrit une qui vient d'un Ver cornu, & à laquelle il ne donne le nom de βόμβυξ que lorsqu'elle s'est renfermée dans une coque, d'où il dit qu'elle sort en papillon; changemens, qui, selon lui, s'accomplissent en six mois.

Aristot. l. 5. hist. anim. c. 19.

Environ quatre cens ans après Aristote, Pline, auquel l'histoire des animaux écrite par ce Philosophe étoit très connue, a répété dans la sienne le même fait à la lettre. Il y range aussi

Plin. lib. 11. cap. 22. 23.

ſous le nom de *Bombyx*, non ſeulement cette eſpéce de Ver qu'on a prétendu qui produiſoit la Soie de Cos, mais encore diverſes autres Chenilles qui naiſſent dans cette île, & qu'il ſuppoſe y former des cocons, dont, à ce qu'il dit, les femmes du pays filoient la Soie, & en faiſoient des étofes d'une grande légéreté, & d'une grande beauté.

Pauſanias, qui a écrit quelques années après Pline, eſt le premier qui nous apprend que ce Ver eſt Indien, & que les Grecs l'appelloient Σὴρ, d'où eſt dérivé le nom de *Seres*, habitans des Indes, chez leſquels on s'eſt convaincu depuis que cet inſecte naiſſoit. *Pauſan. l. 6. p. 394.*

Ce ver qui produit la Soie eſt un inſecte moins merveilleux encore par la matiére précieuſe qu'il fournit pour diverſes étofes, que par les différentes formes qu'il prend, ſoit avant, ſoit après s'être envelopé dans la riche coque qu'il ſe file lui-même. De graine ou ſemence qu'il eſt d'abord, il devient un ver aſſez gros, d'un blanc tirant ſur le jaune. Devenu ver il s'enferme dans ſa coque, où il prend la forme d'une eſpéce de féve

grisâtre, à qui il semble qu'il ne reste ni mouvement, ni vie. Il ressuscite ensuite pour devenir papillon, après s'être fait une ouverture pour sortir de son tombeau de Soie. Et enfin, mourant véritablement, il se prépare par la graine ou semence qu'il jette une nouvelle vie, que le beau tems & la chaleur de l'été lui doivent aider à reprendre. On peut voir dans le premier Tome du Spectacle de la Nature une description plus étendue & plus exacte de ces divers changemens.

C'est de cette coque où le ver s'étoit enfermé, qu'on nomme *Coquon* ou *Couquon*, qu'on tire les différentes qualités des Soies qui servent également au luxe & à la magnificence des riches, & à la subsistance des pauvres qui les filent, les devident, ou les mettent en œuvre. On trouve ordinairement dans chaque coquon plus de neuf cens piés de fil : & ce fil est double & collé l'un sur l'autre dans toute sa longueur ; ce qui revient par conséquent à près de deux mille piés de fil. Quelle merveille, qu'on puisse d'une matiére si fine, si déliée, & qui échape presque à l'œil,

composer des étofes aussi fermes & aussi durables que le sont celles de Soie ! Mais quel éclat, quelle beauté, quelle délicatesse dans ces étofes ! Il n'est pas étonnant qu'elles aient fait une partie considérable du Commerce ancien, & que comme elles étoient alors fort rares, elles aient été d'un grand prix. Vopisque [a] assure que l'Empereur Aurelien refusa, par cette raison, à l'Impératrice sa femme un habit de Soie, qu'elle lui demandoit avec empressement ; & qu'il lui dit : *Aux dieux ne plaise que j'achette du fil au poids de l'or ;* car le prix d'une livre de Soie étoit pour lors une livre d'or.

Ce n'est que bien tard que l'usage des vers à Soie a été connu & est devenu commun dans l'Europe. L'Historien Procope en place l'époque vers le milieu du V. Siécle, sous l'Empereur Justinien. Il donne l'honneur de cette découverte à deux Moines, qui étant nouvellement arrivés des Indes *Procop. l. 2. de bello Vandal.*

a Vestem holosericam neque ipse in vestiario suo habuit, neque alteri utendam dedit. Et cum ab eo uxor sua peteret, ut unico pallio blatteo Serico uteretur, ille respondit : *Absit ut auro fila pensentur.* Libra enim auri tunc libra Serici fuit. *Vopisc. in Aurel.*

à Conſtantinople, entendirent parler de l'embarras dans lequel étoit Juſtinien, pour ôter aux Perſans le commerce de la Soie avec les Romains. Ils ſe firent préſenter à lui, & lui propoſérent, pour ſe paſſer des Perſans, une voie plus courte que celle d'un commerce avec les Ethiopiens, à laquelle il ſongeoit, qui étoit d'apprendre aux Romains l'art de faire eux-mêmes la Soie. L'Empereur, perſuadé par leur récit de la poſſibilité de ce moien, les renvoia à Serinde (nom de la ville où ils avoient demeuré) chercher des œufs des inſectes qu'ils diſoient ne pouvoir en être tranſportés vivans. Ces Moines, après un ſecond voiage, étant de retour à Conſtantinople, firent éclore dans le fumier les œufs qu'ils avoient apportés de Serinde. Il en ſortit des vers, qu'ils nourrirent avec des feuilles de meurier blanc; & ils prouvérent par cette expérience qui leur réuſſit, toute la méchanique de la Soie, dont l'Empereur avoit ſouhaité d'être éclairci.

Depuis ce tems-là l'uſage de la Soie ſe répandit peu à peu, & paſſa dans d'autres parties de l'Europe. Il s'en fit des manufactures à Athénes, à Thé-

bes, à Corinthe. Ce ne fut environ qu'en 1130, que Roger Roi de Sicile en établit une à Palerme. On vit alors dans cette Ile & dans la Calabre des Ouvriers en Soie, qui furent une partie du butin que ce Prince raporta des villes de Gréce que j'ai nommées, dont il fit la conquête dans son expédition de la Terre Sainte. Enfin le reste de l'Italie & l'Espagne aiant appris des Siciliens & des Calabrois à nourrir les vers qui font la Soie, à la filer, & à la mettre en œuvre, les étofes de Soie commencérent aussi à se fabriquer en France, sur tout dans les parties méridionales de ce roiaume où les meuriers viennent plus facilement. Louis XI en 1470, établit des manufactures de Soiries à Tours. Les premiers Ouvriers qui y travaillérent furent appellés de Génes, de Venise, de Florence, & même de la Gréce. Les ouvrages de Soie étoient encore si rares, même à la Cour, que Henri II fut le premier qui porta un bas de Soie aux noces de sa sœur.

Maintenant ils sont devenus fort communs, mais ils n'ont point cessé d'être une des merveilles de la nature les plus étonnantes. Les plus habiles

ouvriers ont-ils pu jusqu'ici imiter cet ingénieux travail des vers à Soie ? Ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu ? Ont-ils une matiére plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étofes ? Sait-on comment ce vers convertit le suc d'une feuille en des filets d'or ? Peut-on rendre raison, de ce qu'une matiére liquide avant qu'elle ait pris l'air, s'affermit & s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a senti ? Peut-on expliquer comment ce vers est averti de se former une retraite pour l'hiver sous les contours sans nombre de la Soie dont il est le principe, & d'attendre dans ce riche tombeau une espéce de résurrection qui lui donne des ailes, que sa premiére naissance lui avoit refusées. Ce sont les réflexions que fait l'Auteur du nouveau Commentaire sur Job à l'occasion de ces paroles : *Quis posuit in nentibus sapientiam ?* QUI A DONNÉ *à certains animaux qui ont l'industrie de filer cette espéce de sagesse?*

Job, ch. 38. v. 36. selon l'hébreu.

CONCLUSION.

TOUT ce que j'ai dit jusqu'ici doit faire conclure que le Commerce est

une des parties du gouvernement qui peuvent le plus contribuer à la richeſſe & à l'abondance d'un Etat, & que par cette raiſon il mérite que les Princes & leurs Miniſtres y donnent une attention particuliére. Il ne paroit pas à la vérité que les Romains en aient fait grand cas. Eblouis de la gloire des armes, ils auroient cru que c'eût été ſe dégrader, que de donner leurs ſoins à l'exercice du trafic, & de devenir en quelque ſorte marchands, eux qui ſe croioient deſtinés à gouverner les peuples, & qui étoient uniquement occupés du deſſein de conquérir l'univers. Il ſemble en effet que l'eſprit de Conquête & l'eſprit de Commerce s'excluent mutuellement dans une même nation. L'un entraîne néceſſairement le tumulte, le déſordre, la déſolation, & porte par tout le trouble: l'autre, au contraire, ne reſpire que la paix & la tranquillité. Je n'examine point ici ſi cet éloignement des Romains pour le Commerce étoit fondé en raiſon, & ſi un peuple qui n'eſt que belliqueux, en eſt pour cela plus heureux. Je dis ſeulement qu'un Roi qui aime véritablement ſes ſujets, & qui cher-

che à répandre l'abondance dans ses Etats, ne manquera pas de donner tous ses soins pour y faire fleurir le trafic; & il y réussira sans peine. On a dit souvent, & c'est une maxime généralement reçue, que le Commerce ne demande que liberté, & protection: liberté, renfermée dans de sages bornes, en ne génant point ceux qui l'exercent par l'asservissement à des régles incommodes, onéreuses, & souvent inutiles; protection, en leur accordant tous les secours dont ils ont besoin. On a vû quelles dépenses fit Ptolémée Philadelphe pour rendre le Commerce florissant en Egypte, & combien l'heureux succès qu'eurent ses soins lui a acquis de gloire. Un Prince intelligent & bien intentionné ne se méle du Commerce que pour en bannir sévérement la fraude & la mauvaise foi, & il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine, bien persuadé qu'il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats.

Je sai que le Commerce a des inconvéniens & des dangers. L'or, l'argent, les diamans, les perles, les

étofes précieuſes, qui en font une grande partie, contribuent à entretenir une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût écarter d'un roiaume chrétien le Commerce à l'égard de toutes les choſes qui ne ſervent qu'à nourrir le luxe, la vanité, la molleſſe, & les folles dépenſes. Mais cela n'eſt pas poſſible. Tant que la cupidité régnera parmi les hommes, on abuſera de tout, & même des meilleures choſes. L'abus eſt condannable, mais n'eſt point une raiſon d'abolir des uſages qui ne ſont point mauvais par eux-mêmes. Cette maxime aura lieu dans tous les Arts dont j'ai à parler dans la ſuite.

Fin du dixiéme Tome.



TABLE

DU DIXIÉME VOLUME.

LIVRE VINGTIÉME.

FIN DE L'HISTOIRE DE SYRACUSE.

ARTICLE PREMIER.

TABLE.

ARTICLE SECOND.

ARTICLE TROISIÉME.

TABLE.

LIVRE VINGT ET UNIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

TABLE

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

AVANT-PROPOS.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le dixiéme Volume de l'*Histoire Ancienne*, *&c.* de M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 29 Mars 1736.

SECOUSSE.

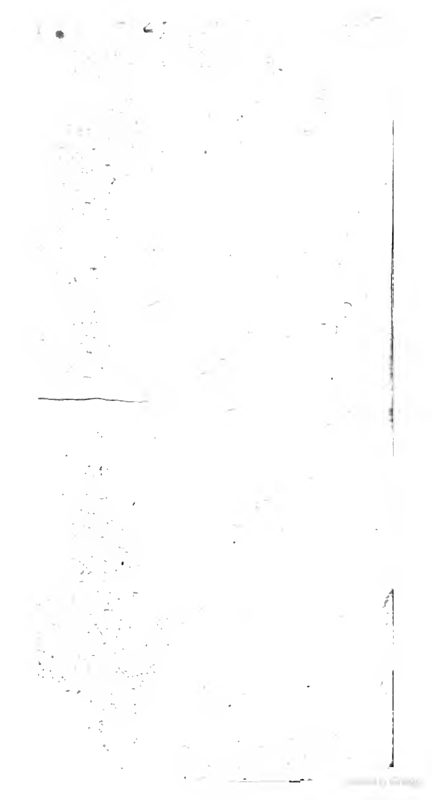






image
not
available